LE THEATRE ITALIEN,

OU

LE RECUEIL DE TOUTES LES SCENES FRANCOISES

Qui ont esté joüées sur le

THEATRE ITALIEN DE L'HOSTEL DE BOURGOGNE.

Un Volume In-douze 2. l. 10. s.

A PARIS,
Chez GUILLAUME DE LUYNE, Libraire Juré, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Justice.
ET
Chez le Sieur GHERARDI, à l'Hostel de Bourgogne.

M. DC. XCIV.

Avec Privilege du Roy.

A

SON ALTESSE ROYALE

MADAME.

MADAME,

Je presente à VOTRE ALTESSE ROYALE *le Recueil des Scenes Françoises qui ont esté jouées sur le Theàtre Italien, & dont quel-*

ques-unes ont eu l'avantage de VOUS *divertir, quand* VOUS *avez honoré nos Comedies de votre presence. Je sçais bien que quand on verra le grand Nom de* VOTRE ALTESSE ROYALE *à la teste de ce Livre, il n'y a personne qui ne soit surpris du peu de proportion qu'il y a entre un Nom si auguste & de pures bagatelles : Mais,* MADAME, *ce qui peut justifier ma conduite en cette occasion, c'est que je n'ay pas eu de choix à faire, & que les obligations infinies que j'ay à* VOTRE ALTESSE ROYALE *qui m'a fait ce que je suis, & l'approbation qu'*ELLE *a bien voulu donner à quelques unes de ces Scenes détachées, m'engageoit indispensablement à les* LUY *offrir. Comme c'est un devoir dont je m'acquitte, j'espere qu'on ne regardera pas ce que contient mon Present, & qu'on me rendra la justice de croire, que si je n'offre que des bagatelles à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *c'est que je n'ay que des bagatelles à* LUY *donner. Que je serois heureux,* MADAME, *si la lecture de quelques-unes de ces Scenes pouvoit* VOUS *faire le mesme plaisir que* VOUS *avez trouvé dans leur representation. Je sçay bien qu'elles ne sont pas toutes d'égale force : Mais,* MADAME, *elles ne seront pas toujours exposées à des Juges aussi éclairez que* VOTRE ALTESSE ROYALE; *& chacun trouvera dequoy s'y diver-*

tir à proportion de la delicatesse de son goût. N'attendez pas, MADAME, *que suivant le stile des Epitres Dedicatoires, j'aille étaler icy ces grandes qualitez qui* VOUS *rendent les delices de la Cour, & l'admiration de toute la France. Cette matiere est trop hors de ma portée : Je borne mon ambition à l'honneur de* VOUS *divertir, & je me tiens trop heureux d'apprendre icy à tout le monde, que je suis avec un tres profond respect,*

MADAME,

De VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres humble, tres obeïssant,
& tres soumis serviteur,
EVARISTE GHERARDI.

AVERTISSEMENT.

On ne doit pas s'attendre à trouver dans ce Livre des Comedies entieres, puisque les Pieces Italiennes ne ſçauroient s'imprimer. La raiſon eſt, que les Comediens Italiens n'apprennent rien par cœur, & qu'il leur ſuffit pour joüer une Comedie, d'en avoir vû le ſujet un moment avant que d'aller ſur le Theatre. Auſſi la plus grande beauté de leurs Pieces eſt inſeparable de l'action. Le ſuccés de leurs Comedies dépend abſolument des Acteurs, qui leur donnent plus ou moins d'agrément, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'eſprit, & ſelon la ſituation bonne ou mauvaiſe où ils ſe trouvent en jouant.

C'eſt cette neceſſité de jouer ſur le champ, qui fait qu'on a tant de peine à remplacer un bon Comedien Italien, lors que malheureuſement il vient à manquer. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe apprendre par cœur, & reciter ſur le Theatre ce qu'il aura appris: mais il faut tout autre choſe pour le Comedien Italien. Qui dit bon Comedien Italien, dit un homme qui a du fond, qui joüe plus d'imagination que de memoire, qui compoſe en jouant tout ce qu'il dit, qui ſçait ſeconder celuy avec qui il ſe trouve ſur le Theatre, c'eſt à dire, qui marie

si bien ses actions & ses paroles avec celles de son Camarade, qu'il sçait entrer sur le champ dans tout le jeu & dans tous les mouvemens que l'autre luy demande.

Il n'en est pas de mesme d'un Acteur qui joue simplement de memoire : Il n'entre jamais sur la Scene, que pour y debiter au plus viste ce qu'il a appris par cœur, & dont il est tellement occupé, que sans prendre garde aux mouvemens & aux gestes de son Camarade, il va toujours son chemin, dans une furieuse impatience de se délivrer de son rolle, comme d'un fardeau qui le fatigue beaucoup.

On peut dire que ces sortes de Comediens sont comme des Ecoliers, qui viennent repeter en tremblant une leçon qu'ils ont apprise avec soin : ou plutost ils sont semblables aux Echos qui ne parleroient jamais, si d'autres n'avoient parlé avant eux. Ce sont des Comediens de nom, mais inutils & à charge à la Compagnie. Je compare un Comedien de cette sorte à un bras paralytique, qui quoy que inutile, porte toujours le nom de bras. La seule difference que je trouve entre le bras mort & le membre inutile de la Comedie, c'est que si le premier ne sert de rien au corps, il est certain aussi qu'il n'en reçoit aucune nourriture, & qu'elle se partage entre les membres qui font leur devoir. Mais le dernier, quoy que du tout inutile à la Co-

medie, ne laiſſe pas de recevoir autant de nourriture que ceux qui fatiguent le plus, & qui ſont les plus neceſſaires.

Mais je m'écarte furieuſement de mon ſujet. Il ne s'agit pas icy des qualitez que doit avoir un bon Comedien : Il s'agit de parler des Scenes Françoiſes qui ont eſté jouées ſur le Theatre Italien. Ces Scenes ſont l'Ouvrage de pluſieurs perſonnes d'eſprit & de merite, qui nous les ont données pour les mettre dans des Sujets Italiens, où elles ſont comme enchaſſées. Tout Paris les a admirées quand elles ont paru pour la premiere fois, & tout Paris les admire encore quand nous les rejouons. On y découvre par tout une Satyre fine & delicate, une connoiſſance parfaite des mœurs du Siecle, des expreſſions neuves & détournées de l'enjoüement & de l'eſprit; en un mot beaucoup de ſel & de vivacité.

Il y a long-temps qu'on demande dans le monde ces Dialogues avec empreſſement; & comme aucun de mes Camarades n'a encore voulu ſe donner la peine d'en faire le Recueil, je me ſuis chargé de ce ſoin, avec d'autant plus de plaiſir, que ſi ce Livre eſt auſſi bien reçu que je l'eſpere, je n'auray pas lieu de me repentir des peines que j'auray priſes.

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN, EMPEREUR DANS LA LUNE.

SCENE DE LA FILLE DE CHAMBRE.

ARLEQUIN *en Fille de Chambre.*
PIERROT *en Femme du Docteur.*

PIERROT.

BON jour, ma mie.

ARLEQUIN.

On m'a dit, Madame, que vous aviez besoin d'une femme de chambre. Je venois pour vous offrir mes services, & sçavoir si je ne vous serois point agreable

PIERROT.

D'où sortez-vous, ma mie ?

ARLEQUIN.

Pour le present, Madame, je sors de chez la femme d'un Partisan, qui est la maîtresse du monde la plus difficile à servir. Je ne pense pas qu'en trois ans que j'ay esté avec elle, je l'aye vû aller une seule fois à la garde-robe.

PIERROT.

Ne pas aller à la garde-robe ! Tu te moques, ma mie.

ARLEQUIN.

Il n'est rien de si vray, Madame. Elle faisoit dans sa chambre. C'est elle qui en a amené la mode.

PIERROT.

Qui en a amené la mode ?

ARLEQUIN.

Oh, ho, je vous estonnerois bien davantage si je vous disois qu'elle alloit toutes les semaines une fois aux étuves, & que son mary n'a jamais eu le credit de luy faire ôter ses gans quand elle se couche. C'est une femme extrêmement propre. Elle n'auroit pas souffert pour un empire, que son mary, au retour d'un voyage d'un an, l'eût baisée à la jouë, de peur de deffleurir son tein. Je vous dis que c'est une femme merveilleusement propre.

PIERROT.

Et tu appelles cela propreté, ma mie ?

ARLEQUIN.

Je le croy, vraiment, que c'est propreté.

PIERROT.

Comment donc as-tu pû te resoudre à quitter une femme si propre ?

ARLEQUIN.

A vous dire vray, j'en ay bien eu du regret. Mais comme on vouloit m'assujettir à blanchir trois grands gars de Commis qui estoient chez nous, & qui sous pretexte de me demander leur linge, venoient toûjours batifoler autour de moy. Vous sçavez, Madame, qu'on n'a rien de si cher que l'honneur. A cet'heure ces friponniers-là me tenoient de certains propos. Enfin tant y a que pour bien des raisons j'en ay voulu sortir.

PIERROT.

N'est-ce point aussi que les Commis t'ont voulu mettre dans leurs interests ?

ARLEQUIN.

Des Commis, Madame, des Commis ? Vous direz tout ce qu'il vous plaira : mais une jeune fille comme moy n'est pas un gibier à Commis. Si j'avois voulu prester l'oreille aux sornettes, il hantoit peut-estre chez nous d'aussi beau monde qu'en aucune maison de Paris. Mais, graces au Ciel, les hommes ne m'ont jamais tentée.

PIERROT.

Mais dis-moy, ma bonne, n'as-tu jamais servy de gens de qualité?

ARLEQUIN.

Est-il des gens de plus grande qualité que les Partisans?

PIERROT.

Je ne te dis pas que non. Mais je te demande si tu n'as point servy de gens de la Cour?

ARLEQUIN.

Qu'entendez-vous, Madame, par des gens de la Cour?

PIERROT.

J'entends des Comtesses, des Marquises, des Duchesses.

ARLEQUIN.

Oh, si ce n'est que cela, je n'ay jamais fait d'autre métier en toute ma vie. J'ay servy aussi un Commandeur, dont j'estois femme de chambre. C'estoit une bonne condition, celle-là, si elle eust duré.

PIERROT.

Femme de chambre d'un Commandeur! Voicy bien autre chose.

ARLEQUIN.

Et pourquoy non, Madame? Les Dames ont bien des valets de chambre.

PIERROT.

Elle a raison: Cette fille-là me plaist fort.

Dis-moy, ma mie, ne sçais-tu pas blanchir?

ARLEQUIN.

Ouy, Madame. Je coeffe, je blanchis, je brode un peu, je fais de la paste pour les mains, je sçay faire des jupes, je donne le bon air au manteau, je donne aussi fort bien les remedes; enfin je puis me vanter de sçavoir faire aussi adroitement qu'une autre tout ce qu'il y aura a faire auprés d'une jolie femme comme vous, Madame.

PIERROT.

Mais ne sçais-tu point aussi.....là.... faire un peu de pommade pour le visage?

ARLEQUIN.

Bon, c'est où je triomphe; & la Comtesse que j'ay servy vous en diroit bien des nouvelles. Trois mois aprés que je l'eus quittée, elle estoit vieillie de vingt-quatre ans. Je luy ay usé plus de deux cens pots de pommades sur son corps; & à la fin je luy ay rendu le cuir aussi uny qu'une glace. Si j'avois l'honneur de vous penser seulement quinze jours, vostre mary ne vous reconnoistroit plus. Vraiment, vraiment, j'ay remis sur pied des teins bien plus endiablez que le vostre. Pour faire quelque chose de bien, il faudra recrépir ce visage-là d'un bout à l'autre. Aprés cela vous charmerez tout Paris.

PIERROT.

La folle ! Allez, vous demeurerez à mon ſervice.

ARLEQUIN.

A l'égard des gages, Madame, je vous croy raiſonnable.

PIERROT.

Allez, allez, vous ne vous plaindrez pas de moy.

ARLEQUIN.

Vous donnez du vin, apparemment ?

PIERROT.

Du vin ! Mais les filles n'en boivent point.

ARLEQUIN.

Cela eſt vray, Madame. C'eſt que je ſuis fort delicate. Je mange fort peu, mais je boy beaucoup.

PIERROT.

Et bien, je vous contenteray.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, Madame ? Quels vilains bras ſont-ce-là ? Ils ſont tous velus. Il faut arracher ce vilain poil-là.

PIERROT *en riant.*

Ah. Ah.

Le Docteur arrive, reconnoiſt Arlequin, ils ſe battent, & la Scene finit.

SCENE D'ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE.

EST-il ſous le Ciel une plus malheureuſe perſonne ? Je tiens mes tablettes, je les mets ſur ma table ; & dans le temps que je diſpoſe mon imagination à quelques bouts-rimez, un diable, ouy, Colombine, un diable inviſible écrit ſur mes tablettes des Vers ſur les meſmes rimes. En ce moment Cinthio entre dans ma chambre, ſurprend mes tablettes, & veut abſolument que ces Vers m'ayent eſté donnez par un rival ; plus je tâche à le deſabuſer, plus il s'obſtine à le croire. Que maudit ſoit la viſite que je rendis hier à Angelique ; & plus maudit encore celuy qui m'a mis en teſte de faire des bouts rimez.

COLOMBINE.

Quoy vous vous repentez de frequenter les beaux eſprits ? Et depuis quand donc ce chagrin ? Oh pour cela, vous vous en aviſez un peu tard. Il y a ſix mois que vous perdez le boire & le manger pour aller deux fois par jour dans cette peſte de maiſon-là faire vos proviſions de mots à la mode.

Ma foy je croy que vous estes ensorcelée de faidaizes, & que quelqu'un vous a broüillée avec le bon sens. Si vostre oncle sçavoit tout ce petit train-là, il vous deffendroit assurément de voir....

ISABELLE.

Oh doucement, Colombine, la conduite d'Angelique n'est point frelattée ; & sans rien risquer, on peut dire que c'est une fort honneste fille.

COLOMBINE.

La grande merveille, laide comme elle est, qu'à quarante six ans elle soit honneste fille ! Ce n'est pas là-dessus que je le prens. C'est sur ce bureau d'impertinences qu'on tient soir & matin chez elle, ou deux ou trois petits freluquets d'Abbez font les chefs d'Academie, & debitent aux précieuses de nostre quartier, tous les méchans Vers qu'ils ont ramassez dans la Ville.

ISABELLE.

Que tu as l'esprit servante, Colombine, & que je te plains de n'aimer pas le langage des Dieux !

COLONBINE.

Dites plûtost le langage des gueux : car les carosses des Poëtes ne font aujourd'huy gueres d'embarras dans les ruës. Par exemple, c'est un homme bien chanceux, que le fils de cèt Huissier qui vole dans des Livres

imprimez, les Enigmes, les Sonnets, les Elegies, & mille autres drogues dont vous me faites tous les soirs la receleuse! J'ay bien à faire moy, d'emplir mon coffre de vos fornettes? Et où en serois je, si on alloit faire le procez aux faux Poëtes comme aux faux Monnoyeurs?

ISABELLE.

Que ta simplicité est fade! Tu ne sçais donc pas, Colombine, que la prose est l'excrement de l'esprit; & qu'un Madrigal voiture plus de tendresse au cœur, que trente periodes des mieux arrangées. Il faut estre du dernier peuple pour ne pas aimer les Poëtes à la folie.

COLOMBINE.

Hé, vous n'en prenez point mal le chemin.

ISABELLE.

Pour moy, je suis tellement engoüée de Vers, qu'un Poëte me meneroit sans peine jusqu'aux frontieres de la tendresse.

COLOMBINE.

Ma foy vous perdez l'esprit.

ISABELLE.

Ah Colombine, qu'un homme est charmant, quand il offre des vœux passez par le tamis des Muses! Quel moyen de tenir contre une declaration qui frappe l'oreille par sa cadence, & dont l'expression figurée jette la sensibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche? Quel plaisir, Colom-

bine, de regaler son cœur de ces nouveautez ingenieuses qui renferment beaucoup de passions dans fort peu de Vers ! Ah l'heureux talent de pouvoir assujettir ses mouvemens & ses pensées, aux pieds & aux mesures prescrites par la Poésie !

COLOMBINE.

Sçavez vous, Mademoiselle, que ces pieds là pourroient bien vous mener droit aux petites Maisons ? Hé mort de ma vie, faut-il qu'une fille de vostre âge employe tout son temps à gober les rimes de trois ou quatre étourdis, que la faineantise érige en Poëtes, & qui n'oseroient vous avoir regardé en Prose ?

ISABELLE.

Mais que t'ont fait ces gens-là pour leur vouloir tant de mal ?

COLOMBINE.

A moy ? rien. C'est que j'enrage de vous voir la duppe d'un tas de petits Poëtereaux, qui croyent qu'il n'y a qu'à se baisser & en prendre, & que vous estes fille à épouser un Rondeau ou une Elegie. Tout franc ce ne sont point là des cotteries pour la niéce d'un Medecin.

ISABELLE.

Ne suis je pas assez mortifiée d'estre la niéce d'un Medecin, sans que tu me le fasse sentir mal à propos dans tes remontrances ? Ne vois-tu pas que je tâche à recti-

fier l'obſcur de la caſſe & du ſené par l'uſage du grand monde, & que je me décraſſe autant que je puis parmy les gens du premier merite? La fille d'un Medecin! Ah que tes expreſſions ſont brutales!

COLOMBINE.

Brutales, à la bonne heure. Cela n'empêchera pas que je ne débonde mon cœur, & que je ne vous reproche la hantiſe de ces bagnodiers qui vous infectent l'eſprit de leurs peſtes de phraſes inventées en dépit du bon ſens. Ma foy, depuis que Moliere a celebré les Précieuſes, nous les voyons monter en graine, & demeurer-là pour la priſée. Voyez la grande preſſe d'épouſeux qu'il y a autour de voſtre Angelique! Cependant à vous entendre dire, c'eſt le plus bel eſprit de Paris. Mademoiſelle, il eſt bon d'avoir de l'eſprit: mais il faut encore autre choſe en mariage. Toute ſervante que je ſuis, je ne voudrois d'un Poëte, ni pour mary ni pour amant: quelle reſſource y a-t'il à eſtre la femme d'un rimailleux? Meuble-t-on une chambre d'Epigrammes? Couvre-t-on une table de Madrigaux? & paye-t-on un Boucher avec des Sonnets? Ma foy ſi j'eſtois à voſtre place, je butterois à quelque bon gros Financier qui feroit rouler mon merite en caroſſe, & qui....

ISABELLE.

Un Financier, ah l'horreur!

COLOMBINE.

Ho, ne faites pas tant la ſucrée. C'a n'eſt pas tout à fait à voſtre choix, non.

ISABELLE.

Mais, Colombine, croy-tu que je pourrois me tranquilizer avec un homme qui n'auroit aucun relay de converſation, & qui compteroit de l'argent depuis le matin juſqu'au ſoir ?

COLOMBINE.

Oh point du tout ; bon, vous ferez bien mieux de tirer le diable par la queuë avec quelque cancre de Poëte, qui gagnera ſa vie quatrin à quatrin.

ISABELLE.

Et comment ſe reſoudre à aimer un homme inſupportable ?

COLOMBINE.

Que vous eſtes bonne ! Eſt ce qu'on épouſe un homme riche pour l'aimer ? On ſe marie ſimplement pour ſe mettre à ſon aiſe ; & quand la cuiſine eſt une fois ſur le bon pied, on trouve aiſément à ſe conſoler de tout le reſte.

ISABELLE.

Mais, Colombine, comment vivre avec un homme de cette nature ?

COLOMBINE.

Vous vivrez comme vivent les femmes de Paris. Les quatre ou cinq premieres années, vous ferez bonne chere & grand feu ;

& puis quand vous aurez mangé la meilleure partie du bien de vostre mary en meubles, en habits, en équipages, en pierreries, vous vous ferez separer de corps & de biens ; on vous rendra vostre mariage ; & vous vivrez aprés cela en grosse Madame. Ce que je vous dis là, c'est le grand chemin des vaches. Bon, il n'y a plus que les dupes qui en usent autrement.

ISABELLE.

Mais, Colombine, donne-t on comme cela des entorses au mariage ? & croy-tu que la separation soit une chose si facile ?

COLOMBINE.

Et, mais Dame, pour cela on prend ses mesures un peu de loin ; & quand on en veut venir-là, il faut tâcher premierement d'avoir quelque homme de Robe dans ses interests : & puis petit à petit on chagrine un mary ; on le méprise, on l'insulte. A la fin la patience luy échappe. Il donne quelques soufflets, quelques coups de pieds au cul. On rend sa plainte. L'homme de Robe fait son devoir. Et voila comme on se donne du repos à coup sûr pour tout le temps de sa vie.

ISABELLE.

Vraiment, Colombine, tu me parois une fille précauce, & je te trouve plus d'entendement qu'on n'en a d'ordinaire à ton âge,

COLOMBINE.

C'eſt que je ne m'amuſe pas comme vous, à la moutarde. Je ſonge de bonne heure au moyen de m'établir ; & toute jeune que je ſuis, je deviſagerois un homme qui auroit la hardieſſe de m'écrire, à moins que ce ne fuſt pour le mariage. Oh, ma foy il n'y a rien à faire avec moy pour autrement. J'aime bien à rire, mais .....

Le Docteur appelle en dedans.

ISABELLE.

C'eſt mon on oncle qui nous appelle. Nous ſommes perduës s'il nous a écoutées.

COLOMBINE.

Que vous eſtes folle ! Eſt-ce qu'un Medecin entend le François ?

SCENE DE L'APOTIQUAIRE.

ARLEQUIN *en Apotiquaire.*
LE DOCTEUR.

ARLEQUIN *ſortant d'une chaiſe à porteur, qui en s'ouvrant repreſente la boutique d'un Apotiquaire.*

JE ſuis perſuadé, Monſieur, qu'une chaiſe percée dénoteroit mieux un Apo-

tiquaire, qu'une chaise à porteur. Mai comme cette voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprés d'une Maitresse, & que l'Equipage est un avantageux début pour la noce, je me fais apporter chez vous d'une maniere élegante, pour vous presenter des respects accompagnez de toutes les soumissions que la Pharmacie doit à la Medecine. Je ne viendrois pas vous consulter, Monsieur, s'il ne s'agissoit que d'une maladie ordinaire : mais je vous amene un sujet desesperé, sur lequel tous les simples ne peuvent rien ; & dont la cure seule mettra vostre Faculté en credit. C'est moy, Monsieur, qui suis le malade & la maladie: C'est moy qui suis gâté jusqu'au fond des moëlles de ce mal affreux qu'on ne guerit qu'avec ceremonie, & dont l'emplastre est bien souvent plus dangereux que le mal. C'est moy qui suis gangrené des perfections de Colombine. C'est moy qui veut l'épouser. Et c'est moy enfin qui vous prie de me l'ordonner comme un aposeme savoureux, que je prendray avec delice. Le Medecin en aura tout l honneur, & l'Apotiquaire tout le plaisir.

LE DOCTEUR.

Paroles ne puent point; vous êtes Apotiquaire volontiers ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, graces au Ciel, en

gros & en détail; & à tel jour qu'il y a, on fait chez moy à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens. C'est moy, Monsieur, qui purge tous les ans les treize Cantons le premier jour de May; & je puis dire sans vanité, qu'il n'est point de Païs étranger qui ne connoisse Monsieur Cusiffle; c'est le nom de vostre petit serviteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur Cusiffle!

ARLEQUIN.

Helas, Monsieur, sans le Procez que nous avons avec les Parfumeurs nous ne serions que trop riches.

LE DOCTEUR.

Comment donc?

ARLEQUIN.

C'est une chose déplorable, Monsieur, de voir la décadence de nos professions, & j'ose bien vous assurer que l'entreprise des Parfumeurs regarde autant les Medecins que les Apotiquaires.

LE DOCTEUR.

Vous vous mocquez, Monsieur Cusiffle; & en quoy les Medecins?

ARLEQUIN.

En quoy les Medecins! Et la Pharmacie ne fait-elle pas corps avec la Medecine? sans nous qui remuons tous les jours les matieres qu'on vous reserve si soigneusement chez les malades, à quoy aboutiroit

l'employ d'un Medecin ? car pour tâter le poux, vous ſçavez qu'il n'eſt pas aujourd'huy de ſervantes ny de gardes d'accouchées qui ne s'en mêlent à voſtre nez dans toutes les plus grandes maiſons de Paris. Croyez-moy, Monſieur, l'affaire eſt de conſequence & pour vous & pour nous ; & ſi nous la perdions nous n'aurions qu'à pendre noſtre ſeringue au croc.

LE DOCTEUR.

Mais ces Parfumeurs, Monſieur Cuſiffle...?

ARLEQUIN.

Comme c'eſt une regle certaine dans la Grammaire, que la conſtruction eſt en déroute lorſque l'adjectif diſcorde d'avec le ſubſtantif ; de même auſſi la Medecine court riſque d'aller à l'hôpital, quand les Apotiquaires ne ſont plus rien.

LE DOCTEUR.

Et venons aux Parfumeurs, Monſieur Cuſiffle, ſans preambule.

ARLEQUIN.

J'y viens, Monſieur, j'y viens. La conſervation de la beauté ayant eſté de tout temps le principal employ des femmes, vous avez fort ingenieuſement imaginé que les qualitez benefiques de quelques ſimples pourroient beaucoup contribuer à la fraîcheur de leur tein. La queſtion eſtoit d'appliquer ce remede ; & par un temperament adroit dont elles nous ſont redeva-

bles, nous trouvâmes le moyen de les embellir ſans les toucher, de les rafraîchir ſans qu'elles en viſſent rien, & de leur ſetinguer de la beauté par derriere. Cependant malgré une profeſſion ſi bien établie les Parfumeurs veulent nous empêcher de donner des lavemens aux femmes qui ſe portent bien, prétendant que les agrémens de la beauté doivent ſortir de leur boutique, & que ce n'eſt point à nous à nous meſler des viſages.

LE DOCTEUR.

A qui en ont ces marouſles-là, ils prétendent donc aneantir le cliſtere.

ARLEQUIN.

Vraiment, Monſieur, ils buttent-là tout droit; & ſi on les laiſſe faire, ils vont culbuter & les Medecins & les Apotiquaires, par une peſte de pommade compoſée de coquilles d'œufs, de pieds de moutons, & d'autres ingrediens qu'ils debitent aux femmes ſous pretexte de les embellir. Vous ſçavez, Monſieur, qu'une femme ne peut pas toûjours eſtre à quatorze ans, & il n'eſt rien de ſi vray que rien ne luy coûte quand elle s'imagine d'acheter de la jeuneſſe & de la beauté. Ces marouſles là les prennent par leur foible, & leur font accroire qu'un pot de leur pommade eſt un maſque contre les années, & qu'un pot de blanc & de rouge étendu ſur le viſage, dément à coup

ſeur tous les extraits baptiſtaires. Croiriez-vous bien, Monſieur, qu'il y en a eu un qui a eu l'inſolence de promettre à une femme âgée de ſoixante & quinze ans, de la faire redevenir fille avec une once de ſa pommade? LE DOCTEUR.

Ah vous en aurez menti, Meſſieurs les Parfumeurs : nous y donnerons bon ordre. La Faculté deffendra le lavement juſqu'à la derniere goutte. Comment diable une femme donneroit plûtôt quatre piſtoles d'un pot de pommade, que deux ſols d'un lavement.

ARLEQUIN.

Que je ſuis ravi, Monſieur, de vous voir entrer ſi chaudement dans les intereſts de la ſeringue. Entre nous ; c'eſt la plus belle roze de noſtre bonnet, & ſi nous la perdions nous ferions tres-mal nos affaires. Car plus de lavemens, plus de baſſins, plus d'Apotiquaires, plus de Medecins.

COLOMBINE *arrivant.*

Monſieur, c'eſt une femme de quatre-vingt-treize ans qui pleure la mort de ſon mary, & qui ſe plaint de vapeurs.

LE DOCTEUR.

Une femme de 93. ans ſe plaint de vapeurs.

COLOMBINE.

Dame, Monſieur, elle crie miſericorde, & demande voſtre baume.

LE DOCTEUR.

Colombine, dis-luy que je deſcens.

ARLEQUIN *appercevant Colombine.*

Quoy, Monsieur, c'est donc là Colombine; celle que j'aime, & que je recherche en mariage? Ah souffrez que je la complimente en cette veuë là.

LE DOCTEUR.

Colombine, faites la reverence à Monsieur Cusiffle?

COLOMBINE.

Comment dites-vous, Monsieur?

LE DOCTEUR.

Je vous dis de faire la reverence à Monsieur Cusiffle.

COLOMBINE.

A Monsieur Cusiffle? Ah, ah, le drole de nom!

LE DOCTEUR.

Taisez-vous, impertinente. Sçavez-vous que c'est le premier homme du monde pour mettre un lavement en place? Approchez Monsieur.

ARLEQUIN *après avoir fait la reverence à Colombine.*

Madame, mon esprit est tellement constipé dans le bas ventre de mon ignorance, qu'il me faudroit un syrop de vos lumieres, pour liquifier la matiere de mes pensées.

COLOMBINE.

Ah liquifier des pensées! que l'expression est galante, le joli homme d'Apotiquaire que Monsieur Cusiffle!

ARLEQUIN.

Ah Madame, vous me seringuez des loüanges qui ne sont deuës qu'à vous. Vôtre bouche est une alambic d'où les conceptions les plus subtiles sont quint-essentielles. Tout le sené & la rubarbe de ma boutique purgent moins mes malades, que la vivacité de vos yeux ne corrige les humeurs acres & mordicantes d'un amour enflâmé dont vous serez la pillule purgative, puis que vostre humeur enjouée est un Orvietan souverain contre les accez melancoliques d'un cœur opillé de vos rares vertus & de vos éminentes qualitez.

COLOMBINE.

Je ne croyois pas, Monsieur Cusiffle, estre un remede si souverain contre la folie : de ce train-là vous m'allez faire passer pour un emplastre à tous maux.

ARLEQUIN.

Heureux le blessé à qui une pareille emplastre sera appliquée. Adieu catolicon de mon ame. Adieu belle fleur de pesché. Je vas faire infuser dans la terrine de mon souvenir, les grâtieux attraits dont la nature vous a pourveuë.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur Cusiffle.

ARLEQUIN.

Adieu doux antimoine de mes inquietudes. Adieu cher lenitif de mes pensées.

Il se tourne vers le Docteur.

Que je vous suis obligé, Monsieur, du plaisir que vous venez de me faire, en me permettant de parler à Colombine. Je voudrois pour me revancher de ce bienfait, que vous eussiez les hemorroïdes ; je vous les guerirois en ving-quatre heures.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN *en Empereur de la Lune.*

LE DOCTEUR, EULARIA, ISABELLE, & COLOMBINE.

ARLEQUIN.

COmme ainsi soit, Docteur, que la Lune & l'amour ont esté de tout temps les ressorts principaux qui meuvent la teste des femmes, & quelquefois aussi celle des hommes, d'où il arrive que l'amour produit souvent le mariage, & le mariage produit presque toûjours le croissant, c'est ce qui m'a fait descendre de mon Empire icy-bas, pour vous demander Isabelle en mariage; esperant sous vostre bon plaisir d'en faire bientôt une pleine Lune, & ne doutant pas que par la suite de ce mariage, il n'en sorte une couvée de petits croissans,

Quel bonheur pour un Medecin, d'avoir engendré la Sultane de mon Empire !

LE DOCTEUR.

Seigneur, voſtre Hauteſſe a bien de la bonté, de venir de ſi loin faire infuſer des Empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieilleſſe ne me permet pas de ſuivre ma fille dans l'Empire de la Lune, oſeray-je demander à voſtre Hauteſſe de quelle humeur ſont ſes Sujets ?

ARLEQUIN.

Mes Sujets ? Ils ſont quaſi ſans défaut ; parce qu'il n'y a que l'intereſt & l'ambition qui les gouvernent.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de s'y établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autruy ; & la plus grande vertu dans mon Empire, c'eſt d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Croiriez-vous bien que dans mon Empire il n'y a point de bourreaux ?

COLOMBINE.

Comment, Seigneur, vous ne faites point punir les coupables.

ARLEQUIN.

Malepeste, fort severement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart-d'heure dans une place publique, je les baille à tuer aux Medecins, qui les font mourir aussi cruellement que leurs malades.

COLOMBINE.

Quoy, Seigneur, là haut les Medecins tuent aussi le monde? Monsieur, c'est tout comme icy.

ISABELLE.

Et dans vostre Empire, Seigneur, y a-t il de beaux Esprits?

ARLEQUIN.

C'en est la source. Il y a plus de soixante & dix ans que l'on travaille aprés un Dictionaire qui ne sera pas encore achevé de deux siecles.

COLOMBINE.

C'est tout comme icy. Et dans vostre Empire, Seigneur, fait-on bonne justice?

ARLEQUIN.

On l'y fait à peindre.

ISABELLE.

Et les Juges, Seigneur, ne s'y laissent-ils point un peu corrompre?

ARLEQUIN.

Les femmes comme ailleurs les sollicitent. On leur fait par fois quelques presens. Mais à cela prés, tout s'y passe dans l'ordre.

LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme icy. Seigneur, dans votre Empire, les maris ſont-ils commodes ?

ARLEQUIN.

La mode nous en eſt venuë preſque auſſi-tôt qu'en France. Dans les commencemens on avoit un peu de peine à s'y réſoudre ; mais preſentement tout le monde s'en fait honneur.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy. Et les Uſuriers, Seigneur, y font-ils bien leurs affaires ?

ARLEQUIN.

Fy, au Diable, je ne ſouffre point de ces canailles-là. Ce ſont des Peſtes à qui on ne fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes Villes il y a d'honneſtes gens fort accommodez, qui preſtent ſur de la vaiſſelle d'argent aux enfans de famille au denier quatre, quand ils ne trouvent point à placer leur argent au denier trois.

ISABELLE.

C'eſt tout comme icy. Et les femmes ſont-elles heureuſes, Seigneur, dans votre Empire ?

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas comprendre. Ce ſont elles qui manient tout l'argent, & qui font toute la dépenſe. Les maris n'ont

d'autre ſoin que de faire payer les revenus, & reparer les maiſons.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Jamais nos femmes ne ſe levent qu'aprés midy. Elles ſont regulierement trois heures à leur toilette ; enſuite elles montent en caroſſe, & ſe font mener à la Comedie, à l'Opera, ou à la promenade. Delà elles vont ſouper chez quelque ami choiſi. Aprés le ſouper on jouë, ou l'on court le bal, ſelon les ſaiſons, & puis ſur les quatre ou cinq heures aprés minuit, les femmes ſe viennent coucher dans un appartement ſeparé de celui du mari, en telle ſorte qu'un pauvre diable d'homme eſt quelquefois ſix ſemaines ſans rencontrer ſa femme dans ſa maiſon, & vous le voyez courir les ruës à à pied pendant que Madame ſe ſert du caroſſe pour ſes plaiſirs.

TOUS *enſemble.*

C'eſt tout comme icy.

Les Chevaliers du Soleil arrivent, on finit le combat, ce qui finit la Comedie.

SCENES FRANCOISES DU BANQUEROUTIER.

SCENE DE PERSILLET ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

TOut franc, Monſieur, ſi vous n'y prenez garde, avec vos millions, vous allez devenir la riſée de tout Paris. On ſçait bien que dans la vie il n'eſt ſi petit ny ſi grand qui n'ait par fois quelque choſe en ſa teſte: mais c'eſt une honte de vous voir ſans ſujet lamenter votre vie, & leſiner depuis le matin juſqu'au ſoir ſur le plus neceſſaire de la maiſon. Helas! où eſt le temps que vous jettiez tout par les feneſtres, & qu'il n'eſtoit mention que de vos bombances, & de votre belle humeur? Reveniez-vous de la Ville, vous cauſiez un moment avec moy; vous me paſſiez la

main sous le menton : Colombine par-cy, Colombine par là ; tantost des rubans, tantost une bague, tantost une éventail. Enfin on avoit de fois à autre quelque petite marque de votre souvenir. Presentement vous rentreriez cent fois sans dire Dieu te gard. Vous ne degrondez point ; vous estes vilain comme lard jaune, bourru comme un diable. De cinquante valets, vous en avez congedié quinze. Il n'y a plus que trois carosses chez vous ; & je croy, Dieu me pardonne, que vous retrancheriez jusqu'à votre femme, pour en épargner les habits.

PERSILLET *se laissant aller dans un fauteüil.*

Ouf.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur ? vous trouvez-vous mal ?

PERSILLET.

Juste Ciel !

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc ? sont-ce des vapeurs ? est-ce la goutte ?

PERSILLET.

Pis que cela.

COLOMBINE.

Quoy ? la migraine ?

PERSILLET.

Encore pis.

COLOMBINE.

La colique peut-eſtre ?

PERSILLET.

Pis, vous dis-je.

COLOMBINE.

La Fiévre ?

PERSILLET.

Cent fois pis.

COLOMBINE.

La pierre donc ?

PERSILLET.

Pis million de fois.

COLOMBINE.

Hé, que diantre pouvez-donc tant avoir?

PERSILLET.

Ce que j'ay . . . . . ah !

COLOMBINE.

Ma foy, Monſieur, je perds patience.

PERSILLET.

J'ay. . . . . .

COLOMBINE.

Achevez donc.

PERSILLET.

J'ay tous les maux enſemble, Colombine, j'ay une femme ; & une femme qui me fait enrager.

COLOMBINE.

Ha, c'eſt donc là où le bats vous bleſſe ? Je ne m'étonne pas vrayment ſi vous avez le viſage découſu, & le corps déchargé comme une Antomie. Allez, n'avez-vous

point de honte de dire que Madame vous fait enrager, parce qu'elle vit en femme de qualité ?

PERSILLET.

Dis plûtost, parce qu'elle vit en Coquette.

COLOMBINE.

En Coquette! hé c'est ce que les gens delicats recherchent presentement. Il ne faut pas que les choses aillent dans l'excés. Mais je vous assure qu'une petite pincée de coquetterie, repanduë dans les manieres d'une femme, la rend cent fois plus aimable & plus appetissante.

PERSILLET.

Courage. Ta morale n'est pas mal éveillée,

COLOMBINE.

Je vous la soûtiens belle & bonne ; & si je ne parle qu'aprés ma mere qui estoit une merveilleuse femme sur ces matieres-là. Dieu veüille avoir son ame ; je luy ay oüy dire cent fois qu'il en est de la coquetterie comme du vinaigre : quand on en met trop dans une sauce, elle est picquante & insuportable ; quand il y en a trop peu, elle est si fade, qu'on n'en sçauroit tâter ; mais quand on attrape cette mediocrité qui reveille l'appetit, on mangeroit ses doigts.

PERSILLET.

La folle !

COLOMBINE.

Il en eſt de meſme d'une femme. Quand elle eſt coquette aux dépens de ſon honneur, fy, cela ne vaut pas le diable : quand elle ne l'eſt point du tout ; c'eſt encore pis, ſa vertu ſemble confonduë avec ſon temperament, & vous diriez d'une beauté en letargie. Mais quand une belle ſe ſent & qu'elle n'a d'enjouement que ce qu'il en faut pour plaire ; ma foy, Monſieur, c'eſt quelque choſe de bien drole de ſe voir agacé par le merite d'une jolie femme. Franchement ſi j'étois homme, j'en voudrois par là.

PERSILET.

Ne ferois-tu point de ces maris complaiſans, qui payent avec du brocard, ou d'autres nippes chaque careſſe de leur femme, & qui ſe ruinent à la fin pour avoir de la bonne humeur ?

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle avec votre ruine. Pourriez-vous trouver dans Paris une femme plus ménagere ? Je vais gager que Madame cette année n'a pas dépenſé vingt-cinq mille francs ; & ſi là dedans j'y comprends le linge.

PERSILLET.

Et mort non pas de ma vie, verray-je ſans

me plaindre, diſſiper tout mon bien par une creature qui ne m'a pas apporté un ſeul quart-d'écu en mariage?

COLOMBINE.

Il vaudroit mieux, ma foy, bâti comme vous eſtes, qu'une femme euſt fait votre fortune.

PERSILLET.

Plaiſt-il?

COLOMBINE.

Hé, Monſieur, faites-vous juſtice. Belle comme eſt Madame, vous eſtes encore trop heureux qu'il ne vous en coûte que de l'argent.

PERSILLET.

Qu'eſt-ce à dire?

COLOMBINE.

C'eſt à dire que vous cherchez noiſe, & que ſi vous continuez à faire comme cela le tempeſte, à la fin je ne vous répondrois de rien, non. Une femme prend patience juſqu'à un certain point: mais quand on l'irrite, c'eſt un animal bien vindicatif.

PERSILLET.

Ce ne ſeroit pas morbleu à un homme comme moy qu'il ſe faudroit frotter..... malepeſte on verroit beau jeu.

COLOMBINE.

Ho, ne le prenez pas là. On a veu des aigrettes ſur des teſtes encore plus fougueuſes que la vôtre, mais heureuſe-

ment pour vous Madame eſt ſage.

PERSILLET.

Helas ! Dieu le veüille !

COLOMBINE.

Comment, Dieu le veüille ? eſt-ce que vous en doutez ?

PERSILLET.

Hé, hé, hé, on doute toûjours le plus tard que l'on peut de ces ſortes de choſes-là. Mais ne t'aperçois-tu pas d'un certain jeune Abbé qui vient frequemment au logis, & que . . . . .

COLOMBINE.

Qui ? l'Abbé Goguette ? ha, Monſieur, n'en prenez point d'ombrage. Il eſt ſans conſequence, je vous en répond.

PERSILLET.

La bonne caution !

COLOMBINE.

Croyez moy, je me connois un peu en gens. Premierement c'eſt un garçon de qualité qui a dix mille écus de rente en bons Benefices, & qui eſt bien aiſe de manger ſon revenu avec quelque ſorte d'éclat. Il voit tout ce qu'il y a de jolies femmes à Paris. Il jouë gros jeu, ſon train eſt leſte : il a une belle maiſon, des meubles magnifiques ; & un Cuiſinier qui dame le pion au vôtre. Ha, le joly homme d'Abbé que c'eſt ! Je voudrois que Madame vous euſt dit comme il fait bien les choſes.

PERSILLET.

Ouf..... eſt-ce que ma femme ſçait cela ?

COLOMBINE.

Bon, ils ne bougent d'enſemble.

PERSILLET.

Tant pis, garre les aigrettes.

COLOMBINE.

Que vous en meriteriez bien une bonne paire ! Quand je vous dis qu'ils ne bougent d'enſemble, c'eſt avec une infinité d'autres femmes qui ſont de leurs parties.

PERSILLET.

Diable ! que ne t'explique-tu ?

COLOMBINE.

Révez-vous de croire que cet Abbé ſoit amoureux, parce qu'il fait de la dépenſe ? rien moins que cela. C'eſt qu'il a de l'ambition : & comme dans le monde on ne parvient à rien ſans l'eſtime & l'approbation des femmes, il fait de ſon mieux pour les mettre de ſon parti. Il les promene, il les regale : aujourd'huy à l'Opera, demain à la Comedie. De l'air qu'il s'y prend, c'eſt un drole qui s'avancera en fort peu de temps, & qui ſe va mettre dans une grande reputation.

PERSILLET.

Mais, Colombine, crois-tu qu'il ne ſe feroit pas autant de reputation en donnant une partie de ſon bien aux pauvres,

qu'en le mangeant avec des femmes ?

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, Monsieur ? Est-ce qu'on se fait Abbé pour donner l'aumône ? je pense que vous perdez l'esprit. N'est-ce pas une assez belle charité de faire vivre de pauvres diables de Parfumeurs qui ne gagnent plus rien avec les femmes, & qui mourroient de faim sans Messieurs les Abbez ?

PERSILLET.

Tu m'assure donc que je n'ay rien à craindre de ce costé-là ?

COLOMBINE.

Hé, fy, vous dis-je ?

PERSILLET.

Mais viens-ça .... ne trouve-t-on point à redire de ce qu'il hante chez moy des gens d'une si haute volée ?

COLOMBINE.

Bon, c'est ce qui vous met en credit. Vous devriez adorer Madame de ce qu'elle ne voit que la crême de la Cour. O ça, parlons par raison. Quel cas feriez-vous d'une femme qui s'encanailleroit ?

PERSILLET.

Je ferois beaucoup de cas d'une femme qui ne verroit que le monde que j'amenerois chez moy.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, ne m'en parlez point.

C'eſt un grand honneur à un Bourgeois comme vous d'avoir tous les jours ce qu'il y a de plus grands Seigneurs à ſa table.

PERSILLET *en colere.*

Vous eſtes une ſotte & une mal appriſe de traiter de Bourgeois un Officier du Roy de l'ancien College. Apprenez, ma mie, que notre Corps eſt la pepiniere de la Nobleſſe; que les enfans de mon fils Perſillet ſeront Gentilshommes comme le Roy; & que mon Epitaphe fera un jour encherir le marbre par les longues prerogatives dont elle ſera chargée. Moy, Bourgeois! voyez, je vous prie, la ſimplicité & l'impertinence!

COLOMBINE.

Oh, dame, Monſieur, ſi vous eſtes ſi pointilleux, il n'y a plus moyen de durer avec vous. Jamais de la vie je ne vous ai veu ſi hériſſon: vous picquez de tous côtez. Tantoſt jalouſie, tantoſt avarice, tantoſt lamentation ſur les malheurs du temps; hé, mercy de moy, le chagrin doit-il entrer dans une maiſon auſſi opulente que la vôtre?

PERSILLET.

Tout ce qui reluit n'eſt pas or, Colombine. Je te dis encore un coup que je ſuis ruiné par la dépenſe de ma fille & de ma femme. Mon credit eſt uſé, les bourſes ſont fermées: je n'ay plus que deux cens

mille francs dans mes coffres; & ſi Dieu ne m'aſſiſte , faute d'argent , je donneray bien-toſt du nez en terre.

COLOMBINE.

Comment faute d'argent ? ne vous ai-je pas dit cent fois , que j'ay un couſin Notaire qui vous en fera plus trouver que vous n'en pourrez prendre ?

PERSILLET.

Et quand me feras-tu parler à ce couſin ?

COLOMBINE.

Ne vous tourmentez point. Il me viendra voir cette apreſdinée. Vous ſçavez bien comme on en uſe avec ces Meſſieurs-là ?

PERSILLET.

Ho, je meneray cela du bel air.

COLOMBINE.

Adieu, Monſieur. *Elle revient ſur ſes pas.* A propos, Monſieur, n'allez pas dire à Madame que je vous ay parlé de cet Abbé. Il ſembleroit que je m'amuſerois.....

PERSILLET.

Va ne crains rien ...... Ecoute Colombine. Ne dis pas non plus à ma femme que je trouve à redire à ſa conduite. Tu ſçais qu'une femme ......

COLOMBINE.

Oh , pour ce coup je vois bien que vous ne me connoiſſez pas. Tenez , Monſieur, regardez-moy bien. Il faut aſſurément que

j'aye esté faite quelque part en secret : car j'en suis trop amie.

SCENE
DU FINANCIER.

ARLEQUIN *en Financier, sous le nom de Persillet, tout chargé de rubans rouges.*
COLOMBINE *en Veuve de qualité.*

COLOMBINE.

HA! quartier, Monsieur Persillet, quartier. Hé, le moyen de tenir contre tant de feu ? l'amour en personne ne seroit pas si redoutable.

ARLEQUIN.

Ha, Madame, la sotte chose que d'avoir du bien !

COLOMBINE.

Le malheur est assez supportable.

ARLEQUIN.

Deux importuns ont retardé d'un quart d'heure l'honneur de vous voir, pour me faire un payement de cinquante mille francs ?

COLOMBINE.

A ce prix là, je souhaitterois qu'ils vous eussent retenu toute la journée.

ARLEQUIN.

Maugrebleu de la canaille. Si je ne me fusse échappé, un Marchand m'alloit encore faire un remboursement de dix mille écus.

COLOMBINE.

Voila les fleurettes des gens d'affaires. Hé, bon Dieu ! Monsieur, faut-il prendre comme cela les choses à cœur ? Il n'est que de recevoir en toute saison.

ARLEQUIN.

L'argent ne m'est rien en comparaison du plaisir de vous voir.

COLOMBINE.

Vous avez pour moy trop de bonté, & je ne merite pas. . . . .

ARLEQUIN.

Madame, écartons d'abord les complimens. Je me donne au diable s'il y a homme au monde plus ennemy de la faribole. Voyez-vous, je pretends estre de vos amis; & quand j'aime, rien ne me coûte.

COLOMBINE *à part.*

Nous allons voir cela tout à l'heure. (*se tournant vers Persillet*) Ha, Monsieur Persillet, que vous dites galamment les choses!

ARLEQUIN.

Le bien n'est fait que pour obliger ses amis.

COLOMBINE.

Le Joly tour d'esprit !

ARLEQUIN.

Il y a un tas de Coquins qui laissent pourrir l'or dans leurs coffres, plûtost que d'en faire un plaisir.

COLOMBINE.

La belle ame d'homme !

ARLEQUIN.

Pour moy j'aime à donner ; & je croirois traiter une femme de qualité en Grisette, si je ne luy offrois que mille Louis d'or.

COLOMBINE.

Monsieur Persillet, où prenez-vous tant d'esprit ? Car on voit peu de gens aujourd'huy s'expliquer en des termes aussi nobles & aussi touchans que les vôtres.

ARLEQUIN.

Madame, si un peu de fortune broyée avec beaucoup d'amour, pouvoit rendre un homme comme moy supportable.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, ne vous retranchez-point sur les airs d'une modestie outrée. Un homme comme vous est un homme fort aimable. Vous avez des talens à faire soupirer toute une Ville. Mais de mon naturel, je serois un peu jalouse, si je voyois votre merite partagé.

ARLEQUIN.

Ah, morbleu, ne craignez rien : plus je donne, plus je veux donner.

COLOMBINE.

Voila ce qu'on appelle un cœur fait au tour : Mais ſe peut-on fier à la tendreſſe d'un homme marié ? Cela eſt ſujet à des cuiſans retours.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ay jamais aimé ma femme.

COLOMBINE.

Quoy, belle comme elle eſt, vous ne l'adorez pas ?

ARLEQUIN.

Que vous eſtes ſimple ! Eſt-ce la beauté qui attache ? A cela prés, Madame, vous pouvez m'aimer en toute ſeureté.

COLOMBINE.

Je n'y ay déja que trop de penchant. Mais vous ſçavez, Monſieur, que ces ſortes d'embarquemens ſont beaucoup perilleux. Tout charme dans une paſſion naiſſante. Les aſſiduitez, & les ſoins preparent d'abord le cœur d'une jeune perſonne : on fait agir enſuite l'empreſſement & les ſervices. La liberalité s'en mêle, & à force de preſens on acheve de ſeduire une ame que la reflexion abandonne, & que la raiſon devroit retenir. Un homme n'a pas plutoſt touché le cœur d'une femme, qu'il tâche d'eſſayer ſon merite auprés d'une autre, ſe faiſant toujours un plus grand plaiſir de ſon changement que de ſes conquêtes. Pour moy

Je vous l'avouë, je ne le pardonnerois de ma vie à un homme qui ne m'aimeroit qu'en passant.

ARLEQUIN.

Fy, cela est bon à des Escrocs, qui ne cherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres Financiers, nous avons plus de conscience ; & jamais nous ne quittons la partie, que quand les gens d'épée nous debusquent. Hors cela, nous aimerions les femmes jusqu'à la lie.

COLOMBINE.

Je puis donc compter sur une perseverance eternelle ?

ARLEQUIN.

Les gens de notre profession aiment toujours & donnent toujours. C'est la rhetorique des Financiers.

COLOMBINE.

Ah, l'aimable caractere !

ARLEQUIN.

Je le croy du moins le plus persuasif. Ecoutez, s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre, j'en ay, graces au Ciel, dans mes coffres.

COLOMBINE *à part.*

J'y vay faire une bonne bréche. (*prenant un air serieux*) Vous me croyez, Monsieur, l'ame bien interessée ; sçachez une fois pour tout que vous ne ferez avec moy que des dépenses de cœur, & que je vous feray

plus redevable d'un ſentiment de tendreſſes, que de vingt bourſes pleines d'or. (*à part*) Je mens pourtant bien ſerré.

ARLEQUIN *prenant la main de Colombine.*

Ha, Madame, comment reconnoître des choſes qui vont ſi droit au cœur ?

LA VERDURE *Laquais entre, & parle à l'oreille de Colombine.*

COLOMBINE *bas au laquais.*

Il n'eſt pas poſſible ! je m'en vais dans un moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il, Madame ? je remarque du trouble dans votre viſage.

COLOMBINE.

Mon trouble eſt l'interprete de mon cœur ; je ſerois plus tranquille, ſi j'étois moins ſenſible à l'amitié que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, dois-je en croire mes oreilles ?

LA VERDURE *parlant encore tout bas à Colombine, mais d'un air plus effaré.*

Madame, ils ſont un bruit de diable, & veulent tout enlever.

COLOMBINE *à demy haut.*

Il faut les empêcher.

ARLEQUIN.

Ah, pour le coup, vous eſtes trop in-

quiete. Parbleu je ſçauray ce que c'eſt.

COLOMBINE.

Cela ne merite pas votre attention. Ce ſont des bagatelles de menage, dont on me rend compte de moment en moment.

ARLEQUIN.

Il y a quelque choſe de plus. Vous avez changé de couleur, &.....

LA VERDURE *revenant ſur ſes pas.* Madame, au moins je n'en ſuis plus le maître, ils veulent entrer à toute force.

LE SERGENT *& les deux Recors entrant bruſquement dans la Chambre, en forçant la Verdure.*

LE SERGENT. Ha pardy, Madame, vous ne l'entendez pas mal, de nous faire croquer le marmot dans votre antichambre, pendant que vous babillez teſte à teſte avec un galant.

COLOMBINE.

Ha, quelle inſulte à une femme de ma qualité.....Coquins, ſi mon frere eſtoit icy, vous ne deſcendriez que par la fenêtre.

LE SERGENT. Ho, c'eſt par la fenêtre que vous dites. (*en ſe retournant vers les deux Recors*) Meſſieurs, faiſons notre charge. (*Il écrit & dicte*) Delà nous nous ſommes tranſportez dans une grande chambre dorée.....

ARLEQUIN.

Meſſieurs, avant que de paſſer outre, encore faut-il ſçavoir les cauſes de la ſaiſie ?

COLOMBINE.

Ah, Monſieur Perſillet, voir détendre ma chambre pour une ſomme que je ne dois point !

ARLEQUIN.

Diable, ce ſeroit pour faire pendre le Sergent.

LE SERGENT *écrivant & dictant.*

Plus, un grand miroir à bordure d'argent, & deux paires de chenets du meſme métail, du meſme métail.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Je vais vous dire en deux mots la perſecution qu'on me fait. Le pere de feu Monſieur Kerbadec mon mary avoit preſté ſoixante mille francs à un de nos voiſins..... Retenez-bien ſoixante mille francs; car c'eſt ſur quoy tout roule.

ARLEQUIN.

Diable, la ſomme eſt forte.

COLOMBINE.

Ho, mon mary eſtoit furieuſement riche. Il eſt arrivé depuis ce temps-là qu'un de ſes oncles en mourant luy a laiſſé beaucoup de bien, & raiſonnablement de dettes.

ARLEQUIN.

Il ſe ſeroit bien paſſé de cela.

COLOMBINE.

Depuis la mort de cet oncle, mon mary a toujours fait grande dépense, & pris à credit par tout où il en a pû trouver : car vous sçavez, Monsieur, qu'il faut soutenir sa qualité.

ARLEQUIN.

Bon, à qui le dites-vous ?

COLOMBINE.

Il se trouve aujourd'huy que j'ay affaire à des brutaux de Marchands qui ont l'effronterie de me demander quarante-cinq mille livres, & si il n'y a guere que quinze ans que leurs parties sont arrestées.

ARLEQUIN.

Hé, fy, Monsieur l'Huissier : Voila une surprise qui crie vengeance.

COLOMBINE.

Voyant que je suis tourmentée par des gens emportez, j'ay pris un Arrest de deffense, parce que le voisin à qui l'on a prêté vingt mille écus de la succession de cet oncle..... Vous voyez bien que c'est quatre fois plus qu'il ne m'en faut pour me tirer d'intrigue.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là le mot à dire.

COLOMBINE.

Cependant comme mon Arrest ne sera signifié que demain, par malice on me fait

aujourd'huy l'insulte dont vous estes le témoin.

ARLEQUIN.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va la chicane! (*se tournant vers l'Huissier*) Monsieur l'Huissier, ce ne sont donc que quinze mille écus qui vous amenent?

LE SERGENT.

Il y a encore outre cela les frais & mises d'execution.

ARLEQUIN.

Vous contenterez-vous de mon billet, payable au sortir d'icy?

LE SERGENT.

Pour la forme, Monsieur, il nous faudroit un gardien.

ARLEQUIN.

Si vous me croyez solvable.....

LE SERGENT.

Ah, Monsieur, vous en parlez trop honnestement.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur l'Huissier, voila trois Louis d'or sans consequence. Prestez-moy votre plume que je vous fasse mon billet.

COLOMBINE *d'un air chagrin pendant qu'Arlequin écrit.*

Est-ce pour vous moquer de moy, Monsieur Persillet, que vous me faites la confusion de.....

ARLEQUIN.

Voila une belle bagatelle !

COLOMBINE.

Le lendemain de mon Arrest, au moins, je vous rends votre argent.

LE SERGENT *à Colombine.*

Vous voyez bien, Madame, que j'ay supercedé à la consideration de Monsieur. (*se tournant vers Arlequin*) Au sortir de ceans, Monsieur, irez-vous tout droit à votre logis ?

ARLEQUIN.

L'argent est tout compté, allez vous-en toujours devant. (*se tournant vers Colombine d'un air tendre*) Je suis au desespoir ma belle Dame, du chagrin qu'on vous a fait pour une vetille.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur Persillet, ne m'en parlez point. Votre generosité me donne mille fois plus d'ennuy, que l'outrage qu'on vient de me faire.

ARLEQUIN.

Hé, fy, Madame, fy...... cela ne vaut pas la peine d'y songer.

COLOMBINE.

Que je suis malheureuse de ne pouvoir agir que par reconnoissance ! Maudite saisie! falloit-il m'ôter le plaisir d'une tendresse desinteressée! Et pourquoy mon cœur n'a-t-il pas eu le loisir de se faire connoître tel qu'il est ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

La belle fierté d'ame ! Vive les femmes de qualité pour les beaux sentimens !

COLOMBINE.

Que direz-vous de moy, Monsieur Persillet, d'avoir accepté si volontiers l'offre que vous m'avez faite ? Je mourrois de douleur si je n'estois seure de vous rendre bien-tost votre argent. (*le regardant d'un air languissant*) encore pourveu que ma liberté ne diminuë rien de l'estime que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Dites de l'amour, Madame, dites de l'amour. (*se jettant à ses pieds*) Ne voyez-vous pas que vos charmes m'ont criblé l'ame.. ...... Et que sans un prompt secours.......

MEZZETIN *se disant frere de Colombine, entre l'épée à la main.*

MEZZETIN.

Un homme aux pieds de ma sœur !

COLOMBINE *courant devant son frere pour l'arrester.*

Mon frere, quel emportement ?

MEZZETIN.

Par la mort, je ne survivray pas à un tel affront. Allons, l'épée à la main, où je te tuë.

ARLEQUIN.

Monſieur, je n'en porte jamais.

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas, mon frere, que c'eſt un homme de qualité qui me recherche en mariage? (*ſe retournant vers Perſillet*) Il faut luy dire cela pour l'appaiſer.

ARLEQUIN.

Ouy, je vous en prie.

MEZZETIN.

Cela eſtant, qu'il vous épouſe tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Comment diable, l'épouſer! J'en ay déja trop d'une, Ah Ciel! je ſuis un homme perdu.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Hé paix, je démeleray bien la fuſée, (*à ſon frere*) mais encore mon frere, faut-il bien donner le temps de dreſſer un contract.

MEZZETIN.

Qu'à cela ne tienne. Je vais envoyer querir le Notaire. *Il ſort.*

ARLEQUIN *aprés qu'il eſt ſorty.*

Diable, que les Bretons ont la teſte chaude!

COLOMBINE.

Oh pour cela de notre race nous aimons trop l'honneur. Il faut pourtant qu'il ait encore quelque choſe en teſte. Vous ver-

rez qu'il aura perdu au jeu les dix mille francs qu'il toucha avant-hier.

ARLEQUIN.

Ho, qu'à cela ne tienne que nous ne ſoyons bons amis. Voila heureuſement une bague de deux mille écus, & une lettre de change de quatre cens piſtoles, que vous me ferez le plaiſir de luy offrir. Diable, il ne faut pas ſouffrir une eſclandre pour une bagatelle. Ces étourdis là ne ſçavent guere ſouvent à qui ils en ont.

COLOMBINE *en regardant la bague & la lettre.*

Ah quelle augmentation de chagrin! Quoy, combler toute ma famille de bontez! (*faiſant feinte de rendre le diamant & la lettre,* Non, je ne ſçaurois m'y reſoudre.

MEZZETIN *qui revient.*

Ma ſœur, voicy le Notaire qui arrive, Convenez de vos faits avec Monſieur: car le Contract ſigné, il faut conclure le mariage.

ARLEQUIN.

Cela paſſe la raillerie.

COLOMBINE.

Allez, mon frere, vous eſtes un emporté. Eſt-ce un affront pour vous & pour moy d'être conſiderée d'un homme de merite?

ARLEQUIN.

Ah Madame!

COLOMBINE.

Ne ſuis-je pas maîtreſſe de mes actions & de mon cœur ?

ARLEQUIN.

Bon,

MEZZETIN.

J'en conviens ; mais, Monſieur, eſtoit à vos genoux.

COLOMBINE.

Je ne ſuis pas, ce me ſemble, encore ſi déchirée ; & un homme de qualité peut ſoupirer à mes genoux, ſans que vous y trouviez à redire.

ARLEQUIN *à part*.

Elle s'y prend mardy bien.

COLOMBINE.

Vous eſtes un étourdy, mon frere, de ne pas mieux reconnoître l'honneur que Monſieur nous fait.

ARLEQUIN.

Madame !

COLOMBINE.

En parlant tout à l'heure de vos chagrins & de l'embarras où vous eſtes pour avoir perdu votre argent ; Monſieur, le plus obligeamment du monde m'a mis, malgré moy, une bague & une lettre de change entre les mains, dont il vous prie de vous ſervir.

MEZZETIN.

Mais, ma ſœur, ſi c'eſt une recherche

legitime, vous ne trouverez aucune resistance de ma part.

ARLEQUIN.

Comme vous pouvez croire, Monsieur, je ne m'y presenterois pas sur un autre pied. Allez, recevez ma lettre de change, & que j'aye l'honneur d'estre de vos amis. Afin que vous l'entendiez, je ne pretends entrer dans votre famille que par la bonne porte.

COLOMBINE.

Mon frere, encore si vous marquiez un peu de chagrin de vous estre emporté sans raison ?

MEZZETIN.

Ma pauvre sœur, prie Monsieur de l'oublier. Pour moy, j'en ay une telle honte que je n'y songeray de mes jours.

ARLEQUIN.

Vous estes trop genereux, Monsieur. *Mezzetin s'en va.*

COLOMBINE.

Ecoutez, franchement, il a une delicatesse sur ma conduite qui n'est pas concevable. Si un homme m'avoit baisé le bout du doigt, & que cela vinst à sa connoissance, il luy passeroit son épée au travers du corps sans misericorde. Vous estiez un homme perdu, si je n'eusse tourné votre visite du côté du mariage.

ARLEQUIN.

Quel plaisir d'être aimé d'une femme judicieuse! Ma belle, votre cœur ne m'accordera-t-il point quelque menu suffrage d'amitié ? (*Il veut l'embrasser.*) Ah si mon ardeur se pouvoit flatter . . . . .

COLOMBINE.

Vous n'y songez pas, Monsieur Persillet. Que deviendrions-nous si mon frere alloit rentrer ?

ARLEQUIN.

Adieu donc, veuve aimable.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Est-ce la peine de se dire adieu pour se revoir demain ?

ARLEQUIN.

Adieu donc jusqu'à demain. Il faut avouer que les femmes de qualité ont bien de la peine à se rendre. Il n'en échappe pourtant guere à nous autres Financiers.

SCENE DU NOTAIRE.

ARLEQUIN *en Notaire.* PERSILLET, COLOMBINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

C'Eſt un nommé Monſieur de la Reſſource.

PERSILLET.

Monſieur ?

LE LAQUAIS.

Monſieur de la Reſſource, Notaire, qui demande à vous parler.

PERSILLET.

Eſt-il là ?

LE LAQUAIS.

Le voicy qui monte.

COLOMBINE.

Monſieur, voila mon couſin le Notaire, qui vous vient offrir ſes ſervices.

PERSILLET *en l'embraſſant.*

Ah, mon cher Monſieur, ſoyez le bien venu.

ARLEQUIN.

Ma couſine, Monſieur, m'ayant fait dire que mon petit miniſtere vous pouvoit eſtre

utile, je viens vous en marquer ma joye, & vous prier de compter ſur moy, comme ſur un homme plein d'expediens & de facilité pour toutes ſortes d'affaires.

COLOMBINE.

Monſieur, mon couſin n'eſt pas le plus vieux de tous les Notaires : mais je puis dire que c'eſt celuy qui gouverne les meilleures bourſes ; & en fait de Notaires, je penſe que c'eſt le grand talent. Il m'a promis qu'il ne prendroit rien pour mon contract de mariage, (*elle luy paſſe la main ſous le menton.*

ARLEQUIN.

Que tu és follette, couſine ! (*vers Perſillet*) Monſieur, en eſtes-vous bien content ?

COLOMBINE.

Voyez, je vous prie ! eſt-ce que je ſuis fille à mécontenter quelqu'un ?

PERSILLET.

C'eſt une fort bonne enfant ; ma femme en eſt tres-ſatisfaite. Elle a parfois ſes petites humeurs : mais la jeuneſſe, comme vous ſçavez ....

COLOMBINE.

Hé non, c'eſt que la vieilleſſe n'a pas les ſiennes. Mon Dieu, Monſieur, ne parlons point de nos humeurs ; il en eſt encore de plus inſuportables que la mienne. Je m'en vais, voila Madame qui m'appelle. Adieu

mon cher coufin. (*en s'en allant, bas à Arlequin*) Faites un peu là votre charge.

ARLEQUIN.

Je ne m'endormiray pas.

PERSILLET.

C'eft bien le meilleur cœur de fille qui foit au monde.

ARLEQUIN.

Ca, Monfieur, que pouvons-nous faire pour vos interefts ?

PERSILLET.

Laquais, tirez des fauteüils...... Qui que ce foit qui me demande, que le Portier dife que je n'y fuis point. (*Il le rappelle*) Fermez la porte de mon cabinet ; & qu'on ne vienne icy que quand j'appelleray. (*Le Laquais fort.*) Monfieur de la Reffource, mettez-vous, s'il vous plaift, dans ce fauteüil auprés de moy.

ARLEQUIN.

Ha, Monfieur.

PERSILLET.

Je ne vous fouffriray pas là, Monfieur, affurément.

ARLEQUIN.

De peur d'être incommode, je vous obeïs. (*il fe met dans le fauteüil.*)

PERSILLET.

Je ne fçay, Monfieur, fi j'ay l'honneur d'être connu de vous ?

ARLEQUIN.

Eſt-il quelqu'un dans le monde qui puiſſe ignorer le nom, la qualité, le merite & la fortune de Monſieur Perſillet ? Toute la terre convient que vous eſtes en meſme temps le plus honneſte & le plus liberal de tous les hommes.

PERSILLET.

Quand on eſt né quelque choſe, on ne ſe dément guere.

ARLEQUIN.

Vos vertus, Monſieur, vous font admirer.

PERSILLET.

Les complimens mis à part, parlons tout de bon d'affaires.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers. De quoy s'agit-il ?

PERSILLET.

Monſieur, la vie eſt courte; & un homme qui a pluſieurs enfans à pourvoir, n'eſt pas ſeur de les établir avant ſa mort. Vous entendez bien?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur.

PERSILLET.

Pour ſortir de ce monde avec quelque ſorte de ſatisfaction, je voudrois donner cent mille écus en mariage à ma fille. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur.

PERSILLET.

Je voudrois avec cela donner à mon fils Persillet une petite charge de deux cens mille livres, ſeulement pour commencer. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Cela eſt tout clair.

PERSILLET.

Et comme on ne profite des bons marchez, qu'avec de l'argent comptant, je ſerois bien aiſe d'avoir dans mes coffres cinq à ſix cens mille livres pour l'acquiſition d'un Duché que je couche en joüe. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Tres-bien, Monſieur.

PERSILLET.

Pour tout cela il me faudroit onze ou douze cens mille livres. Vous entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Je vous entends de reſte.

PERSILLET.

La queſtion eſt, ſi vous me les pouvez faire trouver ſur le champ, afin de ſortir tout d'un coup de ces trois affaires-là avec honneur. Vous entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Monſieur, voicy l'endroit à peu prés où la choſe pourroit avoir beſoin de quelque petite explication. Quand vous dites que

vous pretendez sortir d'affaires avec honneur, est-ce à l'égard du Notaire qui fera prêter l'argent? car avec nous, on ne sçauroit parler trop précisement.

PERSILLET *à part.*

Voicy un maître Compagnon. (*se tournant vers Arlequin*) Ce que vous dites est de bon sens. Aussi pretends-je vous donner vingt-cinq mille écus pour vos peines. Vous entendez-bien?

ARLEQUIN.

Non. Vous estes encore obscur.

PERSILLET.

Hé bien, cent mille francs?

ARLEQUIN.

Vous ne faites que beguayer.

PERSILLET.

Quoy, cinquante mille écus?

ARLEQUIN.

Cela commence à prendre forme de discours.

PERSILLET.

Je voy bien, mon Compere, que vous estes butté à deux cens mille francs.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, que diroit-on de moy dans le monde, si je me passois à deux cent mille francs pour faire trouver un million? Hé fy, il faudroit que je fusse un fripon, un miserable. Graces au Ciel, jusqu'à present j'ay vécu avec un peu d'honneur; & depuis

que je ſuis en charge, je ne croy pas qu'on me puiſſe reprocher d'avoir jamais moins pris de reconnoiſſance que le tiers des ſommes que j'ay fait prêter; & ſi, quand ce ſont des enfans de famille, cela va bien quelquefois à la moitié, ouy.

PERSILLET *à part.*

L'abominable homme!

ARLEQUIN.

Mais il vous faut tout dire. C'eſt que moyennant cela je fournis d'expediens à ceux qui empruntent, pour ne rendre jamais, ſi bon ne leur ſemble.

PERSILLET.

Malepeſte, c'eſt bien quelque choſe.

ARLEQUIN.

Quand vous me connoîtrez, vous verrez que je ſuis d'un bon uſé & d'un bon commerce. Je puis me dire ſans vanité le Medecin de toutes les fortunes delabrées du Royaume; & dans ma profeſſion je ſuis ſans contredit le plus employé pour les affaires delicates.

PERSILLET.

Qu'appellez-vous, Monſieur, les affaires delicates?

ARLEQUIN.

Diable, vous demandez-là le fin de notre métier. Les affaires delicates, Monſieur, c'eſt de ſçavoir à point nommé vieillir un hipoteque, corriger un teſtament, amaigrir

une obligation, mettre ſur pied une contre-lettre ; & par-deſſus cela avoir toujours de reſerve pluſieurs bons modeles de banqueroute. Rien n'eſt ſi couru preſentement.

PERSILLET *à part.*

Voila juſtement ce que je cherche. (*au Notaire*) De la maniere dont vous arangez vos talens, je vous croy ſans flaterie un des Notaires de Paris le mieux aſſorty.

ARLEQUIN.

Un peu de reſolution & d'habitude m'ont mis dans la paſſe où je ſuis.

PERSILLET.

Mais à propos de banqueroute, tenez-vous que cela puiſſe rétablir les mauvaiſes affaires d'un homme ? Ce ſeroit un beau ſecret.

ARLEQUIN.

Il eſt infaillible. C'eſt ce qu'on appelle l'emetique des gens ruinez. Par exemple, ſi vous eſtiez en cet eſtat-là, le Ciel vous en preſerve.

PERSILLET *à part.*

J'en ſuis plus prés qu'on ne penſe.

ARLEQUIN.

Il faudroit mettre du côté de l'épée le million que vous cherchez pour marier votre fille, acheter un Duché, & établir votre fils. Dans le credit où vous eſtes, voila trois hameçons capables de prendre toutes les

duppes de Paris: car afin que vous l'entendiez, quand on veut faire ſon coup, il faut eſtre dans cette odeur de fortune & d'opulence.

PERSILLET.

Il ne faut donc pas attendre à l'extremité.

ARLEQUIN.

Nenny, diable, nenny. Dés que le credit chancelle, il n'y a plus rien à faire. Mais quand tout vous rit, & que le monde eſt bien infatué de vos richeſſes, il faut prendre à toute main l'argent qu'on vous offre, faire grande dépenſe à l'ordinaire; & puis un beau matin, aprés avoir mis tous vos meilleurs effets dans une caſſette, déloger à petit bruit, & donner ordre à votre Portier de dire à tout le monde qu'on ne ſçait où vous eſtes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'allarment, la frayeur les prend; d'abord ils propoſent de perdre le tiers de leur deû. A cela mot, point de réponſe. Ils s'aſſemblent, ils vont, ils viennent, ils ſe tourmentent. A la fin, déſolez de votre abſence, & ne ſçachant ſur quoy ſe venger, ils font dire ſous-main qu'ils perdront les deux tiers, ſi on veut aſſurer l'autre. Ho, quand ils ſe mettent comme cela à la raiſon, on entre en pourparler: On écoute, on negocie; & enfin aprés un bon contract bien & deuëment homologué, vous revenez ſur l'eau avec

ſept ou huit cens mille livres d'argent comptant, & tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence une ſeule fois en ſa vie; n'eſt-il pas pour jamais au-deſſus de ſes affaires? Voila comme je parlerois à mon frere, ſi j'en avois un.

PERSILLET.

Ah, Monſieur de la Reſſource, que vous eſtes bien nommé, & que j'ay de graces à rendre au Ciel de m'avoir adreſſé un homme de votre probité & de votre experience!

ARLEQUIN.

Comment, Monſieur, mon diſcours vous auroit-il émeu?

PERSILLET.

Il a bien fait plus. Il m'a tellement perſuadé, que je croy qu'un bon pere de famille eſt obligé en conſcience de faire banqueroute au moins une fois en ſa vie, pour l'avantage de ſes enfans. Il n'y a point à cela de milieu. .... Allons, touchez-là. Il eſt trop juſte de vous donner le tiers des ſommes que vous me ferez prêter.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, vous allez avoir le million dans vingt-quatre heures.

PERSILLET.

Monſieur de la Reſſource, le ſecret au moins, je vous en prie.

ARLEQUIN.

Il ne nous faut pas recommander cela;

Joüez seulement bien votre rôlle; & quand je vous envoyeray quelqu'une de mes bonnes bourses, ne marquez aucun besoin d'argent; & sur tout ne paroissez pas avoir aucune relation avec moy.

PERSILLET.

Laissez-moy faire.

ARLEQUIN.

Dans six semaines ou deux mois, vous conviendrez qu'une banqueroute & un coup d'épée dans l'eau, ne sont quasi que la mesme chose.

PERSILLET.

Dieu vous en veüille oüir. Du commencement je croyois cet homme-là un fripon: mais ma foy il faut luy remettre l'honneur sur la teste, & demeurer d'accord qu'il a de grandes lumieres .... Ha le bel esprit! (*voyant que le Notaire fait des civilitez à un laquais*) Hé fy, Monsieur de la Ressource, vous mocquez-vous de faire des civilitez à ce coquin-là? Ce n'est qu'un laquais.

ARLEQUIN.

C'est pour cela que je prends mes mesures de loin. On ne sçait pas ce que ces Messieurs-là peuvent devenir un jour.

SCENE
DE LA TOILETTE.

ISABELLE *à la Toilette.* COLOMBINE *la coëffant.*

ISABELLE.

HO, ne m'en parle point, Colombine. C'est un tres-grand malheur que notre naissance ne dépende pas de nous.

COLOMBINE.

O ça, avec vos pestes de morales, vous voila Dieu mercy coëffée tout de travers. Et de quoy diantre vous plaignez-vous? Votre pere est un Cresus. Vous avez plus d'amans qu'il n'y a d'heures à la journée. Sept où huit sortes de maîtres vous sifflent depuis le matin jusqu'au soir. Tel jour, tel habit. Trois bons laquais aprés votre queuë. Voila-t-il pas une fille bien malade pour se plaindre?

ISABELLE.

Il me semble que mon ascendant me promettoit quelque chose de plus.

COLOMBINE.

Que je vous en sçay bon gré avec vos montans & vos descendans! Vous estes fille de votre pere, une fois; il faut vous en te-

nir là malgré vous & vos dents.

ISABELLE.

C'eſt ce qui me deſole, Colombine. . . . Ah, ſi tu ſçavois combien le nom de mon pere me mortifie ! Je me ſens le cœur bien placé, j'ay l'ame d'une Princeſſe, mon viſage ne dément point mes ſentimens, il n'y a que ce maudit nom de Perſillet qui défigure tout mon merite.

COLOMBINE.

Hé bien, mariez-vous ; c'eſt le moyen de changer de nom à coup ſeur.

ISABELLE.

Ouy, mais mon horoſcope me fait peur du mariage.

COLOMBINE.

Faites-vous donc Religieuſe.

ISABELLE.

Tu te mocque de moy, Colombine. . . . Religieuſe avec le bien que j'ay ! A te dire le vray, ſi je trouvois un homme tel que je pourrois le ſouhaitter. . . .

COLOMBINE.

Un Empereur Romain, par exemple.

ISABELLE.

Je ne dis pas peut-eſtre que je n'écoutaſſe une propoſition.

COLOMBINE.

On vous en devroit de reſte.

ISABELLE.

Je te jure que je n'ay aucune ſenſibilité

pour l'homme ; & que s'il en falloit venir-là, la seule bien-seance du monde m'y entraîneroit.

COLOMBINE.

La pauvre petite ! Et mercy de moy, ne vous déferez-vous jamais de vos jargons de precieuses? quand vous en viendrez-là, vous ferez comme les autres. Mademoiselle je ne suis pas devine : mais je gagerois que vous avez le cœur encore plus tendre que moy ; & si, je ne l'ay pas de bronze.

ISABELLE.

Tu crois cela Colombine ?

COLOMBINE.

Oh, je croy que vous avez plus d'envie d'être mariée que moy. Vous en allez demeurer d'accord tout à l'heure .... More, apporte-moy un manteau, une écharpe, une petruque & un chapeau du frere de Mademoiselle. Pendant que nous sommes en liberté, il faut que je fasse la folle. Je veux contrefaire un de ces soupirans du bel air.

ISABELLE.

Tu as des saillies impayables.

COLOMBINE.

Si j'avois le loisir, je serois trop drolle : mais ma foy il y a tant d'ouvrage pour moy au logis, que je n'ay pas le temps de rire.

ISABELLE.

Mais encore, comment t'appelleray-je ?

COLOMBINE.

Vous m'appellerez Chevalier.... O ça tenez-vous bien ſur vos gardes. Je vous vais ma foy pouſſer des fleurettes auſſi franches ....

ISABELLE *rit.*

COLOMBINE.

Vous riez. Si Dieu m'avoit fait homme, j'aurois eſté un dangereux pendart... Allons, allons morbleu des airs de conqueſte. More, ferme la porte de l'anti-chambre, de peur qu'on ne me vienne interrompre dans mes plaiſirs. (*elle ſort un moment aprés pour prendre une perruque d'homme.*

ISABELLE *ſeule.*

Je ne penſe pas que dans le monde il y ait une auſſi folâtre creature. Aprés tout, elle a raiſon de ne point prendre de chagrin. C'eſt un poiſon pour ceux qui s'y abandonnent.

COLOMBINE *en habit de Chevalier.*

Ce n'eſt ma foy pas ſans peine, Mademoiſelle, qu'on parvient à votre appartement.

ISABELLE.

Comment donc Chevalier ?

COLOMBINE.

Si votre brutal de Portier avoit des chauſſes froncées, on le prendroit pour un Suiſſe... Sçavez-vous qu'il y a deux heures, au pied de la lettre, que je ſuis à votre porte, & que

ce maroufle-là n'auroit point ouvert, si je ne m'estois avisé de dire que j'estois de vos parens ?

ISABELLE.

C'est à dire, Chevalier, que vous avez cocqueté toute l'apresdinée, & que les heures à ma porte sont de votre invention.

COLOMBINE.

Tenez-moy pour un coquin si je vous ments..... A propos vous ay-je dit que je vous aime ?

ISABELLE.

Cela n'est pas encore parvenu jusqu'à moy.

COLOMBINE.

Nous autres gens de Cour, nous sommes tellement dissipez, que tres-souvent il faut qu'on nous devine.... Vous avez pourtant d'assez bons petits airs ; & je vous trouve d'un fleury .... qui touche.

ISABELLE.

Ha fy, Chevalier, ne me regardez point, Je ne suis point aujourd'huy une personne. Tous mes airs sont déconcertez : voila deux nuits que je suis malade comme une bête, ce qu'on appelle à ne pas fermer l'œil. Vous croyez bien qu'on n'est pas jolie aprés une si grande déroute de santé, & que l'insomnie n'a jamais accommodé un visage.

COLOMBINE.

Ha pour le coup, Mademoiselle, vous

vous mocquez de moy. Vous avez, Dieu me damne, plus de ſanté qu'il ne m'en faut, Tout ce que je crains, c'eſt que votre maladie ne ſoit au cœur. Aimable comme vous eſtes, il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez quelque paſſion dans l'ame.

ISABELLE.

Ah Chevalier, l'horrible mot ? A moy de la paſſion ?

COLOMBINE.

Ecoutez, ſi cela eſt, cachez-moy ſi bien mon rival, que je ne le découvre pas. Car je veux que cinq cent diables m'entraînent, ſi . . . .

ISABELLE.

Quoy Chevalier, vous eſtes jaloux ?

COLOMBINE.

Comme un diable, je n'ay que cette bonne qualité-là . . . . Ma belle, me ferez-vous ſoupirer encore long-temps ?

ISABELLE.

Vous n'avez pas encore commencé.

COLOMBINE.

Vous ne comptez donc cette viſite-cy pour rien. Prenez-vous du tabac quelque-fois ? J'en ay qui fait honte à l'ambre.

ISABELLE.

Quelle groſſiereté ! du tabac à des femmes !

COLOMBINE.

C'eſt pour vous montrer que je n'ay poing

de reſerve avec vous. Quand vous donneray-je à ſouper chez Lamy ?

ISABELLE.

Vous perdez le reſpect, Chevalier. Une fille de qualité au Cabaret ?

COLOMBINE.

Ho, s'il vous plaiſt, Lamy n'eſt point un Cabaret ; c'eſt un Traiteur de conſequence. J'en mene tous les jours chez luy d'auſſi ſcrupuleuſes que vous.

ISABELLE.

Quoy, des femmes ſont aſſez ſottes pour aller manger au Cabaret ?

COLOMBINE.

Si c'eſt une ſottiſe, dites plutoſt qu'il eſt des hommes aſſez ſots pour y mener leurs femmes. Il n'y a pas de mode plus nouvelle preſentement. On commence a accoquiner les maris, à les mettre dans les parties; Comme ils ſe croyent de tout, ils ne ſe défient de rien : cependant il y a des endroits où on ne les mene pas.

ISABELLE.

Mais pourquoy tant faire la guerre à ces pauvres maris ?

COLOMBINE.

C'eſt que la pluſpart ſont des goulus, qui ne veulent de femmes que pour eux. Ils ont beau faire, on en croquera toujours quelques-unes à leur barbe. Pour moy je n'ay

n'ay jamais fait de ces friponneries-là. Je n'en veux qu'aux filles.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas le plus mauvais party.

COLOMBINE *en luy baiſant la main.*

Ha, ma belle, qu'il me ſeroit doux d'émouvoir votre tendreſſe, & d'eſtre l'objet de vos premiers feux !

ISABELLE.

Le ſentez-vous comme vous le dites ?

COLOMBINE.

Le diable m'emporte ſi je ne donnois ma vie pour eſtre aimé de vous.

ISABELLE.

Aime-t-on comme cela d'emblée, Chevalier ?

COLOMBINE.

C'eſt la mode de la Cour ; & aprés tout cela crois la meilleure ..... Ne m'amuſez point.

ISABELLE.

Vous voulez donc ſçavoir à quoi vous en tenir.

COLOMBINE.

Je ne veux pas ſoupirer comme un Courtaut de boutique : mais je pretends que ma bonne foy doit m'épargner des démarches populaires qui retardent l'amour, & qui ne le perſuadent point .... Ma chere, puiſque mon cœur eſt plein de tout ce que vous valez .....

ISABELLE.

Quelle flatterie ! Plus je calcule mon merite, moins je trouve d'endroits pour plaire.

COLOMBINE *en luy baisant la main.*

N'ayez pour tout talent que celuy de m'aimer. C'est le lien des cœurs, c'est par là que mon ame comblée s'expliquera toujours trop foiblement, & de sa tendresse & de sa reconnoissance. (*Isabelle soupire*) Un soupir, c'est déja quelque chose. (*se jettant à ses pieds*) Charmante belle, confirmez par un aveu sincere ce que vos regards languissans me disent si tendrement. Joignez aux promesses des yeux l'asseurance de la voix. (*en se passionnant*). Un mot, ma chere, un seul mot de vostre belle bouche.....

ISABELLE *en se retournant amoureusement.*

Ah fy donc, Colombine : quel dommage que tu ne sois point garçon !

COLOMBINE *se relevant.*

Ne vous avois-je pas bien dit que vous n'estiez pas de bronze. Vrayment ce seroit bien autre chose si j'estois homme.

On frappe à la porte, & la Scene finit.

SCENES FRANCOISES DE COLOMBINE AVOCAT, POUR ET CONTRE.

SCENE DU MARQUIS DE SBROUFADEL.

ARLEQUIN *en Marquis*. ISABELLE.

ISABELLE.

AH Marquis ! quel relâchement de visite ! Ha pour cela on aime bien peu quand on deserte pendant trois jours.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte si je sçay comme cela s'est fait. Ce qui est de vray, c'est qu'on m'a trouvé à redire à la Cour. Vous sçavez que sur ce pied-là, on prend le party de faire atteler six barbes à une chaise ; & on se rend au petit couché à toutes jambes.

ISABELLE.

Mais, Marquis, que penſez-vous de la Cour ?

ARLEQUIN.

C'eſt un étrange terrain. Un fat y avale bien des couleuvres.

ISABELLE.

Et à quoy vous divertiſſez-vous à ce charmant Verſailles ?

ARLEQUIN.

Ma foy, depuis que les duels ſont deffendus, j'ay bien des heures de reſte.

ISABELLE.

N'y dit-t-on rien de nouveau ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy. On y parle d'y faire bâtir une ſale de deux cent toiſes de large, pour faire le Carouzel à l'abry du ſoleil & de la pluye.

ISABELLE.

Deux cent toiſes de large ?

ARLEQUIN.

Bon ! l'embarras n'eſt qu'à trouver des poutres de cette longueur-là. A propos, on a creé une Charge en ma faveur, & une Charge d'épée, comme vous pouvez croire. Entre nous, j'ay toûjours cru que la Cour feroit quelque choſe pour moy. Ce n'eſt mardy point avec un peigne ny avec une tabatiere qu'on parvient en ce païs-là : il y faut de cela. (*Il ſe touche le front.*)

ISABELLE.

Ah, quelle cruauté, Marquis, de ne pas mander à vos amis la justice qu'on vous rend !

ARLEQUIN.

A moins que d'être fanfaron, on ne s'avise gueres d'écrire à ses amis, ce que la Gazette apprend à tout le monde.

ISABELLE.

Et bien, Marquis, qu'elle est cette Charge ?

ARLEQUIN.

Ho, pour le coup, vous ne serez pas une simple Marquise; & sur ce pied-là vous irez du pair avec .....

ISABELLE.

Hé, ne me faites point languir.

ARLEQUIN.

Puisque vous voulez le sçavoir ; on me donne la Charge de Colonel general du Regiment de Limoges.

ISABELLE.

Mais, Marquis, il me semble que la paix barre un peu les fonctions d'un Colonel.

ARLEQUIN.

Bon, la paix fait le beau de ma Charge. C'est moy qui picque tous les Limousins qui travaillent aux murailles du grand parc à Versailles.

ISABELLE.

Ah, Marquis, la jolie Charge ! Avec cel

on donne dans le page à bon titre.

ARLEQUIN.

Cela mene à bout.

UN LAQUAIS *entrant.*

Mademoiſelle, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Ho pour cela, Champagne, il n'y a pas moyen de tenir contre vos impertinences. Je vous ay dit des fois ſans nombre que je ne reçois point de viſites quand Monſieur le Marquis eſt ceans.

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, vous me gonflez d'honneur. Quelle preference !

LE LAQUAIS.

Ce n'eſt pas une viſite, Mademoiſelle: c'eſt une Fille de Chambre qui demande à vous ſervir.

ISABELLE.

Vous verrez que ce ſera cette jeune enfant que la Comteſſe de Megret veut mettre à mon ſervice. Qu'on la faſſe entrer.

ARLEQUIN.

Adieu. Je vais vous laiſſer faire vôtre marché en repos; *il veut s'en aller.*

ISABELLE *l'arreſtant.*

Non pas, s'il plaiſt; je pretends bien que vous m'aidiez à ſortir d'intrigue.

COLOMIBINE *entre.*

ARLEQUIN *la regardant.*

Voila un fort bon petit air.

COLOMBINE.

Si quelque chose me peut consoler de ma mauvaise fortune, c'est l'espoir d'entrer auprés d'une Damoiselle aussi sage & aussi raisonnable que vous.

ARLEQUIN.

Elle n'est mardi point sotte.

COLOMBINE.

Madame la Comtesse de Megret, vous aura pû dire, Mademoiselle, que j'ay combatu long-temps contre la honte d'entrer en condition, & que ma repugnance a cedé à l'honneur de vous rendre mes services.

ISABELLE.

Le joly tour d'esprit !

ARLEQUIN.

Celuy du visage n'est pas drole.

ISABELLE.

Mon enfant, jeune & delicate comme vous estes, j'apprehende qu'il n'y ait icy trop d'ouvrage pour vous. Il faut me coëffer, m'habiller, r'accommoder mes points, & par dessus tout cela, nous avons quantité de linge à blanchir.

ARLEQUIN *bas à Colombine.*

Viens-t'en chez moy : je n'ay que trois chemises.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Mon âge & mon temperament ne me dispenseront jamais de faire tout ce que

vous me commandez, Mademoiselle.

ISABELLE.

Cette fille-là me charme. Qu'en dites-vous, Monsieur le Marquis ?

ARLEQUIN.

Hé, elle paroist avoir assez bonne volonté. (*bas à Isabelle*) Voulez-vous que je vous parle franchement ? Ce n'est point là vôtre fait : ce n'est qu'un enfant. Voilà justement une amusette pour mon Valet de Chambre, ou mon Maître d'Hôtel. Quand ces gueux-là sont une fois amoureux, Dieu sçait le train.

COLOMBINE *à part.*

Lâche coquin !

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Prenez-moy une bonne grosse fille, laide & forte : Vous en serez mille fois mieux servie. (*se tournant vers Colombine*) Je luy parle en vôtre faveur.

COLOMBINE.

Les gens de qualité sont toûjours obligeans. (*à part*) Le maraut !

ISABELLE.

Vous avez beau dire: Cette fille-là est tout à fait à mon gré, & je vais prier mon pere de trouver bon que je la prenne. *Elle s'en va ; & quand elle a fait trois ou quatre pas, elle se retourne du côté du Marquis qu'elle a laissé seul avec Colombine, & dit :* Marquis, pendant mon absence au moins,

n'allez pas faire le folâtre, ny vous émanciper.

ARLEQUIN.

Quel outrage, ma Princesse ! mon cœur peut-il être sensible à la joye, du moment qu'il vous perd de veuë? (*à Colombine aprés qu'Isabelle est partie.* Veux-tu me croire ? ne te fourre pas dans cette peste de maison-cy ; tu y creverois en trois jours.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, on ne choisit point dans l'extremité où je me trouve. Puisqu'on m'a adressée ceans, il faut que j'y demeure.

ARLEQUIN.

Que tu est folle ! Vien-t-en demeurer chez moy : tu seras adorée.

COLOMBINE.

Voilà-t-il pas de mes adorateurs ? Une fille seroit bien chanceuse de prêter l'oreille à un homme qui se va marier !

ARLEQUIN.

C'est quand il y a fait bon, ma mie. Aussitost que j'auray touché mon mariage, je te meuble une chambre d'un bout à l'autre: Je te donne un petit laquais, & je t'habille, il faut sçavoir. Va, va, ne refuse point ta fortune. De tout ce qu'il y a de Marquis en France, sans vanité, je suis un des plus donnans.

COLOMBINE.

Folle qui s'y fie. Depuis l'histoire arrivée à une nommée Colombine, il pleuveroit des hommes que je ne voudrois pas en avoir ramassé un.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

COLOMBINE.

On m'a raconté que cette pauvre creature s'estant prise d'amitié pour un nommé arre--Arlequin.

ARLEQUIN.

Quelle beste est ce que cet Arlequin ?

COLOMBINE.

On dit que c'est un maroufle, un cancre, un miserable qui devroit baiser les pas par où elle a passé.

ARLEQUIN.

Tu te mocques ?

COLOMBINE.

Nenny, nenny, Monsieur : il n'y a point là de plaisanterie. Ce coquin-là malgré ses sermens & ses promesses a quitté Colombine, & depuis peu de jours s'est mis sur le pied d'un Marquis du bel air.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf.

COLOMBINE.

On dit qu'il est à la veille d'épouser la fille d'un Bourgeois qui a plus de trente mille écus.

ARLEQUIN.

Est-il possible ?

COLOMBINE.

Il est si bien impossible, que la pauvre Colombine en est morte de douleur. Voyez aprés cela si on peut se fier à la parole des hommes ?

ARLEQUIN.

Franchement, il y a de grands scelerats dans le monde. Mais est-elle bien morte aussi ?

COLOMBINE.

Il n'est que trop vray.

ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux. (*à Colombine*) Ecoûtez. Dans cette histoire-là, il y a du pour & du contre, oüy. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un homme est un fat, quand il ne prefere pas son bien à son plaisir. Puis qu'il n'aimoit plus Colombine, n'a-t-il pas bien fait de se pourvoir ailleurs. En amour comme en autre chose, les volontez sont libres.

COLOMBINE *se faisant connoître à Arlequin.*

Perfido, traditore, m'âurai negli occhi se non m'âi nel cuore.

SCENE DU DOCTEUR.

COLOMBINE. *en Docteur.* ARLEQUIN.

COLOMBINE.

A Qui en voulez vous ?

ARLEQUIN.

Je cherche un certain ....

COLOMBINE.

Doucement. Si vous voulez parler, parlez congruëment, ou ne parlez point. Vous dites que vous cherchez un certain. Chercher eſt un verbe inquiet ; & certain eſt un mot repoſé. Ainſi par une diction barbare, vous confondez l'activité & le repos. Cela s'appelle en bonne Ecole *contrarium in objecto*.

ARLEQUIN.

Diable ! voicy un bel eſprit, tout à fait. Ne ſçauriez-vous me dire ?

COLOMBINE.

En deux mots deux ſottiſes. De toutes les conſtructions la plus vicieuſe eſt celle qui commence par un temps ſuppoſé, ou par une interrogation douteuſe : Premiere ſottiſe. La ſeconde, plus ſottiſe encore que la

premiere, eſt l'irreverence cont.e ma capacité. Ne ſçauriez-vous me dire ? Quel ſoufflet à un homme de lettre ! Comme s'il m'étoit permis, à moy d'ignorer quelque choſe ! à moy qui ſuis le mignon des Muſes, le favory de la Grammaire, le rival d'Ariſtote ! à moy l'Epitome ! à moy l'Enciclopedie ! à moy enfin le Microcoſme de toutes les Sciences !

ARLEQUIN.

N'eſt-ce point là quelque Porc-epic de l'Univerſité ? Faites-moy la grace de me dire ſi vous eſtes Docteur ?

COLOMBINE.

Si je n'eſtois que Docteur, je ne ſerois pas grand' choſe. Docteur, à proprement parler, n'eſt qu'un mot de parade, ou une belle enſeigne à un méchant Cabaret. Ce n'eſt point le nom de Docteur, qui fait les gens doctes : mais il marque ſeulement qu'on le devroit être. Quand Averroës s'en explique, il dit qu'un Docteur pour l'ordinaire eſt une eſpece de macreuſe, qui paroît chair, & qui n'eſt que poiſſon.

ARLEQUIN.

Comment donc faire pour n'y être point trompé ?

COLOMBINE.

Il en faut juger comme des lapins.

ARLEQUIN.

A cauſe de leur fourrure peut-être ?

Quelle chienne de comparaiſon !

COLOMBINE.

Je la tiens d'Anaxagore, que nous appellons le gouffre de l'eſprit, & le magazin du bon ſens. Ce grand homme pretend que pour juger ſainement d'un lapin, il faut que le nez en decide. Quand il ſent le geneſt & le ſerpolet, il eſt de vraye garenne : quand il ne ſent que le chou , c'eſt un clapié. *A pari.* Quand on porte un Docteur au nez de la raiſon , s'il a le fumet des belles lettres, c'eſt un vray Docteur : mais quand il ne ſent que l'école & l'argument, il ne paſſe parmy nous que pour un clapié. Voyons ce qui vous amene.

ARLEQUIN.

Monſieur, comme vous eſtes un Docteur de vraye garenne, je vous prie de me donner voſtre avis ſur mon affaire.

COLOMBINE.

De quelle nature eſt voſtre affaire ; Eſt-elle de Fait ? eſt-elle de Droit ?

ARLEQUIN.

Il s'agit de deux mariages.

COLOMBINE.

De deux mariages ! L'épouventable affaire !

ARLEQUIN.

Je n'ay pourtant jamais eſté marié.

COLOMBINE.

Le Ciel vous a regardé d'un bon œil,

L'homme qui se marie, est appellé par Demostene l'ennemy de son repos, l'artisan de son malheur, & le bourreau de la liberté, *jugulator libertatis.*

ARLEQUIN.

Mais . . . .

COLOMBINE.

On regarde un fiancé comme un aveuglé qui touche le precipice du bout de son bâton, sans en estre effrayé. De quelque côté qu'il se tourne, sa perte est infaillible : *undique angustia.* S'il prend une vieille, elle est avare, laide & insuportable. S'il prend une jeune, elle est étourdie, prodigue & coquette. S'il épouse une belle, il épouse une folle. S'il se marie pour du bien, la fortune fait son supplice ; & une riche laide a toûjours lieu de croire qu'on l'a épousée, *non propter opus ; sed propter opes.*

ARLEQUIN.

On m'accuse d'avoir deux femmes.

COLOMBINE.

Quel aveuglement de sacrifier sa raison à son plaisir & à son interest !

ARLEQUIN.

Et où Diable me suis-je fourré ?

COLOMBINE.

Comment s'assurer dans un naufrage perpetuel ? *Iuxta serpentem nemo somnos securus capit.* Quel antidote contre la fureur des femmes ? Quel remede contre leur

vengeance qui s'instale sans misericorde sur la teste des pauvres maris ? Si on s'en plaint, on est bizarre : si on le souffre, on est deshonoré.

ARLEQUIN.

Quand tous les diables y seroient, il faut que je me marie.

COLOMBINE.

Non auditur perire volens. Quoy que vous vouliez absolument faire une sottise, c'est à moy à châtier par mes conseils une resolution si temeraire, & à éloigner le danger en vous le faisant connoître.

ARLEQUIN.

Je ne cours aucun risque. La fille que je prends, n'est jamais sortie de dessous l'aile du pere & de la mere : elle n'a jamais veu un homme en face.

COLOMBINE.

Tant pis, diable, tant pis. Une fille sans experience, est de tous les écueils le plus dangereux. Le pere & la mere, à force d'y surveiller, vous la livrent sage : mais elle n'est pas plûtost mariée, qu'elle se dédommage de la severité de sa famille ; & pour peu qu'elle hante le monde, & qu'elle ait de pente à la galanterie, *vires acquirit eundo*. C'est un filet à sa source, & un torrent dans son progrés.

ARLEQUIN.

Il s'agit d'une nommée Colombine, qui

me perſecute, & qui.....

COLOMBINE.

Oh, s'il ne s'agit plus de mariage, parlez.

ARLEQUIN.

Il s'en agit, Monſieur, & il ne s'en agit pas.

COLOMBINE.

S'Il ne s'en agit point, parlez : mais s'il s'en agit, ne parlez pas,

ARLEQUIN.

A l'égard d'Iſabelle que j'aime, & que je veux épouſer, il s'agit tout à fait de mariage.

COLOMBINE.

C'eſt de cela que je vous deffends de me parler.

ARLEQUIN.

Mais à l'égard de Colombine qui m'aime, & que je n'épouſeray jamais.

COLOMBINE.

Oh là-deſſus parlez tout à votre aiſe.

ARLEQUIN.

Graces au Ciel, à la fin on nous écoutera.

COLOMBINE.

Dites-moy, je vous prie, cette Colombine, eſt-ce une des deux femmes que vous avez épouſées ?

ARLEQUIN.

Le Ciel m'en preſerve. C'eſt une crea-

ture que j'ay aimée à la verité : mais dés qu'on m'a parlé d'Isabelle avec trente mille écus....

COLOMBINE.

Dés ce moment-là, vous n'en avez plus voulu ?

ARLEQUIN.

En ma place, Monsieur le Docteur, en auriez-vous fait moins. Les Docteurs sont aussi âpres à l'argent que d'autres. Colombine est jolie ; Isabelle est riche. Mais à present un homme de qualité entre l'utile & le plaisant ne balance guere.

COLOMBINE.

Il ne manque donc que de l'argent à Colombine pour estre vôtre femme ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Entre nous, le grand ressort du mariage, c'est l'argent ; & une riche laide en efface toûjours une belle.

COLOMBINE.

Il est vray : *Auri sacra fames*. Cependant nous tenons parmy nous comme une maxime certaine, que l'égalité des mariages les rend heureux : *Si qua voles nubere, nube pari*. Or si vous me demandez mon conseil, il est bon de sçavoir les choses à fond. Aviez-vous engagé vôtre parole à Colombine ? vous estiez-vous promis une foy mutuelle ?

ARLEQUIN.

rayement oüy, Monſieur un million de fois : mais il n'eſt point d'amitié que l'argent n'aſſomme.

Colombine ſe découvre, Arlequin tout épouventé s'enfuit.

PLAIDOYE.

LE JUGE. *Pluſieurs Conſeillers.*

ARLEQUIN *ſur la ſellette.*

COLOMBINE *dans ſes habits plaidant ſa cauſe.*

COLOMBINE.

MEſſieurs, l'artifice dont ſe ſervent les filles pour parvenir au mariage, rend leurs amitiez ſi ſuſpectes, qu'un homme ſemble courir à ſa perte, quand il ſonge à ſe marier. Autrefois on ſe laiſſoit charmer ſur l'eſpoir d'un amour ſincere : aujourd'huy on ſe contente d'un peu de grimace intereſſée. L'union des cœurs faiſoit par le paſſé la douceur des ménages : preſentement l'opulence en fait tout le bon-heur ; & s'il arrive, par miracle, qu'une femme aime ſon mary, c'eſt parce que ſon mary ne contre-

dit ny sa dépense, ny sa conduite. Ce debut, Messieurs, paroîtra violent dans la bouche d'une fille, qui devroit excuser les défauts de son sexe : Mais la mauvaise foy des femmes en general étouffe tellement la sincerité de quelques-unes en particulier, que je dois convenir, malgré moi, qu'il y en a de rusées & d'artificieuses, pour faire valoir celles qui sont ingenuës & de bonne foy.

ARLEQUIN.

Voilà de méchante prose.

COLOMBINE.

Je me trouve, Messieurs, dans le petit nombre des filles, qui ne fondent leur fortune que sur la satisfaction du cœur. Je suis de ces malheureuses qui se font une loy de leurs paroles, & un devoir de leurs passions ; Et de tous mes chagrins le plus cuisant, & si je l'ose dire, le plus honteux, est d'aimer un perfide, que l'argent a rendu volage au préjudice de ses sermens. Lâche, tu me trouvois belle quand tu n'étois qu'un Arlequin. Colombine pouvoit estre la femme d'un miserable ; mais Colombine fait l'horreur d'un Marquis. Faquin de Marquis, excrement de noblesse, fantôme de qualité ; Colombine sans biens & sans fortune, n'a-t-elle pas des ressources pour te mettre à ton aise ? Tu sçais, Maraut, que je suis bien voulue de tout ce qu'il y a de gros Financiers. Un mary manque-t-il

d'emplois, quand une jeune femme a d'auſſi bonnes connoiſſances ? Si l'employ te déplaiſt, ne pouvons-nous pas donner à joüer à la Baſſette, & vivre honorablement dans Paris, comme une infinité de gens auſſi gueux que nous ? Avec tant de moyens de parvenir tu m'abandonne, malheureux, malgré tes ſermens, malgré tes ſoupirs, & qui pis eſt, malgré toute la tendreſſe que je t'ay jurée. Tu me quitte, infame, pour Iſabelle & pour ſon argent. Tu veux que mon deſeſpoir reclame contre ton infidelité, & que mon cœur outré demande aux Juges l'execution d'une promeſſe que l'amour a dictée, & que l'avarice méconnoiſt. Ingrat, ſuis-je moins aimable ; & faut-il que je doive à la rigueur de la Juſtice, un mariage que je voudrois tenir de ma conſtance & de ton amour ? Ah, Meſſieurs, qu'il en coûte pour aimer de bonne foy ! Mes larmes & ma douleur trahiſſent mon reſſentiment, & vous diſent aſſez que j'oublierois ſa perfidie, s'il ſe répentoit de ſon changement.

COLOMBINE *s'évanoüit ; on l'emmene ; les Juges vont aux opinions, & condamnent Arlequin à eſtre pendu. Arlequin ſe deſeſpere, & dans ce temps-là arrive Colombine en habit d'Avocat.*

COLOMBINE *en habit d'Avocat, qui défend la cause d'Arlequin contre elle-mesme.*

Messieurs, de quelque nature que soit un crime, on ne condamne jamais un coupable sans l'entendre. *Quicumque judicat parte inauditâ alterâ, licet æquum statuerit, haud æquus fuit.* Je ne demande que trois paroles pour la deffense de l'accusé; & j'ose me promettre qu'il ne m'échapera rien d'inutile.

ARLEQUIN.

Le Ciel protege toûjours les innocens.

LE JUGE.

Parlez.

COLOMBINE.

Messieurs, il est assez nouveau que l'effronterie d'une jeune fille, secouruë par des larmes obeïssantes, entreprenne d'attendrir les Juges par des mouvemens de compassion, & qu'une simple servante avec un chiffon de papier, se propose d'épouser un homme du merite & de la qualité du sieur Marquis de Sbroufadel. Une servante épouser un Marquis, comblé des graces & des bontez de son Prince!

ARLEQUIN.

Cela est vray : il me fait mille fois plus d'honneur que je n'en merite.

COLOMBINE.

Une servante épouser un Colonel, qui

ſoûtient par ſa dépenſe l'éclat & la dignité de ſon rang.

ARLEQUIN.

Il a raiſon. J'ay toûjours aimé la dépenſe.

COLOMBINE.

Ah, Meſſieurs, voudriez-vous avilir la nobleſſe, en ordonnant une alliance ſi diſproportionnée ?

ARLEQUIN.

Fy, c'eſt ſe mocquer.

COLOMBINE.

Si le merite & la qualité de celuy pour qui je parle, n'avoient pas porté ſon nom par toute la terre habitable, je vous dirois, Meſſieurs, qu'il eſt impoſſible de le voir ſans l'aimer. Que ſa preſence donne du plaiſir, que ſes manieres ſont inimitables, qu'il charme quand il parle, qu'il plaiſt quand il ne dit mot, & que la joye eſt tellement attachée à ſon humeur & à ſon caractere, qu'on ne le quitte qu'à regret. Jamais homme de ſa qualité n'a porté la magnificence ſi loin. Il change quelquefois de dix habits en un apreſdiné : tout le monde eſt bien venu chez luy, il vit ſans façon, on l'aborde ſans peine ; & on le verroit toûjours pour rien, ſi ſon Portier, à l'exemple des autres, ne tiroit pas un droit ſur le nom & ſur les grandes qualitez de ſon maître,

ARLEQUIN.

Ah le bon Peintre !

COLOMBINE.

Fera-t-on mourir un homme de cette consequence, pour avoir badiné avec une Dariolette, qu'un peu de jeunesse rend supportable ?

ARLEQUIN.

Fy, il y auroit de la conscience.

COLOMBINE.

Ne sçait on pas que ces sortes de creatures mettent tout en usage pour tromper ceux qu'elles se destinent ? On fait agir d'abord la blancheur du tein, le vermeil des lévres, la viuacité des yeux. Pour peu qu'un homme se sente picqué, il s'en explique. Une fille dans le commencement n'a point d'oreilles. Il faut des peines étranges pour lui faire agréer l'estime qu'on a pour elle. Ensuite on a de la complaisance, on rend des soins, on marque de l'empressement ; & puis quand les conversations sont un peu plus familieres, on glisse le mot d'amour. La maîtresse s'en offense : l'amant repare cela par des sermens, par des soupirs & par des vœux. Une fille rusée qui voit la dupe mordre à l'hameçon, ne manque pas d'appeller l'ingenuité & la douceur à son secours. Elle paroît toute apprehender de la mauvaise foy des hommes. Un novice là dessus se rechauffe, entasse

sermens

ſermens ſur ſermens, trouve l'éternité trop courte pour meſurer ſa paſſion ; & aprés un fratras de mots qui juſtifient plus d'égarement que d'amour, il vomit des proteſtations de fidelité, de ſoumiſſion, de perſeverance, qui ne doivent finir qu'avec ſa vie.

ARLEQUIN.

Comment diable ! il ſçait tout ce tracas-là par cœur !

COLOMBINE.

Plus un homme de qualité marque d'ardeur, plus ces ſortes de poulettes font les ſcrupuleuſes ; ſe défiant toujours, à ce qu'elles diſent, de leur naiſſance & de leur merite, & ne pouvant croire qu'on ait pour elles toute la bonne volonté qu'on leur témoigne.

ARLEQUIN.

Voila le fin grimoire.

COLOMBINE.

Cette modeſtie acheve de gâter un pauvre amoureux, qui joint le témoignage de la main aux aſſeurances de la voix. On écrit ; on fait réponſe. On demande : Marquis, m'aimez-vous ? Ah de tout mon cœur, ma chere. Mais, mon Dieu, vous me dites cela d'un ton ſi general ; & je remarque dans vos lettres une ſechereſſe qui cautionne mal toute votre ardeur. Pour lors le Marquis picqué au jeu, marchande à quel-

que Poëte un billet rimé ; & pour peu que ces rimes parlent de fidelité ou de perſeverance, on produira en juſtice ces ſortes de bagatelles, comme des promeſſes ſerieuſes dont on demandera l'execution ? Il n'y a point d'homme en France qui n'euſt plus de trente femmes, s'il eſtoit obligé d'épouſer toutes celles à qui il a donné des promeſſes,

ARLEQUIN.

Ne voila-t-il pas un beau ſujet pour envoyer un homme en Greve !

COLOMBINE.

Ah, Meſſieurs, voudriez-vous que cette momerie coûtaſt la vie à un Marquis ? Ne voyez-vous pas que ce procés eſt un ſtratagême dont ſe ſervent les filles qui veulent un mary, ou de l'argent ?

ARLEQUIN.

Le monde n'eſt rempli que de ces friponnes-là.

COLOMBINE.

Si les larmes de Colombine n'eſtoient pas contrefaites, ne ſeroit-t-elle pas reſtée à votre audience ? Sa fuite vous marque aſſez ſon artifice ; & je conſens de tout mon cœur que Monſieur le Marquis ſoit pendu, ſi elle oſe paroître devant vous.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaiſt. Que chacun réponde pour ſoy. S'il s'agiſſoit de

me faire pendre, elle reviendroit de cent lieuës.

LE JUGE.

Quoy, cette pleureuſe a pris la fuite? Il n'en faut pas davantage pour juſtifier ſon artifice.

COLOMBINE.

Ne ſçavez-vous pas de quoy les femmes ſont capables quand il s'agit de ſe vanger?

JUGEMENT.

LE JUGE.

Trouvant le Plaidoyer du jeune Avocat beaucoup meilleur que celuy de Colombine, nous avons dépendu le Marquis de Sbroufadel, ſauf à le rependre quand le cas y écherra.

ARLEQUIN.

Ah, le joly homme d'Avocat! Je voudrois qu'il fuſt femme: je l'épouſerois pour m'avoir ſauvé la vie.

COLOMBINE.

Monſieur le Marquis, vous vous en dédiriez?

ARLEQUIN.

Non, le diable m'emporte. Ce ſeroit une affaire faite.

COLOMBINE.

Il ſeroit difficile qu'un Avocat devinſt

fille. Mais si vous vouliez épouser ma sœur, je puis dire, sans trop de vanité, qu'elle est en fille ce que je suis en garçon. Monsieur le Marquis cela vous accommoderoit-il ?

Arlequin y consent, Colombine se découvre, Arlequin la reconnoist, l'épouse, & la Comedie finit.

SCENES FRANCOISES DE LA MATRONE D'EPHESE.

SCENE D'UN VIEUX PROCUREUR,

Instruisant un jeune Praticien qui veut acheter sa Charge.

COQUINIERE, GRAPIGNAN.

COQUINIERE.

JAmais vous ne réüssirez dans votre métier, si vous n'avez un Sergent, un Notaire & un Greffier à votre disposition : mais un Procureur qui a ces trois cordes à son arc, peut tout risquer, & tout entreprendre.

GRAPIGNAN.

Voila trois dangereuses bestes à gouverner.

COQUINIERE.

J'en suis bien venu à bout sans miracle. Dans toutes les Professions, il y a de certaines humeurs revêches & austeres, qui se font un calus de leur devoir, & qui s'es-

farouchent à la moindre propoſition. Ne vous frotez pas à ces gens-là. Ce ſont des brutaux qui ne ſont bons à rien : mais il y a par tout d'heureux naturels, que le beſoin rend ſociables, & que l'on apprivoiſe avec de l'argent. C'eſt à ceux-là qu'il ſe faut attacher ; & c'eſt ſur leur avidité qu'on doit fonder le ſuccés de toutes les affaires difficiles.

GRAPIGNAN.

Bonne morale !

COQUINIERE.

Croyez-moy, mon amy, vous ne ferez jamais votre fortune, à moins que vous ne joigniez l'adreſſe à la procedure. Un homme de notre métier qui voudroit faire ſa charge dans l'ordre, n'auroit pas ſa maiſon deffrayée, & mille écus de profit au bout de l'an.

GRAPIGNAN.

Il eſt vray qu'on ne plaide plus qu'à ſon corps deffendant.

COQUINIERE.

Autrefois nous avions trop d'affaires ; preſentement il faut en aller queſter : encore, à moins qu'un Procureur ne ſoit allerte, il a bien de la peine à trouver de bonnes pratiques. Ah, Monſieur Grapignan, que vous eſtes d'un bon âge à bien faire vos affaires. Je m'aſſeure que vous n'avez pas trente ans.

GRAPIGNAN.

Environ.

COQUINIERE.

Ah, le bel âge pour travailler!

GRAPIGNAN.

Laiſſez-moy faire.

COQUINIERE.

Il faut que vous ſoyez une balourde, aprés les inſtructions que je vais vous donner, ſi dans quatre ans vous n'avez ruiné cent familles, & acquis dix maiſons dans Paris.

GRAPIGNAN.

Dix maiſons dans Paris !

COQUINIERE.

Ouy, dix maiſons dans Paris ; & par deſſus cela, un bon caroſſe pour votre femme.

GRAPIGNAN.

L'habile homme !

COQUINIERE.

Tel que vous me voyez, à quarante ans j'avois déja gagné deux cent mille livres de bon bien ; & ſi en ce temps-là les femmes des Procureurs euſſent oſé avoir des caroſſes, & porter de la dorure ſur leurs habits, la mienne en auroit eu à bonnes enſeignes:mais la mode n'en eſtoit pas encore venuë;& auſſi ne faiſoit-on pas tant de façon autour des femmes,comme on en fait aujourd'huy. Que voulez-vous ? il faut aller ſelon le temps.

GRAPIGNAN.

Ah, Monſieur Coquiniere, donnez-moy de bons memoires, je vous en prie, pour ne plus aller à pied. J'ay déja d'aſſez bons commencemens. Je ſçay tout le petit manége de l'étude : mais je ne ſçay pas encore ces coups de maître qui font aller en caroſſe.

COQUINIERE.

Patience : Paris n'a pas eſté fait tout en un jour. Avant toutes choſes, dites-moy, mon cher enfant, aimez-vous l'argent avec âpreté ? Vous ſentez-vous d'humeur à tout faire pour en amaſſer ?

GRAPIGNAN.

Malepeſte, ſi j'aime l'argent !

COQUINIERE.

Tant mieux. Vous voila déja demy Procureur. Sçachez donc que pour parvenir en fort peu de temps, il faut eſtre dur & impitoyable, principalement à ceux qui ont de grands biens : il ne faut jamais donner les mains à aucun arbitrage, jamais ne conſentir d'Arreſt diffinitif ; c'eſt la peſte des Etudes. Au reſte, qu'on ne vous voye que rarement aux Audiences. Attachez-vous aux procés par écrit, & multipliez ſi adroitement les incidents & la procedure, qu'une affaire blanchiſſe dans votre Etude avant que d'être jugée.

GRAPIGNAN.

Ah diable ! je voy bien que vous l'entendez.

COQUINIERE.

Dans notre métier, le grand talent & le grand gain, c'eſt de beaucoup écrire.

GRAPIGNAN.

Mais que dire en tant d'écritures ?

COQUINIERE.

Que dire ? le pauvre homme ! Il faut dire des impertinences, des ſuppoſitions, des fauſſetez ; & quand on eſt au bout, il faut avoir recours aux invectives & aux injures.

GARAPINIAN.

C'eſt l'entendre cela !

COQUINIERE.

Tu vois, mon cher enfant, que je te parle en pere, & que je te fais voir les entrailles de notre profeſſion. Mon fils, attache-toy aux Saiſies Réelles, aux preferences de deniers. Remuë ciel & terre pour être Procureur des bonnes Directions, & ne t'endors jamais ſur une conſignation ; c'eſt le vray patrimoine des Procureurs. Que je ſeray conſolé en mourant, ſi je te voy ſuivre le bon chemin où je te mets ! Voila, mon cher enfant, les preceptes ſolides que mon honneur & ma conſcience me ſuggerent, & que tu dois ſuivre, ſi tu aime tant ſoit peu ta fortune.

GRAPIGNAN.

Entre deux amis, Monſieur Coquiniere, combien votre Etude me voudra-t-elle par an ? là, de bonne foy ?

COQUINIERE.

Cela n'ira pas loin de deux mille francs, la maiſon deffrayée.

GRAPIGNAN.

Hé fy, Vous mocquez-vous avec vos deux mille francs ? Ce n'eſt pas pour avoir un habit d'eſté à ma femme.

COQUINIERE.

Votre femme le porte donc bien haut ?

GRAPIGNAN.

Et mais, haut comme les autres Procureuſes. Ma foy, s'il n'y a que cela à gagner, je ne veux point de votre pratique.

COQUINIERE.

Hé, mon Dieu, doucement. Les deux mille francs ne ſont que le courant de l'Etude : mais le ſçavoir faire, & le tour du bâton, valent encore mille piſtolles par an.

GRAPIGNAN.

Oh, cela change l'affaire de face. Hé bien, gardez le courant de l'Etude pour vous, & me vendez ſeulement le tour du bâton, & le ſçavoir faire.

COQUINIERE.

L'un ne va point ſans l'autre ; & puiſque le contract eſt ſigné, vous allez avoir le tout

ensemble. Que vous me remercierez avant qu'il soit un an.

GRAPIGNAN.

Que je feray de mal avant qu'il soit six mois ! Un chien enragé n'est pas si dangereux qu'un jeune Procureur. Malheur à qui tombera sous ma couppe !

SCENES DE L'ETUDE.

ARLEQUIN *en Procureur nommé* GRAPIGNAN, *dans son Etude, dictant à ses Clercs.*

GRAPIGNAN.

ET pour faire connoistre la chicane de la demanderesse . . . . . . de la demanderesse, produit lesdites quatre pieces sous la cotte G : lesquelles. . . . lesquelles

UN CLERC *repetant le dernier mot.*

Cotte G.

GRAPIGNAN.

Vous écrivez bien doucement !

LE CLERC.

Nous n'écrivons pas doucement, Monsieur : mais vous dictez si viste, qu'on ne peut pas vous suivre.

GRAPIGNAN.

On ne peut pas me ſuivre ! Ho, ho, ne vous y trompez pas : je ne veux point de Clercs ceans qui ne faſſent quatre-vingt rolles de groſſes par jour. On ne peut pas me ſuivre ! Voyons un peu comment vous vous y prenez. (*il prend le papier où les Clercs ont écrit ; & aprés l'avoir regardé, il dit*) Comment diable ! Je ne m'étonne pas ſi vous allez ſi doucement. Vous mettez quatre mots à une ligne! Voila le moyen de faire une bonne maiſon, ma foy. Que cela ne vous arrive plus : je ne veux pas qu'on mette plus de deux mots & une virgule à chaque ligne. Tu chou, de ce train-là vous envoyeriez bien-toſt le Procureur à l'Hoſpital. Quatre mots à une ligne, c'eſt ſe mocquer. (*quand il eſt à ſon Bureau*) A-t-on envoyé enlever les meubles à ce Maiſtre à Danſer ?

UN CLERC.

Non, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Eſt-ce qu'il pretend payer ſon terme en gambades ?

UN VOLEUR de grand chemin entre.

LE VOLEUR.

Monſieur Grapignan eſt-il là ?

UN CLERC.

Ouy, Monſieur, le voila.

LE VOLEUR *à Grapignan.*

Monsieur, je suis votre serviteur.

GRAPIGNAN.

Monsieur, je suis le vôtre.

LE VOLEUR.

Comme vous estes le plus honneste-homme de tous les Procureurs, je viens vous prier de m'aider de votre bon conseil dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

De quoy est-il question ?

LE VOLEUR.

Je marchois sur le grand chemin, quand un Marchand monté sur une mazette, m'a heurté fort rudement en passant. Je luy ay dit : A qui en a cet homme-là avec sa rosse ? Luy prenant le party de son cheval, met pied à terre, & dit que son cheval n'estoit pas une rosse. Nous nous gourmons. Et comme il n'estoit pas le plus fort, je le terrasse. Il se leve, & prend la fuite. Il est vray qu'en nous roulant à terre, il laissa tomber de sa poche vingt-cinq ou trente pistoles.

GRAPIGNAN.

Oh, oh.

LE VOLEUR.

Que je ramassay ; & voyant qu'il avoit gagné au pied, je montay sur son cheval, & je m'en revins comme si de rien estoit. Presentement je viens d'apprendre que ce coquin-là, Monsieur, fait informer contre

moy, comme contre un voleur de grand chemin. Voyez s'il y a la moindre apparence ? Je vous prie de me dire à peu prés où peut bien aller cette affaire?

GRAPIGNAN.

Ma foy, si cette affaire-là estoit menée un peu chaudement, elle pourroit bien aller tout droit à la Greve. Mais il vous faut tirer de là. Quelqu'un a-t-il veu l'action?

LE VOLEUR.

Non, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Tant mieux. Il faut commencer par faire mettre le cheval sous la clef : car si ce Marchand venoit à le découvrir ; n'ayant pas d'autres témoins, il ne manqueroit pas de le faire interroger sur faits & articles, & vous seriez un homme perdu.

LE VOLEUR

Il n'y a rien à craindre, Monsieur. C'est une rosse qui ne peut pas desserrer les dents.

GRAPIGNAN.

Ne vous y fiez pas, nous voyons tous les jours des témoins muets, faire bravement roüer leur homme.

LE VOLEUR.

Diable!

GRAPIGNAN.

Ca, ça, sans perdre plus de temps, faut commencer par faire informer les premiers, & avoir des témoins, à quel prix que ce soit.

LE VOLEUR.

Mais il n'y avoit perſonne ſur le grand chemin dans ce temps-là.

GRAPIGNAN.

Allez, allez, nous y en ferons bien trouver..... Je ſonge à deux bas Normans, qui travaillent ordinairement pour moy; mais ils ne ſe rembarqueront qu'en bonnes enſeignes. Car ils ſortent d'une affaire, où ſans moy .... vous m'entendez-bien! (*il met la main à ſon col, faiſant connoiſtre qu'ils auroient eſté pendus*) Ainſi les témoins ſeront terriblement chers cette année.

LE VOLEUR.

Et d'où vient ce malheur?

GRAPIGNAN.

C'eſt qu'on ne leur fait point de quartier, & qu'on en pend autant qu'on en découvre.

LE VOLEUR.

Qu'à l'argent ne tienne, Monſieur, voila ma bourſe avec vingt-quatre piſtoles.

GRAPIGNAN.

Hé, hé, voila tout au plus pour un témoin; & ils ſont deux. Voyez..... N'avez-vous pas quelque nippe, quelque bijoux, quelque vieux diamant? Dans ces ſortes d'occaſions, il faut ſe ſaigner.

LE VOLEUR.

Voicy encore un diamant de vingt piſtoles,

&une montre qui en peut bien valoir douze.

GRAPIGNAN.

Je pourray bien pour l'amour de vous avancer cinq ou ſix piſtoles de mon argent; & aprés cela nous compterons.

LE VOLEUR.

Faites, Monſieur. Je remets tout entre vos mains, & m'abandonne à votre diſcretion.

GRAPIGNAN.

Allez, laiſſez-moy faire. Ce ſera un grand haſard, ſi avec mes deux témoins, je n'envoye votre Marchand aux galeres. (*le voleur s'en va, & Grapignan qui avoit déja examiné ſa brandebourg le rappelle*) St, ſt, Monſieur, un petit mot. Vous avez là une brandebourg fort remarquable; les Archers ſont à l'erte, votre partie pourroit vous avoir veu entrer ceans, vous guetter & vous faire prendre à la ſortie. Croyez-moy, pour éviter les malheurs, laiſſez-la icy, & je mettray votre affaire en bon train.

LE VOLEUR *donnant ſa Brandebourg à Grapignan,*

Au moins, Monſieur, prenez garde qu'elle ne ſoit perduë.

GRAPIGNAN.

Ho, ne craignez rien. Je vais la faire parapher *ne varietur.* (*Aprés que le voleur eſt ſorty*) Une montre! une brandebourg! vingt piſtoles & un diamant! Ne vaut-il pas

mieux que je profite de cela qu'un Prevost ? Car aussi-bien ce coquin-là va se faire roüer au premier jour. (*Comme il veut s'asseoir à son Bureau, un Sergent nommé Maraudin entre dans l'Etude.*

MARAUDIN.

Monsieur Grapignan est-il icy ?

GRAPIGNAN *appercevant Maraudin.*

Ah, morbleu, Monsieur Maraudin, vous avez joüé à me perdre.

MARAUDIN.

Comment donc ?

GRAPIGNAN.

Je vous avois prié de faire un Commandement de 1647. pour cette affaire qui est sur le Bureau.

MARAUDIN.

Et ne l'ay-je pas fait, & au plus viste ?

GRAPIGNAN.

Et ouy, de par tous les diables, vous l'avez fait : mais au lieu de le datter d'un jour utile, vous l'avez datté d'un Dimanche.

MARAUDIN.

Il est vray que je n'avois point d'Almanach de l'année 1647. & je mis la datte à la bouleveuë.

GRAPIGNAN.

Que Diable n'en veniez-vous prendre un chez moy ? Vous sçavez que j'en ay de plus de cent années de suite.

MARAUDIN.

J'avouë que j'ay tort: mais une autre fois je feray plus circonfpect.

GRAPIGNAN.

Cependant fi les Juges s'alloient appercevoir de ce petit manege, ils ne manqueroient pas de dire que je fuis un fripon; & vous fçavez (en votre confcience) que ce que j'en ay fait, n'a efté que pour vous obliger, & pour faire gagner ma partie: car fans cela, le procés eftoit flambé. A propos, Monfieur Maraudin, fouvenez-vous que dans le decret de ces Marchands de Bois, j'occupe pour neuf perfonnes, fous le nom des Procureurs que je vous ay nommez ce matin. Que les fignifications aillent un peu du bel air?

MARAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine, je feray ma charge. De ce train là vous allez faire une bonne maifon!

GRAPIGNAN.

Les cinq ou fix premieres années, on travaille un peu chaudement à fes affaires.

MARAUDIN.

Garre le heurt.

GRAPIGNAN.

Bon, bon, garre le heurt! Mon amy, il n'eft rien tel que d'établir fa fortune. Aprés on fe fait des amis: & on tâche à devenir Marguillier.

MARAUDIN.

Vous Marguillier ! Vous Marguillier !

GRAPIGNAN.

Ouy dea, Marguillier. C'eſt un tres-bon vernis ſur la reputation d'un Procureur.

MARAUDIN *en ſortant.*

Ho, le franc ſcelerat ! le franc ſcelerat !

GRAPIGNAN.

Il faudra que je me défaſſe de ce fripon-là, il gaſteroit toutes mes affaires. Voyez un peu quelle brutalité ! Datter une fauſſeté d'un Dimanche. (*Eſtant à ſon Bureau*) Ce Marchand de Vin m'a-t-il envoyé les deux demy muids qu'il m'avoit promis ?

UN CLERC.

Non, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Et bien, ſon affaire ira comme je boiray.

UN CLERC.

Un Page, Monſieur, demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Un Page ! La mode en eſt-elle donc revenuë ? Ces gens ont-ils des affaires ? N'eſt-ce point quelque mauvais train qu'on a dêlogé ? C'eſt peut-eſtre auſſi quelque enfant de bonne maiſon, qui voyant qu'il n'y a plus rien à faire auprés des gens de qualité, me vient demander une place dans mon Etude : Mais je n'en ay point à luy donner. Faites-le entrer.

LE PAGE entre.

LE PAGE.

Monſieur le Marquis de Grimouche, Monſieur, qui demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Qui ?

LE PAGE.

Je vous dis que Monſieur le Marquis de Grimouche demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Si ce n'eſt pas pour long-temps, qu'il vienne. (*Aprés que le Page eſt ſorti, Grapignan continuë*) Viſites de Marquis n'achalandent gueres une étude : car outre que ces gens-là ſont fort ignorans en affaires, c'eſt qu'ils empeſchent un Procureur de faire les ſiennes.

LE MARQUIS entre.

LE MARQUIS.

Hé bon jour, Monſieur Grapignan, bon jour Monſieur Grapignan. Que je ſuis gros de vous voir ! Je me fais un vray plaiſir de vous embraſſer ; & ſans une groſſe affaire qui m'a un peu dérangé, je n'aurois pas eſté ſi long-temps ſans vous voir. Au pied de la lettre, vous n'avez pas un meilleur, ny un plus chaud amy que moy. Dieu ſçait, morbleu, comme je m'en explique !

GRAPIGNAN.

Monſieur le Marquis, vous feriez bien mieux de vous expliquer ſur certains frais qui me ſont encore dûs. Vous autres gens de qualité, quand vous avez frappé deux fois ſur l'épaule d'un Procureur, vous croyez que c'eſt de l'argent comptant, & qu'un peu de bienveillance acquitte toutes vos dettes. Monſieur le Marquis, on ne nourrit pas quatre Clercs avec des complimens; & nous autres Procureurs nous n'écrivons que pour toucher de l'argent.

LE MARQUIS.

Je le ſçais bien: mais Dieu mercy je ne vous dois plus rien.

GRAPIGNAN.

Vous ne me devez plus rien! Et cette Requeſte de ſalvation de trente rolles de groſſe, qui me la payera? Vous ſçavez que j'y ay paſſé deux nuits. (*Aux Clercs*) Holà, vous autres, où eſt la Requeſte de Monſieur le Marquis? (*Il va prendre la Requeſte, & puis revient.*)

LE MARQUIS.

Hé bien! Combien eſt-ce qu'il vous faut?

GRAPIGNAN.

Comme les gens de qualité n'ont pas plus d'argent qu'il ne leur en faut, & que d'ailleurs vous me faites la grace de m'aimer, je ne prendray que vingt ſols du rolle; il y

a trente rolles ; ce sont trente francs.

LE MARQUIS.

Quoy que le jeu m'ait un peu coulé à fond, s'il n'y a que cela j'ay encore dequoy le payer. Tenez, Monsieur Grapignan : Voila une piece de quatre pistoles. Prenez dix écus, & me rendez quatorze francs. *(Grapignan songe en tenant la piece entre les mains : Le Marquis luy dit)* Quoy? vous songez ?

GRAPIGNAN.

Je songe, qu'il ne vous faut rien rendre.

LE MARQUIS.

Il ne me faut rien rendre ! Ne m'avez-vous pas dit, qu'il ne vous falloit que vingt sols du rolle ?

GRAPIGNAN.

Ouy.

LE MARQUIS.

De votre propre aveu la Requeste n'a que trente rolles, qui font trente francs.

GRAPIGNAN.

Cela est vray.

LE MARQUIS.

Je vous en donne quarante-quatre.

GRAPIGNAN.

J'en demeure d'accord.

LE MARQUIS.

Il me semble donc que je compte bien quand je vous redemande quatorze francs.

GRAPIGNAN.

Vous comptez bien : mais vous redemandez mal. Quand je fis votre Requeſte le Rapporteur eſtoit ſi haſté de juger, que je fus obligé d'entaſſer vos raiſons les unes ſur les autres, & de mettre en trente rolles, ce qui ne pouvoit tenir qu'en quarante-quatre. Preſentement que l'affaire eſt jugée, & que nous avons du temps de reſte, je m'en vais faire étendre vos défenſes, & faire ajoûter à cette Requeſte les quatorze rolles qui y manquent. (*aux Clercs*) Hola, vous autres, qu'on me broche viſtement quatorze rolles de groſſe pour ajouter à la Requeſte de Monſieur le Marquis. Je penſe qu'il y en a de tous faits.

LE MARQUIS.

Mais, Monſieur Grapignan, puiſque mon affaire eſt jugée, pourquoy y ajoûter quelque choſe ?

GRAPIGNAN.

Ce n'eſt pas par intereſt ce que j'en fais : C'eſt pour mon honneur. Je ne veux pas qu'il ſorte une piece d'écriture de mon Etude, ſans que j'y aye donné la derniere main. Attendez : Cela va eſtre fait tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Non, mon amy, je ne puis attendre. Je cours le bal cette nuit ; j'eſtois venu meſme pour vous parler d'une affaire, mais

ce sera pour une autre fois. Adieu donc, mon amy.

GRAPIGNAN.

Laissez-donc un de vos gens pour emporter la Requeste.

LE MARQUIS.

Un de mes gens! Quoy, j'irois dans les ruës avec trois laquais? Fy, Monsieur Grapignan, vous vous mocquez: on me croiroit à l'Hopital. Adieu mon cher, un peu de part en vos bonnes graces, je vous en prie.

GRAPIGNAN.

Vous la prendrez donc en passant?

LE MARQUIS.

Ouy, ouy. Serviteur.

GRAPIGNAN.

Il faut avoüer que l'argent devient bien rare parmy les gens de qualité. Un Marquis à Page, demander un miserable reste de quatorze francs!

LE CHAPELIER *entre, aprés que Grapignan est assis à son Bureau.*

LE CHAPELIER.

Bon jour, Monsieur Grapignan.

GRAPIGNAN *aprés avoir regardé le Chapelier, dit aux Clercs.*

Qu'on me prenne demain quinze appointemens sur ces quinze dossiers.

LE

LE CHAPELIER.

Bon jour Monſieur Grapignan. Mon affaire eſt-elle jugée ?

GRAPIGNAN *regardant bruſquement le Chapelier.* Non.

LE CHAPELIER.

Comment, Monſieur ! Et pourquoy ?

GRAPIGNAN.

Parce que votre affaire ne vaut pas le diable.

LE CHAPELIER.

Mon affaire ne vaut pas le diable ! Voila bien autre choſe, ma foy !

GRAPIGNAN.

Non : pas le diable, ce qu'on appelle pas le diable, & que je n'y veux pas travailler.

LE CHAPELIER.

Et que deviendra dont le chapeau de caſtor que j'ay donné au Secretaire de mon Rapporteur ?

GRAPIGNAN.

Un chapeau de caſtor ? Vray caſtor ?

LE CHAPELIER.

Des meilleurs qui ſe faſſent. En voicy le pareil que je rapporte chez moy.

GRAPIGNAN *ſe leve ; prend le Chapeau des mains du Chapelier, & aprés l'avoir bien manié, dit :*

A propos de votre affaire, n'eſt-ce pas un Patiſſier avec qui vous avez eu du bruit dans la ruë ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Qui vous a dit des injures ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Et qui vous a frappé ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Vous avez rendu votre plainte chez le Commiſſaire du quartier ?

LE CHAPELIER.

Vrayment je le crois.

GRAPIGNAN.

GRAPIGNAN *mettant le caſtor ſur ſa teſte.*

Je me remets votre affaire. Votre affaire eſt bonne, & je la gagneray.

LE CHAPELIER.

Que je vous auray d'obligations !

GRAPIGNAN.

Preſentement que je l'ay en teſte, je vous dis que je le gagneray. Laiſſez-moy ſeulement quatre piſtoles pour commencer les informations.

LE CHAPELIER.

Tres volontiers. Mais au moins, Monſieur, que je n'en aye pas le démenty.

GRAPIGNAN.

Tenez-moy pour le plus grand fripon

de tous les Procureurs, si je ne vous en fais pas sortir à votre honneur.

LE CHAPELIER *voulant reprendre son castor de dessus la teste à Grapignan.*

Monsieur, le chapeau.

GRAPIGNAN *l'empeschant, & le repoussant hors de son Etude.*

Allez vous-en, vous dis-je.

LE CHAPELIER.

Mais le chapeau....

GRAPIGNAN.

Demeurez en repos.

LE CHAPELIER.

Il est de commande, & il faut que je l'aille porter.

GRAPIGNAN.

Ne vous embarassez point. Allez vous-en donc, disje. Je m'en vais luy faire fermer sa Boutique à perpetuité.

LE CHAPELIER.

Il est pour un homme qui ....

GRAPIGNAN.

Je vous dis encore un coup que j'ay votre affaire en teste, & qu'elle n'en sortira pas. (*seul*) C'est un Perou que l'Etude d'un Procureur. (*Aux Clercs*) A-t-on achevé cette Requeste?

UN CLERC.

Il y a déja cent rolles de faits.

GRAPIGNAN.

Achevez le reste en diligence: car on dit

que les parties sont en termes d'accommodement.

UN PATISSIER entre.

LE PATISSIER.

Monsieur Grapignan y est-il ?

UN CLERC,

Ouy, Monsieur.

LE PATISSIER.

Bon jour, Monsieur, pourray-je vous dire un petit mot ?

GRAPIGNAN.

Bon jour, mon maistre, qu'y a-t-il pour votre service ?

LE PATISSIER.

Je voudrois bien vous parler d'une affaire.....

GRAPIGNAN *voyant un garçon qui porte quelque chose, luy dit ;*

Approche, mon amy, approche. (*au Patissier*) Ca, Monsieur, qu'y a-t-il ?

LE PATISSIER.

On m'a dit, Monsieur, que vous estiez Procureur contre moy dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

Qui est votre partie ?

LE PATISSIER.

C'est un Chapelier.

GRAPIGNAN.

Tenez, il ne fait que sortir d'icy.

LE PATISSIER.

Ah, Monſieur, c'eſt un méchant homme !

GRAPIGNAN.

Bon ! à qui le dites-vous ? Je n'ay jamais veu un homme plus acharné aux procez.

LE PATISSIER.

Il ſe vante par tout qu'il me fera faire amende honorable.

GRAPIGNAN.

Il fera bien pis, ſi je le laiſſe faire. Mais je ne veux pas qu'il pouſſe à bout un honneſte homme comme vous.

LE PATISSIER.

Je viens vous prier de retenir un peu vos pourſuites. (*à ſon garçon qui tient quelque choſe de couvert.*) Approche, Champagne. (*à Grapignan*) C'eſt, Monſieur, un petit plat de mon métier que je vous apporte.

GRAPIGNAN *regardant le Paſté.*

C'eſt toujours quelque choſe : mais, mon amy, le criminel va diablement viſte, & il y a déja bien du papier broüillé.

LE PATISSIER.

Ah, Monſieur, je m'en vais vous rendre ſur le champ tout l'argent que vous avez débourſé.

GRAPIGNAN.

Vous ne ſçauriez mieux faire. Ecoutez, je ne ſuis pas un tyran, & je vous en ſortiray pour peu de choſe.

LE PATISSIER *ouvrant sa bourse, & la luy presentant.*

Tenez, Monsieur, prenez par où il vous plaira.

GRAPIGNAN.

Ah, vous me comblez; & puisque vous en agissez si honnestement, je ne prendray que vingt écus. Vous voyez que ce n'est pas le papier.

LE PATISSIER.

Monsieur, je ne regarde point aprés vous. Je vous prie seulement de tirer mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Laissez-moy faire, je vais vous mettre avec mes pensionnaires.

LE PATISSIER.

Qui sont-ils vos pensionnaires, Monsieur?

GRAPIGNAN.

Ce sont d'honnestes gens comme vous, qui me lient les mains, en me donnant tous les ans quelque chose pour les laisser en repos. Les uns cent pistoles, les autres quatre cens livres; qui cent écus; plus ou moins, selon les affaires. Voyez-vous ce gros sac là? C'est contre un homme de la premiere qualité, que je laisse joüir en paix de tout son bien, à la barbe de ses creanciers: ce seroit une terrible chose, si nous faisions tout le mal que nous pouvons faire. Il faut

eſtre humain en certaines occaſions, & ne pas pouſſer à bout des gens qui s'aident, & qui viennent au devant de vous.

LE PATISSIER.

Dieu vous conſerve, Monſieur Grapignan, pour tous ceux à qui vous rendez ſervice.

GRAPIGNAN.

Vous eſtes bien heureux d'eſtre tombé entre mes mains.

LE PATISSIER.

Adieu, Monſieur. Tirez bien mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Allez, je vous répond que d'un an d'icy il ne ſera fait une pance d'a contre vous. (*Seul*) Encore vingt écus! Mais ſi cela continuë, il me faudra un coffre fort.

UNE VIEILLE plaideuſe entre.

LA VIEILLE.

Que deviendray-je, bon Dieu! Je ſuis perduë. Ha, maudit Grapignan, tu és cauſe de mon malheur.

GRAPIGNAN.

A qui en a cette folle-là?

LA VIEILLE.

Aprés m'avoir ruinée, tu me traittes de folle, voleur? Je t'étrangleray.

GRAPIGNAN.

Ah, point d'emportement, s'il vous plaiſt.

LA VIEILLE.

En peut-on trop avoir contre un coquin qui me jure que ma cauſe eſt bonne ; & je viens de la perdre avec dépens?

GRAPIGNAN.

Cela n'empeſche pas qu'elle ne ſoit bonne, mais je dis bonne, & une des meilleures de mon Etude : J'en ay déja touché plus de huit cent francs.

LA VIEILLE.

Fripon, voila donc l'endroit par où tu la trouves bonne?

GRAPIGNAN.

Ah, que de babil ! Si vous n'eſtiez pas ſi colere, je vous ferois voir au doigt & à l'œil, que vous gagnez votre cauſe en perdant votre procez. Mais comme je ſuis un fripon . . . . .

LA VIEILLE.

Ne vous dis-je pas ! j'auray tort d'avoir perdu mon procez !

GRAPIGNAN.

Vous avez tort de n'eſtre qu'une ignorante ; & vous ne meritiez pas de tomber en des mains auſſi affectionnées que les miennes. Il y a mille Procureurs étourdis qui auroient gâté votre affaire, en vous la faiſant gagner : mais moy par prudence, je vous enrichis en vous la faiſant perdre.

LA VIEILLE.

Grand-mercy.

GRAPIGNAN.

C'eſt une choſe pitoyable, de voir comme on traite aujourd'huy les gens d'honneur de notre profeſſion. Nous avons beau écrire jour & nuit, avancer notre argent, perdre notre temps: bon, au bout de tout cela, les Procureurs ſont encore des fripons. Voila en un ſeul mot toute la récompenſe de nos peines.

LA VIEILLE.

Mais faites-moy donc voir par où je vous ſuis ſi redevable?

GRAPIGNAN.

Par où? & n'eſt-ce pas un vray coup d'amy, d'avoir tiré la principale piece de votre ſac, pour en faire un moyen infaillible de Requeſte Civile contre l'Arreſt d'aujourd'huy? Vous pleurez preſentement: mais que vous rirez à gorge déployée dans cinq ou ſix ans d'icy, quand la Requeſte Civile ſera gagnée, & qu'il y aura de bons gros dommages & intereſts à toucher, qui excederont deux fois la ſomme qui vous eſt deuë! Je ſçay bien qu'il n'y aura rien à perdre pour moy: mais enfin le Procureur ne ſera plus un fripon.

LA VIEILLE.

Ah, Monſieur Grapignan, je ne veux point tâter de Requeſte Civile.

GRAPIGNAN.

Que vous eſtes folle! ſans Requeſte Ci-

vile, une affaire n'a point de goût. C'est la rocambole du procez.

LA VIEILLE.

Gardez votre ragoût pour quelque plaideuſe plus friande. Pour moy, j'aime mieux m'accommoder, & paſſer une Tranſaction qui termine toutes mes affaires.

GRAPIGNAN.

Qui termine toutes vos affaires! Et combien y a-t-il que vous plaidez, ne vous déplaiſe?

LA VIEILLE.

Il y a déja treize ans; & me voila, & vous, auſſi avancez que le premier jour.

GRAPIGNAN.

Quoy! il n'y a que treize ans? je ne m'étonne pas ſi vous n'eſtes qu'une novice. Ho, ça, ça, il faut avoir pitié de vous.

LA VIEILLE.

Il n'y a pitié qui tienne, Monſieur: je veux m'accommoder.

GRAPIGNAN.

Ce ne ſera pas de mon avis, toujours.

LA VIEILLE.

Et pourquoy?

GRAPIGNAN.

Parce qu'un Procureur qui ſçait ſon métier, ne conſent jamais ny arbitrage ny tranſaction. Ce ſont nos premiers elemens.

LA VIEILLE.

Quoy, si je vous priois de m'en dresser une....

GRAPIGNAN.

Vous auriez beau me prier, je ne pourrois pas le faire en conscience.

LA VIEILLE.

Mais......

GRAPIGNAN.

Mais, cela est directement contraire aux Statuts de notre Communauté. Malepeste, j'aurois tous mes Confreres à dos, s'ils alloient découvrir qu'à mon âge j'eusse donné les mains à quelque accommodement. C'est tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie : Encore y regarderoit-il à deux fois, ouy.

LA VIEILLE.

Sur ce pied-là, Monsieur Grapignan, il faut donc que je plaide toute ma vie malgré moy ?

GRAPIGNAN.

Sur ce pied-là, Mademoiselle, il faut croire aveuglement ceux qui ont soin de vos affaires, me laisser 450. livres pour la consignation de la Requeste Civile, & au sortir d'icy, vous aller mettre au lit. Vous avez fait assez de vacarme pour prendre un peu de repos. (*Tout ce qui suit, se dit dans le temps que la Vieille tire sa bourse*) Il faut avoüer que je n'ay guere de fiel,

aprés les injures ... mais je mets tout cela ſous les pieds : Le Ciel m'eſt témoin avec combien d'honneur je fais ma Charge.

LA VIEILLE.

Bailler encore 450. livres, aprés tout ce que j'ay déja débourſé !

GRAPIGNAN.

Patience, (*en prenant la bourſe*) le temps de la recolte viendra.

LA VIEILLE.

On a beau ſe fâcher contre ces bourreaux de Procureurs, ils attrapent toujours votre argent. Dans le deſeſpoir où je ſuis, je ſouhaitterois avoir donné mon bien à quelque honneſte homme qui m'en fiſt joüir en patience le reſte de mes jours : Car à la fin, il faudra que je me marie pour eſtre en repos.

GRAPIGNAN.

Et combien avez-vous de bien à peu prés, Mademoiſelle ?

LA VIEILLE.

Ce que j'ay de bien ? J'ay trois cent mille bonnes livres. Eſt-ce que vous ne le ſçavez pas bien ? Vous en avez tous les papiers entre vos mains.

GRAPIGNAN.

Trois cent mille livres ! Malepeſte, quelle aubeine ! Croyez-moy, Mademoiſelle, vous ne ſçauriez mieux faire que de m'épouſer.

LA VIEILLE.

Bon, vous épouser ! On dit que vous estes marié avec la Matrone.

GRAPIGNAN.

Ce n'est qu'en attendant mieux. Et quel âge avez-vous à peu prés ?

LA VIEILLE.

Quel âge ? & mais, j'ay à peu prés quatre-vingt ans.

GRAPIGNAN.

Ho, ho, pour trois ou quatre ans qu'il vous reste encore à vivre, il faut vous les faire passer joyeusement.

LA VIEILLE.

Mais, Monsieur Grapignan, en vous épousant, si la Matrone reprend la Charge ?

GRAPIGNAN.

Ho diable, j'y ay mis bon ordre. Le Contract n'est pas fait en faveur de mariage : C'est une vente pure & simple de la Charge, où j'ay fait mettre : Compté, nombré & délivré des deniers dudit Sieur Grapignan. Diable, cela tient comme teigne.

LA VIEILLE.

Mais, Monsieur Grapignan .... là ....: m'aimerez-vous du fond du cœur ?

GRAPIGNAN.

Si je vous aimeray ? Belle demande ! Peut-on haïr une femme qui donne trois cent

mille livres en mariage ? Je vous adoreray.

La Matrone arrive, qui ayant entendu tout ce qu'a dit Grapignan à la Vieille, fait une Scene Italienne, dans laquelle elle reproche à Grapignan sa mauvaise foy.

GRAPIGNAN *à la Matrone.*

Madame, on prend son bon quand on le trouve. Vous avez fait pendre le deffunt pour moy, vous pourriez bien me faire roüer pour un autre, ouy.

La Matrone desesperée s'en va.

GRAPIGNAN. *Aprés que la Matrone est sortie, va à la Vielle, luy met une fontange, & la prend par le bras, en luy disant,*

Allons, prenons le chemin de la Noce.

LE CHAPELIER & le PATISSIER entrent, & prennent Grapignan au colet, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre.

LE CHAPELIER.

Trouveriez-vous bon auparavant, de vous soulager de mon chapeau de castor & de mes quatre pistoles ? Il faut rendre gorge, Monsieur le fripon.

LE PATISSIER.

Allons, Monſieur Grapignan, de bonne grace, ſans vous faire preſſer, rendez-moy mes vingt écus. Diable! Vos penſions ſont bien cheres!

LA VIEILLE.

Voila un aſſez bon preparatif de noces!

GRAPIGNAN.

Hé, Meſſieurs, ne me perdez point à la veille de mes noces. J'aime mieux faire vos affaires gratis.

LE CHAPELIER.

Quoy, fripon, tu voudrois que nous t'aidaſſions à tromper une femme?

LE PATISSIER.

Non, non, il faut que tout à l'heure juſtice en ſoit faite.

LA VIEILLE.

Voila de bien honneſtes gens!

LE PATISSIER.

Bon, Monſieur le Bailly vient icy fort à propos.

LE BAILLY entre.

LE BAILLY.

Qu'eſt cecy, mes enfans?

LE CHAPELIER.

Ce n'eſt pas grand' choſe: C'eſt un Procureur qu'il faut faire pendre; fripon s'entend.

LA VIEILLE.

Cela s'en va ſans dire.

LE BAILLY.

Il y a donc un grand deſordre dans cette profeſſion ? J'en cherche un qui fait plus de mal luy ſeul, que tous les autres enſemble. Notre Greffe n'eſt remply que de plaintes & d'informations contre luy.

GRAPIGNAN.

Franchement, Monſieur le Bailly, il y a bien des fripons dans notre métier : il n'en faut que trois ou quatre, pour décrier tous les autres.

LE BAILLY.

Celuy que je cherche s'appelle Gra......pian, Gramian, Gra......

LE CHAPELIER.

Grapignan ?

LE BAILLY.

Juſtement.

GRAPIGNAN.

Ouf !

LE PATISSIER.

Le Voila, Monſieur.

LE BAILLY.

Quoy, c'eſt là ce fameux fripon ?

GRAPIGNAN.

Hé, Monſieur, pour l'honneur du Corps...

LE BAILLY.

C'eſt juſtement pour l'honneur du Corps qu'il te faut pendre tout à l'heure. Il faut

châtier un ſcelerat qui deshonore Meſſieurs les Procureurs. La potence eſt toute dreſſée : Allons viſte ; qu'on l'emmene.

GRAPIGNAN.

Monſieur Coquiniere me l'a baillé belle avec ſon caroſſe. De ce train-là, je n'iray qu'en charette.

LA VIEILLE *aprés que tout le monde eſt ſorty.*

Un quart d'heure plus tard, mes trois cent mille livres s'en alloient au gibet.

SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN PROTEE.

PARODIE DE BERENICE.

SCENE I.

ISABELLE *seule*.

DIeux ! Je ne le voi point, cet amant que j'adore!
Tous les jours dans ces bois je devance l'Aurore :
Je tâche à demêler la trace de ses pas,
Je le cherche par tout, & ne le trouve pas.
Heureuse indifference, & tendresse fatale !
Helas ! peut-estre est-il aux pieds de ma Rivale.
Puis qu'il n'a plus pour moy le mesme empressement :
Ah, sans doute ma sœur a charmé mon Amant.
Ses yeux sont ébloüis des yeux de Colombine.
Il me quitte ; & c'est là le sort qu'il me destine.
Et moy, je souffrirois un si cruel affront ?
J'en feray rejallir la honte sur son front.

Je me feray raiſon d'une telle injuſtice.
Il faut qu'il l'abandonne, ou que l'ingrat periſſe :
Et, ſans fremir, j'iray dans ſon perfide cœur
Moy meſme enſanglanter l'image de ma ſœur.
Mais que dis-je ? pour moy l'ingrat a trop de charmes.
Son nom ſeul m'a ttendrit, & m'arrache des larmes.
Mais Colombine vient : Cachons notre foibleſſe ;
Et tâchons de ſonder ſon cœur avec adreſſe.

SCENE II.

ISABELLE. COLOMBINE *en Berenice.*

ISABELLE.

ET bien le cherchiez-vous ? qu'en dites-vous ma ſœur ?
Eſtes-vous aujourd'huy maîtreſſe de ſon cœur ?
Cintio pour vous ſeule & languit & ſoupire.
Parlez. Qu'en dites-vous ?

COLOMBINE.

Que pourrois-je vous dire ?
Si Cintio m'aimoit, il m'aimeroit en vain.
Ouy, ma ſœur ; & j'adore un Empereur Romain.

ISABELLE.

Ne raillons point, ma ſœur : Car enfin je devine,...

COLOMBINE.

Et bien, connoiſſez mieux le cœur de Colombine.
Je hay le ſerieux, & j'aime l'enjoument.
Arlequin, Phaëton me plut infiniment.
J'aime *s'a ſon Dotor* ; & s'il faut tout vous dire,
Sur ma foy, je ne veux d'un Amant que pour rire.
J'ay dans la teſte encore un bien plus grand deſſein.
Arlequin va paroître en Empereur Romain.
Je luy reprocheray toute ſon injuſtice.
Il ſera mon Titus, & moy ſa Berenice ;

Et je vais, s'il se peut, en prenant le haut ton,
Eriger Phaëton en défunt Celadon.
Il estoit mon Cadmus dans l'adieu d'Hermione :
On connoît les transports où son cœur s'abandonne.
Pour vous, ma sœur, dont l'air, le visage, & les yeux,
Sont faits pour la tendresse, & pour le serieux,
Vous l'avez fait paroître avec delicatesse ;
Et certain petit air qui prêche la tendresse,
Un peu de jalousie, un peu d'emportement,
Vous sied fort bien, ma sœur, & plaist infiniment.
Pour moy, je vay joüer, en stile magnifique,
Avec mon cher Titus, un serieux Comique.

ISABELLE.

Je vous entends, ma sœur : vous raillez assez bien.
Vous joüez votre rolle, & j'ay joüé le mien.

elle s'en va.

COLOMBINE *seule.*

Moy Berenice ! Ha Dieux ! par où m'y prendre?
Auray-je un port de voix & languissant & tendre?
Et puis-je prononcer sur le ton langoureux :
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Tantost devant Titus il faut que je soupire.
Mais quoy? mon serieux fera mourir de rire.
Berenice aura beau pousser deux mille helas,
En voyant Colombine on ne la croira pas.
Mais Titus vient. Rentrons pour prendre un port de Reine.

SCENE III.

ARLEQUIN *en Titus*,
SCARAMOUCHE *en Paulin*.

ARLEQUIN.

A T-on veu de ma part le Roy de Comagene ?
Sçait-il que je l'attends ?

SCARAMOUCHE.

Signor si Signor.

ARLEQUIN.

Parle François. Je dis que tu n'és qu'un Butor;
Répons, asne, que fait la Reine Berenice ?

SCARAMOUCHE.

La Rena Berenisse... la Rena... Ber,. Berenice, elle est la haut qui pisse, Signor.... & ... per... se Ben,....

ARLEQUIN.

Parle, Acheve, fy donc! quel Paulin: quelle beste!
Diable soit de Paulin & de sa confidence!
Cheval, asne bâté, va, sors de ma presence.
Cours apprendre ton rolle, évite ma fureur,
Indiscret confident d'un discret Empereur.

SCARAMOUCHE *s'en va.*

ARLEQUIN *seul.*

Hé bien, Titus, que vas tu faire ?
Berenice t'attend. Où vas-tu temeraire ?
Tes adieux sont ils prests ? t'és-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de fermeté ?
Car enfin au combat qui pour toy se prepare,
C'est peu d'estre constant, il faut estre barbare.

Aux Auditeurs.

Ce début n'est pas mal, Messieurs ; & sur ce ton,
Je m'en vais effacer Floridor & Baron.
Mais Berenice vient.

SCENE IV.

COLOMBINE *en Berenice.*

ARLEQUIN *en Titus.*

COLOMBINE.

NOn, laissez moy, vous dis je.
En vain tous vos conseils me retiennent icy.
Il faut que je le voye. Ah pargué le voicy.
Hé bien, il est donc vray que Titus m'abandonne ?
Il faut nous separer, & c'est luy qui l'ordonne ?

(Elle le pousse.)

ARLEQUIN.

Ne poussez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point icy nous attendrir tous deux.
Il faut... mais que faut-il ? dans l'horreur qui m'accable,
Il faut, Madame, il faut, il faut que j'aille au diable.
Vous voyez cependant, mes yeux sont tous en eau :
Je tremble, je fremis. Tout beau, Titus, tout beau.
Il faut que l'Univers reconnoisse sans peine,
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine:
Car enfin, ma Princesse, il faut nous separer.

COLOMBINE.

Ah, coquin, est-il temps de me le déclarer ?
Qu'avez vous fait, maraut ? je me suis cruë aimée,
Aux plaisirs de vous voir mon ame accoutumée....

ARLEQUIN.

La friponne !

COLOMBINE.

Seigneur, écoutez mes raisons.
Vous m'allez envoyer aux petites Maisons :
Car enfin aprés vous je cours comme une folle.
Ouy, j'expire d'amour, & j'en perds la parole.
Helas ! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat !
Votre amour ne pût-il paroître qu'au Senat ?
Ah, Titus : car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect & la crainte ;
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t il que des Etats qu'il me puisse donner ?
Rome a ses droits, Seigneur : n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses interests sont-ils plus sacrez que les nôtres ?
Répondez donc. (*Elle le tire par la manche, & la luy déchire.*

ARLEQUIN.

Helas, que vous me déchirez ?

COLOMBINE.

Vous estes Empereur, Seigneur ; & vous pleurez !

ARLEQUIN.

Ouy, Madame, il est vray, je pleure, je soupire ;
Je fremy. Mais enfin, quand j'acceptai l'Empire...
Quand j'acceptai l'Empire....on me vit Empereur...;
Ma mignone, m'amour, redonne-moy mon cœur,
Pour Berenice, helas, c'est un grand coup de foudre,
Mais, mon petit tendron, il faut vous y resoudre.
Car enfin aujourd'huy, je dois dire de vous,
Lors que vous m'étranglez pour estre votre époux ;
Puis qu'elle pleure, qu'elle crie,
Et qu'elle veut qu'on la marie,
Je veux luy donner de ma main
L'aimable & le jeune Paulin.
Holo, ho, Paulin, Scaramouche.

COLOMBINE.

Allez-vous-en au diable avecque Scaramouche,

Pour un si vieux frelon, je suis trop jeune mouche.
Si j'ay crié, pleuré, pour avoir un époux,
Cher Titus, j'en veux un qui soit beau comme vous.
Pour Titus Empereur je pleure, je soupire:
Mais Titus Arlequin, me fait crever de rire.

Elle s'en va.

SCENE V.

ARLEQUIN, UN FRIPIER.

ARLEQUIN *voyant le Fripier.*

JE pense que le Fripier qui m'a loué cet habit, me vient demander de l'argent. Continuons notre rolle.

Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah si vous remontiez jusques à sa naissance....

LE FRIPIER.

Ah si vous me donniez, Monsieur, six écus que vous me devez; vous me feriez bien plus de plaisir.

ARLEQUIN *d'un ton grave.*

Un Empereur Romain connoist-il les écus?
Tu te trompes, mon cher, je ne les connois plus.
Tu me fais à plaisir des contes ridicules;
Et mon grand Tresorier te va payer en Jules.

LE FRIPIER.

Je ne connois point vos Jules, Monsieur. Je vous demande de la bonne monnoye de France.

ARLEQUIN.

Les Jules, ignorant, gravez au champ de Mars,
Furent jadis la monnoye & l'argent des Cesars.

LE FRIPIER.

Je me mocque de vous & de vos Cesars: je veux estre payé. *(Il va sur Arlequin, & luy arrache son juste-au-corps.)*

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Quoy jusques sur le Thrône avec tant de fureur,
Un maraut de Fripier insulte un Empereur!
Gardes, qu'on le saisisse.

LE FRIPIER.

Maraut vous-même. Voilà un joli Empereur.
(Il se met à rire, & s'en va avec le juste-au-corps.)

ARLEQUIN *seul.*

Quel changement, helas! quelle vicissitude!
Que le destin de l'homme est plein d'incertitude!
Je le voi, je le sens, & je l'éprouve bien.
J'estois un Empereur: & je ne suis plus rien.
Ah! qu'on est malheureux d'avoir des creanciers!
Si l'Empire Romain avoit eu des Fripiers
Contre luy déchaînez, & plus Juifs que le diable,
Il n'auroit pas esté si ferme & si durable.

Il s'en va, & la Parodie finit.

PLAIDOYE DE PROTE'E.

LE JUGE, *plusieurs Officiers.*
PILLARDIN, LA RUINE *Procureurs.*
UN CLERC *avec une épée au côté.*
LE DOCTEUR.

PILLARDIN.

AVant toutes choses, Messieurs, (attendu qu'il est expressement deffendu aux Clercs de porter des épées) je demande que celle de nôtre partie adverse, presente à l'Audiance, soit mise au Greffe, & qu'il soit condamné à l'amende.

LE JUGE.

Sur la remontrance de Pillardin, nous ordonnons, que par provision l'épée du Clerc sera mise au Greffe; ensuite portée chez le Coutelier de la Bazoche, pour estre convertie en canifs de Toulouse, qui seront distribuez aux pauvres Clercs qui en ont besoin.

LA RUINE.

Peste soit de l'épée, & de quoy diable vous avisez-vous de paroître au Barreau dans cet équipage-là? Il a raison: c'est prof-

ſtituer l'épée, que d'en laiſſer porter à des Clercs. Voyons un peu comment nous r'habillerons cecy.

LE CLERC *à la Ruine.*

Mais, Monſieur, tous mes autres camarades en portent.

LA RUINE.

Tous les autres ſont des garnemens & des libertins comme vous. Hé, une bonne écritoire, mon ami, une bonne écritoire ?

PILLARDIN.

Meſſieurs, je parle pour Maiſtre Grazian Balouard, Comedien dans la Troupe Italienne, oppoſant à toute la procedure faite par Paul Griffonet, Clerc & neveu d'un Procureur au Chaſtelet.

Je crois, Meſſieurs, que je n'offenſe perſonne, quand je dis que le Clerc à qui nous avons affaire, eſt beaucoup plus à craindre que le levrier dont il ſe plaint ; & que ſi jamais il parvient à eſtre Procureur, il ſera tres-dangereux de tomber ſous ſa coupe. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que vous eſtes importunez de ces gentilleſſes. Tantôt c'eſt un Chirurgien pour le panſement de certains maux ; Tantôt c'eſt un Rotiſſeur pour de la viande : une Lingere pour des calleçons : un Cabaretier pour du vin. Enfin vos Audiãces ne retentiſſent que des plaintes honteuſes que l'on fait tous les jours

contre sa conduite. Je viens dans la foule crier avec les autres, & vous supplier de faire un exemple d'un Picoreur, qui prétend avec de la malice & du papier marqué, se tailler un habit complet, & s'équiper tout à neuf aux dépens d'un étranger.

LA RUINE.

Voilà qui ne commence pas mal ! un Picoreur, voilà qui ne commence pas mal ! allons, bon courage.

PILLARDIN.

Ho, ne vous effarouchez pas, Maistre la Ruine ! vous n'y estes pas encore.

LA RUINE.

Non: mais j'y seray bien-tôt; & je vous apprendray que Maistre Griffonet est un Clerc d'honneur & de probité. Voilà une jolie maniere de plaider, vraiment !

PILLARDIN.

Ecoutez, Maître la Ruine, je suis bien averty que vous n'estes payé que pour faire du bruit à l'Audiance: Mais...

LA RUINE.

Ho, ne le prenez pas-là. J'y feray bien autant de mal que de bruit; & vous allez voir que vôtre Docteur n'est qu'un âne en comparaason d'un Clerc du Châtelet. Nous verrons vraiment si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'Audiance; Je prétends....

PILLARDIN.

Encore ?

LA RUINE.

Hé, que diable, plaidez, on ne songè pas à vous. Du bruit à l'Audiance !

PILLARDIN.

Lorsque l'on m'a interrompu, je commençois, Messieurs, à vous exhorter au châtiment d'une vexation qui ne peut avoir esté imaginée que par un Clerc de Procureur du Châtelet. Je dis, du Châtelet, parce que les Clercs du Parlement ne sont point les breteurs, & ne s'attachent qu'à travailler à leurs écritures avec honneur. Cette parentese, Messieurs, vous insinuë que nous avons affaire à un personnage alteré, qui regarde le Docteur, comme un homme fort ignorant en affaires, mais fort propre à payer les frais monstrueux dont on nous accable depuis six mois, sans misericorde & sans relâche.

LA RUINE.

La grande nouveauté, qu'un Clerc fasse des frais !

PILLARDIN.

Voicy le chef-d'œuvre sur lequel vous avez à prononcer. Il y a environ six mois que le nommé Griffonet, & deux autres Clercs ses camarades, couroient les ruës, chacun une brette au côté. Je ne vous diray point, Messieurs, si c'estoit les affaires ou

l'amour qui les mettoient en campagne. Quoy qu'il en soit, en passant dans la ruë Guenegaud, un lévrier surpris de voir trois Clercs de Procureur avec des épées, commence à abboyer. Les trois Spadassins intimidez prennent la fuïte. Dans cette déroute, Griffonet laisse tomber son manteau : le chien en folâtrant, le secoüe. Voilà ce qui donne occasion au burlesque Procés qu'on nous fait aujourd'huy ; & c'est sur ce manteau mordu qu'on a broüillé tout le papier que Maître la Ruine tient entre ses mains.

LA RUINE.

Il n'y a pas en tout cela une virgule d'inutile ; & depuis que je plaide, je n'ay point veu de procedure mieux gouvernée. Fy, cela est honteux de se déchaîner contre un jeune Praticien qui fait les choses dans l'ordre !

PILLARDIN.

Pour faire les choses dans l'ordre, vôtre Partie n'avoit qu'à ramasser son manteau, & poursuivre son chemin ; Mais un Clerc du Châtelet, qui n'a que sa plume pour patrimoine, tâche de se pousser par des voyes extraordinaires : *aude aliquid, brevibus giris, & carcere dignum, si vis esse aliquis.* Maître Griffonet veut estre Procureur : il n'importe aux dépens de qui sa Charge soit achetée. Le chien qui a décousu son

manteau, eſt un chien vagabond: mais le chien eſt ſorty de la maiſon où demeure le Docteur de la Comedie. Le Docteur eſt un étranger: Cet étranger eſt en reputation d'avoir de l'argent. En voilà aſſez, Meſſieurs, pour acharner un Clerc avide & chicaneur. Il demande à la verité, trente francs pour le dommage de ſon manteau: mais il ſe contente de neuf cent livres pour les dépens du Procés.

LA RUINE.

Helas! c'eſt bien peu.

PILLARDIN.

Il n'eſt pas beſoin, Meſſieurs d'exagerer cette perſecution pour la rendre plus ſenſible & plus odieuſe. Je penſe en avoir aſſez dit, pour faire prejuger de quoy ce Griffonet ſera capable, ſi jamais il eſt Procureur. Je finis, en vous ſuppliant tres-humblement, de retrancher de votre illuſtre Corps ce membre infecté qui le deshonore. Souvenez-vous que la Bazoche eſt la pepiniere des Procureurs. Souvenez-vous encore que l'indulgence des Iuges eſt une eſpece d'authorité pour le mal; & que le grand ſecret pour ne plus trouver de deſordres parmy les Procureurs, c'eſt de n'en point ſouffrir parmy les Clercs.

Ie conclus à ce qu'il vous plaiſe debouter Maître Griffonet du pretendu dommage de ſon manteau, & de tous les frais faits

en consequence, & pour l'induë vexation, ordonner qu'il sera déchû & dégradé de la dignité de Clerc : Deffenses à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée, & le condamner aux dépens.

LA RUINE.

Ho, çà, çà : nous allons voir, Messieurs, je parle pour Paul Griffonet, Manceau d'origine, Clerc de profession, beau-frere de Sergent, neveu de Procureur au Châtelet, & pardessus tout cela, cy-devant Prevost de la Bazoche : Contre Maître Grazian Baloüard, Docteur de la Comedie Italienne ; & encore contre Maître Bruitomar Chien mâtin, soit disant Levrier, & justifié domestique dudit Docteur.

Vous voyez, Messieurs, qu'il y a trois parties interessées dans cette cause, un Docteur, un Chien, & un Clerc. Un Docteur, premier animal : un Levrier, autre animal ; & un Clerc qui tient de la nature de tous les deux, puis qu'un Clerc, ou du moins un Bachelier en procez, est un Levrier en chicane. Sur la seule qualité des parties, on va croire que cette cause est la matiere d'une Scene risible, parce que nous avons affaire à un Comedien. Ah, de grace, Messieurs, bannissez toutes ces joyeuses préventions, pour vous preparer au reçit d'un malheur, qui pour être sans exemple, ne doit pas être sans compassion. Malheur, Mes-

ſieurs, malheur qui fourniroit le ſujet d'un Poëme plus grave que l'Eneïde, & plus ſerieux que le Lutrin, puis qu'il ne s'agit pas icy d'une Ville embraſée par le ſtratagême d'un Cheval de bois, ny d'une conteſtation fondée ſur un pupitre de pareille étoffe; mais d'un manteau d'un bon bouracan, mordu, déchiré, & mis en pieces par l'inhumanité d'un Levrier effectif: *quis talia fando, temperet à lacrymis.* Voicy le fait en trois paroles.

La Foire Saint Germain attire tout Paris, par la nouveauté de ſes ſpectacles. Ma partie fatiguée d'un gros inventaire de production, voulut pour ſe delaſſer l'eſprit, aller voir les Marionettes. Fatale & dangereuſe curioſité! Ce pauvre garçon accompagné de deux Clers ſes camarades, s'entretenoit, chemin faiſant, de choſes concernantes la Profeſſion; lors qu'un mâtin affámé s'échappe de chez le Docteur, s'élance ſur Maiſtre Griffonet; & ſoit qu'il trouvât le manteau ou plus gras ou plus tendre que le Clerc, il déchire ce manteau en trois coups de dents. Ce manteau, le fruit de tant de veilles, & la reconnoiſſance de tant de Cliens! Ce manteau, qui par ſes differens uſages ſe pouvoit appeller un meuble univerſel! Le matin, Robbe de chambre. Le long du jour, il redevenoit Manteau: La nuit il ſervoit de couverture;

& dans les mauvais temps, c'estoit un parapluye impenetrable. Ce manteau, Messieurs, tel que je viens de vous le décrire, demeure en proye à un levrier, qui par ses cris & ses morsures, jette une telle épouvente dans l'ame des trois Clercs, qu'ils cherchent leur salut dans la fuite. *Timor addidit alas.* L'un court à toutes jambes chez luy : L'autre se cache dans la foule. Ma partie seule dispute quelque temps le terrain. Mais comme il n'est pas honteux de ceder à la force, il est obligé de se sauver avec les lambeaux de son bouracan déchiré : *exuvias tristes Danaum* !

LE JUGE.

Maistre la Ruine, voila bien de la broderie sur un méchant manteau ! Vous feriez mieux de nous dire, si aprés tout ce grand carnage, vostre partie a rendu sa plainte ?

LA RUINE.

Il a bien fait pis, Messieurs. Car il a fortifié sa plainte d'une grosse Enqueste, composée de 37. témoins, soûtenuë de plusieurs demandes incidentes, de Requestes, de Sommations, de faits & articles, & generalement de tout ce qu'il y a de plus friand dans la Pratique. C'est dans cette affaire que Maistre Griffonnet ma partie, va paroître en veritable Clerc du Chastelet. Depuis six mois, Messieurs, il ne dort point; & je puis dire à son honneur, que depuis six

mois, il ne s'eſt point paſſé de jour qu'il n'ait fourré quelque nouvelle procedure dans ſon ſac. Enfin il a mis ſon procés ſur un ſi bon pied, & a fait parler ſi heureuſement ſes témoins, qu'il n'eſt pas en vôtre pouvoir de douter que le chien en queſtion n'appartienne au Docteur de la Comedie. Or ſi le chien appartient inconteſtablement au Docteur de la Comedie, Maiſtre Griffonnet peut-il demander moins de trente francs pour le dommage de ſon manteau, & de neuf cent livres, à quoy il ſe reduit pour ſes dépens? Je ne croy pas qu'un Clerc puiſſe plaider avec plus de retenuë. Quand on ne taxeroit à ma partie que quinze ſols de chaque citation de Latin, je ſuis ſeur qu'il y en a pour plus de quatre cent francs dans ſes écritures. Il en a mis juſques dans ſes Exploits. Diable, je ne plaide pas pour une beſte. La Loy *Si quadrupes pauperiem.*

LE JUGE.

La Ruine, hé pas tant de Latin pour une bagatelle!

LA RUINE.

Puiſque la Bazoche s'offenſe du Latin, je vais répondre en François aux faits calomnieux dont on a voulu noircir ma partie. Commençons par le Chirurgien, la maladie & le panſement dont Maiſtre Pil-

lardin a pretendu ſcandaliſer celuy pour qui je parle. Pour confondre, Meſſieurs, une telle impoſture, ma partie eſt preſte d'affirmer à l'Audience, que depuis quatre ans qu'il eſt à Paris, il ne voit & ne frequente que la niece de Maiſtre Pillardin, & quelques autres femmes de Procureurs, fort honneſtes & fort reſervées. Je ne penſe pas, Meſſieurs, qu'il en faille davantage pour vous perſuader que Maiſtre Griffonnet eſt ſain & entier : & pluſt au Ciel qu'il en fuſt de meſme de ſon manteau ! Paſſons à la vexation qu'on nous impute. Ce Griffonet, dit-on, eſt un Clerc alteré, qui veut ſuccer le Docteur, & s'équiper aux dépens d'un étranger. Ce ſont, Meſſieurs, les propres termes dont on s'eſt ſervy. En verité, Maiſtre Pillardin, vous ne devriez pas faire un crime d'un uſage dont vous profitez auſſi bien que ma partie. Si j'étois d'humeur....

PILARDIN.

Maiſtre la Ruine, vous vous paſſeriez bien....

LA RUINE.

Hé, Maiſtre Pillardin, vous vous paſſeriez bien mieux de décrier la conduite d'un Clerc qui ne fait que ce qu'il vous voit faire. Et où eſt le mal de plumer un Comedien quand il a de l'argent ? Quoy, ce n'eſt pas aſſez que les Italiens déchirent les Procu-

teurs ! Il faut encore que leurs chiens viennent déchirer les manteaux des Clers ? Et on se fera une conscience d'épargner ces sortes de boufons, qui répandent leur fiel sur les Professions les plus reglées ? Fy, Maistre Pillardin, vous parlez contre vous-mesme, quand vous défendez ces Farceurs qui ont compris tant d'honnestes gens dans leurs rolles. Il sied bien à ces mauvais Plaisans de faire comparaison avec Messieurs les Clers, qui sont les fantassins de la Justice, les Graduez de la chicane, les Magistrats de la Bazoche, les timons des Etudes, la charuë des Procureurs, & la cheville ouvriere de la procedure ! Il y a, Messieurs, une notable difference entre un Clerc & un Comedien. Quand les Comediens viennent dans nos Etudes, ils y entrent soumis & rampans : mais un Clerc ne paroît à la Comedie que la Critique en main, & comme le controlleur né de toutes les pieces nouvelles : Privilege, Messieurs, établi par le plus fameux Poëte de nôtre siecle.

Un Clerc, pour quinze sols, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila :
Et si ce Roy des Huns ne luy charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les Vers de Corneille.

Tant d'illuſtres prerogatives ne ſerviront-elles qu'à la confuſion de ma partie ? Ne compterez-vous pour rien cette longue genealogie de Sergens & de Procureurs, dont regorge la famille des Griffonets, Souffrirez-vous qu'un Docteur de Theatre triomphe inſolemment de la Clericature ? Ah, Meſſieurs, ne voyons-nous pas que les Italiens ſont à l'affus de vôtre Jugement, pour en faire une plaiſanterie plus cruelle & plus ſanglante encore que celle des Procureurs ? Si Maiſtre Griffonnet perd ſa cauſe, Arlequin & ſa Troupe vont s'enrichir aux dépens des Clers & de la Bazoche. Quoy, ce beau nom de Griffonet, va devenir la fable & la riſée publique ! Et comme les Procureurs ne paſſent aujourd'huy que pour des Grapignans, les Clercs ne paſſeront à l'avenir que pour des Griffonets ! Prevenez, Meſſieurs, prevenez ces picquantes railleries par une ſevere condamnation : Et ſi des Comediens ont la hardieſſe de nous joüer, que ce ſoit du moins aprés avoir payé le dommage du manteau, & les dépens du procés. C'eſt à quoy je conclus. (*A Pillardin.*) Ho, nous allons voir à cette heure, ſi je ne ſuis payé que pour faire du bruit à l'Audiance !

Ce qui suit se dit dans le temps qu'on est aux opinions.

LE JUGE *estant aux opinions.*

La Ruine, pourquoy vôtre partie n'a-t-elle pas apporté son manteau à l'Audience. On verroit mieuxde quoy il s'agit.

LA RUINE.

Cela ne se peut pas, Messieurs : c'est un manteau sur la litiere, dont la plus grande piece ne couvriroit pas un ongle. Trois Ravaudeuses ont déja renoncé à le rentraire.

PILLARDIN.

Il n'y en a pas un travers de doigt de decousu.

PILLARDIN.

Fy! Cela est honteux, qu'un Docteur nourrisse des chiens en chambre, pour devorer les manteaux des passans! Et où en serions-nous, si on toleroit ces... Ho, il faut tout au moins que les chemins soient libres; & il ne sera pas dit. . . .

LE JUGE *toûjours aux opinions.*

La Ruine, mettez-vous en fait que le chien appartienne au Docteur?

LA RUINE.

Ouy, Monsieur, je soûtiens que c'est un chien à sa devotion & à ses gages; & qu'il boit & mange tous les jours avec luy.

PILLARDIN.

Cela n'eſt pas vray. C'eſt un chien qui n'a ny feu ny lieu.

LA RUINE.

Un bel employ pour un Docteur, de tenir école de mâtins, & les dreſſer à manger le monde dans les ruës ! Ho, nous allons voir ſi un Clerc n'oſeroit demander juſtice ?

JUGEMENT.

LE JUGE.

La Bazoche regnante en triomphe & titre d'honneur, a debouté Paul Griffonnet du prétendu dommage de ſon manteau, & des frais faits en conſequence : L'a declaré décheu & degradé de la dignité de Clerc : Défenſes à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée ; & en cas de contravention, permis à Maiſtre Bruitomar, & à tous autres chiens ſes confreres, de quel poil, âge & qualité qu'ils puiſſent eſtre, d'abboyer, mordre & courir ſus à tous les Clers qu'ils trouveront ſaiſis d'épées. Et pour dédommager aucunement le Docteur du temps qu'il a perdu à ſe défendre d'une ſi induë vexation ; permis à luy & à ſa Troupe de joüer les Griffonnets, tant & ſi riſiblement

qu'ils aviſeront bon être ; ſans toutefois ſortir du reſpect qui eſt deu au Royaume de la Bazoche. Ainſi prononcé.

LA RUINE.

Après cela je ne plaideray de ma vie:
Quelle diable de jugerie ?

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN JASON, OU DE LA TOISON D'OR. COMIQUE.

MONOLOGUE DE COLOMBINE qui represente Medée.

MEDE'E.

Quoy donc? l'orgueilleuse Ipsiphile,
Jusques sur mon pallié, jusques dans ma maison,
Viendra me dérober Jason,
Et je demeureray tranquille?
Moy, maistresse passée en tout enchantement:
Qui sçait magie & noire & blanche:
Qui tient les diables dans ma manche,
Je ne pourray retenir un Amant?
Moy? ne suis je plus Medée?
L'amour dont je suis obsedée,
M'a-t-il fait oublier ce que j'ay de pouvoir?
Non, non, trop cruelle rivale,
Il est temps de te faire voir
Si j'ay quelque credit sur la rive infernale.
Rendons pour quelque temps Jason si contrefait,
Si lourd d'esprit, & de corps si malfait,

Que ma Rivale le haïsse.
Servons-nous de cet artifice:
Elle quittera ce séjour.
Je n'auray plus d'obstacle à soulager ma peine.
L'amitié des Lutins n'est pas tout à fait vaine,
Si je ne puis par eux inspirer de l'amour,
Je puis inspirer de la haine.
Sus donc, que tout l'enfer soit soûmis à mes vœux.
Que la Nuit, le Cahos, l'Acheron, le Tenare;
Que ces sombres manoirs, ces fleuves tenebreux,
Dont le nom seulement est terrible & barbare,
Le Stix, le Phlegeton, le Leté, le Tartare,
Que tout sente l'effort de mes charmes affreux.
Toy Divinité scelerate,
Qui te mêle de cent métiers,
O Lune que chez les Sorciers
On appelle la triple Hecate:
Vous esprits puissans & malins,
Demons, Lares, Follets, Lemures, & Lutins,
Ramassez en ce jour, pour servir ma furie,
Vostre plus fine diablerie.
Et vous diables nouveaux, Sergens, Clercs, Procureurs,
Commissaires, Greffiers, alterez Picoreurs,
Vous de qui la malice énorme,
Par une adroite trahison,
Rend l'équité même difforme,
Faites-en autant de Jason.
Il est vray que Medée a sur vous peu d'empire;
Vous estes des esprits retifs:
Mais pourtant par certains motifs,

(*Elle fait comme si elle comptoit de l'argent.*)
Je me flate de vous reduire,
Je possede un riche tresor.
Que la taille à Jason soit bien defigurée,
Comme vous faites tant pour l'or,
C'est pour vous la Toison dorée.

Icy la Statuë heroique de Iason, qui est au milieu de la Scene, se change en celle d'Arlequin, dont Iason conserve la forme durant toute la piece.

Medée aprés l'avoir consideré sous cette figure, dit:

Le voilà tel que je desire.
Mais Ipsiphile vient. Adieu, je me retire.

Ipsiphile arrive.

SCENE
SUR LES OFFICIERS
IPSIPHILE MEDE'E.
IPSIPHILE.

AH, Madame, arrêstez, & pour me consoler,
Voyez au moins les pleurs que vous faites couler.
Quoy? de tant de Heros dont brille la Colchide,
N'aurez-vous fait un choix que pour faire un perfide?
Car ce nouvel Amant dont vous briguez la foy,
Me l'a cent fois jurée, & ne la doit qu'à moy.
Chagrine, sans repos, pleine d'impatience,
Lasse, vaincuë enfin des tourmens de l'absence,
J'ay tout abandonné pour revoir un Amant:
Et quand preste à joüir d'un bonheur si charmant,
Déja je m'applaudis du succés de mes peines,
J'aprens que cet Amant est chargé d'autres chaînes.
Je le trouve inconstant, je le vois dans vos bras.
Ah, Madame, ces fers ne vous honorent pas.
Plaignez l'égarement d'une jeune Princesse,
Qui se forme un bonheur de toute sa tendresse.
Pardonnez la chaleur de ses transports jaloux;
Et quittez un penchant trop indigne de vous.

MEDE'E.

Ouf! cela fend le cœur. Bon Dieu, que de tendreſſe !
Helas vous me faites pitié !
Mais pour eſtre d'un cœur fort long-temps la maî-
treſſe,
Vous en avez trop de moitié.
Vous m'avez toute l'encolure,
De venir en ces lieux chercher quelque avanture.
Mais ce n'en eſt plus la ſaiſon ;
Et dans le païs où nous ſommes,
Il n'eſt rien ſi froid que les hommes :
On n'en peut arracher ny plume ny Toiſon.
On n'y fait de frais qu'en fleurettes ;
De beaux diſcours, des complimens,
Des reverences fort bien faites,
Des petits vers, des chanſonnettes ;
Voilà de quoi tous les Amans
Payent les faveurs des Coquettes.
Et même à preſent à la Cour,
On a tant d'ardeur pour la Gloire,
Qu'on ne ſonge qu'à la Victoire :
On a preſque oublié l'amour.
Déja même l'on voit telle Dame forcée
A deſcendre du rang où le ſort l'a placée,
Pour avoir des ſoûpirs d'un étage plus bas.
Telle en gueuſe ; telle en achette :
Et ſi grande en eſt la diſette,
Qu'au mépris de tous nos appas,
Sans argent l'on n'en aura pas.
Cherchez fortune ailleurs, ſi vous voulez me croire.

IPSIPHILE.

Ha, jugez autrement de l'objet de mes feux !
Et ceſſez d'inſulter à mon ſort malheureux.
Non, Madame, mon cœur qui n'aime que la gloire,
Ne cherche point icy de honteuſe victoire.
Je laiſſe votre Cour en butte à ſes défauts :
Je la plains ; mais j'aſpire à des deſſeins plus hauts.

Oüy, je cherche un Guerrier ....

MEDE'E.

Un Guèrrier? Ah Madame,
Vous tombez de fievre en chaud mal,
Hé, ne vous flatez point d'un eſpoir trop fatal:
Un Guerrier vous prendroit pour femme?
Vous vous atendez à ſa foy?
La foy de nos Guerriers peſe moins que leurs plumes;
Et l'on perd chez eux les coûtumes
De prendre des femmes à ſoy.
Mars n'épouſa jamais la Reine de Cithere.
Ils ſuivent ſon exemple, & vivent comme luy.
Et leur mariage ordinaire
Se fait avec celles d'autruy.
Hé, comment un homme de guerre,
Qui court tous les coins de la terre,
Errant tantoſt cy, tantoſt là,
Pourroit-il ſe borner à ſon petit menage?
Il ne faut pas croire cela.
Voulez vous qu'une épouſe en tous lieux l'accompagne?
Non leur methode vaut bien mieux.
Selon le changement des lieux.
Ils ont femme de ville, & femme de campagne.
Mais ſi votre ardeur eſt ſi forte,
Que vous vouliez paſſer par deſſus ces égards,
Que de chagrins de toutes parts!
Vous craignez que la Gloire un peu trop ne l'emporte:
Vous courez, quoy que loin, tous les mêmes hazards,
Vous tremblez aux faux bruits que ſans ceſſe on rapporte;
Et puis un vilain coup que l'on ne prévoit pas,
Viendra luy ſequeſtrer ou la cuiſſe ou le bras.
Et dans ce terrible équipage,

Quand on n'est plus propre aux combats,
On ne l'est guere au mariage
En voulez-vous faire un Galand ?
C'est encore pis vingt fois. Pour tarir une bourse,
Un Guerrier a toûjours un merveilleux talent;
Et des pertes qu'il fait la belle est la ressource.
Aprés l'effet des petits soins,
Le Cavalier aura l'ame chagrine.
La Dame du chagrin veut sçavoir l'origine :
Il voudra le cacher, ou le feindra du moins :
L'Amante s'en plaint & s'obstine.
Alors on fait sçavoir tous ses petits besoins.
On aura perdu son bagage;
Il faut refaire un Equipage :
Peut-on voir un Amant chagrin ?
Il a besoin d'argent, on en offre à la fin.
L'Amant s'en fâche & le refuse :
On le fléchit tout doucement.
Il l'accepte en faisant une fort tendre excuse :
Et voilà tout le payement :
Je vous parle peut-estre un peu trop franchement :
Mais j'ay peur qu'on ne vous abuse.

IPSIPHILE.

Hé, Madame, quittez le soin de mon repos,
Et me laissez Jason, cedez-moy ce Heros.
Luy seul me rend heureuse, & je vous le demande.

MEDE'E.

Quoy vous me demandez Jason ?
Voyez un peu le bel oison !
Ho, la fortune n'est pas grande :
Vous vous coiffez d'un tel magot;
Laid, ventru, mal bâti, petit comme un nabot !
Je vous aurois cru plus friande.
Pourtant si vous l'aimez tant mieux.
Vous allez voir passer son triomphe en ces lieux.
S'il suffit pour guerir l'ardeur qui vous possede,
De tout mon cœur je vous le cede.

SCENE
DE JASON ET MEDE'E.

MEDE'E.

INgrat, il eſt donc vray que certaine inconnuë,
De ton digne minois feruë,
Vient icy tout exprés s'aſſurer de ta foy,
Et prétend triompher de moy,
Sans craindre les tranſports dont mon ame eſt émeuë?
Là? ne reſſens-tu pas quelque ſecrette horreur?
Oſes-tu commettre un tel crime?
Sçais-tu bien ce que peut une femme en fureur,
Et ſorciere ſorcieriſſime?
Quoy? tu n'as pas un brin ni d'amour, ni de peur?
Tu ne me répons rien. Veux-tu parler?

JASON.

Madame,
Pour eſtre redoutable, il ſuffit d'eſtre femme:
Je crains plus ce nom ſeul que tout voſtre pouvoir:
Mais encor faut-il bien ſe faire un peu valoir.
Les mouvemens jaloux qu'une Rivale excite,
Font en quelque façon une ſauſſe au merite:
Et le cœur d'un Heros ſi beau, ſi gros, ſi gras;
Devoit bien vous coûter quelque peu d'embarras.

MEDE'E.

Ah, ah, j'en ſuis d'avis! j'aime cet artifice.
Il faut que tes rigueurs me donnent la jauniſſe?
Prens pluſtoſt le parti d'appaiſer mon courroux,
Si tu ne veux bien-toſt....

JASON.

Ah, Madame, tout doux:
Pardonnez à Jaſon ce petit ſtratagême.
Approchez ſeulement pour connoître que j'aime.

Vous

Vous ſentirez l'effet de toutes vos beautez.
Mille ſoupirs pour vous ſortent de tous côtez.
Daignez vous adoucir, moderez votre haine.

MEDE'E *portant la main à ſon nez.*

Toy meſme, en ſoupirant, adoucis ton haleine,
Fais un peu des ſoupirs d'une meilleure odeur.

JASON.

Helas ! c'eſt un effet & d'amour & de peur.
Tous deux les font ſortir par un chemin contraire ;
Mon amour par devant, & ma peur par derriere.

MEDE'E.

Quoy ? tu prétens par cet amour venteux ;
Eteindre ma colere, ou rallumer mes feux ?
Non, je veux des preuves plus claires.
Je veux te voir pleurer auparavant.

JASON.

Mes larmes pourront donc rétablir mes affaires ?
Et bien, répandons-en : elles ſont neceſſaires.
Ah que ſçavoir pleurer eſt un heureux talent !
Ça cruelle, pleurons. Ta rigueur ſans ſeconde
Vaut, pour faire pleurer, tous les oignons du monde.
Pleurons donc. Mais cherchons quelque agreable ton.

(Il pleure de differentes manieres.)

Fy ! Cela ne vaut rien . . . encor moins- . . paſſe...
Bon.
Hé bien, tigreſſe, as-tu quelque choſe à me dire ?

MEDE'E.

Ouy, tu ne pleures que pour rire.
Tiens. Pour me bien prouver que ce n'eſt pas un jeu,
Il faudroit te tuer un peu.

JASON.

Ne faut-il que cela ? Ce n'eſt pas une affaire.
Ça donc, tuons-nous pour te plaire,
Que le bruit de ma mort étonne l'Univers.

Pourtant ce n'eſt gueres la mode :
Les Amans d'apreſent ont certaine methode
De ne ſe plus tuer qu'en vers.

MEDE'E.

Non, non, c'eſt tout de bon, & je veux que tu meure.
Helas ! meurs ſeulement pour un petit quart d'heure ;
Et ſois ſeur aprés d'eſtre aimé.

JASON *prenant ſon épée, & ſe l'appuyant au cœur du côté du pommeau,*

Tiens, ç'en eſt fait : Allons, Jaſon : ferme, courage.

Medée veut l'arreſter pour luy faire prendre l'épée du coſté de la pointe.

Non, laiſſez-moy, pendant que je ſuis animé.

MEDE'E *luy oſtant ſon épée, & la luy redonnant par la pointe.*

Attens, tien, c'eſt par là. Tu n'en ſçais pas l'uſage.

JASON.

Excuſez mon apprentiſſage.
Je n'y ſuis pas encore accoutumé.

MEDE'E.

Viſte, depêche, toſt.

JASON.

Oh, ne vous en deplaiſe,
Laiſſez les gens ſe tuer à leur aiſe.

MEDE'E *en riant,*

Ah ! ah ! ah ! ah !

JASON.

Tu ris ? Tais-toy donc, ſi tu veux.
Il faut, pour ſe tuer, un peu de ſerieux.
Allons, la choſe eſt reſoluë,
Sans barguigner, ç'en eſt fait, je me tuë.
Là, fort, zeſte. (*Il fait gliſſer la pointe de l'épée entre ſes jambes, & tombe deſſus, comme s'il s'eſtoit percé.*

MEDE'E.

Vrayment, je crois qu'il a raiſon.
Eſtes-vous mort, Monſieur Jaſon ?
Dieux ! qu'ay-je fait ? quelle diſgrace !
Cher Jaſon, es-tu mort ?

JASON.

Mort, s'il en fut jamais.

MEDE'E.

Helas ! reviens que je t'embraſſe.
Pardonne-moy. Reviens je t'en prie.

JASON.

Oh, de grace,
Laiſſez vivre les morts en paix.

MEDE'E.

Ciel ! quelle fatale avanture !
Ouy, je confeſſe que j'ay tort.
Je t'aime.

JASON.

Aſſurément !

MEDE'E.

Reviens. Je te le jure.

JASON.

Hé bien, ceſſons donc d'eſtre mort.
Or ſus, je veux que l'on me flate.

MEDE'E.

Ouy, je t'aime, mon cœur.

JASON.

Bien fort ?

MEDE'E.

Tout à fait

JASON.

Qu'on me donne la patte.
Amans qui vous plaignez, j'ay trouvé votre fait.
Tuez-vous. Rien n'eſt tel pour flechir une ingrate:
Mais tuez-vous comme j'ay fait.

SCENE

DE JASON, DE MEDE'E, & d'IPSIPHILE qui survient.

MEDE'E, JASON.

MEDE'E.

SI bien donc qu'à la fin, indomptable Jason,
Vous croirez à ma barbe emporter la Toison ?
Et déja votre bras, en depit de mes charmes,
Croit vaincre les Taureaux, les Dragons, les Gens-
darmes,
Mais c'est à mon avis estre bien effronté.
Tu ne t'es pas encore assez bien consulté.
Non, mon cher, defais-toy de tant de confiance,
Jason se trouvera plus poltron qu'il ne pense.

JASON.

Madame, je l'auray malgré vous & vos dents.
Ce sera mon bijou. J'en ay fait des sermens,
Quoy que votre rigueur me gourmande & m'ac-
cable,
Je n'en demordray pas, ventre-bleu, pour un dia-
ble.
Allons. J'en veux decoudre.

MEDE'E.

Ah Jason, mon mignon !

JASON.

Laissez moy....

MEDE'E.

Je t'en prie.

JASON.

Oh non, vous dis-je, non.

IPSIPHILE *survenant, & arrestant Jason par le bras.*

Doux objet de mes vœux !

JASON *surpris de se voir entre Ipsiphile & Medée.*

Qu'entens je ! ah je m'engage !
Ca, mon cœur, tenons bon : allons, prenons courage.
Evitons de ces yeux la cruelle douceur.
Au meurtre, on m'assassine, au voleur, au voleur,
Plus fendant qu'un Gascon, & plus vaillant qu'un Suisse,
Je feray des Taureaux & boudin & saucisse.
Quel degât ! quelle horreur, lors que mon coutelas
Va fendre ces Coquins comme des echalas !
Lors que bouleversant barrieres, palissades,
Je vais faire aux Dragons, cornes & petarades !
Lors que pulverisant les plus vaillans Heros,
Je feray du tabac des cendres de leurs os !
Lors qu'on ne verra plus que côtes enfoncées,
Que gigauts decharnez, qu'échines fracassées !
Quel haricot, morbleu, de jambes & de bras !
Et que mes coups de poing vont causer de trépas !
Ma colere animant mes deux bras homicides,
Va faire de Colcos un Hostel d'Invalides.
Par la mort, par la sang, j'y perdray mon Latin:
Ou j'auray la Toison. C'est l'ordre du destin.
Je me mocque des rats.

MEDE'E.

Tu ne crains point mes charmes ?

IPSIPHILE.

Ah Jason ! arrestez, voyez couler mes larmes.
Rendez moy votre cœur, ou je meurs de soucy.
J'en espere une part.

MEDE'E.

J'en espere une aussi.
Explique toy, Jason, regle notre fortune.

JASON.

Comment? vous en voulez une part à chacune?
Vous prenez donc mon cœur pour un Gâteau des Rois?
Ho non pas, s'il vous plaist: C'est pour une autre fois.

IPSIPHILE.

Dans quel funeste estat ma fortune est reduite!
Je suis un inconstant, qui me fuit, qui m'évite.
Laisse aller la Toison, & me rends ton amour,
Jason, ou ton depart, me va priver du jour.

JASON.

Hé bien soit, archisoit: quelque chose qu'on fasse,
La Toison, malgré vous, appartient à ma race.

MEDE'E.

Pour rallumer sa flamme, & soulager mon cœur,
Tâchons de ramener l'Ingrat par la douceur.
Jason, change d'avis. Aime moy, je t'en prie.
Je suis jeune, passable, & peut-estre jolie:
Je veux estre à tes vœux plus douce qu'un mouton;
Et tu peux me gagner, sans combattre un Dragon.
Songe bien qu'un Dragon a peu de complaisance:
Qu'estant si gros, si gras, de si tendre apparence,
Tu te verras crocqué de quatre coups de dents.
Aime moy: tu le peux, sans craindre d'accidents.
Qu'en dis-tu, mon Amour?

JASON.

Je fremis, je frissonne.
A droite, à gauche, helas! l'amitié me talonne.
Je sens remplir d'amour le creux de mon cerveau.
Mon jabot est gonflé, je creve dans ma peau.
On m'a desarçonné: le grand diable s'en mesle;
Et mon cœur contre luy ne bat plus que d'une aîle.

Ouf! ah, je n'en puis plus. La Toiſon, ſes beaux
yeux,
Mes exploits, mon honneur, les plaiſirs, ah grands
Dieux !
De mes perplexitez la machine flotante,
Cà, là, du Nord au Sud la victoire éclatante,
Parmy tant de lauriers, la gloire, ſes appas,
Car.... d'autant .... ouy .... d'ailleurs .... je puis....
je ne puis pas.
De mes affreux malheurs la Tragicomedie. ...
Vous voyez bien par là que j'aime à la folie ?
Je renguaine mon fier, & quitte mon couroux.
Coupez, taillez, rognez, me voila tout à vous.
Je ſuis à vos deſirs entierement conforme.

MEDE'E.

Je triomphe.

IPSIPHILE.

Ah l'ingrat ;

JASON.

Attendez moy ſous l'orme.

SCENE
DES ITEM.
MEDE'E, JASON.

MEDE'E *tenant la Toiſon d'or, & fuyant devant Jaſon.*

NOn, tu ne l'auras pas; non, te dis-je, tu ne l'auras pas.

JASON.

Ah Medée, ſans rancune.

MEDE'E.

A moins que tu ne m'épouſe, point de Toiſon.

JASON.

Quoy, tu te rebelles contre mon bras Dragonicide, Tauraunicide, Gendarmicide, & autres choſes en ide? Ne ſuffit-il pas que j'aye gagné la Toiſon pour....

MEDE'E.

Point de quartier ſans la noce. Il faut paſſer par là, ou par la feneſtre. Ce n'eſt pas ici le temps de barguigner: Me veux-tu, ne me veux-tu pas?

JASON.

Puiſque tu en es logée là, il vaut autant ſauter le bâton. Mais comme le marché eſt un peu longuet, il eſt bon de ſçavoir à peu

prés tes allures, & de quel bois tu prétens te chauffer. ça marchandons ric à ric. Chacun y eſt pour ſon compte, une fois.

MEDE'E.

Oh de bon cœur. Explique ta chance.

JASON.

Item, il ne faut pas te mettre ſur le pied des femmes d'aujourd'huy: & tu comptes ſans ton hôte, ſi tu me prens pour un Surtout de galanterie. Item, point de brocard: de brocard d'or, s'entend. Item, jamais de crêtes. Tous ces tas de rubans qui parent la teſte des femmes, gâtent ſouvent la teſte des maris.

MEDE'E.

Ce n'eſt pas mal débuter. Et bien, aprés?

JASON.

Item, point de grands laquais. Car tous les grands laquais de Madame, ſont d'une dangereuſe ſuite pour Monſieur.

MEDE'E.

Courage.

JASON.

Item, point de matelotte au Moulin de Javelle.... Tu ris. Tais-toy donc. Diable, ce n'eſt pas toujours le poiſſon qui mene les gens en ce païs-la. Item, point de promenades ſans moy: point de repas clandeſtins: point de fricaſſées à Boulogne, aux Pelerins, au grand Turc, & à mille autres endroits où les amis du mary tâ-

chent à devenir les amis de la femme. Franchement les femmes qui vont au cabaret, n'y vont point pour des prunes.

MEDE'E.

Est-ce qu'on n'oseroit manger un morceau avec ses amis?

JASON.

Mon Dieu! ces sortes de morceaux-là sont toujours indigestes; & le plus sûr, c'est de revenir manger chez soy aux heures Bourgeoises. Item, point d'accointance avec les gens de Robe.

MEDE'E.

Comment? les gens de Robe t'effarouchent? Je te l'aurois pardonné quand on les prenoit pour des Mestres de Camp, & qu'ils portoient des épées, des cravattes, & des ringraves. Mais presentement qu'on les a fixez au rabat & au manteau; ma foy des gens en cet équipage-là n'appetissent gueres les femmes.

JASON.

Item...

MEDE'E.

Encore?

JASON.

Diable, c'est un grand Item, celuy-cy. Point de cotterie, point de commerce, point de frequentation avec les gens d'affaires.

MEDE'E.

Tu ne veux donc voir que des gueux!

JASON.

Je ne veux point connoître des gens qui amorcent les femmes avec l'argent, & qui offrent à point nommé tout ce que les maris refusent. Malepeste, de quelque âge que soit un Financier, il est plus dangereux que quinze hommes d'épée.

MEDE'E.

Quoy? tu prendrois de l'ombrage d'un homme d'affaires? Tu ne sçais donc pas que ce sont des dupes banales que les femmes amusent avec des cartes, & qui ne se font de merite & de reputation auprés d'elles, qu'à proportion de l'argent qu'ils perdent au jeu.

JASON.

Tant pis.

MEDE'E.

Tant mieux.

JASON.

Tant pis, vous dis-je. Diable, rien n'est plus pernicieux pour le repos du ménage, qu'un homme qui a de l'argent à perdre. On commence d'abord par estre de moitié avec une jeune femme. Si elle perd, on paye pour elle : quand elle gagne elle empoche tout ; & ce seroit un grand miracle, si ces Messieurs estoient long-temps de moitié avec la femme, sans estre aussi de moitié avec le mary.

MEDE'E.

Or ſus, je m'en vais faire des Item à mon tour.

JASON.

A ton aiſe.

MEDE'E.

Item, point de défiance. Car de l'air dont je te vois, tu ſerois jaloux comme un Italien.

JASON.

Ma foy, c'eſt un mal bien univerſel.

MEDE'E.

Item, point de jolies ſervantes. Cela tire à conſequence & ....

JASON.

Mais ....

MEDE'E.

Point de mais là deſſus. Item, jamais d'yvrognerie, jamais de Cormier, jamais d'Alliance, ny de bons Enfans.

JASON.

Il faut donc crever de ſoif pour t'épouſer?

MEDE'E.

Point du tout. Amene tes connoiſſances chez nous. L'ordinaire ſera bien petit, s'il n'y a dequoy regaler deux ou trois de tes amis.... Tu ſonges? prends ton party. Tu as fait tes conditions : voila les miennes. A ce prix, je ſuis à toy avec la Toiſon.

JASON.

Marché fait. Touche là; je te veux ap-

prendre une nouvelle. La Reine a marié Ipsiphile à Licurgue. Ainsi nous allons estre tous contens. Or sus, quand partirons-nous pour aller en Grece ?

MEDE'E.

Doucement. On ne se met point en chemin le jour de ses noces. Avant que de partir, je te veux donner un plat de mon métier. (*Icy Medée frappe la terre de sa baguette. Le Theatre s'ouvre & represente un jardin avec des cascades magnifiques, & quantité de figures sur des piedestaux dorez.*)

JASON.

Diable ! voila une belle magie, celle-là !

MEDE'E.

Tu vois, Jason, que je mets tout en usage pour te plaire, & que je n'ay pas toujours des diables à ma queuë. Quoy que Magicienne, j'entens raison, ouy, quand il le faut.

JASON.

Malepeste, le beau début ! Sans vous offenser, prenez un peu votre baguette & nous montrez toutes vos raretez piece à piece.

MEDE'E.

Il n'est rien que je ne fasse pour te divertir ; à condition que tu me traiteras en honneste femme, au moins.

JASON.

Oh, cela s'en va ſans dire.

MEDE'E.

Tout ce que tu vois là de ſtatuës, ce ſont des gens que j'ay changez en pierre, pour m'avoir fâchée.

JASON.

Ouf! ſur ce pied-là je n'ay qu'à charrier droit.

MEDE'E.

Vois-tu ce viſage couleur de pain d'épice? C'eſt unMedecin qui ſaignoit dans le pourpre, & qui m'ordonnoit l'emetique pour un mal de dents.

JASON.

Fy, au diable! il falloit donc que ce fût quelque ignorant?

MEDE'E.

Bon! Eſt-ce qu'il y en a d'autres?

JASON.

Et ce haut-de-chauſſe à la Candale?

MEDE'E.

C'eſt un homme à la mode.

JASON.

Comment, un homme à la mode? Un bon mary?

MEDE'E.

Non, un Banqueroutier, qui m'a emporté cinquante mille francs.

JASON.

Hé pourquoy tourmenter une ſi louable

profeſſion ? Il n'y a plus que ce métier-là de ſûr pour faire fortune. Tout franc, vous n'avez point de conſcience. Et ce grand chapeau, ma mie, quel mal vous a-t-il fait ?

MEDE'E.

Le mal que peut faire un Comedien Italien. Il m'a renduë malade, à force de me faire rire.

JASON.

Comment appellez-vous ce marouſle-là ?

MEDE'E.

C'eſt le Docteur Balouard.

JASON.

Quoy, c'eſt là le Docteur des Italiens ? Le plaiſant bouffon ! N'eſt-ce point auſſi que vous le châtiez pour s'eſtre meſlé de parler François ? Hou, hou, j'ay ouy ramager quelque choſe là deſſus. Et ce vertugadin, par où vous a-t-il fâchée ?

MEDE'E.

Par où ? Il en eſt quitte à bon marché.

JASON.

Comment donc ?

MEDE'E.

C'eſt un Comedien de campagne, qui m'a ennuyée avec ſes grands rolles.

JASON.

Ho pour cettuy-là, mon cœur, je vous demande quartier. Comment diable ! un Comedien de campagne. Je m'en ſuis meſlé autrefois. Hé, ce ſont de ſi bonnes gens,

qui jouent de ſi belles choſes ! Ma foy, vous luy ferez grace en faveur de notre mariage. Petrifier de grands Acteurs ! Encore pour ces farceurs d'Italiens, patience : Mais un Comedien de campagne ! ho, cela eſt contre les bonnes mœurs.

MEDE'E.

D'où vient que tu t'intereſſes tant pour eux ?

JASON.

Et mais, c'eſt que ce ſont d'habiles gens, qui charment tout le monde, & qu'on ne ſçauroit entendre ſans admiration.

MEDE'E.

Puiſque tu les aimes, à ta priere je luy fais grace, & à l'autre auſſi.

JASON.

Pour ce Tabarin là, au moins, je n'y prens point de part.

MEDE'E.

Oh, il faut que l'amniſtie ſoit generale.

JASON.

Et fy ! vous mocquez-vous de faire grace à des Italiens ? ce ſont des miſerables qui amuſent toute une Ville, montez ſur deux treteaux & trois planches, & qui ont l'effronterie de copier le Carrouzel avec un cheval d'oſier, & quatre bougies allumées au bout d'une baguette.

SCENE
DES COMEDIENS.

Icy les deux Comediens François & Italien, qui estoient petrifiez, descendent de leurs piedestaux.

LE COMEDIEN FRANCOIS, *faisant plusieurs reverences à Jason.*

SEigneur....

JASON.

Ah, tréve de Seigneur ! je suis l'antipode de la ceremonie.

L'ITALIEN.

Signor, la vostra bonta....

JASON.

Quoy ? les Italiens se meslent aussi de complimenter ?

LE FRANCOIS.

Magnanime Seigneur, à qui je dois la vie...

JASON.

Ne vous ay-je pas dit que la ceremonie.. Tenez. Pour tout remerciment, donnez-moy cinq ou six de ces Vers pompeux délayez dans le bon sens, & que l'ame savoure comme un précis de raison. Et.... là... de ces Vers... enfin de ces beaux Vers qui vous mettent en reputation.

L'ITALIEN.

Signore, se Vosignoria vole, ancora io le dirò dé gran versi.

JASON.

Vous de grands Vers ? Vous estes de plaisans fallots. C'est bien à vous, ma foy, à debiter de bonnes choses ! à moins que ce ne soit pour les estropier, ou les rendre ridicules.... Je ne sçay si ma memoire me trompe; mais je pense avoir leu quelque part dans une Gazette de Hollande, qu'un certain mauvais Plaisant de votre Troupe, nommé Artir.... Arpir.... Arquir....

L'ITALIEN.

Arlicchino.

JASON.

Justement, Arlequin. On dit que cet Animal-là s'est mêlé dans je ne sçay quelle farce, de tourner en ridicule un Empereur Romain nommé Titus ? C'est bien à luy, ma foy, de berner un homme de cette qualité là ! Voyez, je vous prie, le bel employ de railler Berenice, qui a fait pleurer toute la France, & qui fera rire d'oresnavant les Halles & la Friperie ! Voila de ces sortes de choses qui font saigner le cœur. (*au Comedien François*) A propos, Monsieur, revenons à ces beaux Vers François, je vous prie.

LE FRANCOIS.

Du grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde....

JASON.

Ah, que cela debute bien ! du Grand flambeau des Cieux !

Aprés, Monſieur, aprés ?

LE FRANCOIS.

Du Grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde,
De ſes rayons dorez perçoit l'email de l'onde....

JASON.

Il n'y a point là de verbiage. Ce sont des choſes & des meilleures.

LE FRANCOIS.

Du convexe azuré, lançant ſes premiers traits,
Peignoit les flots errans de ſes brillants attraits.

JASON.

Ah Jernie ! Voila ce qu'on appelle des Vers ! Que dites-vous à cela, vous autres Baſteleurs ?

LE FRANCOIS.

Lors que la foudroyante & terrible Hypolite,
Reine du Thermedon, redoutable au Cocite....

JASON.

Il y a bien du beau la dedans !

LE FRANCOIS.

Faisoit trembler l'Affrique, & le Pole des Cieux,
En jettant la frayeur jusqu'au Trône des Dieux.

JASON.

Cette moelle de Vers !

LE FRANCOIS.

Sa Nephretique ardeur, malgré tous les obstacles
Enfantoit par ses coups l'horison des miracles.

JASON.

Ah morbleu, il n'y a pas moyen de tenir là contre.
Enfantoit par ses coups l'horizon des miracles ! Avec ces grands Vers là, on creve de monde chez vous ?

LE FRANCOIS.

Nous n'avons pas une ame ; & il semble ....

JASON.

Quoy, le serieux ne vous amene pas toute la France ?

LE FRANCOIS.

Oh que non, Monseigneur ; on fuit tous les endroits où l'on parle raison.

JASON.

Hé bien, si le serieux ennuye le monde, que ne joüez-vous des pieces Comiques ?

Il y a assez de gens qui ne cherchent qu'à rire.

LE FRANCOIS.

Helas ! nous ne representons autre chose.

JASON.

Ouy, mais, ce sont peut-estre des vieilles pieces ?

LE FRANCOIS.

Pardonnez-moy, Seigneur, nous ne mettons que des nouveautez sur le Theatre.

JASON.

Et avec cela ?

LE FRANCOIS.

Et avec tout cela, nous ne gagnons rien.

JASON.

Vous ne joüiez donc que pour l'honneur ?

LE FRANCOIS.

Nous ne joüons que pour nous tenir en haleine.

JASON.

Quel dommage ?

LE FRANCOIS.

Nous ne faisons plus rien depuis que les Italiens ont donné Protée, le Banqueroutier, l'Empereur dans la Lune . . . . .

JASON.

Et fy ! ce ne sont que des Farces & des Enfilades de Quolibets.

LE FRANCOIS.

Et avec ces Farces & ces Enfilades de Quolibets, ils attirent tout le monde chez eux; & ils n'ont point de place pour les femmes....

JASON.

Quoy, les femmes vont voir les Italiens? Oh, il faut que je prie Medée de petrifier ces canailles-là.

LE FRANCOIS.

Helas, Seigneur, quand ils feroient de pierre, je crois qu'ils feroient encore rire.

JASON.

Les femmes les vont voir! *O tempora!* *ô mores!*

MEDE'E.

Vrayment, vrayment, c'est bien dans un jour de noces de parler Latin. Ca, ça, songeons à terminer la Feste par un divertissement de ma façon. Or sus, aprés avoir animé des Statuës, je vais animer des Cascades. (*Icy Medée frappe de sa Baguette, les Cascades joüent, & toutes les autres Statuës descendent de leur Piédestaux, & forment une entrée de Ballet. Arlequin y danse au milieu, & l'on y chante quelques Vers burlesques, qui finissent la Comedie.*

SCENES FRANÇOISES DE LA FILLE SÇAVANTE.

SCENE DE TORTILLON ET PIERROT.

TORTILLON.

JE pense que c'est pour tourmenter l'homme qu'on a inventé le Mariage. Hé ventrebleu ! falloit-il tant de pelerinage, pour n'avoir que deux filles qui me font enrager ?

PIERROT.

Je ne suis pas comme vous, moy : je m'en accommoderois bien.

TORTILLON.

Que marmotes-tu là enrre tes dents ?

PIERROT.

Oh, je dis qu'en effet, Monsieur, vous avez eu bien de la peine à faire ces deux filles, & que Madame toute seule n'en seroit jamais venu à bout.

TORTILLON.

Je ne ſçay qu'en croire. Car plus je m'examine, moins je trouve que mes filles me reſſemblent. Angelique ne parle que de Livres : Iſabelle ne ſe plaît qu'avec des gens d'épée. Quel diantre de rapport tout cela a-t-il avec moy, qui n'ay ny cœur ny étude, & qui me fais un employ de vivre bourgeoiſement dans Paris ? Chienne de deſtinée ! tu m'as bien pris par mon endroit ſenſible.

PIERROT.

Tout franc, Monſieur, vous eſtes à plaindre. Il n'y a pas juſqu'au crapaut qui ne faſſe ſon ſemblable. Cependant vous n'eſtes qu'une beſte, ou peu s'en faut ; & vous n'avez pas eu le plaiſir de faire une fille auſſi ignorante que vous. Moy je vous parle à cœur ouvert. A votre place je me deſeſpererois.

TORTILLON.

A ma place, tu ſerois plus embaraſſé que moy. Ah, mon pauvre Pierrot, l'étrange machine qu'une fille ! Si on la tient de court, elle s'échape. A-t-elle de la liberté, elle en abuſe. La veut-on marier, la voila Religieuſe. Qu'un Galand-homme la recherche, elle ſe rend la proye d'un Faquin. Toujours gâtée de ſon merite ; jamais traitable ſur ſes defauts : ſe figurant ſur tout, qu'un peu de jeuneſſe repare à

coup

coup ſeur & ſa naiſſance & ſa fortune. Enfin vous diriez que la teſte d'une fille eſt le rendez-vous de l'impertinence, du caprice, & des contre-temps.

PIERROT.

Ma foy, Monſieur, je m'en dedis. Vous n'eſtes pas la moitié ſi beſte que je penſois. Comment diable, vous jargonnez comme un merle, & vous arrangez cela tout au plus juſte.

TORTILLON *en pleurant.*

Malheureux pere que je ſuis!

PERROT.

Helas, Monſieur! là .... ne vous affligez point. Vous ne l'eſtes peut-eſtre pas tant que vous croyez.

TORTILLON.

Encore ſi j'avois demeuré auprés de quelque College, patience. Je dirois que la demengeaiſon du Latin auroit pris à ma femme, & que la hantiſe d'un Pedant auroit apporté cette malediction là chez nous. Mais dans le cœur de la Ville, morbleu, dans la ruë Saint Denis, engendrer une fille qui fait de ma maiſon un attelier de Philoſophie! Non, je n'en reviendray jamais. Dans le deſeſpoir où je ſuis, je veux jetter tous les Livres par la fenêtre, toute la Geographie, & tous les inſtrumens de Mathematique.

PIERROT.

Ah, Monſieur, quartier pour les inſtrumens, s'il vous plaiſt. Il faut bien qu'une jeuneſſe ſe divertiſſe à quelque choſe.

TORTILLON.

Quelle ſe divertiſſe à ſe marier. N'eſt-ce pas un aſſez bon employ?

PIERROT.

C'eſt ſelon comme on le fait valoir. Car afin que vous l'entendiez, Monſieur, il y a des filles à Paris qui gagnent plus que trois femmes mariées.

TORTILLON.

Si je prens un bâton, Maraut, je vous apprendray à....

PIERROT.

Vla-t-il pas comme vous faites, dés qu'on vous parle raiſon?

TORTILLON.

O ça, Monſieur le Raiſonneur, vous plaira-t-il de vous taire, & d'aller dire à ma fille que je luy veux parler? (*Pierrot s'en va, & Tortillon le rappellant*) St, ſt, Ne t'aviſe pas de luy dire que je ſuis de mauvaiſe humeur.

PIERROT.

Tout au contraire, Monſieur, je luy diray que vous eſtes gay comme un pinçon, & que depuis trois quarts d'heure vous me faites crever de rire.

TORTILLON.

Te depêcheras-tu ?

PIERROT.

Oh, je vous l'ameneray morte ou vive.

TORTILLON *seul.*

Malgré tout mon chagrin, il faut que je me contraigne, & qu'avec douceur je tâche de resoudre ma fille au mariage. Car feu mon Frere ne luy ayant laissé cinquante mille écus, qu'à condition de se marier, il seroit rude que l'entêtement luy fit perdre un avantage si considerable. La pauvre Enfant regarde peut-estre un homme comme quelque chose de bien terrible. Mais je suis persuadé qu'à la fin elle prendra plus de plaisir à feüilleter un Mary qu'un Livre. La voicy. Prenons un air ouvert & gracieux, & ne l'effarouchons point sur sa doctrine.

SCENE

D'ANGELIQUE, DE TORTILLON, ET DE PIERROT.

PIERROT.

HE bien, Monsieur, est-ce que je suis un si méchant Valet ? Vela pourtant votre enfant que je vous amene. (*à An-*

gelique) Allons; une reverance bien bas à votre bon-homme de pere.

TORTILLON *d'un ton riant.*

Ma chere fille, je te donne le bon jour.

ANGELIQUE.

Ah Ciel ! ne vous déferez-vous jamais de vos abords populaires, qui choquent l'oreille, & qui scandalisent le bon sens ?

PIERROT.

Hé fy, Monsieur, fy !

TORTILLON.

Comment donc ? Est-ce qu'un pere n'oseroit plus donner le bon jour à sa fille?

ANGELIQUE.

Un pere extravague comme un autre homme, quand il se mêle de donner ce qui ne luy appartient point; parce qu'un don, suivant les Jurisconsultes, n'est autre chose qu'une transmission de proprieté. Or, pour me donner un bon jour, il faudroit necessairement que vous en fussiez le maître. Il est donc certain que la faculté intelligible se revolte toutes les fois qu'on luy fait un aussi brutal compliment; & que pour parler juste, il faut dire tout uniment; Ma fille, je vous souhaitte le bon jour.

PIERROT.

Hé fy! Monsieur, fy, fy!...

TORTILLON.

Que je ſuis heureux d'avoir une fille d'un ſi bon eſprit. (*en s'approchant d'elle amiablement*,) Ma mie, puiſque tu te chagrine du bon jour que je te donne; je te vais faire un preſent qui te charmera.

ANGELIQUE.

Autre delire, auſſi choquant que le premier! (*Se tournant vers ſon pere*) Apprenez, mon pere, qu'une ame raiſonnable ne ſe laiſſe jamais ſeduire par l'intereſt; que la vertu ſeule eſt capable de me toucher; que les preſens m'effarouchent, & que je méconnois juſqu'à mon pere, quand mon pere eſt aſſez groſſier pour m'en offrir.

PIERROT.

Hé bien, Monſieur, que dites-vous à cela?

TORTILLON.

Je dis que ma fille a le cœur bien placé... Mais, ma chere Enfant, ſi je te faiſois une propoſition, l'écouterois-tu?

ANGELIQUE.

J'écouteray avec reſpect tout ce qui ſera dicté par le bon ſens, & renfermé dans les bornes d'une élocution reguliere.

TORTILLON.

Si je te diſois, ma mie, que je mourrois content, pourveu....

ANGELIQUE.

Hé, parlons poſitivement, laconiquement, & naturellement.

TORTILLON.

Hé bien, ſi je te diſois que je te veux rendre heureuſe ?

ANGELIQUE.

Je dirois, avec Pythagore, que cela eſt au deſſus de vos forces, & que le veritable bonheur dérive immediatement du Ciel.

TORTILLON.

Point, point : Va je ne le feray pas deſcendre de ſi haut. (*à l'oreille.*) Je te veux donner un mary.

ANGELIQUE.

A moy, un mary ! un mary brutal comme tous ceux d'aujourd'huy ! un yvrogne, un jaloux, un joüeur, un débauché !

TORTILLON.

A Dieu ne plaiſe que je te rende un ſi méchant office ! Je pretens t'en donner un à ton gré. J'aimerois mieux mourir que d'avoir geſné ton inclination.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc bien vous en rapporter à moy ?

TORTILLON.

De tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Cela eſtant, je ne veux point me marier. Moy, je me ſoumettrois aux inégalitez d'un bourru, qui me regarderoit comme un ſecours à ſa fortune, ou un obſtacle à ſon plaiſir ! Point de mary, mon pere, point

de mary. Si les filles m'en vouloient croire, nous verrions tous ces animaux-là ramper à nos pieds, & nous demander misericorde. Mais la facilité de notre sexe les a rendus si insolens, qu'on leur en doit de reste, quand ils s'abaissent jusques à nous épouser.

PIERROT.

Ah, le bon petit gosier de fille ! c'est mordy tout cœur.

TORTILLON.

Mais crois-tu, mon enfant, que dans tout le genre humain il ne se trouvera pas quelque honneste homme ? Quant à moy, il ne m'importe de quelle profession. En veux-tu un de Robe ?

ANGELIQUE.

Ce sont de plaisans magots, avec leurs paperasses & leurs étoffes plissées ! Il faut qu'une femme riche se réduise toute sa vie aux petit pied, pour replâtrer leurs affaires. Encore le plus souvent, le mariage n'est pas suffisant pour payer la Charge. On a un carreau à la verité.....

PIERROT.

Ouy : mais en récompense le tournebroche n'a gueres de pratique. Car toute leur maison est attelée le soir sur une miserable éclanche : encore en faut-il garder un morceau pour faire le lendemain un hachis. Je ne le sçais que de reste. J'ay demeuré

trois ans dans une de ces boutiques là.

ANGELIQUE.

Voila-t-il pas de beaux endroits pour charmer une femme !

TORTILLON.

Hé bien, ma fille, ne te contrains point. Prens un homme d'épée.

ANGELIQUE.

C'eſt bien encore pis. La pluſpart ſont des hableurs, qui n'ont ni jugement ni conduite. Toujours enyvrez de leur naiſſance, fatiguez de leur bonne fortune, occupez de perruques, de livrées, de tabatieres ; érigeant l'ignorance en vertu, l'effronterie en merite, & ſe donnant par tout des airs de ſuffiſance & de diſtinction, qui ne ſervent qu'à les rendre inſupportables & ridicules.

PIERROT.

A tout cela il n'y a pas un mot à rabattre.

TORTILLON.

Je vois bien qu'un Financier t'accommodera mieux.

ANGELIQUE.

Que vous me connoiſſez mal, mon pere ! Jamais Financier ne me ſera de rien. Il y a trop de haut & trop de bas dans la vie de ces Meſſieurs-là. Aujourd'huy, le Palais d'un Prince ne ſuffit pas pour les loger. Trois mois aprés on les trouve dans une

Conciergerie. Viennent-ils de prendre un million d'une main ; sur le champ on leur fait rendre de l'autre. Tantost opulens, souvent miserables ; & toujours accablez de maledictions. Je ne sçay pas comme leurs femmes l'entendent : mais pour moy, j'aurois peine à broder mes juppes des malheurs du public.

TORTILLON.

Sur ce pied là, ma mie, votre sœur Isabelle profitera des cinquante mille écus que mon frere vous a donnez en faveur de mariage.

ANGELIQUE.

Sur ce pied là, mon pere, j'aime encore mieux un bon Livre qu'un méchant mary. Depuis trois ans que je commerce avec Aristote, il est à naître que nous ayons eu le moindre petit demeslé ensemble.

TORTILLON.

Je conviens qu'Aristote est un fort honneste homme. Mais.....

ANGELIQUE.

Mais, vous avez beau dire je n'en veux point démordre ; je hais votre argent, je hais la noce, je hais les hommes, je hais l'attirail du ménage : tout m'en rebute, tout m'en effraye, tout m'en fait horreur. L'étude au contraire, n'a pour moy que des charmes (*d'un ton serieux & posé.*) Adieu, mon pere, je vous quitte pour aller faire

une experience de Mathematique. (*Elle s'en va.*)

TORTILLON *en colere.*

Ho je vous regaleray bien avec vos experiences ! Il ne ſera pourtant pas dit, Madame la Philoſophe, que vous ruinerez votre établiſſement pour eſtre ſçavante. Malepeſte, je vous en empeſcheray bien. Je ne veux point de plus habiles gens que moy dans ma maiſon.

PIERROT (*en s'en allant avec luy.*)

Si cela eſt, Monſieur, donnez-moy mon congé.

TORTILLON (*ſe retournant en colere vers l'endroit d'où Angelique eſt ſortie.*)

Comment, mort de ma vie ! des experiences de Mathematique, quand je parle de mariage ! Peu s'en faut, coquine, que je ne t'envoye tout à l'heure....

PIERROT.

Hé fy, Monſieur ! faut-il eſtre comme cela homicide de ſa vie ? Le Medecin vous a dit mille fois, qu'une mirancolie eſtoit capable de vous jetter les quatre fers en l'air.

SCENE
D'ISABELLE ET ANGELIQUE.

ISABELLE.

QUoy, ma chere ſœur, tu ne veux rien accorder à mes raiſons & à mes prieres? Toujours infectée d'Auteurs, toujours la duppe des Livres, tu prétens ſacrifier ton établiſſement à ta manie, & preferer le nom de fille ſçavante à celuy de femme raiſonnable? Pour moy, je ne comprens point ta Letargie. Aimable, jeune, ſpirituelle, riche, tu veux devenir un hibou de Bibliotheque, & ne paroître dans le monde que pour l'affliger de tes raiſonnemens?

ANGELIQUE.

Je ne croyois pas qu'une morveuſe de votre âge ſe meſlaſt de remontrances. Et depuis quand donc les cadettes prennent-elles la liberté de faire des leçons? Apprenez, petite écervelée, que la liaiſon du ſang ne me rend point vos fadaiſes plus ſupportables. Je ſuis votre ſœur: mais, graces au Ciel, exempte des fatales impreſſions de la vanité & de la coqueterie.

ISABELLE.

Ah, ma petite, tu te fâches contre ta ſœur, qui t'aime plus que ſa vie? Je te jure,

mon cœur, que je n'ay ni l'air ni l'esprit de faire des leçons. Mais je ne puis voir mon pere dans le desespoir où tu le mets, sans te faire connoître que ton obstination luy coûtera peut-estre la vie. (*En l'embrassant*,) Hé, ma sœur, songe qu'en te mariant tu t'assures le bien de mon oncle, & que tes noces seront bien-tost suivies des miennes.

Tortillon paroist, & écoute.

ANGELIQUE.

Ah! c'est donc la noce qui vous gourmande, ma mignone, & qui vous fait parler avec tant de vigueur? Allez, n'avez-vous point de honte, d'asservir si indignement la raison à la nature, & de precipiter dans l'esclavage des sens la superiorité de l'esprit? Quoy, toute la grandeur de l'ame ne peut tenir contre la foiblesse du cœur; & l'ombre d'un plaisir l'emportera sur un torrent de malheurs attachez au mariage? Puisque vous avez du cœur, que ne prenez-vous le party de l'épée?

ISABELLE.

Ma pauvre sœur, voila bien de la morale perduë: Car tu as beau dire, ma petite, quelque charmante que soit la guerre, avec cela il faut encore se marier.

ANGELIQUE.

Ouy quand on est sotte comme vous, & qu'on n'a pas l'esprit de comprendre

qu'un homme eſt cent fois moins que rien.

ISABELLE.

C'eſt donc que je n'ay pas étudié. Mais il me ſemble pourtant, qu'un homme eſt bien quelque choſe.

TORTILLON *à part.*

Elle a raiſon.

ISABELLE.

Je ne ſuis pourtant pas toute ſeule de mon avis, puiſque tout le monde ſe marie. Ma ſœur, avec ta philoſophie, que répons-tu à cet argument ?

ANGELIQUE.

Je répons, que ſi tout le monde ſe marie, que tout le monde s'en repent.

ISABELLE.

Hé bien, je m'en repentiray avec les autres.

ANGELIQUE.

Voila le deſeſpoir d'une folle, qui ne prend conſeil que de ſon miroir ; qui paſſe les jours entiers à ſa toilette, & qui laiſſe les beautez de l'ame en friche, pour cultiver celle du corps avec idolatrie.

ISABELLE.

Hé bon Dieu, ma petite, pourquoy cet air farouche contre le ſoin qu'on prend de ſa perſonne ? Il me ſemble que l'amour propre a ſes bornes, & que l'on peut ſans crime eſtre à ſa toilette, ménager ſes talens, & ſe prévaloir de ſa jeuneſſe. Tout

cela n'eſt point condannable, quand on a le mariage pour objet.

ANGELIQUE.

A quel prix que ce ſoit, vous voulez donc eſtre mariée ? (*Tortillon ſe fait voir, & aborde Angelique.*)

SCENE

DE TORTILLON, ANGELIQUE, ET ISABELLE.

TORTILLON.

ELle a raiſon de le vouloir ; & vous n'eſtes qu'une ſotte de l'en détourner. Sçachez une fois pour tout, que je ſuis votre pere, & que je trouveray le moyen de me faire obeïr. A la fin je me laſſe de vos grands mots, & des galimatias dont j'ay la teſte rompuë à tous les momens du jour.

ANGELIQUE *d'un ton railleur.*

Je conviens, mon pere, que vous profitez davantage aux entretiens de Pierrot.

TORTILLON.

Taiſez-vous, inſolente : Je penſe que votre orgueil vient juſques à moy ? (*en la menaçant de ſon bâton*) Par la mort de ma vie .....

ISABELLE.

De grace, mon pere, ne vous empor-

tez point. Ma sœur n'a pas dessein de vous offenser.

ANGELIQUE.

Vous mocquez-vous, ma sœur ? Le Galimatias n'a jamais offensé personne.

TORTILLON.

Ecoute, tu me pousse à bout : mais je te jure que tu seras mariée ; ou je feray ta sœur si grande Dame, que tu en creveras de depit.

ISABELLE.

Dispensez-moy, mon pere, de profiter de la disgrace de ma sœur.

PIERROT *entrant tout effaré.*

Ah, Monsieur, , il y a je ne sçay quoy là bas qui vous demande.

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire avec ton Je ne sçay quoy ? Est-ce un accident ? une substance ? Un estre materiel ? ou un estre de raison ?

PIERROT.

Vous nous la baillez belle, ma foy, avec votre subsistance ? Je vous dis que cela est comme un phantosme. Cela pleure, cela est vêtu de noir. Tant y a que cela demande à vous parler.

TORTILLON.

Ne seroit-ce point une Veuve qui a tantost envoyé demander si j'y estois ?

PIERROT.

Oh, ſi c'eſt une Veuve, elle eſt bien affligée : Car ſon viſage eſt auſſi noir que ſon hâbit.

TORTILLON.

Fais-la entrer (*Pierrot ſort.*)

ISABELLE.

Ne ſeroit-ce point auſſi de ces gens déguiſez qui vont le poignard ſur la gorge demander de l'argent dans les maiſons ? Il en court terriblement.

ANGELIQUE *en regardant ſa ſœur avec mépris.*

Les petites ames s'effroyent de rien.

ISABELLE.

Ma ſœur, point de comparaiſon ſur le courage. Vous eſtes ſçavante, & puis c'eſt le tout,

---

PIERROT, ARLEQUIN en Veuve, & les meſmes Acteurs de la Scene precedente.

PIERROT.

Voila cette choſe noire, Monſieur, qui vous a demandée.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Ah ! ah ! ah ! Monſieur Tortillon, je ſuis ruinée.

TORTILLON.

Elle a perdu quelque procés, volontiers ?

ARLEQUIN.

A la fleur de mon âge, voir mourir entre mes bras un mary qui a dix mille écus de rente ! Ah ! ah ! ah ! quelle angoiſſe. Monſieur, quel deſeſpoir !

ANGELIQUE *à part.*

Il n'y a pas-là tant de quoy pleurer. D'autres s'en réjoüiroient.

TORTILLON.

Madame, ſerois-je aſſez heureux pour pouvoir ſoulager votre douleur ?

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! Monſieur, je ſuis inconſolable.

TORTILLON.

En ces rencontres-là, Madame, il faut avoir recours à la raiſon.

ARLEQUIN.

Il n'y a raiſon qui puiſſe tenir contre..... Ah ! ah !

ISABELLE.

La pauvre creature me fait pitié.

PIERROT.

Franchement, il y a de bons cœurs de femmes !

TORTILLON.

Il faut eſperer, Madame, que le temps....

ARLEQUIN.

Trois mille ans ne me conſoleroient pas.

TORTILLON.

Si le temps ne peut rien, la conſideration

de Meſſieurs vos enfans doit....

ARLEQUIN.

Ce ſont, mes enfans, Monſieur, qui m'aſſaſſinent. Les Coquins me diſputent mon doüaire, que j'ay ſi bien gagné. (*De toute l'étenduë de ſa voix*) Ah! ah! ah! C'eſt pour en mourir.

ANGELIQUE.

Je voyois bien que cette femme-là pleuroit trop fort pour aimer ſon mary.

ARLEQUIN *d'un ton tranquille.*

Mon cher Monſieur Tortillon, puis qu'on n'ignore de rien chez vous, faites-moy la grace de me dire bonnement, dans combien de mois je pourray me remarier? Apparemment cela eſt reglé par la Coutume.

PIERROT *à part.*

Le trompeur animal qu'une femme! Je croyois, ma foy, que cette carogne-là pleuroit ſon mary.

TORTILLON *vers Angelique.*

Coquine, voila les affrons où tu m'expoſes avec ton Latin. (*ſe tournant vers Arlequin*) Madame, je n'ay point de honte de vous dire que je n'ay pas étudié, à peine ſçay-je lire; & que mon employ eſt de gouverner doucement mon petit ménage. Mais voila ma fille aînée qui n'ignore de rien. Angelique, ſalüez Madame, & luy rendez raiſon de ce qu'elle vous demande. (*à Arlequin*) Je vous laiſſe parler de vos

affaires en liberté. Isabelle suivez-moy, & qu'il ne vous arrive plus, sur les yeux de votre teste, de vous laisser corrompre par votre sœur.

ISABELLE.

Je sçay trop le respect que je vous dois pour y manquer.

Tortillon & Isabelle sortent.

ARLEQUIN *aprés quelques ceremonies muettes s'asseyant auprés d'Angelique.*

Ma belle Demoiselle, par quel bonheur les Loix sont-elles tombées en quenoüille? Ah que je sçay bon gré à feu mon mary d'estre mort, pour me donner occasion de vous consulter!

ANGELIQUE.

Je luy sçay bien meilleur gré de vous avoir rendu en mourant la liberté que vous luy aviez imprudemment sacrifiée le jour de vos noces.

ARLEQUIN.

Que dites-vous-là, Mademoiselle? Jamais femme n'a esté plus libre que moy en paroles & en actions.

ANGELIQUE.

Et cela ne déplaisoit point à Monsieur votre mary?

ARLEQUIN.

Tout au contraire, il enchassoit mes sottises comme des Oracles, & n'avoit pas

de plus grandplaiſir que quand il me voyoit folâtrer avec tout le monde. Vous croyez bien que cela n'alloit pas au criminel ?

ANGELIQUE.

Quoy, il n'eſtoit point jaloux ?

ARLEQUIN.

Un galant homme ne ſe mêle point d'un ſi vilain métier. Sçavez-vous qu'il y a du ménage à n'eſtre point jaloux ? Quand on s'en rapporte aveuglement à ſa femme, jamais elle n'en abuſe. Elle verra peut-eſtre par preference un amy ou deux qui prennent ſoin de luy plaire : Mais quand le mary fait le malingre, & qu'il haraſſe une femme ſur le choix de ſes viſites & de ſes connoiſſances ; ma foy on ne luy fait point de quartier. Une femme mutinée ſe vange autant de fois qu'on ſe défie d'elle.

ANGELIQUE.

Selon les apparences, Madame, jamais ces ſortes de rancunes ne vous ont pris.

ARLEQUIN.

J'euſſe eſté bienmalheureuſe ! Grace au Ciel, on ne m'a jamais contrainte. J'ay joüé, j'ay fait des parties, j'ay écrit des billets, j'ay couru le bal, j'ay donné des rendez-vous, j'ay fait des voyages, j'ay veu des hommes tant que bon m'a ſemblé ; jamais Monſieur de la Duppardiere n'y a

trouvé à redire. Oh, c'estoit un vray homme pour une femme.

ANGELIQUE.

Quand vous l'auriez commandé exprés . . . .

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! (*en se laissant aller.*

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous, Madame ? Vous trouvez-vous mal ?

ARLEQUIN.

Ah, ma chere Damoiselle, c'est une vapeur de noces qui me prend toutes les fois que je pense à mon pauvre mary. (*En se frotant les yeux avec son mouchoir*) Mon cher cœur, je ne te reverray plus !

ANGELIQUE.

Le malheur n'est pas grand.

ARLEQUIN.

Tel que vous me voyez, Mademoiselle, j'ay eu dix-sept enfans ; & si il n'y paroist point à mon visage, comme vous voyez. Croiriez-vous que je n'ay jamais accouché, que mon mary ne m'ait tenu la main pendant tout mon travail ?

ANGELIQUE.

L'horrible fonction !

ARLEQUIN.

Il me disoit si affectueusement : Que ne puis-je te soulager du mal que je te fais souffrir ! Helas le pauvre homme, il par-

loit à coup ſeur : Car il n'eſt que trop vray que je ſuis une honneſte femme.

ANGELIQUE.

Quoy, Madame, le grand nombre d'enfans ne vous a point rebutée du mariage?

ARLEQUIN.

Vous mocquez-vous, Mademoiſelle? C'en eſt la friandiſe. De bonne foy, cela ne vous donne-t-il point quelque peu d'appetit pour la noce?

ANGELIQUE.

Non, je vous aſſure. Cela m'en donneroit plutoſt de l'horreur. Il me ſemble, Madame, que vous eſtiez venu icy pour conſulter quelque choſe?

ARLEQUIN.

A propos, vous avez raiſon. C'eſt que l'amour de mon mary, m'a entraînée un peu loin. Oh ça, parlons à cœur ouvert. Par vos ſages conſeils ne pourrois-je point m'emparer de tout le bien de mon cher mary, ſans en rendre compte à mes enfans? Diable, il a laiſſé deux cens bons mille écus ; & avec cela, comme vous pouvez croire, je ſerois bien-toſt remariée.

ANGELIQUE.

C'eſt à dire en bon François, qu'à l'exemple de beaucoup de meres, vous ne ſeriez pas fâchée de tirer le bien de vos enfans par devers vous?

ARLEQUIN.

Juſtement.

ANGELIQUE.

Vous mettre en poſſeſſion de tout ſans miſericorde ?

ARLEQUIN.

Ah, que vous devinez juſte !

ANGELIQUE.

Vous remarier à un jeune homme; & pour l'engager à une joyeuſe reconnoiſſance, vous ne manqueriez pas de luy donner une partie de votre bien en l'épouſant ?

ARLEQUIN.

Non. Je luy voudrois tout donner.

ANGELIQUE.

Et que feront vos enfans, Madame ?

ARLEQUIN.

Ils prieront Dieu pour moy, de ne leur avoir pas laiſſé de bien pour leur épargner des procés.

ANGELIQUE.

Allez, mere dénaturée, vous cacher pour jamais. Pierrot, ma ſœur, quelqu'un, venez me délivrer d'une Megere ſi abominable.

ARLEQUIN.

Tout ce vacarme-là tire un peu ſur les étrivieres. Décampons de peur d'accident. Mon pauvre mary, mon cher petit homme, ne te verray-je plus ? (*Il ſort en pleurant.*

SCENE
DE L'ENROLLEMENT.

ISABELLE *en Capitaine.* MEZZETIN *Sergent.* UN TAMBOUR. TORTILLON. L'ARC-EN-CIEL, *amy de Tortillon.*

ISABELLE *en grondant Mezzetin.*

ECoutez, Sergent, ſi m'a recruë n'eſt faite dans trois jours, ſans autre forme de procez, je reprens la halebarde. Comptez là deſſus.

MEZZETIN.

Voila une belle récompenſe à un pauvre diable qui ſe creve à vous faire des ſoldats! Eſt-ce ma faute, à moy, s'ils deſertent?

ISABELLE.

Le premier de ces marauts-là qui regardera le pas de la porte, brûlez luy moy la teſte d'un coup de piſtolet. Cela fera peur aux autres.

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon.*

Voila un cadet qui ne reſſemble point mal à votre fille.

TORTILLON.

Vous verrez que ma femme la mene ce ſoir à quelque aſſemblée. (*vers Iſabelle*)

Ma mie,

Ma mie, tu commences le Carnaval de bonne heure : car il me femble que les masques ne courent gueres pendant l'Automne.

ISABELLE (*vers Mezzetin.*)

Hé ouy, les masques !

MEZZETIN.

Le vieux fou ! (*Mezzetin lâche un tourbillon de fumée dans le visage de l'Arc-en-Ciel.*

L'ARC-EN-CIEL.

Ah ! je suis englouty.

ISABELLE.

Il n'y a plus que vous en France, Monsieur l'Arc-en-Ciel, qui n'aimiez point le tabac.

MEZZETIN (*vers l'Arc-en-Ciel.*)

Ma foy, vive la pipe ! c'est le salut du Grivois.

TORTILLON.

Dis-moy donc, ma fille, avec qui cours-tu le bal ?

ISABELLE.

Avec une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes, que je vais joindre sur le bord du Rhin.

MEZZETIN.

Nous allons faire un carnage de diable.

L'ARC-EN-CIEL (*à l'oreille de Tortillon.*)

C'est sur cette fille-là que vous faites reposer toutes vos esperances ?

TORTILLON.

Avec une Armée de quatre-vingt mille hommes ! Oüais ! que veut dire tout cela ?

ISABELLE.

Pour faire cesser votre surprise, sçachez, mon pere, que la molesse & l'oisiveté des femmes m'ont donné une telle aversion de mon sexe, que ne le pouvant changer, je tâche du moins de le déguiser par mes habits & par mes actions. Et comme la guerre est la veritable école de la gloire, en attendant mieux je me fais d'abord Capitaine d'Infanterie.

TORTILLON.

Plaist-il ?

ISABELLE.

Ouy morbleu, Capitaine d'Infanterie ; & je prétens que toutes les semaines la Gazette fera mention & de mon courage & de ma conduite.

L'ARC-EN-CIEL (*en montrant le doigt à Tortillon, & se moquant.*)

Une fille douce ! raisonnable !

ISABELLE.

O ça, de bonne foy, mon pere, ne conviendrez-vous pas qu'un chapeau retroussé me coiffe infiniment mieux, qu'un attirail impertinent de rubans & de cornettes ? qu'une plume a toute une autre grace que les montagnes de rayons qui allongent la taille des femmes ?

TORTILLON.

Dieu me le pardonne, la cadette eſt encore plus malade que l'aiſnée.

MEZZETIN *rentrant bruſquement.*

Le pere de Jolicœur, mon Capitaine, qui apporte trente Louis d'or pour dégager ſon fils ?

ISABELLE.

C'eſt un fou. A moins de cinquante, il n'y a rien à faire.

MEZZETIN.

C'eſt ce que je luy ay dit, moy. Je luy vas diablement river ſon clou, avec ſes trente Louis.

TORTILLON *les larmes aux yeux, vers l'Arc-en-Ciel.*

Mon compere, que je ſuis malheureux en enfans !

L'ARC-EN-CIEL.

Point du tout. C'eſt une fille qui n'a d'autres volontez que les vôtres.

TORTILLON *vers Iſabelle.*

Ma chere fille, je voy bien que tout cecy n'eſt qu'une gageure pour te réjoüir. N'eſt-il pas vray ? Mais plaiſanterie à part, ſçais-tu, ma belle, que je ſonge tout de bon à te marier, & que je te deſtine un des plus jolis hommes.....

ISABELLE.

Hé fy ! Révez-vous de me faire une

auſſi brutale propoſition ?

TORTILLON.

Comment donc ?

ISABELLE.

Quoy je paſſerois, comme les autres femmes, les deux tiers de ma vie devant un miroir ? Je ſerois toujours occupée d'enfans, de nourrices, de meubles, de juppes, de dentelles, de fichus, de parfums, & de toutes les drogues qui ſont la felicité ou pour parler plus juſte, la miſere de notre ſexe ? Non, non, mon pere, non, j'ay l'ame plus élevée. Je ne bleſſe les hommes qu'à bons coups de piſtolets. Je ne porte d'odeurs que celles de ma reputation; & de peur de me mes-allier, je n'épouſeray jamais que la gloire des grandes actions. Dites la verité, vous ne croyez pas avoir mis tant de cœur dans le corps d'une fille ? Il n'y a mordy point de perils que je n'affronte, pourveu qu'il y ait de l'honneur à gagner. De la guerre, ventre-bleu, de la guerre, pour me diſtinguer !

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon.*

C'eſt un mouton, qui ſe fait une joye de vous obéïr.

TORTILLON.

Non, compere, ce ſont quelques vapeurs qui la tourmentent Tâchez, je vous prie, de l'amuſer, pendant que je vais dire

à ma femme de la mettre au lit. (*vers Isabelle*) Ma mie, je ne te dis pas adieu. Je vais dans mon Cabinet chercher un collet in de buffle, & des paremens de pistolets brodez de semences de perles, dont je te veux faire present. Jamais Capitaine n'en a porté de si beaux.

ISABELLE *à Tortillon.*

N'auriez-vous pas quelque sabre d'acier de Damas? Je n'en ferois, mordy, point à deux fois pour abbatre une teste.

TORTILLON *en s'en allant.*

L'esprit d'une si sage creature ne peut estre tourné en si peu de temps.

L'ARC-EN-CIEL *à Isabelle.*

Dites-donc, ma belle voisine, est-ce tout de bon que vous ne voulez point vous marier? Prenez garde au moins de fâcher Monsieur votre pere.

ISABELLE.

Ah, l'Arc en-Ciel, que je t'aime avec tes remontrances! O ça, vieux Coquin, és-tu bon à quelque chose? Me voudrois-tu bailler deux cent Louis pour achever mon équipage? Je vois déja à ta mine usuriere, que tu aimeras mieux les prester sur gages, au denier trois.

L'ARC-EN-CIEL.

Si j'en avois, ce seroit ma foy de bon cœur: Mais comme vous sçavez, mon fils me ruine.

ISABELLE.

A propos, on dit qu'il copie aſſez bien le Gentilhomme, & que le nom de Baron ne luy meſſied point. Il a beau faire, il faut avec cela deux Campagnes pour le decraſſer tout à fait. Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

Il me ſemble qu'il y a long-temps que j'ay ſoif. Fais-nous apporter une tranche de jambon. Monſieur l'Arc-en-Ciel ne ſera pas fâché de boire un coup de vin à la glace ?

L'ARC-EN-CIEL.

J'aurois volontiers cet honneur-là: mais...

ISABELLE.

Qu'eſt ce à dire, mais.... Vous boirez, ma foy, & dans mon verre encore. Allons vîte, une bouteille de vin de Champagne.

L'ARC-EN-CIEL.

Diſpenſez-moy de cela, je vous en prie. Il faut que je ſois à quatre heures dans la Salle du Palais, pour regler un petit compte avec un Marchand de Bonnets qui tient de moy une Boutique.

ISABELLE.

Un Marchand de Bonnets? Ah, vous ne me refuſerez-pas une grace ? (*vers Mezzetin.*) St, ſt. (*à l'Arc-en-Ciel*) Je vous prie, Monſieur, achetez-moy un de ces

beaux bonnets de brocard d'or, bordez de fourrure. J'y mettray jusqu'à trois Louis, que je vais vous bailler, s'entend : Car sans argent, les commissions ne sont point agreables. (*en luy mettant trois Louis d'or dans la main*) Tenez, Monsieur l'Arc-en Ciel. Qu'il soit des mieux étoffez, & des plus à la mode, je vous en prie.

L'ARC-EN-CIEL.

J'y feray tout de mon mieux, & je vous le porteray demain à votre lever.

ISABELLE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Mon Sergent l'ira demain prendre chez vous.

MEZZETIN.

Moy? je ne sçais point les ruës; & puis je n'ay point de memoire. Jamais il ne me souviendra de ce diable de nom-là. A moins que je ne l'écrive sur mes tablettes. Monsieur l'Ar... l'Ar... l'Ar....

L'ARC-EN-CIEL.

L'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix.

MEZZETIN.

Lar... Cor... lic... dy... tris... Diable emporte, si j'en puis venir à bout.

L'ARC-EN-CIEL.

Donnez, donnez, je vous en épargneray la peine, (*il écrit son nom & sa ruë*) l'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix. Vous ne sçau-

tiez manquer. Tous les enfans du quartier me connoiſſent.

L'ESCHALOTE *à Iſabelle.*

Voila la femme de ce Fripier qui a fait enroller ſon mary.

ISABELLE.

Que diable me veut-elle?

L'ESCHALOTE.

Elle vous apporte vingt piſtoles, pour ne luy pas donner ſon congé.

ISABELLE.

Encore trois femmes comme celle-là; je mettray ma foy ma Compagnie à cent hommes. (*à l'Arc-en-Ciel*) ça, mangeons un petit morceau en liberté. (*en ſe mettant à table*) Allons notre cher, mets-toy là, à côté de moy. L'Eſchalote?

L'ESCHALOTE.

Mon Capitaine?

ISABELLE.

N'entens-tu pas à demy mot? du vin à Monſieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je ſors de boire, Mademoiſelle. Il n'y a pas demie-heure que je ſuis hors de table.

ISABELLE.

Ah, que de façons! (*Elle le fait aſſeoir.*) Nous autres Gens de Guerre, nous ſerions bien-toſt ſur la litiere, ſi nous ne mangions à toutes les heures du jour. (*On apporte deux verres, l'un à Iſabelle &*

l'autre à l'Arc-en-Ciel.) Allons, voisin, à ta santé.

L'ARC-EN-CIEL.

A la vôtre, pareillement.

ISABELLE *au Laquais, l'épée à la main.*

Maraut, à qui tient-il que je ne te passe mon épée au travers du corps ? Presenter un verre sans le rinsser !

L'ARC-EN-CIEL.

Oh, quartier, Monsieur, je vous en prie! Le verre est plus net cent fois qu'à moy n'appartient.

ISABELLE *s'étant assise.*

Ne ments point, vieux l'Arc-en-Ciel, combien y a-t-il que tu és marié ?

L'ARC-EN-CIEL.

Trop pour mes pechez !

ISABELLE.

Ta femme a la mine d'estre un peu diablesse, ouy ?

L'ARC-EN-CIEL.

Tout l'enfer ensemble n'est pas si méchant.

ISABELLE.

Noyons ces chagrins-là dans le vin. Allons, l'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je pense que c'est le mieux. (*Il prend un verre*) Derechef à ce que vous aimez ?

ISABELLE.

Je n'aime ma foy que la guerre. A propos de la guerre, ne dit-on point de nouvelles?

L'ARC-EN-CIEL.

On dit, ma foy, que nos ennemis ont de malins vouloirs. Mais à bon chat, bon rat.

ISABELLE.

Oh que je te ſcais de gré, vieux fou, de tes colibets! Va, va, pagnote, dors en repos. Nous avons un Maître qui les menera bon train. Allons, beuvons à ſa ſanté. L'Eſchalote, du vin à Monſieur l'Arc-en-Ciel?

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, de tout mon cœur. Viſte, une raſade.

ISABELLE.

Allons, mordy, j'en ſuis avec plaiſir. (*on leur apporte chacun un verre de vin.*)

L'ARC-EN-ÇIEL *ſe levant.*

A la ſanté du Roy? Mon Capitaine, je vous la porte.

ISABELLE *à part.*

Il ne penſe pas ſi bien dire. Et moy, je vous en fais raiſon, à rouge bord, comme vous voyez. (*ils ſe r'aſſoient*) Et bien, que dites-vous de mon vin?

L'ARC-EN-CIEL.

Il eſt delicieux.

ISABELLE.

Qu'on nous apporte un petit morceau de Parmeſan, avec un Sauciſſon de Boulogne. L'Eſchalote, à boire à Monſieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Malepeſte, comme vous y allez ! Je ne ſonge pas que mon Locataire m'attend. Allons, c'eſt le vin du cheval. (*aprés avoir beu*) Je m'en fuis.

ISABELLE.

D'un beau brocard, au moins, je vous en prie ?

L'ARC-EN-CIEL.

Laiſſez-moy faire. Il n'y aura rien de trop beau pour vous. (*à part*) Pauvre Monſieur Tortillon, que je te plains de n'avoir engendré que des folles ! (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

Qu'on aille un peu tantoſt réjoüir Monſe du Bourgeois, & qu'on l'amene au drapeau tambour battant.

MEZZETIN.

Mais, Monſieur....

ISABELE.

Qu'eſt-ce à dire, mais ?

MEZZETIN.

C'eſt à dire que tous ces enrollemens-là nous porteront guignon, & qu'à la fin le Sergent & le Capitaine pourront bien.. ..

ISABELLE (*courant aprés luy un piſtolet à la main*)

Ah poltron, tu repliques à ton Officier? Par la mort..... (*Mezzetin fuit : elle le couche en joüe. Il tombe de peur.*

MEZZETIN *roulant ſur le Theâtre.*

Miſericorde ! Je ſuis mort.

ISABELLE.

Pour me faire obeïr, il faudra que je tuë cinq ou ſix hommes par échantillon.

SCENE
DU PROFESSEUR DAMOUR.

ANGELIQUE *ſeule, ſur un lit de repos, ayant pluſieurs Livres autour d'elle.*

N'Y a-t-il que la ſolitude qui puiſſe garantir notre ſexe de l'importunité des hommes? Ah, le maudit eſtat que celuy d'une fille! A chaque pas, à chaque moment, ſe voir expoſée aux fades & langoureux diſcours d'un tas d'étourdis, qui n'ont que l'amour pour étude, & l'oiſiveté pour employ! Quand le malheur veut qu'on ſoit abordée par ces ſortes de gens, vous n'entendez auprés de vous qu'un ramage de ſou-

pirs, une gresle de plaintes : Ma chere, mon aimable, ma reine, est-il possible que ma douleur ..... Quoy ? ma perseverance & ma tendresse ..... Ah si jamais mon martyre .... Et puis on soupoudre toutes ces sottises d'un peu de desespoir ; & voila les hameçons où se prennent la pluspart des filles, qui sont assez sottes pour prester l'oreille aux bagatelles. Quant à moy, je suis si rebutée de la fadaise ; j'ay une telle horreur de l'amour, & une si forte aversion pour les hommes, que jamais .... non jamais ....

PIERROT. ANGELIQUE.

PIERROT *entrant brusquement, & allant à Angelique.*

C'est ma foy ce coup cy, qu'il en faut découdre. Vous n'avez, mordy, qu'à affiler vos couteaux.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Pierrot ?

PIERROT.

Cela veut dire, qu'il y a là bas un homme... Parbléu, c'est un maistre homme.

ANGELIQUE.

Quoy, jamais la terre ne sera purgée de cette malediction-là ?

PIERROT.

Qu'ay-je affaire, moy, de vos maudissons ? Tant y a que c'est un compere qui

ſçait mons & merveilles. Il demande comme cela, s'il pourroit avoir une concluſion avec vous ? Non, non, je me trompe, c'eſt une conſervation.

ANGELIQUE.

Tu veux dire une converſation ?

PIERROT.

Ouy à propos, c'eſt comme vous dites. Dame on a l'eſprit tarabuſté de tant de ſortes de beſognes, que les mots ne viennent pas ſous le pouce comme on voudroit.

ANGELIQUE.

Et encore, Pierrot, quelle ſorte d'homme eſt-ce ?

PIERROT.

C'eſt un homme qui a un nez au viſage, & qui vous va diablement donner votre reſte. Son valet m'a dit, qu'il enſeigne tout plein de curioſitez, & qu'il vous montrera plus de choſes dans un quart-d'heure, qu'un autre ne fera en trois ans.

ANGELIQUE.

Quelque antipathie que j'aye pour les hommes, je ne laiſſe pas, quand ils ſont ſçavans, de les trouver ſupportables. Puis qu'il eſt ſi habile, va le faire monter. (*Pierrot s'en va.*) On peut riſquer un quart-d'heure avec des gens d'une capacité extraordinaire. Quelque petit qu'en ſoit le profit, on eſt toujours ſuffiſamment dédommagée de ſon temps & de ſon attention.

ARLEQUIN *Professeur d'amour, à visage découvert, habillé proprement à la Françoise.*

ANGELIQUE. PIERROT.

PIERROT *à Arlequin, en luy montrant Angelique.*

Tenez, voila cette creature qui n'ignore de rien. Escrimez-vous avec elle.

ARLEQUIN *aprés avoir consideré Angelique.*

Ah Ciel ! est-il possible qu'un esprit si cultivé habite une figure si negligée ?

ANGELIQUE.

Vous rendez justice, Monsieur, à mon délabrement. Mais vous n'ignorez pas que les livres & la toilette sont fort incompatibles, & que pour peu qu'on s'abandonne à l'étude, il faut renoncer à l'ajustement.

ARLEQUIN.

Vous errez dans le principe, Mademoiselle ; & je vous soutiens qu'un air dégingandé est la marque infaillible d'un merite farouche, & d'un sçavoir capricieux.

PIERROT.

Voila ce qu'on appelle, river le clou comme il faut. (*Vers Angelique,*) Dieu nous devoit cet homme là, pour vous mettre à la raison.

ANGELIQUE.

Je m'accommoderois fort de sa franchise,

Selon moy, rien n'eſt plus tuant que ces loueurs de profeſſion, qui nous brident le nez de notre merite, & qui nous font la honte de nous raconter en face tous nos talens.

ARLEQUIN.

Pour ne point abuſer du temps ſi cher & ſi précieux, oſerois-je vous demander, Mademoiſelle, quelles ſont vos occupations; quels Livres vous liſez, & de quelle maniere vos heures ſont partagées?

ANGELIQUE.

Pour vous en faire un détail exact, je vous diray, Monſieur, que je dors tres-peu.

ARLEQUIN.

Tant pis!

ANGELIQUE.

Que j'étudie beaucoup.

ARLEQUIN.

Encore pis!

ANGELIQUE.

Et que la Philoſophie eſtant ma paſſion dominante, j'ay toujours devant les yeux Seneque, Ariſtote, Socrate, ou quelque autre fameux modele de la ſageſſe.

ARLEQUIN.

Toujours de pis en pis. Hé fy, Mademoiſelle, vous ne liſez que des Autheurs à beurieres. Ces trois hommes-là que vous venez de nommer, ont plus gâté d'eſprits,

que tous les Livres du monde n'en ont façonnez.

PIERROT.

C'est pour cela que je n'y ay jamais fourré mon nez.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! que je plains le temps que vous avez perdu à feüilleter tant de vieux Bouquins !

ANGELIQUE.

Apparemment, Monsieur, vous ne venez chez moy que pour m'insulter ?

ARLEQUIN.

Je n'y viens, prodige de nos jours, que pour rendre hommage à vos lumieres, & pour vous convaincre que toutes vos sciences ensemble ne valent pas la seule chose que vous ignorez.

PIERROT.

Monsieur est franc du colier. Il vous parle avec affection.

ANGELIQUE.

Mais puisque les grands hommes vous paroissent si méprisables, oserois-je, Monsieur, vous demander à mon tour qui vous estes, & qu'elle est votre profession ?

ARLEQUIN.

Je suis, trop aimable sçavante, un Operateur infaillible pour les fractures de la raison, pour les dislocations de l'esprit, pour les entorses du bon sens, & generalement

pour tous les mauvais plis qu'un cœur peut prendre ou par ignorance ou par temperament ; c'eſt à dire en un mot, que j'apprivoiſe les humeurs farouches par la delicateſſe de mon art, & que par la douceur de mes preceptes, j'inſinuë l'amour aux ames les plus glacées.

ANGELIQUE.

Quoy, Monſieur, vous voulez perſuader que l'amour s'apprend par regles?

ARLEQUIN.

Infailliblement.

ANGELIQUE.

Que vos preceptes peuvent déterminer une ame à la tendreſſe?

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

ANGELIQUE.

Et en combien d'années faites-vous ces ſortes de miracles?

ARLEQUIN.

En deux petites leçons.

ANGELIQUE.

En deux leçons! J'avouë que je n'ay jamais eſté curieuſe : mais je la deviendrois volontiers pour...

ARLEQUIN.

Je vous entens. Vous voulez eſtre mon écoliere?

ANGELIQUE.

Pour peu qu'on aime l'étude, on eſt tou-

jours bien-aiſe d'apprendre quelque choſe de nouveau.

ARLEQUIN.

Ca, commençons par vous nettoyer l'eſprit, & par chaſſer toutes les préventions ridicules que la lecture vous a données. Car la premiere de mes maximes eſt, que l'amour & la philoſophie ſont incompatibles.

ANGELIQUE.

Suivant votre doctrine, il ne faut donc point de raiſon en amour ?

ARLEQUIN.

A vous dire vray, elle n'y ſert pas de grand' choſe. Car d'abord que notre penchant nous porte à aimer quelqu'un, tous les argumens ſont inutiles pour nous en détourner. Un ſeul mouvement du cœur a plus de credit ſur l'ame, que les galimatias de Seneque & d'Ariſtote. Vous jetterez tous ces gens-là au feu, ſi-toſt que vous prendrez gouſt à mes leçons.

ANGELIQUE.

Je ne ſçay point ce qu'il arrivera : mais je prens déja beaucoup de plaiſir à vos expreſſions, qui n'ont point cet air ſauvage que je trouve dans tous les Autheurs.

ARLEQUIN.

Fy ! ce ſont des brutaux qui n'ont jamais aimé.

ANGELIQUE.

Vous croyez donc que l'amour donne de la politesse ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que c'est une lime douce, qui use peu à peu tous les defauts ; & qu'un filet de passion donne un certain lustre au discours, une bonne grace aux manieres. Je passe bien plus avant. Je maintiens qu'une Damoiselle occupée d'une tendre amitié, en paroist mille fois plus belle & plus aimable.

ANGELIQUE.

Oh pour le coup, vous poussez la gageure trop loin. Quoy ? il seroit possible qu'une fille devinst belle à mesure qu'elle deviendroit sensible ?

ARLEQUIN.

Comme je parle à une Fille Sçavante, je ne veux que trois paroles pour vous convaincre. N'est-il pas vray, Mademoiselle, que le visage est le miroir de l'Ame ?

ANGELIQUE.

Rien n'est plus certain.

ARLEQUIN.

Ne convenez-vous pas qu'une ame ensevelie dans la froideur, communique au visage une espece de letargie ; qui rend tous les traits inanimez, & qui jette une indolence insuportable dans tout le reste de la personne ?

ANGELIQUE.

Cela me paroist vray-semblable.

ANGELIQUE.

Tout au contraire : une seule étincelle d'amour, allumée à propos dans un jeune cœur, rend l'imagination plus prompte, l'esprit plus aisé, la conversation plus animée, les yeux plus brillans, & répand sur tout le visage ce je ne sçay quoy vif & touchant, dont il est impossible de se deffendre.

ANGELIQUE *à part.*

Depuis que je suis au monde, je n'ay encore veu personne s'expliquer avec tant de facilité. (*Vers Leandre*) Vous devez avoir bien des Ecolieres, Monsieur ? Car il est peu de femmes qui n'apprennent volontiers à aimer pour devenir belles. Moy, par exemple, croyez-vous que je fusse plus aimable, si j'avois moins d'aversion pour les hommes ?

ARLEQUIN.

Je ne vous quitteray point que vous n'en soyez convaincuë.

ANGELIQUE.

Quoy, sur le champ vous m'allez faire devenir belle ? Il n'y a pas de magie, au moins, à votre doctrine ?

ARLEQUIN.

Rien de plus simple, rien de plus naturel, rien de plus ordinaire. Commencez,

s'il vous plaiſt, par vous faire apporter un de vos plus beaux habits, & tout le reſte de l'ajuſtement.

ANGELIQUE.

Volontiers. Muſcadin ?

MUSCADIN *Laquais.*

Mademoiſelle?

ANGELIQUE.

Dites qu'on me vienne habiller. (*Vers Leandre*) Mais à quoy bon, Monſieur, ce preparatif ?

ARLEQUIN.

Vous ne ſçavez donc pas que l'amour fuit les gens mal-propres, & qu'il faut eſtre ſur le bon pied pour le recevoir ?

ANGELIQUE.

Je voy bien que j'ay tres-mal employé mon temps, & que j'ignore les choſes les plus neceſſaires. (*La femme de Chambre entre.*) Toihon, habille moy. (*Elle paſſe ſon manteau, & s'habille dans le moment. Puis parlant à Leandre.*) Vous voyez comme je ſuis obeïſſante ?

ARLEQUIN.

N'oubliez pas un colier, des bracelets, & beaucoup de rubans de couleur.

ANGELIQUE.

Sans vanité, j'en ay de paſſables.

ARLEQUIN.

Il faut avec cela quelques mouches.

ANGELIQUE.

Fy! l'horrible chose!

ARLEQUIN.

Croyez conseil. Mettez-en seulement sept ou huit. Les mouches n'offensent pas la bien-seance, quand on en use moderement.

ANGELIQUE *en mettant quelques mouches.*

J'obéïray jusqu'au bout.

ARLEQUIN.

Voila ce qu'on appelle une Ecoliere du grand air!

ANGELIQUE.

Tout de bon, me trouvez-vous à votre gré?

ARLEQUIN.

Je serois d'un goût bien difficile. Prenez la peine de vous remettre dans votre fauteüil, & vous souvenez seulement qu'il faut m'écouter, me croire, & me répondre de bonne foy, suivant les mouvemens de votre cœur.

ANGELIQUE.

Serieusement, Monsieur, si j'aime, deviendray-je plus jolie?

ARLEQUIN.

Vous ne vous reconnoîtrez pas. Je m'en vais vous parler, comme feroit un homme qui auroit assez de bien, & assez de me-

rite pour vous pouvoir rechercher en mariage.

ANGELIQUE.

La fortune me touche peu, & je suis beaucoup plus sensible au merite. Ainsi, Monsieur, parlez comme de vous, & n'empruntez les sentimens de personne.

ARLEQUIN (*son chapeau à la main, & d'un ton fort respectueux*)

Puisque vos bontez previennent mon attente, & que vous permettez à mon cœur de s'expliquer de toute sa tendresse, il ne donnera point dans les hyperboles ridicules qui assaisonnent d'ordinaire les declarations des Amans : il ne luy échapera ni desespoir, ni sanglots, ni martyres....

ANGELIQUE.

Toute viande à duppe !

ARLEQUIN.

Ces grands mots ne sont mis en œuvre que pour étourdir les ames vulgaires, qui se laissent charmer de tout ce qu'elles n'entendent point. Mais l'infaillible eloquence pour persuader un esprit aussi éclairé que le vôtre, c'est la sincerité avec laquelle je rends justice à tout ce que vous valez. Je n'employe que mon estime pour meriter la vôtre.

ANGELIQUE.

C'est joüer à coup seur !

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Et s'il arrive un jour que je parvienne à l'honneur de vous plaire. Jamais vous n'éprouverez d'inegalité dans mon humeur, jamais de contrarieté dans mes sentimens, jamais de relâche dans mon ardeur.

ANGELIQUE.

Si cela eſtoit vray, Monſieur, cela ſeroit bien rare, & en meſme temps bien doux!

ARLEQUIN.

Quoy, vous me faites l'outrage d'en douter?

ANGELIQUE.

On doute volontiers d'un bien qu'on ſouhaitte.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, traitez plus favorablement ma bonne foy. Croyez que ma bouche eſt le fidelle interprete de mon cœur, & qu'aucune de mes actions ne dementira la perſeverante attache que j'auray pour vous le reſte de ma vie.

ANGELIQUE.

Quoy? ſi j'eſtois votre femme, vous m'aimeriez toujours?

ARLEQUIN.

Que vos ſcrupules ſont cruels! Ouy, charmante Ecoliere, je vous aimeray toujours. Mais vous n'ignorez pas que de

tous les supplices, le plus cruel est celui d'aimer seul. A mon exemple, votre cœur deviendroit-il sensible? & pourrois-je me flater d'autant de tendresse que je vous en promets? Ma belle, vous détournez vos yeux Vous ne me répondez rien. Ah! sans doute, ma leçon commence à vous ennuyer!

ANGELIQUE.

Tout au contraire, Monsieur, je m'apperçois que j'en profite peut-estre trop, & que mon silence répond assez juste à ce que vous me demandez. Toinon?

TOINON.

Mademoiselle?

ANGELIQUE.

Apportez mon miroir. (*Aprés s'estre regardée, & faisant un grand soupir de joye, elle se tourne vers Leandre, & luy dit tendrement :* Ah le bon Maître!

ARLEQUIN.

Serois-je assez heureux...

ANGELIQUE.

Vous estes assez heureux pour m'avoir tenu parole. Ouy, je conviens de bonne foy, que je suis plus jolie dés la premiere leçon. Quand me viendrez-vous donner la seconde?

ARLEQUIN.

Votre heure sera la mienne.

ANGELIQUE.

Hé bien, revenez demain matin.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers.

ANGELIQUE.

Non, non, Monſieur. Ce ſoir, s'il vous plaiſt.

ARLEQUIN.

Encore mieux.

ANGELIQUE.

Ou bien, ſi vous vouliez, à l'iſſuë du dîner. Enfin, vous ne ſçauriez revenir trop toſt : pourveu que vous me teniez ce que vous m'avez promis.

ARLEQUIN.

Le temps vous en fera éprouver mille fois davantage.

ANGELIQUE.

Adieu, Monſieur, juſqu'a tantoſt. Mais ſoyez ponctuel, au moins.

ARLEQUIN.

Pourrois je negliger une ſi belle & ſi bonne Ecoliere? Ah l'heureuſe leçon! Amour, ſeconde-moy juſqu'au bout. (*Il ſort.*)

ANGELIQUE *à Toinon.*

Toinon?

TOINON.

Mademoiſelle?

ANGELIQUE.

Dis moy, de bonne foy. Comment me trouves-tu?

TOINON.

Ah, Mademoiſelle, vous eſtes charmante ; & je ne vous ay jamais veu ſi belle.

ANGELIQUE.

Allons, Toinon, jettes-moy tous ces diantres de Livres-là par la feneſtre, ou fais-en ton profit.

TOINON.

Mademoiſelle, eſt-ce quelque vapeur qui vous prend ?

ANGELIQUE.

Que tu és beſte, avec tes vapeurs ! Aprens que l'étude m'avoit gâté le tein, & que ſans le ſecours de cet honneſte homme qui ſort, j'allois devenir laide comme un hibou. C'eſt lui qui remet mon viſage ſur pied.

TOINON.

Le bon Dieu le conſerve ! Mademoiſelle, s'il vouloit avoir cette charité-là pour moy....

ANGELIQUE.

Voila qui eſt fait, je l'épouſe ce ſoir. Il me fera belle ; il m'aimera toujours : N'eſt ce pas pour eſtre heureuſe ? Oh, Mademoiſelle ma ſœur, avec votre bravoure, vous ne tenez pas encore les cinquante mille écus de mon Oncle. Il faut avouer que j'aurois eſté bien ſotte de m'enfermer le reſte de mes jours avec Seneque & Iſocrate. A ce que je voy, la vraye ſcien-

te d'une femme, c'eſt d'eſtre belle. L'étude & les Livres ne ſervent qu'à la rendre inſupportable.

SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN MERCURE GALANT.

ARLEQUIN EN MERCURE, raconte pluſieurs nouvelles à Jupiter, parmy leſquelles ſont les ſuivantes:

DES ANTIPODES.

CEs gens-là ſouhâiteroient avec impatience de ſçavoir, ſi c'eſt eux, ou ſi c'eſt nous qui vont la teſte en bas, & les pieds en haut.

DE BARBARIE.

Le Sultan Barbet, Quatriéme du nom, ſurnommé le Barbu, a défendu à tous Barbiers, de quelle qualité & condition qu'ils

soient, de raser la barbe aux Eunuques de son Serail, à peine d'estre mis entre les mains du Sieur Barbeau le Questionnaire, & mourir dans l'eau froide.

DE PARIS.

Un Sergent au Chastelet, a presenté Requeste, à ce qu'il soit défendu aux Comediens Italiens de ne plus joüer son nez à la Comedie. Il a voulu engager la Communauté d'intervenir pour prendre son fait & cause : mais elle n'a pas voulu; parce qu'il n'y a point de Sergent qui ait le nez fait comme luy.

D'ESPAGNE.

Ces jours passez, dans une Feste de Taureaux un homme s'estant presenté pour combattre un Taureau extrémement furieux, on fut étonné de voir ce Taureau humilié devant luy; & comme on cherchoit la cause d'un effet si prodigieux, on sçut que cet homme estoit marié à une femme d'humeur galante, & que sa teste étant mieux armée que celle du Taureau, cet animal luy avoit témoigné son respect & sa soumission.

PLAIDOYE'

EN FAVEUR DES PETITS Plutons, Orphelins par la mort de leur Pere le Diable : Contre Proserpine leur Mere.

ARLEQUIN *plaidant.*

L'Emphase & l'Exorde estant presque toujours l'ornement d'une méchante cause ; j'entre à corps perdu dans la mienne, & m'écrie d'un ton piteux & melancolique : Le diable est mort. Est-il rien de plus surprenant ? Le diable a fait un Testament : Est-il rien de plus libre & de plus ordinaire ? Le diable m'en fait l'executeur: Que pouvoit-il faire de plus judicieux ? Sa diablesse de femme dispute le Testament : Quelle malice : Grippimini luy preste son secours : Quelle friponnerie ! Deux grands moyens dans cette cause : La méchanceté d'une femme ; la friponnerie d'un Procureur. Hesiterez-vous, Messieurs, à prononcer sur ces deux chefs ? Rien de plus méchant qu'une femme: L'experience vous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un Procureur : Il faut n'avoir jamais plaidé pour en disconvenir. Grippimini, Mes-

ſieurs, Grippimini. ... ſon nom fait ſon portrait. Je paſſe au détail de ma cauſe.

Feu le diable d'affreuſe memoire, voulant mourir en bonne odeur, & laiſſer à ſa famille des marques de ſon naturel & de ſa tendreſſe, a fait un Teſtament: mais un Teſtament vêtu & revêtu de toutes ſes formes. A l'égard du Teſtateur, il eſtoit d'âge competant. Il eſtoit maître de ſes biens, de ſes volontez & de toute diablerie. Quant au Teſtament, n'y a-t-il pas mis tous les ingrediens neceſſaires pour le rendre valable & ſolennel? Ignoroit-il la chicane, luy qui l'a miſe dans le luſtre où nous la voyons aujourd'huy? Apprehendoit-il la ſurpriſe des Procureurs & des Avocats, luy qui leur fournit tant de moyens pour aſſaſſiner la Juſtice du fond, par la rigueur de la Forme, & pour ſauver, quand bon leur ſemble, l'irregularité de la Forme par le ſeul merite du fond? Pouvoit il pecher contre les Loix & la Coutume, luy qui les fait par tout interpreter à ſon gré? Se défioit il de ſon credit parmy les Juges, luy qui les corrompt trop ſouvent par les ſollicitations & par l'intereſt? Ah, Meſſieurs, Pluton n'eſt pas un diable manchot dans les affaires. C'eſt un pere équitable, qui veut que ſes enfans faſſent du mal à tout le genre humain, ſans que le genre humain leur en puiſſe rendre. C'eſt un pere

furpris par la mort, & preffé par l'amitié, qui épanche fur fes enfans en expirant, tous les crimes dont ils doivent eftre capables. Beau naturel, Meffieurs ! Belle tendreffe !

LE JUGE.

Mercure, venons au fait. Le Teftament eft il en bonne forme ?

ARLEQUIN.

Je le foutiens, Meffieurs, bon & dans la forme, & dans la matiere. C'eft un Teftament écrit fur la peau du plus malin diable qui ait jamais efté corroyé. Teftament écrit fur la peau d'un diable blanchi dans l'ordure & dans la chicane ! Le diray-je, Meffieurs ? C'eft un Teftament écrit fur la peau d'un Greffier. Quand le menfonge & la calomnie voudroient noircir cette verité, les griffes feules dementiroient la calomnie & le menfonge. (*Il montre une peau qu'il tient dans la main, aux quatre coins de laquelle font quatre griffes de fer blanc, & fur laquelle eft écrit le Teftament.* (La Loy, Paragraphe 7. Digefte 15. femble n'avoir efté faite que pour notre efpece, *Ex ungue leonem.* C'eft à dire, Meffieurs, que le lyon fe connoift par l'ongle, & le Greffier par la griffe. Venons à la forme. Le Teftament dont il s'agit eft entierement écrit & paraphé de la main du deffunt : premiere formalité. Il eft reconnu

pardevant deux Notaires, au desir de la Coutume de Paris : autre formalité. Mais, Messieurs, ce qui fait la validité du Testament olographe, & ce que je vous prie tres-humblement de remarquer, c'est que le deffunt fait mention expresse de l'institution d'heritier, qui est formelle au corps du Testament. J'épuiserois le Code & les Pandectes, si...

GRIPPIMINI *l'interrompt brusquement.*

ARLEQUIN.

Laissez, laissez, Grippimini, hé laissez. Voila qui est admirable ! un Procureur interrompre un Avocat à l'Audience ! En verité, Messieurs, je n'y concois plus rien... Il parlera encore ? Hé laissez, laissez. Contentez-vous de tourmenter les gens dans votre étude, & ne nous venez pas ïcy incommoder en plaidant. Puisque ces Messieurs me font l'honneur de m'entendre, c'est bien la moindre chose que vous vous taisiez quand je parle ! Je ne vous ay point interrompu, moy, je vous ay bien laissé parler. (*Il reprend le fil de son discours.*) J'épuiserois le Code & les Pandectes, si je rapportois icy tous les textes qui parlent de testament. Aussi bien nos Loix ne sont que trop usées depuis le temps qu'elles servent en de pareilles contestations. Quelqu'un me dira peut-estre, que les quatre

Plutons pour qui je parle, sont issus *ex damnata conjunctione*. Ah de grace, Messieurs, n'agitons point cette perilleuse question. Vivons vous & moy dans la bonne foy sur ce Chapitre. Combien les Souverains perdroient-ils de sujets, si tous les enfans de leur Royaume n'estoient faits que par ceux qui ont droit d'en faire ? Combien y auroit-il de successions vacantes, s'il ne se trouvoit des amis charitables qui portent des heritiers dans les familles qui en ont besoin ? Mes pupilles sont venus *constante matrimonio*. Voila, Messieurs, ce qui établit leur estat & le vôtre. Voila ce qui décide du repos public ; & voila ce qui m'acharne à soutenir le Testament. Quoy? pour favoriser l'avarice d'une veuve, vous laisserez courir sur la terre habitable les petits Plutons comme de pauvres diables ? Auriez-vous la conscience de les voir sans train & sans équipage, eux qui font rouler tant de monde à Paris? *Non feram, non patiar*. Puisque leur Pere me les a confiez, je veux qu'ils entrent de bonne grace dans le monde, & qu'ils y paroissent comme des diables de leur qualité. J'établiray l'aisné auprés des femmes, & le rendray si complaisant & si persuasif, qu'elles publieront par tout qu'il a de l'esprit comme un diable. Je mettray le second avec des Gens d'affaires, les Usuriers, & les Marchands;

afin qu'il ſoit un diable de tout métier. Le troiſiéme ſuivra le Barreau, & ne frequentera que les Procureurs pour eſtre quelque jour un diable en procez. Je jetteray le quatriéme dans l'Epée, où je prétens qu'il faſſe le diable à quatre. C'eſt de cette maniere qu'un Tuteur honneſte homme doit veiller à l'établiſſement & à l'éducation de ſes mineurs. Je conclus, à ce qu'il vous plaiſe debouter Grippimini de ſa demande, & le condamner à une violente reparation pour certains mots de frippon, que je retorque contre luy, avec ce bel axiome de Pytagore. *Procul hinc, procul eſtote profani. Pares cum paribus. Odi profanum vulgus. Dixi.*

SCENES FRANCOISES DE LA CAUSE DES FEMMES.

SCENE *DU MORE.*

ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN *en More.*

ARLEQUIN *à Isabelle.*

UN Page de mes amis m'ayant fait connoître, Mademoiselle, que votre équipage abboyoit aprés un More, j'aurois fait conscience de tarder plus long-temps à vous venir offrir mes petits services.

ISABELLE.

Que sçais-tu faire mon enfant ?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal, selon l'occasion.

ISABELLE.

Tu as de l'esprit à ce que je vois ?

ARLEQUIN.

C'en eſt une bonne marque, de chercher à demeurer auprés de vous.

ISABELLE.

Puiſque tu ſçais dire des douceurs, tu entens bien apparemment; quand on te parle par ſignes?

ARLEQUIN.

Aſſurément, Mademoiſelle. Si-toſt que je vois qu'on fouille dans la poche, je m'imagine toujours que c'eſt pour me donner de l'argent.

ISABELLE.

Vien ça, More; c'eſt qu'il ne m'arrive preſque jamais de parler à mes gens: Je craindrois trop de me ſouiller par leur entretien. C'eſt ce qui fait que je ne reçois perſonne à mon ſervice, qui n'explique à point nommé tous les ſignes dont je puis m'aviſer; & juſqu'au plus petit laquais, je demande une intelligence parfaite de toutes ſortes de geſtes & de grimaces.

ARLEQUIN.

Ah pour les grimaces, j'y ſuis grec, ou peu s'en faut. J'ay ſervi ſans contredit les premiers grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me ſuis le plus perfectionné, c'eſt chez deux jeunes Abbez qui me prirent à tour de rolle à leur ſervice: Ah la belle école pour un valet!

ISABELLE.

Tu en es donc fort bien sçavant?

ARLEQUIN.

Diable, ce n'est pas sur le pied de laquais que vous devez me regarder. En cas de besoin, je vous servirai joliment de femme de chambre.

ISABELLE.

Ta capacité s'étend-elle jusques là?

ARLEQUIN.

Hé, je crois que quand on a servi des Abbez, on sçait & au delà, tout ce qu'il faut faire auprés des femmes.

ISABELLE.

Quelle est la chose où tu reussis le mieux?

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiselle, c'est dommage que vous n'ayez tant soit peu de barbe, vous avoüeriez bien-tost qu'il n'y a point de trait d'arbaleste que je ne surpasse en vitesse, quand j'ay le rasoir à la main.

ISABELLE.

Le folâtre! Sçais-tu faire de la paste pour les mains?

ARLEQUIN.

Voila une chose fort difficile! Pendant tout le temps que j'ay demeuré avec le Chevalier Faquinet, il ne s'est point servi d'autre paste que de la mienne. Il me disoit quelquefois que toutes les femmes de sa connoissance, (& cela alloit bien à la moi-

tié de Paris,) usoient d'une paste qui les desséchoit d'une maniere qu'on eust pris leurs bras pour des bâtons de cotteret. Pour la mienne, elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à un homme de quatre-vingt dix ans.

COLOMBINE.

Cela est admirable.

ARLEQUIN.

Je fais encore un certain syrop qui emporte en un clin d'œil le plus fin reseau que la petite verole la plus endiablée puisse travailler de gayeté de cœur sur un visage; & je compose de certains fards qui sont à l'épreuve de l'air, du Soleil, de la pluye, & des baisers mesme appliquez par des Flamans.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Voila un tresor, Mademoiselle!

ARLEQUIN.

J'ay en main cinq ou six vieilles de qualité & des plus dégoutantes, qui feront foy qu'elles ne payent plus que demie pension à de jeunes cadets, depuis qu'elles se frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir decrepites l'une & l'autre, pour vous donner le plaisir de voir vos deux teins savonnez de ma façon.

COLOMBINE.

Nous nous passerons bien de cela.

ARLEQUIN.

S'çavez-vous que c'est moy qui ay donné l'invention d'un certain petit instrument d'yvoire ou d'acier, que j'appelle à bon droit le furet des Nouveautez, & la sentinelle ordinaire du Theatre? Malpeste, il n'y a rien de plus souverain contre les Comedies à la glace. Cela est si vray, qu'un Acteur a beau paroître vestu comme un Amadis; apostropher superbement la mort, & morguer les destinées au plus juste; sans respect de sa perruque & de son cimeterre à la Romaine, dés qu'il commence à m'assoupir, je luy coupe rasibus la parole, & s'il fait mine seulement de broncher, je reçois bien-tost main-forte de vingt écots des plus glapissans, qui escortent sans misericorde le pauvre diable de Comedien jusques sur les frontieres du Theatre.

COLOMBINE.

Il est trop divertissant!

ARLEQUIN.

Croiriez vous, à me voir, que je me mesle aussi de faire des Vers?

COLOMBINE.

Dis la verité. Combien te valent par an les Menuets du Pont neuf?

ARLEQUIN.

Fy, ma mie! Cela est bon aux Invalides du Parnasse, de s'amuser à des vaudevilles. Vive la Satire, morbleu, c'est là où je m'at-

tache uniquement. C'est le Thermometre de la raison, & la bequille du bon sens estropié.

ISABELLE.

N'as-tu point fait encore quelque Critique considerable ?

ARLEQUIN.

Ma foy, je fais grace a bien des sots, depuis que je m'occupe à clouer une Preface à un ouvrage fort patetique dont un de mes confreres menace le public.

ISABELLE.

Comment le nomme t-on, cet ouvrage patetique ?

ARLEQUIN.

Les Aphorismes d'Hypocrate en vers Burlesques.

COLOMBINE *en riant.*

Les Aphorismes d'Hypocrate en vers Burlesques? Ah! ha! ha!

ARLEQUIN.

Pour moy, comme je ne veux pas me brouiller avec l'Academie, je ne produis pas un iota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modestie me fasse moisir deux petites pieces que j'ay en poche, je vais les mettre un peu à l'air : ça, gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles?

COLOMBINE.

Que sçais tu si l'on est d'humeur à t'écouter ?

ARLEQUIN.

Voicy pour vous mettre en gouſt. (*Il lit*) Recette pour avoir à coup ſeur des enfans.

ISABELLE.

Ah Colombine, quelle abſynthe pour nos oreilles ! J'entrevois là dedans une cohuë d'obſcenitez.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que ce titre ne parle pas aſſez François ? Voicy quelque choſe de plus

ISABELLE *en luy arrachant la piece des mains, & la donnant à Colombine.*

Vois viſte, Colombine, ſi cela eſt au niveau de la pudeur ?

COLOMBINE.

Bon ! Ne faut-il pas s'accommoder au temps ? (*Elle dit :*)

PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU, ou le portrait fidelle des Paſſe-volans de la Galanterie.

Aujourd'huy que le ſexe aiſément s'accommode
Des gens qui ſçavent badiner ;
On ne doit pas trop s'étonner
Si les Abbez ſont à la mode.
Car, qu'eſt-ce qu'un Abbé dans le temps d'apreſent?
C'eſt un ſurtout de bagatelles,
Un tiſſu de chanſons nouvelles,
Un petit cocquet tout plaiſant.
Qui ſçait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiere;
Careſſer ſon petit colet,
Tourner ſon caſtor de maniere

Qu'il fasse toujours le godet.
Entendant sur tout à merveille;
A laisser entrevoir un petit bout d'oreille;
A se mordre de temps en temps
Par maniere de passe temps
Une lévre qu'il tâche à rendre plus vermeille.
Affectant de rire de tout
Pour montrer qu'il a les dents belles.
Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles;
Pour avoir le plaisir de les pousser à bout.
En garde dans les Tuilleries,
Pour éviter un pied prest à crotter le sien:
Faisant son cours aux Comedies:
Où, soutenant à l'aise un doucereux maintien,
Son œil voltige autour des Actrices jolies,
Et les bas ne luy coûtent rien.
Voila de legers traits de la delicatesse
Où nos petits colets sont presque tous tombez;
Avoüons donc que la mollesse
Est l'appanage des Abbez.

COLOMBINE *aprés avoir lu.*

Cela s'appelle un laquais universel.

ARLEQUIN.

Fy, ma mie, avec ton laquais! Je prétens bien estre l'homme de chambre de Mademoiselle.

ISABELLE.

Sur quel pied prétens tu entrer chez moy?

ARLEQUIN.

Sur quel pied? Ma foy, sur l'un & sur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages?

ARLEQUIN.

Je gagnois chez le Partisan d'où je sors cinquante écus, sans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin, & po.u. siffler des linottes.

ISABELLE.

Pourquoy en es-tu sorty ?

ARLEQUIN.

Pour de petites niaiseries, des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Mon Maître s'imaginoit que j'estois d'humeur à me laisser cajoller par sa femme, parce qu'un jour en revenant de la Douane, il la surprit qui me donnoit de petits soufflets.

COLOMBINE.

Cela estoit dangereux, au moins.

ARLEQUIN.

Moy donc voyant qu'on me mettoit dehors, j'en voulus sortir; & c'est à cette sortie bienheureuse que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à votre serviteur.

ISABELLE.

C'est bien mon dessein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere, & sçavoir le nom du Partisan, pour s'aller enquerir de toy. Où loge-t-il ?

ARLEQUIN.

Dans la ruë de la Femme ſans teſte, Madem oiſelle.

ISABELLE.

Il ſe nomme ?

ARLEQUIN.

Monſieur Tirepartout, Mademoiſelle.

ISABELLE.

C'eſt aſſez, mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantoſt.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Mademoiſelle.) *A Colombine*,) Adieu bonne piece. (*En revenant vers Iſabelle*) Si par hazard on vous alloit dire chez ce Partiſan, que j'ay la main ſubtile, je vous prie de croire que je ne ſuis pas homme a ſuivre les mauvais exemples.

ISABELLE.

Que cela ne t'inquiete pas. Je vais parler de toy à mon pere.

ARLEQUIN *à Colombine*.

A tes heures perduës, cinq ou ſix douzaines de ſoupirs pour le pauvre More ?

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.

SCENE

DU BARON.

ARLEQUIN *déguisé en Baron.*
COLOMBINE, ISABELLE.
ARLEQUIN *en entrant, & se tournant du côté d'où il est sorty.*

HOla, hé, la Sauſſaye : Qu'on aille dire à la vieille Marquiſe, que je l'envoyeray paître, ſi je n'ay mon quartier avant la fin de la ſemaine. Faites ſçavoir à la Preſidente, que je prens demain des pilules Je la diſpenſe de me venir voir de tout la matinée.

COLOMBINE *à Iſabelle.*

Vous voyez bien que je ne me ſuis pas trompée ?

ARLEQUIN *après avoir regardé quelque temps Iſabelle.*

Ouy, Mademoiſelle, la Renommée ne m'a point ſurfait, en me cornant aux oreilles, que vous eſtiez le plus joly tendron du monde.

ISABELLE.

Voila, Monſieur, une ſurerogation d'encens, qui échaperoit à peine à la complaiſance la plus prodigue. Venez-vous

icy de guet à pend pour assieger ma simplicité ?

ARLEQUIN *en s'asseyant.*

Non, j'y viens pour me faire haïr. Je ne vois plus les femmes sur un autre pied.

ISABELLE.

Vous n'apprehendez-pas, Monsieur, d'estre pris au mot ?

ARLEQUIN.

Franchement, je suis assez seur de mon petit fait auprés du sexe; & j'en enrage. Il faut estre né sous une étoile bien detestable, pour estre aimé aussi generalement que je le suis !

ISABELLE.

On plaindroit les gens à moins.

ARLEQUIN.

Avoüez, entre nous, que les femmes sont devenuës bien folles depuis un temps. J'ay beau prendre tous les devants chez elles pour les dégoûter de moy; je crois; Dieu me sauve, qu'elles sont ensorcelées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue !

ARLEQUIN.

Je suis peut estre l'unique Gentilhomme de France, qui ne fait rien perdre à mes gens; & j'ay le malheur de ne pas trouver un pauvre diable qui veüille entrer

à mon

à mon ſervice. En devineriez-vous la raiſon ?

COLOMBINE.

C'eſt apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos belles.

ARLEQUIN.

Bon ! Eſt-ce que je fais jamais réponſe ? Sur ce pied-là, j'aurois dequoy employer quatre Secretaires, & pour le moins autant de Poſtillons.

COLOMBINE.

Il faut donc que vous ayez la reputation de maltraiter vos gens ?

ARLEQUIN.

Encore moins. Je n'ay pas le naturel violent : je n'ay aſſommé que trente ou quarante Laquais en ma vie.

COLOMBINE.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que les gens ſont miſerables avec moy. Ils ne ſçauroient faire un pas ſans que quelque Emiſſaire de Coquettes ou de vieilles ne les vienne tirer par la manche, pour leur dire : Ah, mon Dieu, que vous avez un joly homme de Maître ! Ma Maîtreſſe ſe donneroit à tous les diables & de grand cœur, pour avoir un teſte à teſte avec luy. C'eſt une fatigue enragée de ſe voir tirailler à chaque pas qu'on fait ; & les valets me demandent cin-

quante écus d'augmentation de gages, ſeulement pour faire rentraire toutes les manches qu'on leur déchire à mon ſervice. Je vois bien qu'il faudra que je me ſupprime un de ces jours, pour rendre la liberté à toutes les femmes.

ISABELLE.

Mais avez-vous la dureté de laiſſer ſouffrir le pauvre ſexe, ſans luy enſeigner du moins quelque remede contre les feux que vous luy cauſez ?

ARLEQUIN.

Hé, comment diable ſuffire à panſer toutes celles qui ſont folles de moy ? Je mets en fait qu'on meubleroit vingt Hopitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a cauſé la jauniſſe.

COLOMBINE.

Ho, pour cela, Monſieur le Baron, vous eſtes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN *à Iſabelle en luy paſſant la main ſur le genoüil.*

Ah, ma belle Enfant, le peſant fardeau que d'avoir trop d'eſprit ! Les Medecins m'ont menacé que je ne mourray jamais que d'une repletion de merite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là, vous ne devez gueres apprehender la mort.

ARLEQUIN.

Il y a pourtant 20.ans que je ſerois à tous les

diables, ſi je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir, que je n'aye entierement dégoûté les femmes des Partiſans.

COLOMBINE.

Des Partiſans ! Vous vous mocquez. Ce ſont des gens tres-polis & fort conſiderez dans le monde. On leur adreſſe tous les jours des Epîtres dedicatoires.

ARLEQUIN.

Fy ! c'eſt qu'il n'y a plus de police dans la Poëſie : l'empire des Lettres va de droit fil à l'Hopital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins, je plante à toutes les Entrées du Parnaſſe, cinq ou ſix Mouchars du bel eſprit, qui arreſtent impitoyablement tous ces Panegyriques de contre-bande qui mettent l'honneur des Muſes à l'encan, & font paſſer Apollon pour le Meneſtrier de la Doüanne.

ISABELLE.

Tout franc, il y a long-temps que la Poëſie crie aprés une telle reparation.

ARLEQUIN.

Laiſſe-moy faire : J'appaiſeray bien-toſt ſes cris. Mais j'ay bien un autre deſſein en teſte.

ISABELLE.

Le peut-on ſçavoir ?

ARLEQUIN.

C'eſt que comme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit, & que je n'ay pas aſſez de chambres garnies pour

ſes loger, je veux du moins que ceux à qui je cederay mes pretentions, ſoient tenus de me faire foy & hommage ; & cela ſans préjudice de mes autres droits : Car je ne réponds pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galoper ſur leurs terres.

COLOMBINE.

Cela s'en va ſans dire.

ARLEQUIN.

Avoüez, mes pauvres enfans, que votre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ça, ça, j'ay pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux, de me venir ſauter au cou.

ISABELLE.

Vous n'y ſongez pas, Monſieur le Baron. Les conqueſtes ſi aiſées ne ſont pas d'honneur.

ARLEQUIN.

Hé, teſte-bleu, c'eſt bien de l'honneur qu'on s'embaraſſe en ce temps-cy ! Quand j'aime, je ſuis fougueux en diable : Je n'ay pas la patience de mettre pour en venir à mon but, aucun levrier d'amour en campagne ; & s'il n'y avoit que moy, tous les courtiers de la galanterie mourroient de faim. Auſſi bien, qu'en ay-je affaire, moy, que les belles n'ont pas accoutumé de faire ſoupirer un moment à credit ?

COLOMBINE.

C'eſt à dire que vous payez ſi bien,

qu'on ne vous ſçauroit rien refuſer.

ARLEQUIN.

Nenny, de par tous les diables, nenny; Il ne m'a jamais coûté un liard pour réüſſir auprés des femmes. Voila encore une marchandiſe bien rare, pour obliger un honneſte homme à mettre la main à la bourſe. Je pretens que le ſexe m'en doit de reſte, quand je m'abbaiſſe à l'aimer gratis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne pouſſeroient pas la generoſité ſi loin.

ARLEQUIN.

Je le ſçai de reſte: Mais ſi j'allois faire le cruel, les Cordiers deviendroient trop riches. Il faut bien cimenter la tendreſſe des belles par un peu de facilité, & ne pas rabrouer de plein ſaut les vertus commodes, qui cherchent à capituler de bonne heure avec notre merite.

COLOMBINE.

Monſieur le Baron a l'ame belle. Il ne ſe plaiſt point à faire des malheureuſes.

ARLEQUIN.

Malepeſte, je n'en fais que trop. Mais quoy, on ne ſçauroit eſtre par tout. Ah l'aſſommante choſe que le merite! Si cela continuë, je vais faire penſion à des gens pour me décrier.

ISABELLE.

Cela ne ſervira qu'à vous mettre plus en credit.

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible ?

ISABELLE.

Aſſurement.

ARLEQUIN.

Oh bien, Paris peut donc ſe hâter de venir en mon Hotel, pour y recevoir mes adieux. A moins que la Ville ne s'engage pardevant Notaires, à me fournir un ſecret pour eſtre moins couru des belles, dés demain je prens la poſte, pour aller ſubtiliſer les habitans du païs de la Garonne. (*à Iſabelle en la voulant embraſſer*) Va, mon petit Bouchon, ne te deſeſpere pas. Je ſuis touché de ta tendreſſe. Il ne tiendra pas à moy que....

ISABELLE.

Doucement, Monſieur le Baron. Les manieres de Cour ne ſimpatiſent point avec les miennes.

ARLEQUIN *la voulant embraſſer de force.*

Eſt-ce qu'on refuſe quelque choſe aux gens de ma qualité ? Allons, qu'on me tende le bec inceſſamment. La friponne en a mardy plus d'envie que moy.

ISABELLE.

Ah le ridicule homme ! je n'y puis plus

tenir. Sauvons-nous, Colombine.

ARLEQUIN.

Elles s'en vont ! Hola, chut, ſt, ſt. (*Il siffle*) Elles font la ſourde oreille. Tant pis pour e .es. Ma foy, elles y perdront plus que moy.

SCENE DE LA COMTESSE.

ARLEQUIN *déguiſé en Comteſſe.*

ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *en entrant, à ſon Laquais.*

OH, oh, diable, Monſieur l'éveillé, vous eſtes curieux ! A quelle école avez-vous appris à lever ſi haut les juppes d'une Comteſſe ? Le public a-t-il quelque droit ſur ma peau, pour l'éventer comme vous faites ? Que cela vous arrive une autre fois ?

LE LAQUAIS.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, de faire en ſorte qu'on puiſſe remarquer que vous avez un beau gras de jambe ?

ARLEQUIN *luy donnant un soufflet.*

Te tairas-tu, pendart? veux-tu me faire affront?

COLOMBINE *à Isabelle.*

La plaisante idole de Comtesse!

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ah, Mademoiselle, la maudite engeance que les valets! Vous me voyez le visage tout en feu. Ce n'est pas de fard, au moins: car je ne mesle jamais de clinquant avec du bon or. Mais un de mes coquins vient de m'échauffer d'une violence, d'une violence, que le compliment que je vous destinois m'est tombé des mains.

ISABELLE.

Vous n'avez pas perdu grand' chose, Madame, si j'estois la matiere de...

ARLEQUIN.

Comment, pas grand' chose, Mademoiselle? La peste m'étouffe si je ne donnerois mon Comté pour r'attraper ce que j'avois à vous dire. (*Il se campe sur un fauteüil*) Attendez... Je crois que j'y suis. Le tintamare de diable, Mademoiselle, que votre humeur alaigre fait dans le quartier, n'a pas permis à la Comtesse de Merlet de vivre plus long-temps dans l'indigence de votre veuë, & l'ignorance de vos plaisirs.

ISABELLE.

Vrayment, Madame, je suis confuse de la peine que vous prenez. C'estoit à moy de

vous prévenir, par toutes sortes d'endroits. Que je sçay mauvais gré à mon Etoile de m'avoir laissé ignorer jusqu'icy votre demeure !

ARLEQUIN.

Et quand vous l'auriez sceuë, ma petite Mignonne : A quelle heure me rencontrer chez moy ? Suis-je de taille à demeurer un moment en place ? C'est à faire à des Poupées comme vous, à garder la chambre comme des accouchées. Pour moy, je suis à toute heure par voye & par chemin. Il n'est saison si déterminée qui me puisse retenir : J'affronte en plein midy les incongruitez du plus ardent Soleil. Il y paroist assez à mon tein, sans que je le dise.

ISABELLE.

Vous voulez, Madame, apparamment vous attirer un compliment ?

ARLEQUIN.

Bon ! j'attens bien aprés cela pour vivre ? Cela est bon à des petites mijaurées, qui mettent toujours quelque mot en avant, pour le faire relever à leur avantage. Je pensay ces jours passez colleter un jeune Abbé, qui faisoit assaut de complimens avec une petite Precieuse, qui vous ressembloit comme deux gouttes d'eau. Car je ne vois rien de plus extravagant, que la conduite de la plufpart des femmes. Elles

ſont bien plus graſſes, quand quelque oiſif de la Cour vient leur dire dans un temps de pluye: En verité, Madame, vous faites honte à la lumiere : Le Soleil ſe cache prudemment, de peur d'eſtre obligé d'appeller vos yeux en duel. Un autre fat vous viendra dire : Madame, votre conſcience oſe-t-elle dormir en repos, quand vous avez à faire tant de reſtitutions ? Vos lèvres ont dérobé le vermeil du corail ; vos yeux le feu du ſoleil, vos dents la blancheur de l'albâtre, & votre tein celle des lys. Dieu me damne, il faudroit avoir de furieux reſervoirs de complaiſance, pour applaudir de ſang froid à une telle multiplicité de ſottiſes.

ISABELLE.

C'eſt pourtant là, Madame, le manege du grand Monde.

ARLEQUIN.

C'eſt que le grand monde, eſt un grand cheval. A propos de cheval, votre pere ſonge-t-il à vous marier ?

ISABELLE.

Cela ne preſſe pas, Madame.

ARLEQUIN.

Comment de par tous les diables, cela ne preſſe pas ? Eſt-ce que je ne ſçai pas les petites neceſſitez du ſexe ? J'ay eſté fille, peut-eſtre, en mon temps ; & l'on fit bien de me marier de bonne heure : Car dés

l'âge de douze ans, je commençois déja à quitter la poupée, pour m'attacher au solide.

ISABELLE.

Il falloit donc, Madame, que votre esprit vous fist envisager les choses d'un autre biais que moy.

ARLEQUIN.

Malepeste, c'est bien l'esprit qui agit dans ces occasions ! C'est bien là où le bas blesse ! Attendez à cinquante ans à me parler de l'esprit des femmes : encore à cet âge-là, veulent-elles faire la leçon aux jeunes sur le bel article.

ISABELLE.

Cela est bien juste, Madame, puis qu'elles ont plus d'experience.

ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours, que de vieilles carognes avec un tein de betterave, osent empieter sur nos droits, & attenter sur nos meilleures pratiques. J'ay fait un serment que la premiere de ces vieilles medailles qui me tendra la jouë, je la lui choqueray si rudement, que je lui écacheray son surtout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuse qui tombera la premiere entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça, pucelle de haut goût, serez-vous

encore bien des façons pour vous ouvrir à moy ſur vos demangeaiſons d'eſtre mariée ?

ISABELLE.

Il faudroit, Madame, que je les euſſe auparavant, ces demangeaiſons.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'eſt moi qui les auray pour elle ! Encore un coup, faut-il faire tant l'enfant ? Eſt-ce qu'on ſe cele rien entre femmes ?

ISABELLE.

Voulez-vous m'engager, Madame, à vous dire des fauſſetez ou des ſottiſes ?

ARLEQUIN.

Vrayment vous y ſeriez bien venuë, à me dire des ſottiſes ! Des ſottiſes à la Comteſſe de Merlet ! La Comteſſe de Merlet eſt bien femme à ſouffrir des ſottiſes ! Afin que vous l'entendiez, ma maiſon n'eſt ni plus ni moins qu'un cloître. Je voudrois qu'un valet eût eu la hardiſſe de prononcer ſeulement le mot de Pardy devant moy : Je me donne au diable s'il boiroit du vin de plus de ſix mois. Il faut tenir la bride courte aux domeſtiques ſur le chapitre de l'honnêteté ; & c'eſt là ma principale occupation.

ISABELLE.

Elle eſt digne de vous, Madame.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas qu'on diſe à la Cour, que ma maiſon eſt une maiſon d'ordure. Il ne faudroit qu'un étourdi, qui s'allaſt aviſer de conter quelque folie à quelque écervelée, que cette folie fût écoutée, & qu'elle attiraſt quelque autre folie : En voila aſſez pour diſloquer la reputation de la maiſon la plus reguliere. Pour obvier aux inconveniens, je ne me ſers depuis un temps que de laquais au deſſous de douze ans.

ISABELLE.

Vous faites voir en tout, Madame, une conduite admirable.

ARLEQUIN.

J'eſtois bien embaraſſée pour les Cochers : car on ne les ſçauroit prendre ſi jeunes. Mais j'ay jugé que le commerce des chevaux, & la ſenteur du fumier, les rendoit moins à craindre que les laquais.

ISABELLE.

Il n'y a rien à dire à cela, Madame.

ARLEQUIN.

Je ſuis ſi revêche ſur les matieres de l'honneur, que j'obligeay Monſieur le Comte de Merlet à chaſſer un grand laquais des mieux fabriquez & des plus adroits, parce qu'il ſourioit quelquefois amoureuſement en me verſant à boire. Au moins quand j'étois ſeule avec luy, je ne me croyois pas en ſureté.

ISABELLE.

Voila, Madame, une roideur de vertu qui confond toutes les femmes du temps.

ARLEQUIN.

On ne dira pas aussi de moy, que je fais faire des juste-au-corps brodez à mes Galans; & je n'ay pas peur qu'on oye jamais tympaniser la Comtesse de Merlet à l'Audiance.

ISABELLE.

Ce ne sont pas aussi des femmes comme vous qu'on y tympanise.

ARLEQUIN.

Avec tout cela, j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'est pourquoy, si vous avez quelque petite oppression de cœur, là, là, n'en faites point la fine: je vous y servirai de la bonne façon.

ISABELLE.

A ce que je vois, Madame, votre vertu cherche à s'égayer.

ARLEQUIN.

Diable m'emporte, si je ne le fais comme je le dis.

ISABELLE.

Je suis fâchée, Madame, de n'estre pas en estat de profiter de vos offres obligeantes.

ARLEQUIN.

C'est à dirè, friande, que vous estes assez bien avec votre godelureau, pour vous passer

de mon ſecours. N'importe, dites-moy ſon nom ?

ISABELLE.

C'eſt à moy, Madame, à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Perronelle. J'ay la charité de vous épargner les ſottiſes d'une plus longue converſation. Laquais, mes gens, Franc-goujat, Preſt-à-tout, l'Intrepide ? Où eſt donc cette valetaille ? Que de coups de fouet ! que d'étrivieres ! (*A Iſabelle qui le ſuit.*) Eſtes-vous de ma ſuite ?

ISABELLE.

Souffrez, Madame, que je m'acquitte de ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Allez, je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins, ne vous aviſez pas de me rien demander : nous ſortons quittes.

ISABELLE.

Ah, Madame, je....

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, je ſuis morte, ſi vous m'aſſaſſinez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à reſter pour vous rendre la vie, je ne priveray pas le public d'une choſe ſi précieuſe.

ARLEQUIN.

Vous me prenez donc, ma mie, pour

une femme publique ?

ISABELLE.

Ah, Madame, uſez mieux de vos lumieres.

ARLEQUIN.

J'en ay bon beſoin : car votre degré eſt bien obſcur. Juſques au revoir. Serviteur.

SCENE
DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE, M. TUE-TOUT, ARLEQUIN *déguiſé en Commiſſaire.*

COLOMBINE *à M. de Baſſemine.*

VOicy Monſieur le Commiſſaire. Il faut qu'il ſoit bien de mes amis pour l'avoir pû reſoudre à venir ſi promptement. (*M. de Baſſemine & Arlequin ſe font des civilitez muettes.*)

M. DE BASSEMINE.

Monſieur avoit apparemment quelque affaire de conſequence ?

ARLEQUIN

J'eſtois occupé aprés un petit démenagement : Vous m'entendez bien. C'eſtoit chez une jeune Picarde. J'y ay trouvé deux Etudians en Droit dont j'ay ſaiſi les portes,

feüilles ; & pour éviter le ſcandale, j'ay fait jetter les meubles par les feneſtres.

M. DE BASSEMINE.

Meſſieurs les Commiſſaires ſont toujours ſujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monſieur, notre métier ne vaut plus rien. Les filles d'apreſent ont trop de vertu, pour notre profit ; & ſans quelques joueurs de baſſette, à qui nous tendons charitablement les bras, je crois qu'en toute une année nous ne trouverions pas de notre Charge, dequoy faire fouetter un chat.

COLOMBINE.

Oh, vous n'eſtes pas ſi malade que vous vous faites.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que quand on a de l'honneur, on ſe tire d'intrigue le mieux qu'on peut. Pour moy, je laiſſe au commun de mes confreres le ſoin de faire mettre à l'amende de pauvres diables de Patiſſiers qui vendent des chats pour des liévres. Fy, fy, cela eſt trop trivial. Quand on veut faire un métier noblement, il faut s'écarter de la route ordinaire ; & pour y reüſſir on a beſoin d'une conſcience ſouple, d'un eſprit alerte, & ſur tout d'une effronterie courageuſe. C'eſt par là qu'on parvient, & qu'on fait fortune dans notre petite profeſſion.

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Monſieur, ſi vous voulez entrer ; il n'y a point de temps à perdre.

M. DE BASSEMINE *à Arlequin.*

Monſieur, C lombine a dû vous dire le ſujet qui ....

ARLEQUIN.

Ouy, ouy, elle m'a dit je ne ſçais quoy, que votre femme vous fait enrager.

M. DE BASSEMINE.

Ma femme, Monſieur ? graces à Dieu, je n'en ay plus.

ARLEQUIN.

C'eſt donc votre fille ? Et bien, fille ou femme, c'eſt toujours meſme pâte.

M. DE BASSEMINE.

Ouy, Monſieur, ma fille eſt une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'époux que je luy veux donner. C'eſt un eſprit de contradiction.

ARLEQUIN.

Cela vous étonne-t-il ? On n'eſt peut-eſtre pas fille ni femme pour rien. Mais ne vous inquietez pas. Vous eſtes tombée en bonnes mains ; & je ſçauray ....

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Ne perdons point de temps, Monſieur, je vous en conjure.

ARLEQUIN *à M. de Baſſemine.*

Voila un homme bien empreſſé ! Quel intereſt prend-il à votre affaire ?

M. DE BASSEMINE.

C'est l'amant de ma fille, & qui par vos soins sera bien-tost son mary.

ARLEQUIN *à M. de Bassemine.*

Quoy ? ce vieux ragot est l'amant de vostre fille ?

M. DE BASSEMINE.

Ouy, Monsieur.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous avez bien fait de me le dire : car à son air, je l'aurois pris pour un vray remede d'amour.

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Monsieur le Commissaire, je vais vous montrer le chemin.

ARLEQUIN *bas.*

Tu n'as que faire de te tant presser, tu ne seras que trop tost arrivé au but.

SCENE

DU PLAIDOYE' D'ISABELLE.

ARLEQUIN *Commissaire.* M. DE BASSEMINE, M. TUE-TOUT, ISABELLE, COLOMBINE. *Plusieurs parens.*

ARLEQUIN *entrant à costé d'Isabelle.*

ÇA, ça, nous allons bien rire. Un siege ? (*A Isabelle*,) C'est donc vous, petite

personne... Hola, qu'on apporte un siege. (*Un laquais donne un siege à Arlequin, qui dit aprés s'y estre assis :*) Il est bien dur.

LE LAQUAIS.

C'est qu'aujourd'huy la Justice est diablement molle. On ne sçauroit prendre trop de précaution.

BASSEMINE *à Arlequin.*

Vous sçavez, Monsieur, que vous estes l'arbitre de tout. Faites bien votre devoir.

ARLEQUIN *en élevant sa voix.*

Comment ? que je fasse mon devoir ! Est-ce que vous me croyez homme à forligner dans l'exercice de ma Charge ?

BASSEMINE.

Ah, Monsieur, je n'ay garde...

ARLEQUIN.

Apprenez que c'est moy qui renouë tous les mariages disloquez de Paris, & que j'ay facilité plus de cent hymens clandestins en ma vie.

BASSEMINE.

Monsieur, je ne vais pas là contre.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

C'est donc vous, la belle Isabeau, qui refusez d'épouser un membre de la Faculté ? Vous auriez bon besoin pourtant de quelqu'un qui vous chassast vos mauvaises humeurs.

ISABELLE *à Arlequin.*

Monsieur, daignez m'écouter.

ARLEQUIN.

Et qu'avez-vous à dire ?

ISABELLE.

Des raisons où tout mon sexe n'est pas moins interessé que moy. Il s'agit de l'interest public.

ARLEQUIN.

Nous ne sçaurions nous dispenser de lui donner audiance. Mon Clerc, faites faire silence. La Cour a besoin de repos.

ISABELLE *deffendant sa Cause.*

Messieurs, dans le deplorable estat où la galanterie se trouve aujourd'huy, il n'est pas étrange qu'une femme soit reduite à entreprendre la Cause de toutes les autres, Notre sexe attendroit long-temps en vain qu'un autre prît le soin de le vanger. Depuis que les Cabarets & les Manufactures à Tabac sont devenuës si fort à la mode, les femmes ont cessé d'y estre ; & l'amour tout puissant qu'il est, ne sçauroit plus balancer dans l'esprit des jeunes gens, le fade & brutal plaisir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galere.

ARLEQUIN.

Diable, Messieurs, si l'Exorde nous mene à la Galere, garre que la peroraison ne nous fasse tomber à la Greve !

ISABELLE *continuant.*

Où est le temps que le beau sexe voyoit assiduëment à ses pieds une jeunesse flo-

riſſante ? Ce temps qu'on pouvoit à bon droit nommer l'Age d'or de la tendreſſe, où les cœurs venoient par eſcadrons reconnoître notre pouvoir ! Dans ce temps heureux, il n'y euſt pas eu de ſeureté à nous choquer ; & la peine ſuivoit de prés le moindre tort qu'on pouvoit nous faire. Mais les choſes ont bien changé de face ; & nous éprouvons ſenſiblement, que l'empire de la tendreſſe n'eſt point à l'épreuve des revolutions. On ne voit plus à l'heure qu'il eſt, mille infatigables avanturiers arpenter d'office tout l'Univers, pour ſoûtenir nos querelles ; & l'amour qui ſervoit autrefois à enrichir le ſexe, ne ſert aujourd'huy qu'à le ruiner.

ARLEQUIN.

Il eſt vray : Car je ſçay des femmes qui ont vendu juſqu'à la houſſe de leur lit, pour équiper leurs galants.

ISABELLE *continuant.*

Ce n'eſt point dans notre ſiecle qu'il faut chercher ces heroïnes magnifiques, qui s'offroient à reparer du revenu de leurs appas les plus cruelles deſolations de la guerre, & ſe mettoient par là de pair avec les plus fameux Conquerans. Aujourd'huy la galanterie n'eſt pas reconnoiſſable : On lezine juſques ſur les petits ſoins ; & bien loin de ſe dépoüiller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne ſon cœur qu'a-

vec des reſerves. Mais ce qui a le plus contribué à décrier la galanterie, c'eſt l'indigne profanation qu'on fait de nos appas, en nous uniſſant tous les jours à d'imbeciles vieillards : Nation de tout temps reprouvée dans toute l'étenduë de l'Empire amoureux. Ces aſſortimens bizarres, que l'avarice ſuggere à nos peres, ouvrent la porte à des abus ſans nombre. C'eſt la Pepiniere des ſeparations, & le revenu le plus clair & le plus liquide de tant d'Abbez coquets qui ſont ſans ceſſe à l'affus de ces ſortes de mariages. Auſſi penſe-t-on qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un conſentement pour des liens que notre cœur abhorre, & contre qui notre liberté, (pour ne rien dire de plus) ne ceſſe point de reclamer ? Croit-on qu'il y ait des filles aſſez novices pour prendre aiſement le change en fait de mariage ? Et la douce idée que nous nous en faiſons, eſt incompatible avec les auſteritez où nous veulent accoutumer les maris à lunettes. Ne ſçavons-nous pas que l'hymen eſt une eſpece de milice, dont les enfans & les vieillards ſont également incapables ? Ne ſçavons-nous pas qu'il en eſt du mariage, comme du feu ſacré des Veſtales, qu'il falloit entretenir religieuſement, ſous peine de la vie.....

ARLEQUIN.

Il eſt vray ; & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu, puis qu'il ne peut ſouffler que du derriere ?

ISABELLE *continuant.*

Quelle figure veut-on que faſſe un vieux Barbon ſous la baniere de l'hymen, ou plutoſt quelle figure veut-on que faſſe une jeune perſonne auprés d'un époux qui la catechiſe à toute heure, qui compte tous les pas qu'elle fait, qui n'ouvre la bouche que pour la contredire, ou pour la regaler de ſes prouëſſes du temps paſſé ? Un bouru, qui fait un crime à ſa moitié d'un ruban ajoûté à ſa coëffure, & qui donne la queſtion à ſes ſerviteurs ſur les démarches les plus innocentes de ſa femme. Je ne parle pas de ces legions de maladies, dont la vieilleſſe eſt exercée, ny de cette toux inſuportable qui eſt la muſique ordinaire d'un vieillard. Ah, Meſſieurs, que de raiſons pour juſtifier une femme qui peut gagner ſur elle de n'eſtre pas la duppe d'un vieillard ! Ce n'eſt pas que je ne trouve quelque choſe d'heroïque, dans la triſte fidelité dont on a le courage de ſe picquer envers des maris faits de la ſorte : Mais il faut que je confeſſe hautement ma foibleſſe. Dans une pareille extremité, je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à ne jamais demor-

dre

dre de la haine que j'auray conceuë une fois pour le vieillard qui osera attenter à ma libetté.

COLOMBINE *veut deffendre les Vieillards, en faveur de Monsieur Tuë-tout : Mais luy qui connoist son ironie, l'en empesche ; & renonçant au Mariage d'Isabelle, dégage Bassemine de la parole qu'il luy avoit donnée. Isabelle épouse Aurelio, & la Comedie finit.*

SCENES FRANCOISES DU PHENIX.

SCENE Qui ouvre la Comedie.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

OUy, Seigneur, je me tiens fort honorée de vos caresses: Mais avec tout le respect que je vous dois, vos bontez me mettent un peu martel en teste. Les Princes d'ordinaire ne sont pas gens à tirer leur poudre aux moineaux; & quand ils s'abbaissent à caresser une fille de ma trempe, Ecoutez... Enfin.... je crois que tout le corps peut luy frissonner à bonnes enseignes.

LE PRINCE.

Ah, ma pauvre Enfant, si tu sçavois les chagrins qui me devorent....

COLOMBINE.

Oh, ces chagrins-là ne ſont pas de dure digeſtion ; & vous avez des intervales aſſez recreatifs. On dit bien vray, que les petits pâtiſſent toujours des chagrins des Grands ; & les vôtres me coûteront du moins un blanchiſſage : Car enfin me voila aſſez honnêtement houſpillée. Mais il faut prendre ces petites traverſes en patience ; & j'en ſçay bien de mon ſexe, qui ſe feroient un fort gros plaiſir qu'un Prince les euſt mis dans de plus grands frais.

LE PRINCE.

Ah Colombine, dans l'eſtat où je ſuis, l'on doit bien me pardonner de petites abſences ?

COLOMBINE.

Et que feriez-vous donc, Seigneur, ſi vous aviez l'eſprit preſent ? Je m'émancipe un peu, comme vous voyez ; mais ne m'auriez-vous point communiqué de vos abſences.

LE PRINCE.

Eſt-il ſous le Ciel un Prince tout enſemble plus heureux & plus malheureux ?

COLOMBINE.

Voila un Prince qui eſt encore bien malade ! Il n'a que ſoixante mille hommes ſur pied ; & des hommes que nous avons aguerris, il faut ſçavoir. Helas ! c'eſt bien nous autres qui devrions faire les pleureu-

ses, d'estre à la veille de perdre tant de pauvres Officiers que nous avons élevez à la brochette, & de voir nos ruelles menacées d'un deluge d'Abbez, de Chicanaux, & de tant d'autres insectes de la galanterie. Encore la presse y est elle, comme à quelque chose de bon; & pendant qu'on leve par tout des troupes pour l'armée, les femmes prudentes battent la caisse de leur côté, & font leurs recruës à qui mieux mieux.

LE PRINCE.

Ah! Plust au Ciel que je n'eusse à combattre que les Turcs! mais j'éprouve une guerre interieure qui m'assassine à mort, & me met en proye à tout ce que la jalousie a de plus affreux.

COLOMBINE.

Vous jaloux, Seigneur! hé, la Princesse vit de maniere à faire en un besoin un Vatout de chasteté à Lucrece; & je ne connois point de femmes qui se picquent de sentimens plus fier à bras.

LE PRINCE.

Ah Colombine, le cœur d'une femme est un étrange labyrinthe. Il faut marcher à tâtons pour s'y reconnoître: Est-on encore souvent la duppe de ses yeux & des apparences. Et que sçais-je, si dans les transports que la Princesse me fait paroître, elle ne cede pas plutost à l'importance du

devoir, qu'à l'inclination qu'elle a pour moy ? Ah ! je ne veux point de sa tendresse, ou je la veux independamment de toutes les sujétions du mariage.

COLOMBINE.

Voila ce qui s'appelle pindariser dans les formes. Mais avec votre permission, Seigneur, ces delicatesses ne sentent gueres l'époux. Les maris d'aujourd'huy n'y cherchent pas tant de façons, & sont gens à passer les choses au gros sas. Generalement parlant, le cœur d'une femme est un mets à part, qui n'est point de l'essence du mariage. C'est ce qui fait que tant d'honnêtes gens ont la discretion de s'accommoder au temps : Trop heureux encore de s'en tenir au gros de l'arbre.

LE PRINCE.

Et que me sert la possession, si le cœur n'est de la partie ? Et qui peut m'assurer qu'il en est ? Ah ! mon incertitude me tuë ; & quoy qu'il en coûte, je vais faire en sorte de ne plus marcher dans les tenebres.

COLOMBINE.

Mais aussi quelquefois le trop grand jour ébloüit, & sur tout en matieres de femmes. Cependant, Seigneur, oseroit-on vous demander ce que vous pretendez faire ?

LE PRINCE.

Je pretens faire .... Colombine, tu vas me traiter de fou, de bizarre .....

COLOMBINE.

Bon Seigneur, eſt-ce qu'on dit jamais aux Grands ce que l'on penſe ?

LE PRINCE.

Ah, je merite les noms les plus odieux; & il faut eſtre lunatique ou viſionnaire pour former le deſſein de faire éprouver une femme de vertu.

COLOMBINE.

Bon! c'eſt juſtement celles-là qu'il faut éprouver: Car pour les autres, elles épargnent aſſez les frais d'une épreuve. Si bien donc, Seigneur, que vous voulez mettre en teſte à la Princeſſe quelque galant, qui tâche à occuper toutes les avenuës de ſon cœur?

LE PRINCE.

C'eſt de là, Colombine, que dépend abſolument tout le repos de ma vie.

COLOMBINE.

Ma foy, Seigneur, s'il eſt permis d'eſtre ſincere à la Cour, votre repos eſt en grand branle. Car enfin, vous n'irez pas produire à la Princeſſe quelque malotru, plus capable de gendarmer que de faire broncher ſa vertu. Mais auſſi, ſi vous luy lâchez quelque joly homme, qui ſçache attaquer une place dans les formes. Ecoutez, cela eſt diablement chatoüilleux, au moins.

Ce n'eſt pas comme dans un Roman, où l'Auteur, d'un trait de plume fait faire alte à la paſſion la plus fougueuſe : Mais dans le Roman de la nature, quand un joly homme eſt une fois accroché à une jolie femme ; tout franc dans ces occaſions on a plus beſoin de bride que d'éperon ; & quand j'y ſonge, l'amour ſeroit bon à eſtre Courier, car il fait faire terriblement de chemin en peu de temps.

LE PRINCE.

Et crois-tu que pour cette épreuve je choiſiſſe un autre qu'un amy ? Mais encore faut-il que ce ſoit un amy d'une fidelité éprouvée.

COLOMBINE.

En effet, c'eſt bien le traiter en amy, que de l'appeller à un tel miniſtere. Mais pour en uſer en amy, il faudroit qu'il fuſt ennemy de ſoy-meſme. Voyez-vous, *Seigneur*, on ne trouve pas tous les jours des maris qui mettent leurs femmes à la gueule du loup par un excés de delicateſſe: C'eſt pourquoy quand on a de ces rencontres, il faut s'en donner au cœur joye, & faire valoir le talent aux dépens de qui il appartiendra.

LE PRINCE.

Mais tu ne ſçais donc pas que je feray la guerre à l'œil, & que je ſeray témoin oculaire de tout ce qui ſe paſſera ?

COLOMBINE.

C'eſt à dire, Seigneur, que vous eſtes tout preparé à bien avaler des couleuvres. Mais tous vos yeux ne ſerviront de gueres: L'amour eſt un drolle qui vient à ſes fins imperceptiblement, & les plus Argus ſont de vrais Quinze-vingt quand il luy plaiſt!

LE PRINCE.

Ah, tu me jettes dans des embaras terribles.

COLOMBINE.

Et que diriez-vous, ſi je m'offrois à vous en tirer? J'ay en main une perſonne d'execution; & ce qu'il y a de bon pour vous, c'eſt que c'eſt une perſonne que les femmes n'ont jamais tentée.

LE PRINCE.

Eſt-il bien poſſible? Mais encore quelle eſt cette perſonne? & n'y a-t-il point de riſque à courir avec elle?

COLOMBINE.

Du riſque? bon! La nature y a pourveu; & je croy que vous n'en douterez point, quand vous ſçaurez que c'eſt moy qui entreprens votre affaire.

LE PRINCE.

Toy, Colombine?

COLOMBINE.

Cela vous étonne-t-il? Quand j'ay une fois endoſſé le harnois d'un Cavalier, j'ay

un petit air à faire trembler toutes les vertus dans le manche ; & je vous réponds que si la Princesse m'échappe, elle devra une belle chandelle à l'Amour.

LE PRINCE.

Mais encore, comment t'y prendras-tu pour luy conter tes raisons ?

COLOMBINE.

Oh, c'est là la difficulté. S'il ne s'agissoit que de defricher le cœur d'un Agnés, bon, j'ay ce rolle-là en poche ; & j'entens merveilleusement à extirper les broussailles que les leçons d'une grand'mere ou d'une gouvernante ont fait germer dans un jeune cœur. Si j'avois affaire à une coquette ou a quelques-unes de ces femmes battuës de l'oyseau, cinq ou six brusqueries galantes, assaisonnées d'une bisque ou d'une fricassée, me tireroient d'intrigue. Mais j'ay affaire à une femme de vertu ; & c'est-là ce qui rend mon rolle épineux : Car comme on n'a pas souvent occasion d'appliquer ces sortes de rolles, les idées se perdent, & il faut du temps pour les rappeller.

LE PRINCE.

Hé bien, deux jours te suffisent-ils pour...

COLOMBINE.

Vous vous mocquez, Seigneur, avec vos deux jours ! un tour de jardin me remettra sur les voyes. Allez, Seigneur, je vous

donne ma parole, que la Princeſſe ne ſe couchera point aujourd'huy ſans étrenner.

LE PRINCE.

Mais ſi pour la faire mieux donner dans le panneau, j'uſois d'un ſtratagême ?

COLOMBINE.

Bon ! faut-il tant de précautions pour tromper une femme ? La pluſpart du temps, nous nous en ferons aſſez de nous-meſmes. Ce n'eſt pas que vous eſtes bon & ſage, & je ne ſuis icy que pour vous obéïr.

LE PRINCE.

Viens, Colombine, je ſuis ſeur que mon deſſein ne te déplaira pas.

COLOMBINE.

Mais au moins, Seigneur, vous me laiſſez les coudées franches auprés de la Princeſſe ? & il me ſera permis de pouſſer ma pointe ? Voyez-vous, Seigneur, je ne veux pas qu'on diſe de moy, que je ne ſuis bonne qu'à amorcer.

LE PRINCE.

Va, je laiſſe les choſes à ta diſcretion ; & tu peux en uſer comme de ton bien.

COLOMBINE.

Ah, Seigneur, vous ne ſeriez pas ſi liberal, ſi vous ne me ſentiez les bras liez. Mais qu'y faire ? Sur le pied où ſont les hommes aujourd'huy, ce n'eſt pas un

grand malheur que de n'estre pas faite tout à fait comme eux.

SCENE DES ADIEUX D'ARLEQUIN ET DE COLOMBINE.

ARLEQUIN *en habit de soldat.*

ENfin c'est dans ce triste jour
Qu'il faut emballer notre amour.
Il faut nous separer, ma pauvre Perronelle.
Le Tocsin de la gloire à la guerre m'appelle.
Mais je differe d'un moment,
Pour vous estocader quelque beau sentiment :
Heureux, si votre ame farouche
N'ose pas refuser à mon cœur affligé
Son audiance de congé,
Pour me laisser partir dessus la bonne bouche !

COLOMBINE.

Quoy ? tu veux attraper les heros au galop :
Cher Arlequin, quelle furie
Pour aller à la boucherie !
As-tu quelque chose de trop ?

ARLEQUIN.

Non, je n'ay rien de trop : mais la gloire, Madame,
A mis garnison dans mon ame.
Depuis qu'elle a bloqué mon cœur,
Il me prend de certains impromptus de valeur,
Dont tout autre que toy sentiroit les épreuves.
Oh ! que voila des bras qui vont faire des veuves !

COLOMBINE.

Mais si quelque coup de mousquet
T'alloit, chemin faisant, rabatre le caquet,
Ou qu'un fer tranchant d'importance
Fist une lucarne à ta pance ?

ARLEQUIN.

En ce cas la gloire auroit tort.
Je n'ay pas mis cela dans mon bail, où je meure.

COLOMBINE.

Hé bien, cher Arlequin, demeure.

ARLEQUIN.

Que je demeure ? Non, le sort en est jetté.
Il est temps qu'Arlequin brille dans les Gazettes.
Je me dois, Colombine, à la posterité,
Et mes mulets, & leurs sonnettes.
Entre ces animaux & toy
Mon cœur est suspendu : j'avouëray ma foiblesse.
C'est pourquoy sans façon, ma chere, donne-moy
Quelques symptomes de tendresse.

COLOMBINE.

Vraiment c'est pour ton nez, magot, brigand, poltron.

ARLEQUIN.

Quoy donc ? fais-tu déja mon oraison funebre ?

COLOMBINE.

Va traître, de ce pas rendre ton nom celebre.
Va-t-en faire oublier Cesar & Scipion.
Et qui pourra tenir contre un tel champion ?
Tu n'as qu'à te montrer, beau Sire.
Ouy, sans qu'il soit besoin de poudre, ou de canon,
Tu feras tout crever de rire.

ARLEQUIN.

Ainsi soit-il. Voila bien du sang épargné ;
Et pour nos ennemis c'est autant de gagné.
Mais puis qu'au champ de Mars, par un sort tyrannique,
Mes bras n'auront point de pratique,

Permets-leur d'exercer icy par charité
Quelques actes d'hostilité :
Seulement pour tenir ma bravoure en haleine.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur le Guerrier, vous prenez trop de peine.
Gardez d'évaporer votre illustre valeur.

ARLEQUIN.

J'en ay trop aussi bien, ma mignone, mon cœur.
Allons, que vos appas, à leur devoir se rangent.

COLOMBINE.

Ah ! que de raisons !

ARLEQUIN.

C'est que les mains me demangent.

COLOMBINE.

J'ay bien peur que le dos ne te demange aussi.
Vous plaira-t il, facquin, de décamper d'ici ?

ARLEQUIN.

Madame, j'attendois vos ordres pour l'Armée.

COLOMBINE.

Je ne vous retiens point. Partez ! brave Guerrier.

ARLEQUIN.

Mais au moins donne-moy le vin de l'étrier.
Car que diroit la Renommée ?

COLOMBINE.

Adieu, mignon de Mars, la fleur des Cavaliers,
Faites-nous part de vos lauriers.

ARLEQUIN.

J'en vais tant moissonner, friponne,
J'en feray de telles . . . . . moissons,
Qu'il n'en restera pas un brin pour les jambons.
Allons, il faut partir, la Gloire ainsi l'ordonne.
O vous, jeunes Abbez, paîtris d'ambre, de musc,
Qui n'estes exposez jamais qu'aux coups de busc ;
Pendant que nous allons exposer nos cervelles,
Oh, combien irez-vous fourager chez nos belles !
Pour vous, gros Douaniers, & vous gens de Palais,

Vous n'avez que l'esté pour faire les muguets.
Les Plumets de retour, serviteur aux ruelles.
Mais malgré nos grands crocs, & nos airs de dragons,
Les Abbez sont, morbleu, de toutes les saisons.

SCENE

Qui ouvre le second Acte.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENcore un coup, Seigneur, mon plan de galanterie est tout dressé; & j'ay déja fait en moy-mesme la circonvalation du cœur de la Princesse. Mais si les remontrances sont de mise avec les Grands, ne feriez-vous pas mieux de demeurer dans une tranquille incertitude, que d'aller tenter une épreuve aussi delicate que celle-cy? Il en est du mariage à peu prés comme de la peinture. Ce n'est pas toujours le grand jour qui en fait la beauté; & les ombres y ont leur merite comme le reste. La meilleure politique, à mon sens, que puisse avoir un Epoux, c'est de ne considerer sa femme que dans son point de veuë. Les lunettes d'approche ne sont point avantageuses pour les Maris; & le moins qu'ils puissent voir est toujours le mieux.

LE PRINCE.

Non, je ne me paye point de ces raiſons. Deuſſe-je eſtre la duppe de ma curioſité, je veux ſçavoir mon ſort, quel qu'il puiſſe eſtre.

COLOMBINE.

Comme ſi le ſort d'un Mary eſtoit bien mal-aiſé à deviner ! (Seigneur, je parle en general.) Mais pour venir à ce qui vous touche, ſi vous apprenez que la Princeſſe vous ſoit fidelle, ce ſera un plaiſir aſſez plat pour vous. Encore de la trempe dont je vous connois, ou vous direz qu'on ne l'aura pas priſe du bon coſté, ou vous en donnerez tout l'honneur à ſon temperament. Mais auſſi ſi le pied vient à luy gliſſer, (car cela eſt aſſez caſuel) ſongez-vous bien dans quels chagrins vous vous plongez ?

LE PRINCE.

N'importe. J'en veux courir tous les riſques. Tiens, vois-tu Colombine, je ſuis un peu heretique ſur le chapitre des femmes. Je m'imagine que tout ce qu'on appelle vertu chez elles, reſſemble à ces pieces fauſſes, qui ont tout l'éclat des bonnes, mais que la coupe diſſipe en fumée.

COLOMBINE.

A dire vray, je ſçay beaucoup de vertus qui ne trouveroient pas leur compte à paſ-

ser par le creuset. Mais puisque vous avez de si bons sentimens de notre sexe, qu'est-il besoin de faire de nouvelles experiences ? Encore si cela se faisoit aux dépens d'autruy, je dirois, Passe : Mais quand je songe que vous faites les avances de vos deniers, il me semble voir ces gens qui se ruinent à chercher des tresors. Toute la difference, c'est que les chercheurs de tresors en sont quittes pour ne rien trouver; & que les Maris de votre humeur, trouvent souvent plus qu'ils ne cherchent.

LE PRINCE.

Que veux-tu, Colombine ? je sens ma bizarrerie mieux que personne. Mais comptes-tu pour rien, l'espoir de dérober à sa femme le secret de son cœur ?

COLOMBINE.

Dérober à une femme le secret de son cœur! Et la pluspart du temps, elles ne le sçavent pas elles-mesmes. Le cœur d'une femme est un vray miroir qui reçoit toutes sortes d'objets sans s'attacher à pas un. Aujourd'huy c'est une petite chienne qui l'amuse, demain ce sera un Perroquet mignon. Si les hommes y sont reçus quelquefois ; ce n'est que par *Interim*, & en attendant que le goust revienne pour un meuble magnifique, ou pour une mode nouvelle. Et aprés tout, n'est-il pas juste que nous ayons notre revanche ? Car com-

ment les hommes d'apresent regardent-ils les femmes ? Comme des commoditez de passage, où l'on vient se delasser des fatigues d'un grand repas, & pour ainsi dire, faire la digestion agreablement. Aussi il faut voir comme notre sexe est sur ses gardes. On n'est plus si folle, que de prendre des fumées bachiques pour des transports d'amour.

LE PRINCE.

Je veux tout cela, Colombine : mais quand un joly homme, joint à des manieres touchantes la rhétorique des larmes & des presens, je crois qu'il peut se flater d'avoir tost ou tard l'oreille d'une femme.

COLOMBINE.

C'est bien tout au plus, Seigneur. Une femme un peu grecque voit verser des larmes sans s'attendrir, & prend joliment les presens sans se laisser prendre. Presentement c'est une loy reçuë dans les ruelles, qu'une femme peut prendre à toutes mains sans consequence ; & en effet, voudriez-vous qu'une belle essuyast Gratis les visites de vingt originaux ? Ira-t-on leur prester sans interest des Canapez pour se veautrer, des glaces pour rajuster cent fois leurs Perruques en un moment ; des tables de la Chine pour étaler leurs tabatieres, & un plancher bien reluisant pour repeter leur pas de Sissone ? Au contraire, il y a telle

maiſon dans la Ville, où l'on devroit écrire ſur la porte : DEFFENSES ſont faites à tous fils de Partiſans, d'entrer ſans payer. Mais je crois qu'on y tient déja aſſez la main, ſans que la police s'en embaraſſe.

LE PRINCE.

Ah, Colombine, tu te perds dans les digreſſions, au lieu de ſonger à nos affaires.

COLOMBINE.

Au contraire, Seigneur, je repaſſe les folies de la jeuneſſe, pour prendre des manieres toutes oppoſées auprés de la Princeſſe : Car je croy que vous ſuivez votre pointe, & que vous voulez la faire éprouver abſolument.

LE PRINCE.

Si je le veux ? Comptes que tu me rends la vie, ſi tu mets tout en uſage pour ébranler ſa fidelité.

COLOMBINE.

Seigneur, vous faites vos affaires à jeu ſeur. Mais ne m'avez-vous pas tantoſt parlé d'un divertiſſement ſur mer, dont vous vouliez leurer la Princeſſe ?

LE PRINCE.

Tu n'as qu'à me ſuivre pour l'apprendre : auſſi bien il faut que nous concertions les choſes enſemble.

COLOMBINE.

Voila un mary bien extraordinaire ! Le mal ne vient-il pas assez tost sans aller au devant de luy ?

SCENE DE L'AMBASSADE.

ARLEQUIN *déguisé en Turc.*
LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

Approuvez ma foiblesse, & souffrez ma douleur :
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur.
Le Bacha constipé du desir de vous plaire,
A vainement recours à son Apotiquaire.
Il crevera, Madame, en ce funeste jour,
Si vous ne luy donnez des pillules d'amour.
Pour peu que votre cœur barguigne à dire, Taupe;
Je vous le garantis au royaume des taupes.
Mahomet l'en préserve. Il est gras, potelé,
Dodu, frais, un œil vif, un menton redoublé.
Un vermeil de corail sur ses levres éclate,
Ses oreilles sur tout font honte à l'écarlate.
Tout, jusqu'à sa moustache aiguise l'appetit.
Je vois que votre cœur palpite à ce recit.
Que je tâte, Madame ?

LA PRINCESSE.

Ah tout beau, je vous prie.
Vous poussez trop loin votre employ.

ARLEQUIN.

C'est pour le droit d'avis, Madame, en bonne foy.

Car, nous autres Fouriers de la galanterie,
Nous nous payons d'abord par nos mains.

LA PRINCESSE.

Je le croy.
Mais qu'ay-je à faire, moy, de vôtre ministere?

ARLEQUIN.

Hé Madame, est-ce à vous qu'il faut un commentaire?
Lors que sur un amant Cupidon acharné,
Est pis qu'un lutin déchaîné;
Qu'il fait d'un pauvre cœur une capilotade:
Si le Sort venant à changer,
Met sous la pate du berger
L'objet qui l'a rendu malade,
N'est-il pas naturel de se dédommager?
Si vous n'entendez pas la chose,
Madame, le Bacha vous fournira la glose.

LA PRINCESSE.

Ah je connois trop bien ses injustes desseins.
Mais je sçauray les rendre vains.
S'il ose de mon cœur se promettre l'entrée,
Je sçauray m'affranchir par un trépas si prompt,

ARLEQUIN.

Hé, Madame, la Foire est-elle sur le Pont?
Et voulez-vous mourir contre vent & marée?

LA PRINCESSE.

Non, je n'attendray pas que le Barbare vienne,
Pour prix de sa tendresse, attenter à la mienne:
Et si je suis tombée en ses perfides mains,
Un poignard de la mort m'ouvrira les chemins.

ARLEQUIN.

Adieu donc, bon voyage. Allez, courez, Tigresse,
Marcher pompeusement sur les pas de Lucrece:
Aussi bien sa memoire est-elle à son déclin.
Car; quoy que dans le monde il soit plus d'un Tarquin,

Et que dessus l'honneur le sexe toujours glose,
On ne voit plus de femmes en ce siecle malin
Se tuer pour si peu de chose.

LA PRINCESSE.

Ah ! pour moy le trépas n'aura rien que de doux,
Aprés qu'on m'a ravie à mon charmant époux.

ARLEQUIN.

Mais cet époux charmant, (quoy que cette épithete
Pour de tels animaux n'ait jamais esté faite,)
Croira-t-il, s'il luy reste un peu de jugement,
Que vous vous poignardez pour des prunes !

LA PRINCESSE.

Comment ?
Traître, de quel soupçon viens tu frapper mon ame ?

ARLEQUIN.

D'un soupçon, des soupçons le mieux fondé ; Madame.
Car, comme dit fort bien Platon,
Tout Ravisseur estant sujet à caution,
En vain dans ce siecle hypocrite
Vous joüetiez des couteaux à bonne intention,
De votre mort encor vous perdriez le merite,
Et vous attireriez sur vous quelque *flon*, *flon*.
Vivez donc, ma Princesse, en dépit de l'envie.
Le pauvre Bacha vous en prie :
Et son cœur, qui vous tend les bras de tous côtez,
Recommande à vos charitez
Un amour fort pressé de ses necessitez.

LA PRINCESSE.

Ah, quel amour, grand Dieux ! peut-on estre assez brute
Pour vouloir emporter un cœur de haute lutte ?
C'est là le procedé d'un Turc & d'un Tyran.

ARLEQUIN.

Hé, Madame ; de grace épargnez l'Alcoran.
Personne aujourd'huy ne se pique

D'aimer par ordre methodique.
Car depuis que les Partiſans
Ont amené chez nous la vilaine methode
De ne point ſoupirer qu'à beaux deniers comptans,
Les belles paſſions ne ſont plus à la mode.
Tous les cœurs à preſent ſont des cœurs de rocher.
On regarde l'amour comme une hotellerie,
Où l'on ne fait qu'un gite, & puis, Touche Cocher ?

LA PRINCESSE.

Hé bien, méchant boufon, es tu las de prêcher ?
N'as tu pas aſſez loin pouſſé la raillerie ?

ARLEQUIN.

Je finis : auſſi bien j'ay déja la pepie.
Madame, puis qu'enfin rien ne vous peut toucher,
Adieu, tout votre ſaoul faites la rencherie.
Je vais vîte au Bacha conter notre entretien ;
Et je vous donne ma parole,
Que ſi j'ay bien joué mon role,
Le Bacha jouëra mieux le ſien.

SCENE DU BACHA.

COLOMBINE *en Turc.*

LA PRINCESSE, ARLEQUIN *derriere,*

ARLEQUIN.

ALlons, il faut que je ſerve icy de Juge de Camp. En amour, il devroit toujours y avoir un tiers, pour regler les difficultez. Car depuis un temps les femmes

ſont devenuës ſi chicaneuſes...

COLOMBINE.

Madame, à juger de moy par les manieres du païs, vous vous attendez ſans doute à vous voir demander le cœur, comme un voleur demande la bourſe. Les Turcs coupent aſſez court ſur la tendreſſe, & chez eux une galanterie reſſemble aux Orangers où l'on voit la fleur & le fruit tout enſemble. Pour moy, ſans trop faire le reſpectueux, je commence par abjurer ma patrie, ſi ma patrie vous eſt ſi ſuſpecte : trop heureux, ſi ce premier ſacrifice vous met en goût pour tous les autres que mon cœur pretend vous faire!

ARLEQUIN.

Une. Deux. Remettez-vous. En garde, Madame, en garde: Voila un compliment qui alloit droit au quatriéme bouton.

COLOMBINE.

Madame, ſeroit-ce bien moi qui cauſeroit vos allarmes? Ah! laiſſez à des yeux vulgaires les larmes en partage : Ce n'eſt point-là le métier des vôtres. Peut-eſtre auſſi ne pleurez-vous que par reſtitution des larmes infinies que vos appas m'ont coûté. Mais non, Madame, vos yeux ont beau faire, l'avantage ſera toujours de mon côté.

ARLEQUIN.

Le voila bien embaraſſé! Si elle pleure

toujours, il n'y a qu'à lui jetter le mouchoir.

COLOMBINE.

Faut-il qu'une ſi belle bouche demeure oiſive, pendant que tant d'autres s'employent ſi volontiers aux dépens des oreilles qui les écoutent ? Comptez, Madame, que tout ce que vous manquez à dire, eſt autant de larcins que vous faites. Il eſt vray qu'aprés vous avoir entenduë, on perdroit inſenſiblement le goût des autres bouches: Mais, Madame, quand pour vous ſeule on devroit renoncer à toute la terre, vous pourriez eſtre encore reçuë à demander du retour.

ARLEQUIN.

Voila déja la bouche & les yeux ſur les rangs. Courage, courage, nous ne ſommes pas au bout.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je croyois devoir à la vivacité de ma douleur, & à quelque debut d'humanité que je remarque en vous, le ſilence dont je me ſuis picquée juſqu'à cette heure. Bien d'autres à ma place, euſſent profité d'un champ favorable à étaler mille imprecations magnifiques, & à donner l'effort à des torrens de larmes de commande. Mais moi qui n'oſe point perdre mes chagrins de veuë, j'abhorre tout ce qui pourroit m'étourdir ſur mon infortune.

fortune. Je laisse à des femmes mediocrement touchées tout ce fracas de gemissemens, & cet appareil de tristesse, où l'esprit suppose toujours le cœur. Voila, Seigneur, ce qui vous met à couvert des réproches où sans doute je pourrois m'abandonner comme les autres, si je ne craignois d'affoiblir mon ressentiment par mes paroles.

ARLEQUIN.

En effet, Seneque dit que les grandes douleurs sont muettes. Mais il a excepté sagement la douleur des femmes & des Perroquets : Car il faut bien que chacun joüisse de ses privileges.

COLOMBINE.

Ainsi donc, cruelle, vous me plaignez jusqu'aux duretez dont vous me jugez digne ; & votre cœur croiroit se mettre en frais, en rendant sa bouche l'interprete des mépris qu'il a pour moi ? C'est donc un grand crime que d'oser vous aimer ? Ouy, Madame, c'en est un, je le confesse. Mais est-il comparable à celui qu'on feroit en ne vous aimant pas ?

ARLEQUIN.

Au moins, voila ce qui s'appelle de la plus fine Turquerie. Diable, mon cœur sortira tout candy de cette affaire-cy.

LA PRINCESSE.

Appellez-vous, Seigneur, aimer les gens

que de les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, & de couper chemin à mille careſſes innocentes dont on cimentoit un hymen naiſſant ? Helas, Seigneur, que votre prétendu amour ſe ſent encore du vice du terroir ! & que vos feux portent bien tous les caracteres du climat où vous avez pris le jour ! Mais comment oſez-vous couvrir du mot d'amour un brigandage ordinaire parmi vous autres ? Prendre pour les mouvemens d'une affection reglée le deſordre d'un cœur vrayment eſclave des irruptions de ſon temperament. Ah ! ſi l'Amour chez vous n'a point d'autre enſeigne ; qu'ay-je fait au Ciel pour ne pas meriter votre averſion ?

ARLEQUIN *chantant.*

Ah CADMUS, pourquoy m'aimez-vous ?

COLOMBINE.

C'eſt à dire, Madame, que vous faites vos reproches toujours à bon compte ; & cela me paroiſt de bon ſens. Car enfin qui pourroit répondre de ſa fermeté dans une occaſion auſſi delicate que celle-cy ? Eſtre né Turc, ſe voir dans le boüillant de l'âge ; ſentir auprés de ſoi une jolie femme, & encore la femme de ſon ennemi ; eſtre fondé en coutume, voila mes titres, Madame, voila mon jeu ſur table. En faut-il davantage pour ceder à l'impreſſion ſur-

prenante que vos charmes font fur mon cœur ?

ARLEQUIN.

Il dit bien hardiment : Voila mon jeu fur table: Il fçait bien pourtant, que le meilleur eft à l'écart.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, auriez-vous le cœur d'abufer de la prife que mes malheurs vous donnent fur moy ? Feriez-vous ce tort à la nobleffe de vos fentimens ?

COLOMBINE.

Oh, Madame, j'ay là-deffus les fentimens fort roturiers. Que voulez-vous ? ce n'eft point ma faute. J'ay caché mon jeu le plus long-temps qu'il m'a efté poffible, je me fuis retenu le bras vingt fois : mais le levain de la nation eft infurmontable. A l'heure que je vous parle, je ne fuis plus mon maiftre ; je fens des tranfports qui m'emportent hors de moy mefme. Madame, je vous le dis à regret, je fuis fâché que vous foyez fi belle.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Hé, Meffieurs, que quelqu'un de vous fe jette entre-deux. Je le connois, il feroit malheur.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, je m'eftois donc bien trompée. Je ne croyois rien moins de ce que vous paroiffiez. Je cherchois dans vos ma-

nieres ce Turc que je rencontrois ſous vos habits. Seigneur, laiſſez-moy mon erreur. J'ay encore aſſez bonne opinion de vous, pour ne vous croire point capable de faire courir aucun riſque à ma vertu.

COLOMBINE.

Vraiment, vous avez-là une jolie opinion de moi ! Je vois bien qu'il faut vous faire connoître de quel bois je me chauffe.

ARLEQUIN *à part.*

Auroit-elle deviné l'enclouëure ? Il eſt vrai que les femmes ne prennent gueres l'échange ſur cet article. Elles vous ſentent un homme de cent pas à la ronde.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, qui vous a pû gâter en ſi peu de temps ? Vous aviez tantoſt des airs ſi reſpectueux.

COLOMBINE.

Madame, il faut commencer par de la fumée, pour finir par le feu. Les Turcs d'ordinaire ne font point de montre. Moy j'en ay voulu faire, pour laiſſer gagner à mon amour le terme de maturité. Le terme eſt échu, Madame, il faut payer.

ARLEQUIN.

Ma foy, s'il lui fait ſaiſir ſes meubles, qu'il ne s'aviſe pas de choiſir un autre gardien que moi ?

LA PRINCESSE.

Seigneur, ſi mes foibles appas ont trou-

vé grace auprés de vous, ne leur faites point l'affront de manquer à la retenuë que vous devez à une perſonne de ma condition.

COLOMBINE.

Voila le ſeul endroit où je ne reconnois point la juriſdiction de vos appas. Quoy? je pourrois me poſſeder à la vuë de tant de charmes? Et quelle occaſion jamais plus belle pour s'oublier? Votre beauté, Madame, porte l'excuſe de tous les crimes où elle peut precipiter: mais ce ſont tout au plus d'heureuſes foibleſſes. Ce mot me fait appercevoir que le reſpect commence à me manquer.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, laiſſez-moy du moins le temps de me reconnoître.

COLOMBINE.

Et quel terme encore demandez-vous?

LA PRINCESSE.

Quel terme, Seigneur, eſt-ce trop de deux mois?

COLOMBINE.

Deux mois, Madame, deux mois! Et j'auray le temps de mourir un million de fois avant l'écheance de mon bonheur.

LA PRINCESSE.

C'eſt pourtant ſi peu, Seigneur.

COLOMBINE.

Hé bien, il faut vous les accorder, ces

deux mois: Mais j'y mets une clause. Le Calendrier des Amans n'est pas fait comme celui des autres. Chaque jour est une année, & chaque heure est un mois pour un cœur bien passionné. Ainsi, Madame, en vous venant retrouver dans deux heures, les deux mois seront accomplis ; & j'auray satisfait à ma parole, selon les Loix de la Boussole amoureuse.

LA PRINCESSE.

Seigneur, ce que vous faites-là est bien Turc.

COLOMBINE.

Madame, songez que vous n'avez encore vû qu'un échantillon de mon amour: mais dans deux heures d'ici, au dernier les Baux.

LA PRINCESSE.

Dans deux heures !

ARLEQUIN.

Et ledit temps passé, les parties se pourvoiront, ainsi qu'elles aviseront bon estre.

LA PRINCESSE.

O Ciel, inspire moy tout ce qui peut parer un coup si funeste.

ARLEQUIN.

Il ne faudroit que deux femmes comme cela pour remettre les maris à la mode: mais c'est une mode qui passeroit bien vîte.

SCENE DES PHILOSOPHES.

DEMOCRITE, HERACLITE, DIOGENE, LE PRINCE, PASQUAREL.

LE PRINCE *à Democrite.*

MOnſieur, je viens au canal de la ſageſſe, pour vous conſulter ſur la maladie de la Princeſſe ma femme.

DEMOCRITE *riant.*

Au canal de la ſageſſe ! Ah ah ! ah ! ah ! ah !

LE PRINCE.

Mais, Monſieur, pourquoy me rire au nez comme vous faites ? En uſe-t-on ainſi avec les gens de ma qualité ?

DEMOCRITE.

Quoy ? je verrois une coquette à pleines voiles, qui aprés vingt ans de poſtulation pour le mariage eſt enfin parvenuë à accrocher une duppe de cent mille écus ; elle qui n'avoit pour tout revenu que Spadille & Baſte, & quelques Gano qu'elle faiſoit à la traverſe : & je ne rirois pas ?

Je verrois le roturier Adonis, à la faveur de ſon tein de lait & de ſon caroſſe de cuir de rouſſy, ſe faux-filer parmy les petits

Maîtres, & briguer à grands frais le titre ambitieux de débauché ſuivant la Cour ; & je ne rirois pas ?

Je verrois un Empyrique, appellé pour des vapeurs feminines, qui ſe met en devoir d'eſtre tout à la fois le Medecin & le remede ; & je ne rirois pas ?

Je verrois le ſous-fermier Bourſoufflé, à peine échappé de la mandille, ne jurer que par ſa table, ſes alcoves dorez, & ſa tapiſſerie de velours cramoiſy : luy qui eſtoit trop heureux autrefois de manger à la gargotte, de coucher ſur un lit de ſangle, & de coller des Theſes tout autour de ſon galetas ; & je ne rirois pas ?

Je verrois des femmes, qui à la moindre parole équivoque, ſe font un plaſtron de leurs éventails & de leurs manchons, cottoyer durant l'Eſté les rivages de la porte ſaint Bernard, pour n'y voir rien moins que des Dieux marins ; & je ne rirois pas ?

Je verrois tous les jours aux Thuilleries, un Anglois qui pouſſe vingt ſoupirs ſterlin auprés de chaque griſette qu'il y rencontre ; & je ne rirois pas ?

Je verrois un détachement de jeunes Senateurs qui partent pour le ſiege de Mons, armez de perruques à l'Eſpagnole, de petits miroirs de poches, & d'eſſence de bergamotte, & qui ſe laiſſent contumacer à la tranchée ; & je ne rirois pas ?

LE PRINCE.

Hé bien, ri donc tout ton ſaoul, Philoſophe à tous les diables. (*A Heraclite*,) Et vous, Monſieur, rirez-vous comme ce fou là ?

HERACLITE.

Ignorant, tu connois bien mal Heraclite. Dois-tu pas ſçavoir que mes yeux ſont des machines hydrauliques, & que depuis une infinité de ſiecles, j'entretiens aux frais & dépens de mes prunelles, une fiſtule lacrimale de fondation ? (*Il pleure*,) hui ! hui ! hui ! hui !

LE PRINCE.

Monſieur, c'eſt un conſeil, & non pas des pleurs que je vous demande.

HERACLITE.

Quoy ? je verrois les deſolations cauſées par deffunt le Lanſquenet, & tant de bourſes affligées pour avoir mis à la réjoüiſſance ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois notre ſiecle ſi fecond en Danaëz, grace aux Jupiters de la Douanne ; & qu'aujourd'hui, ſi un mari veut eſtre employé, il faut qu'il conſente que ſa femme le ſoit la premiere ; & je ne pleurerois pas?

Je verrois tant de jeunes gens qui ſe laiſſent prendre à la glu d'une belle voix ou d'un pied ſouple à la cadence, quoy que ces beaux goſiers ſoient ſujets à entrer en muë, & que ces pieds ſi mignons faſſent

quelquefois des faux pas ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois le merite tomber en roture, & la vertu ſous les haillons, dans un temps où le vice & la ſottiſe ſe font préceder par des fourgons ; & où l'on voit ſouvent ſix chevaux bien embaraſſez à entraîner un ſeptiéme ; & je ne pleurerois pas ?

PASQUAREL *au Prince.*

Signor, laſciate, queſto matto, &c.

LE PRINCE.

Voyons Diogene. (*Il frappe au tonneau.*)

DIOGENE *dans ſa tonne.*

Qui va là ? (*Voyant le Prince & Paſquarel, qu'il prend pour des mouchars,*) Comment ? ces marauts-là veulent jeauger le manoir de la ſageſſe ? ah je vous apprendrai .... (*Il ſort tout en furie, & défonce les futailles.*)

LE PRINCE.

Monſieur, je viens à vous en dernier reſſort, pour vous ſupplier de guerir ma femme.

DIOGENE *tout en colere.*

Hé, j'ai bien affaire d'une femme ? *hominem quæro.* Mais où trouver l'homme que je cherche ? (*Il regarde le Parterre, avec ſa lanterne.*) Voici bien du peuple aſſemblé. Mon homme ne ſera t-il pas là ?

Eſt-ce le Damoiſeau Papillotin, qui fait de ſa chambre une Academie de friſure, qui

ſe rend le menton chauve par art, qui parle toujours comme s'il jouoit de la flute, de peur de s'élargir la bouche ; qui dans les chaleurs loüe un homme exprés pour lui ſouffler de quart-d'heure en quart-d'heure de l'eau de la Reine d'Hongrie dans les mains , afin de les avoir plus fraiſches : Ecureüil aſſidu de tous les Theatres , où il ſe donne en ſpectacle aux femmes ; ſousriant aux unes, ramageant aux autres , & ſe montrant piece à piece à toutes : toujours nouveau par ſes habits, & pourtant toujours le meſme ? Non , ce n'eſt point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le ſous-Fermier Pimpant, avec ſon merite doré ſur tranche , qui fend bruſquement la preſſe aux Thuilleries, pour annoncer au public ſa brillante écharpe , par laquelle il ne prétend pas moins que de mettre en écharpe toutes les vertus de la grande allée ? Non , ce n'eſt point là mon affaire. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le beau Narciſſe , qui prétend racheter les uſures de ſon pere , par celle qu'il fait commettre à vingt Marchands , dont il prend l'argent au denier quatre ? Non , ce n'eſt point là mon compte. *Hominem quæro.*

Eſt-ce cet Avanturier , dont la fortune eſt un labyrinthe , qui tout d'un coup a paru dans le monde avec deux Charges & un Caroſſe magnifique , Caroſſe qui dés le

jour de ſa naiſſance a connu toutes les ruës de Paris, & qui a furieuſement éclabouſſé la reputation de deux riches veuves, dont ſon maître paſſe pour le grand veneur? Non, ce n'eſt point là ce qui m'accommode. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le Senateur Tourbillon, qui fait déja l'homme d'importance, quoy qu'il n'ait encore opiné que ſur des ragoûts, ou ſur la ſeve d'un vin de Champagne; le fait de ſon merite conſiſtant à ſçavoir remplacer par d'amples ſillons de Tabac d'Eſpagne, la mouſtache que la nature prudente luy a refuſée? Non, ce n'eſt point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Eſt-ce .....

Le Prince le repouſſe avec violence, & les chaſſe tous. Diogene dit pluſieurs fois en s'en allant : Hominem quæro. *Democrite ſe voyant chaſſer, dit :* Et je ne rirois pas; *& Heraclite :* Et je ne pleurerois pas.

SCENE DES MATRONES.

ARLEQUIN *en Commissaire infernal, lit* :

PLUTON, Dieu des Enfers, à tous presens & à venir, SALUT. Sur ce qui nous a esté representé, que plusieurs Donzelles se sont intruses aux champs Elisées, dans le quartier des femmes de vertu, sans avoir titre ni caractere, & sans estre marquées au veritable coin de la pudeur, Nous avons jugé à propos d'établir un Commissaire Enquesteur & Examinateur de tous les honneurs roturiers, & de toutes les vertus où il entre de l'alliage : A la charge par ledit Commissaire de prester le serment en la maniere accoutumée, & ce pour la forme seulement, de peur d'augmenter le nombre des parjures. Voulons que toutes celles qui ne feront pas leur preuve de chasteté en bonne forme, soient renvoyées sur l'heure à l'appartement des Laïs & des Phrinées, (s'il y a place.) Deffenses à elles de s'oser jamais manifester dans l'allée des femmes sages ; à moins que d'y paroître en robe de chambre, en linge chifonné, & avec deux ou trois onces de fard sur le vi-

ſage ; le tout de peur d'équivoque. Voulons en outre, que toutes celles qui ſont en odeur de vertu, grace à la fatuité de nos anceſtres, ſoient obligées de comparoître, pour faire appurer leurs comptes de chaſteté pardevant Arlequin Sbrouſadel, Commiſſaire ſus-nommé. Donné au Manoir Stigieux, le quatre-vingt dix-neuviéme, &c.

LUCRECE *entrant.*

Seigneur, il n'eſt pas étrange que Lucrece mene le branle dans l'entrée de tous les honneurs anciens & modernes : mais il me ſemble qu'en bonne police, on devroit tirer de pair une vertu quinteſſenciée, & ne me pas mettre de niveau avec tant de chaſtetez ſubalternes, qui vont fondre à l'approche de la mienne. Peut-eſtre a-t-on voulu me ménager des trophées, en m'expoſant à l'examen avec les autres : mais mon merite ſe ſoutient aſſez de ſoy-meſme ; & Lucrece ſera toujours la vertu par excellence, pour avoir lavé dans ſon ſang le forfait d'autruy.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que vous fiſtes là une belle maneuvre ! Voyez auſſi comme on vous a ſuivie ? Votre action eſt encore la premiere & la derniere de ſa race. On convient que vous vous perçaſtes le ſein aſſez metodiquement : mais par malheur vous vous y prîtes un peu ſur le tard ; & apparemment vous

fuſtes bien-aiſe de ne vous tuer qu'en connoiſſance de cauſe ? Mais à quoy bon faire une aſſemblée de parens, avant que de vous donner le coup fatal ? Eſtoit-ce pour leur annoncer que votre honneur eſtoit mort *ab inteſtat* ? Le beau compliment pour un mary, de s'entendre dire : Ah mon cher petit homme, ton front vient d'eſtre inſulté : Mais j'atteſte Jupiter Capitolin, que ç'a eſté ſans mon conſentement ; comme ſi en pareil cas une femme eſtoit croyable ſur ſa ſimple dépoſition ! Aprés cela le poignard joua ſon jeu ; & en effet, puiſque votre mary eſtoit pourveu, vous n'aviez plus rien à faire au monde, à moins que de vouloir recommencer ſur nouveaux frais. Mais c'eſt ce coup là que vous auriez pû dire à bon titre : *Je ne ſçaurois.*

Pour qui prenez-vous Lucrece ?
J'en mourrois.

LUCRECE.

Je crois que ce monſtre eſt aſſocié avec Tarquin pour me deshonorer une ſeconde fois. Traiſtre, oſe-tu bien noircir l'action la plus heroïque ? . . .

ARLEQUIN.

Et avec tout votre heroïque, vous ne meritez pas ſeulement le dernier *Acceſſit* en vertu. Huiſſier, qu'on la mette avec Cleopatre. Avec Cleopatre, Madame, avec Cleopatre.

ARTEMISE *arrive.*

Seigneur, qu'on me laisse ma part franche de chasteté, où je vais faire un bruit de diable dans les Enfers. Tout le monde connoist assez Artemise; & je défie la Communauté des Prudes de pousser plus loin que moy le vacarme de la tendresse conjugale. Je vous prens à témoins, balafres, égratignures, gros toupets de cheveux, que me coûta la mort de Mausole; & vous Mausolée à jamais durable, dont j'honoray ses Manes: sans compter ses cendres, que je pris la peine d'avaler. Voila des titres cela, qui feront ranguêner toutes les vertus qui voudront faire assaut avec la mienne.

ARLEQUIN.

Quant au Mausolée superbe que vous fistes ériger, il y a bien des femmes qui voudroient estre quittes de leurs maris à ce prix-là. Et que sçait-on, si votre intention n'estoit pas de perpetuer la joye que vous donnoit la mort de votre époux? A l'égard de ses cendres que vous pristes en pillules, on peut dire que les pillules firent leur effet, & qu'elles vous purgerent absolument de toute votre affection conjugale; puisque sans attendre le bout de l'an, vous vous amourachates d'un jeune homme dont les mépris vous obligerent à vous casser la teste, que vous aviez déja un peu feslée.

Ainsi donc toute votre fidelité ne se réduit qu'à quelque boutade de tendresse, & à deux ou trois accez de desespoir. Allez, Madame Artemise, je vais vous mettre en païs de connoissance. Huissier, avec la Matrone d'Ephese. Avec la Matrone d'Ephese, Madame, avec la Matrone d'Ephese.

PENELOPE *arrive.*

Mon bon Monsieur, vous voyez une femme qui a tenu bon contre vingt galans pendant le siege de Troye. Ulysse me laissa pauvre innocente que j'estois, avec un petit Poupon de sa façon. C'estoit toute ma consolation dans mes disgraces. Je voyois qu'on mettoit tout par écuelle au logis : Nous n'avions point de Dindon qu'on ne mist à la daube, point de Cochon de lait dont on ne fist des farces. Ces friponniers-là n'avoient pas la patience qu'on leur fist des petits fromages, ils buvoient le lait comme il sortoit des vaches. Ils vouloient bien faire pis, mon bon Monsieur : mais je n'eus garde. Tant y a, mon bon Monsieur, qu'Ulysse revint, & trouva sa Penelope tout comme il l'avoit laissée.

ARLEQUIN.

Oh, Madame Penelope, avec toute votre ingenuité, je trouve bien des non-valeurs de chasteté à votre fait ; Car enfin voicy comme je raisonne. Un mary à la guerre

depuis dix ans ; une jeune femme sans deffense ; vingt Princes pour galans, dont le moindre estoit expert en l'art de cocqueter ; Votre maison avoit déja pris ses titres de Taverne & d'Academie. Pour derniere batterie, les Princes y établirent un Opera. Ah, Madame, le dangereux air pour la vertu !

DIDON *entraînant Virgile par la main.*

Main-forte, Mesdames, main-forte. Voici l'imposteur qui m'a perduë dans le monde. Helas ! sans ce traître de Virgile, la pauvre Didon joüiroit encore d'une reputation inviolable. Mais ce chien de Poëte, ce maudit Mache-lauriers, il ne se contente pas de renverser l'ordre des temps, il renverse encore l'ordre des chastetez, & me fait me passionner pour un Escroc qui me plante là sur la foy d'une apparition chimerique. Quoy ? l'honneur de la plus vertueuse Veuve qui fut jamais, ne dépendra que du cerveau fanatique d'un bel esprit ? Seigneur, faites-moy faire reparation d'honneur ; ou sans autre forme de procez, je vais vous dévisager tous les deux.

ARLEQUIN.

Hé là là, Madame Didon, vous prenez le mors aux dents un peu bien viste. Vous vous plaignez que Virgile vous a osté l'honneur que vous aviez ; & Homere par une compensation Poëtique a donné à Pene-

lope l'honneur qu'elle n'avoit pas. Que voulez-vous ? Les Poëtes ſont ſujets aux quiproquo, auſſi bien que les Apoticaires. Mais pour vous accorder toutes deux, Huiſſier, qu'on les place parmy les honneurs douteux des champs Eliſées ?

DIDON.

Comment ? Parmy les honneurs douteux ? Cela eſt bon pour vos modernes.

ARLEQUIN.

Tout beau, Didon, parlez des modernes avec reſpect.

DIDON.

Allez, Juge de balle, nous allons toutes vous prendre à party.

ARLEQUIN *aux Auditeurs.*

Et moy, je jure par le Stix,
Que leurs honneurs broyez enſemble
Ne valent pas, Meſſieurs, celuy qui vous raſſemble,
Que j'intitule Le Phenix.
Un Phenix ! dira-t-on ; La penſée eſt nouvelle.
Ouy, j'appelle Phenix, une femme fidelle.

SCENES FRANCOISES, DES SOUHAITS.

SCENE DU LAQUAIS.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

HE bien, mon aimable Tygresse,
Puis qu'un Astre benin nous rassemble en ces lieux,
A qui tient-il qu'icy nous ne jouions tous deux
Une reprise de tendresse ?
Ca, dans les amoureux propos,
Lequel aimez-vous mieux du détail ou du gros ?
Voulez-vous sur les pas de Cyrus ou Clelie
Passer en complimens les deux tiers de la vie ?
Ou n'auriez-vous point plus à cœur
Un amour payable au porteur ?
Là, de ces passions, dont nous devons l'usage
A Nosseigneurs du Grand Bureau,
Gens qui ne filent point l'amour en Damoiseau,
Et qui mettent d'abord une belle au pillage ?
Ca, mon cœur, vous plaist-il de quittancer mes soins ?

C'est un acte qui peut se passer sans témoins.

COLOMBINE.

Faquin, qui te rend temeraire
Jusqu'au point de pretendre aspirer à me plaire ?
Un Laquais, tout des plus Laquais,
Ose attenter sur mes attraits !

ARLEQUIN.

Hé, Madame, arrestez. Tout Laquais que nous sommes,
Sommes-nous pas du bois dont on fait les grands hommes ?
Aujourd'huy la mandille est sur un fort bon pié,
Le siecle aimant la bigarrure,
Avecque les couleurs s'est reconcilié.
Voila pour ma grandeur future
Un habit Privilegié.
Voila d'une richesse seure
Le veritable Chaussepié.
Bannissez donc, Madame, une plainte importune;
Et laissez-moy du moins achever par pitié,
Mon Noviciat de fortune.

COLOMBINE.

J'ay bien peur, Monsieur le [illegible],
Qu'assez mal à propos le Sort ne vous éleve;
Et que ce beau Noviciat
N'aboutisse enfin à la Greve.

ARLEQUIN.

Va, va, lors que tu me verras
Dans un char Triomphant rouler avec fracas;
Sous des lambris dorez coucher avec delices:
Quand ma table servie au gré de mes souhaits,
De toutes les saisons m'offrira les premices;
Qu'autour de mon Buffet, vingt coquins de valets
Feront voler Ragouts, Grillades, Entremets,
Hors d'œuvre, & puis enfin tout ce qui peut refaire
Un Palais engourdy du trop de bonne chere;

Quand ma femme paſſant dans le cœur de Paris,
Rendra par ſes brillans tout le monde ſurpris :
Que nos Courſiers fringans ſe faiſant faire place,
Ecarteront la populace :
Que le peuple verra des Mores, des Houſſars,
Des Nains, des petits Turcs, attelez à nos chars;
Un gros Singe ſur tout, faiſant mainte grimace.

COLOMBINE.

Hé bien, cela ne va pas mal.

ARLEQUIN.

Que de Cloris alors brigueront ma pourſuite!
Et ſçauront me vanger par leur tendre conduite,
Des degouts qui traîne à ſa ſuitte
Un ordinaire conjugal!

COLOMBINE.

En demeures-tu là?

ARLEQUIN.

Je verray le Parnaſſe
Celebrer à plein cor les faquins de ma race;
Me donner pour ayeulx les enfans de Cyrus,
Et m'allier du moins avec le grand NEGUS.
Alors, tout vain d'avoir pour parens des Arabes,
Je ne parleray plus que par monoſyllabes.
Je ne connoîtray plus perſonne en mon orgueil;
Je ne verray les gens rien que du coin de l'œil.
Alors j'affecteray de marcher des épaules.
Je ſalüeray du ventre, encor ſelon les gens;
Et je feray plus fier qu'un Amadis des Gaules.

COLOMBINE.

Voila des airs bien engageans!

ARLEQUIN.

L'heure des Griſettes venuë,
Je me dépoüilleray de mon humeur bouruë,
Si toſt qu'un Laquais favory,
M'aura par des détours conduit l'objet chery,
Mon cœur, mon cœur alors flexible à la tendreſſe,
Perdra ſa premiere rudeſſe.

Non, que des Celadons renouvelant l'abus,
J'aille aux pieds d'une Iris diſtiller le Phœbus,
Et long-temps aboyer ſans mordre :
Mais au lieu d'un tas de rebus,
A des loyers écheus doucement donner ordre ;
D'un falbala fletry reparer le deſordre ;
Des crottes de la Ville affranchir mon Iris ;
Luy fourrer des Bijoux, des Steinquerques de prix ;
Et ſur tout luy fonder une bonne cuiſine :
Voila de mes douceurs, ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et tu feras ce train, ſi je ſuis ta moitié ?

ARLEQUIN.

Bon ! Tu te chaufferas d'abord au meſme pied.
Bien toſt, grace à ta prevoyance,
Quelque jeune Commis, bien frais, bien délié,
De mon lit, moy vivant, aura la ſurvivance ;
Et par ſes doux empreſſemens,
Il ſçaura, ſur mon front fidelle à la ſouffrance,
De ſon orgueil futur jetter les fondemens.

COLOMBINE.

Grand mercy, Monſieur le viſage,
De vos louables ſentimens.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que tu voudrois t'aviſer d'eſtre ſage ?
Au Siecle d'apreſent ferois-tu cet affront ?

COLOMBINE.

Va, va, le relief de ton front
Ne ſera jamais mon ouvrage.

ARLEQUIN.

Pourtant voila des yeux, qui me ſont caution
De ta prévarication
A la foy matrimoniale.
A telle fin que de raiſon,
Paſſons-nous compenſation
D'infidelité conjugale.

COLOMBINE.

Va-t-en, maraut, ailleurs debiter ta Morale,
Va, quelque revolution
Que le sort puisse mettre à ta condition,
Colombine à tes vœux sera toujours contraire.
Souviens toy seulement, à ta confusion,
Dans les plus forts accés de ton ambition,
Qu'un asne chargé d'or ne laisse pas de braire.

ARLEQUIN.

Ainsi donc, j'ay poussé des soupirs superflus?
Quoy, diminutif de soubrette,
Je veux t'associer à l'heur de ma Planete,
Et tu viens à mon Nez m'annoncer tes refus?
Tu me traites d'Asne, bien plus.
Ah pourtant, si ton cœur sensible à ma tendresse,
Vouloit à ton Asnon te donner pour Asnesse,
Bien tost ou de force ou de gré
Nous nous trouverions sur le pré.
Mais quoy? la cruelle me quitte.
Ah courons apres au plus vîte.
Peut-estre s'en va-t elle en son petit Taudis,
A son cher Arlequin preparer les Logis.

SCENE
DES SCIENCES.

ARLEQUIN *en Maiſtre de Sciences;*
ISABELLE *Fille du Docteur.*

ARLEQUIN *ſortant d'une Mappemonde,*

Ne ſus Minervam: Qu'un cochon ne s'aviſe point de faire le Docteur. Voila Mademoiſelle un Arreſt foudroyant pour Monſieur votre Pere. Il n'en eſt pas de meſme des chevaux. Malepeſte, ſi on les excluoit du Doctorat, trop de gens ſeroient en danger de perdre leurs licences. Aprés avoir établi mes qualitez, trouvez bon, Mademoiſelle, que je vous aſſure que dans tout le Horas des belles Lettres, il n'eſt point de Sçavant plus capable de vous endoctriner que moi.

ISABELLE.

O ça, Monſieur, ſur quoi voulez-vous m'inſtruire d'abord ?

ARLEQUIN.

Il faut voir premierement, ſi vous avez les ſimptômes d'erudition determinez par nos Maiſtres.

ISABELLE.

Et à quoi cela ſe voit-il?

ARLEQUIN.

Ariſtote dit que ce qui rend les femmes plus ſuſceptibles des ſciences que les hommes; c'eſt qu'elles ont la peau plus delicate, & par conſequent l'eſprit plus délié, Voyons un peu ſi vous eſtes dans le cas du Couſin Ariſtote? *Il luy taſte le bras*) Hé, ouy, ouy, voila une Peau dont on pourra faire quelque choſe avec le temps.

ISABELLE.

Fy donc, Monſieur, fy donc!

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, *Dabitur licentia ſumpta pudenter.* Vous n'en voudriez pas dedire Horace. (*Il continuë de luy taſter les bras, & les baiſe à la fin.*

ISABELLE.

Ah, pour le coup, Monſieur, je croi que vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Dulce eſt in loco deſipere, Mademoiſelle.

ISABELLE.

N'avez-vous point, Monſieur, d'autres leçons à me donner?

ARLEQUIN.

Oh que ſi. Mais je cherche encore une authorité dans les anciens. En tout cas, je pourray bien la trouver chez les Modernes.

On trouve par tout chèz eux de ces authoritez-là. (*Il veut l'embraſſer , & la manque.*

ISABELLE.

Mais, Monſieur, ſçavez-vous que vos manieres ne compatiſſent point du tout avec la gravité ſçavante ?

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, mettez les Socrates & les Platons à ma place. S'ils eſtoient auſſi ſages que moi, c'eſt qu'ils ne pourroient pas eſtre plus foux.

ISABELLE.

A ce que je vois, Monſieur de la Heriſſonniere eſt un vray Docteur en galanterie?

ARLEQUIN.

Ma foi, l'amour eſtant le principe de toutes choſes, je trouve qu'il n'y a rien qui ouvre les pores aux ſciences comme la tendreſſe. Je repete un certain Octave, qui eſtoit une vraye Hapelourde quand je l'entrepris. Depuis qu'il s'eſt mis l'amour en teſte, il faut l'entendre raiſonner. Voulez-vous que je vous faſſe diſputer enſemble un de ces jours ?

ISABELLE.

Oh, je ne ſuis pas encore aſſez forte pour cela.

ARLEQUIN.

Hé bien, s'il eſt le plus fort, il vous fera de l'avantage ?

ISABELLE.

Et quel avantage me pourroit-il faire ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous que je faſſe la partie égale ? Si vous croyez qu'Octave en ſçache plus que vous ; quand vous vous trouverez ſeule avec luy, montrez-vous docile à ſes leçons, & je vous donne ma parole que vous ſerez bien-toſt auſſi ſçavant l'un que l'autre.

ISABELLE.

Vraiment, Monſieur, vous n'eſtes pas de ces ſçavans farouches qui ne daignent s'humaniſer pour perſonne.

ARLEQUIN.

Oh pour moi, Mademoiſelle, je ſuis un ſçavant privé, ſur qui la roüille du College n'a point trouvé priſe ; & ſans vanité il y a plus d'une ruelle dans Paris, où j'ay pouſſé plus que le Syllogiſme.

ISABELLE.

C'eſt à dire qu'une Ecoliere un peu novice n'auroit pas beau jeu avec vous, & que vous feriez homme à uſer de vos avantages.

ARLEQUIN.

Point, point. Quand je les trouve innocentes, à peu prés comme vous, j'attens

qu'un bon mariage me les ait défrichées. Nous autres ſçavans, nous aimons quelque choſe qui picotte; & c'eſt un goût pour nous que d'enlever une proye conjugale.

ISABELLE.

Hé quoy, vous n'épargnez pas plus que cela les pauvres Maris?

ARLEQUIN.

Voila encore de bons animaux! Je regarde les Maris comme les Maîtres d'Hoſtel. Ils vont à la proviſion; & font l'eſſay des viandes pour les autres. Encore n'en font-ils pas toujours l'eſſay, & bien ſouvent on ne leur ſert que des mets rechauffez.

ISABELLE.

Mais, Monſieur, tout en riant, je n'apprends rien; & il y a une heure que vous me bercez de cocq à l'aſne.

ARLEQUIN.

Qu'appellez vous cocq à l'aſne, Mademoiſelle? Voudriez-vous que je vous appriſſe la fable, pour vous repaître de chiméres & de fictions? Hé, n'en avez-vous pas déja trop de celles de vôtre ſexe? Voudriez-vous que je vous donnaſſe des regles d'eloquence? Que je vous appriſſe tous les ſtratagêmes d'un diſcours figuré? Eſt-ce que vous ne trouvez pas cela dans votre propre fonds; & la paſſion ne fait-elle pas chez vous ce que la Rhetorique fait chez

les hommes? Eſt-ce de la Philoſophie que vous eſtes amoureuſe? Ah, contentez-vous de bleſſer la raiſon ſans la connoître, & laiſſez-nous la confuſion de ſçavoir raiſonner ſans en eſtre plus raiſonnables. Eſt-ce la Medecine qui vous charme? Que vous ſerviroit de comprendre la ſtructure du corps humain, ſi les reſſorts de l'ame ſont impenetrables? Eſtes-vous préoccupée de l'Aſtrologie? Ah défiez-vous d'une connoiſſance qui fait connoître le mal, & qui ne le détourne pas. Donnez-vous dans la Chimie? Gardez-vous des gens qui vous promettent des monts d'or, & qui vous demandent un teſton. Eſt-ce la Juriſprudence qui vous touche? Enviſagez les Loix comme des toiles d'araignées, d'où les groſſes Beſtes ſe ſauvent, & où les petites demeurent. Sont-ce les Mathematiques qui vous poſſedent? Une demonſtration d'amour eſt plus infaillible que toutes les regles de l'Algebre. Eſt-ce enfin l'Hiſtoire qui vous attache? Eh voulez-vous vous enterrer dés ce monde, & renoncer aux vivans pour les morts?

ISABELLE.

Et que voulez-vous donc que j'apprenne?

ARLEQUIN.

Apprenez toutes les petites façons de votre ſexe. Faites-vous un art de la minau-

derie. Ayez toujours les prunelles offenſives & deffenſives. Apprenez à rougir ſous de faux pretextes, afin qu'on ne connoiſſe pas quand vous rougiſſez à propos. En un mot, faites votre capital de plaire, d'aimer & d'eſtre aimée.

ISABELLE.

Vous eſtes un conteur de guoguettes, & vous ne meritez pas qu'on vous écoute. (*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN.

Elle a raiſon. Je m'y ſuis mal pris. En matiere de galanterie, les femmes veulent qu'on ſaute d'abord des preceptes à l'application.

SCENE DES SOUHAITS.

ARLEQUIN, MOMUS.

ARLEQUIN, *ſans voir Momus.*

O Deſtins ennemis ! O ſort mal-en-contreux ! ô fortune impertinente !

MOMUS.

Tout beau, l'amy, tout beau.

ARLEQUIN.

Tout beau vous-mesme. Depuis quand empêche-t-on les gens de jurer contre leur sort ? C'est un privilege establi par les Heros de Theatre, & confirmé par leurs Confidens. Ainsi, Monsieur, pour l'acquit de ma bile, laissez-moy pester tout à mon aise, & me répandre tout mon saoul en galimatias pathetiques.

MOMUS.

Hé, fy ! C'est à faire à des ames vulgaires à prendre à party la destinée : mais un grand cœur comme le tien, doit estre au dessus des accidens. Il faut qu'il montre une ame à l'épreuve des revers, & que par l'intrepidité de sa constance, il se donne le charmant plaisir de faire rougir la fortune.

ARLEQUIN.

Ouy, mais la fortune est femme ; & il y a long-temps que les femmes ne rougissent plus. Laissez-moy donc, Monsieur, reprendre le fil de mes imprecations ; & aprés cela tant de Philosophie que vous voudrez.

MOMUS.

Non, non, cher Arlequin, fais tréve à tes injures.
J'ay le rare secret d'étouffer les murmures :
Je sçay mettre un mortel au comble de ses vœux.
Vois donc ce qu'il te faut, & dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monſieur le Charlatan, je ne veux pas grand' choſe. D'abord je ne me ſoucie pas beaucoup d'argent : Je voudrois ſeulement trouver credit par tout, & ne point payer qu'aprés ma mort. Je n'aime pas autrement les femmes : mais je ne ſerois pas fâché d'eſtre aimé de toutes, & qu'elles ne puſſent diſpoſer de leur cœur qu'aprés m'avoir demandé Lettre de Voiture. Je voudrois encore qu'il ne fuſt permis qu'à moi d'avoir de l'eſprit, & que les autres n'en euſſent que quand je ſerois las d'en avoir. Vous voyez que je ſuis bien aiſé à contenter.

MOMUS.

Hé bien, pour donner un plein effort à tes ſouhaits, il faut te montrer tout ce qui peut intereſſer les hommes.

Paroiſſez faux brillants, jeux, richeſſes, plaiſirs,
Et tout ce qui du monde intrigue les deſirs.

Le Theatre s'ouvre, & repreſente le Temple des Souhaits, où paroiſſent la valeur, la ſanté, le bel eſprit, les bonnes fortunes, la faveur, le merite, la folie, les richeſſes, la bonne chere, & autres choſes ſemblables.

MOMUS.

A present que te voila à mesme, c'est à toy de choisir ce qui te conviendra le mieux; & aussi-tost on te livrera la marchandise.

ARLEQUIN.

Hé bien, de peur de me méprendre, & pour ne point causer de jalousie, je choisis toute la Boutique.

MOMUS.

Oh, cela ne va pas comme cela; & il ne t'est permis de choisir qu'une chose à la fois.

ARLEQUIN.

Nous voila d'accord. Je n'en choisiray qu'une à la fois; mais je les prendray toutes l'une aprés l'autre. Mais, Monsieur le Charlatan, afin que je n'achete point chat en poche, dites-moy ce que vous entendez par la valeur?

MOMUS.

La valeur est une fermeté d'ame, qui nous étourdit sur les perils les plus presens. C'est une ferveur pour la belle gloire, qui dissimule toutes les horreurs d'une mort prochaine. C'est un heureux sang froid dans les plus chaudes occasions, qui fait qu'on se familiarise avec le fer, le feu, les boulets & les mousquetades.

ARLEQUIN.

Diable! voila une vilaine familiarité.

Mais n'y auroit-il pas moyen d'apprivoiser les bales, de dépaïser les coups de canon, & de faire retrograder la pointe du fer ? C'est qu'aprés tout cela on pourroit estre brave en toute seureté de conscience ; & dés aujourd'huy je ferois querelle à toute la terre.

MOMUS.

Va, va, mon ami, la valeur n'est faite que pour les ames nobles. Tu t'accommoderas peut-estre mieux de la santé.

ARLEQUIN.

Oh, pour la santé, je n'en ay déja que trop. Et le moyen d'en manquer, quand on est aussi regulier que moi à pratiquer les Ordonnances d'Hypocrate ?

MOMUS.

Et comment fais-tu donc pour avoir tant de santé ?

ARLEQUIN.

Hypocrate dit que pour se bien porter, il faut s'enyvrer une fois le mois. C'est un regime que j'observe avec la derniere circonspection ; & comme je crains toujours de n'avoir pas remply le precepte dans toute son étenduë, je fais des repetitions Bachiques trois fois la semaine, afin qu'Hypocrate n'ait rien à me reprocher.

MOMUS.

Hé bien, puisque tu renonces à la valeur & à la santé, ne seroit-ce point sur

le bel eſprit que tu voudrois jetter ton plomb ?

ARLEQUIN.

Hé fy, de par tous les diables ! Moy bel eſprit ? Je ne connois qu'un avantage aux gens de ce métier-là ; c'eſt que quoy qu'il arrive, ils ne courent point riſque d'eſtre compris dans la taxe des Aiſez.

MOMUS.

Serois-tu friand de bonnes fortunes, & voudrois-tu qu'on miſt les femmes ſur le pied de ne point tenir contre toy ?

ARLEQUIN.

Hé, pour cela, Monſieur, il n'y a qu'à les laiſſer comme elles ſont. De tout temps j'ay eu mon franc-ſallé auprés des belles ; & actuellement je ſuis couru de toutes les Soubrettes de mon quartier.

MOMUS.

Aurois-tu la maladie des grandeurs ? Veux-tu qu'on te mette ſur les voyes de la faveur, & que l'on t'enſeigne à te pouſſer auprés des Grands ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'eſt un manége que j'entens mieux que perſonne. D'abord, Monſieur, il faut compter que je ſuis tout couſu de contreveritez. Faut-il applaudir à des appas ſurannez, ou rapprocher la datte importune d'un baptiſtaire à perte de veuë ? En moins de trois paroles, je ſçay

rajeunir un viſage qui porte ſon atteſtation de caducité. Faut-il appuyer un Faquin heureux dans ſon idolatrie pour la fortune ? Je le mets à la teſte de ſes meutes & de ſe haras ; & il prend ſi bien le gouſt des beſtes, qu'il ne connoiſt plus les hommes, & ne ſaluë que les équipages & les chevaux.

MOMUS.

Voila déja de beaux commencemens. Mais ſçais-tu te plier & te replier devant les Mignons de la fortune ? Sçais-tu precipiter ta teſte entre tes jambes à la veuë de certains perſonnages importans ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'eſt moi qui ay donné au public les nouveaux tarifs de reverences : & au pis aller, je n'aurois qu'à imiter le Chevalier Pince-Maille, qui poſſede toutes les inflexions du corps, tous les remuëmens de teſte, & tous les dehanchemens imaginables.

MOMUS.

Va, va, c'eſt un métier qui ne s'apprend pas ſi vîte. Crois-tu, par exemple, qu'il ſoit ſi facile d'entretenir vingt perſonnes tout en courant, de parler aux uns, de répondre de la Tabatiere aux autres, de donner fidellement les torticolis à tous les gens que l'on aborde, de couper paſſe avec

un Marquis, pour aller à la rencontre d'un Duc, qu'on ne connoît plus bien-toſt dés qu'on voit un Prince?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant qu'une choſe qui me dégoûte de la faveur. C'eſt que les diſners & les ſoupers des Courtiſans ſont furieuſement derangez; & avec cela je n'ay point l'art d'apprivoiſer des Suiſſes, & des Maîtres quelques-fois plus Suiſſes que leurs Suiſſes meſmes.

MOMUS.

Hé bien, il ne faut point tant d'appareil pour eſtre un homme de merite, & tu y trouveras peut-eſtre mieux ton compte.

ARLEQUIN.

Moi, que j'aille choiſir le merite? Et de quoi le merite guerit-il aujourd'huy? Il y a beaux jours que le merite n'eſt plus monnoye courante; il faut le renvoyer aux ſiecles des Eſcofions & des Vertugadins.

MOMUS.

Ouais! que veux-tu donc qu'on faſſe pour toy? Serois-tu homme à t'accommoder de la folie?

ARLEQUIN.

Mais, je crois que je n'ay rien à ſouhaitter là-deſſus.

MOMUS.

Encore, eſt-ce quelque choſe de ſe connoître !

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, dites-moi un peu : Eſt-ce que la Folie procure de ſi grands avantages, que vous la placiez parmi ce qui fait les ſouhaits des hommes ?

MOMUS.

Hé, pauvre innocent, d'où viens tu ? Et ne ſçais-tu pas que la Folie a toujours eſté & ſera toujours le plus beau fleuron de la ſocieté civile ? Qui eſt-ce qui raſſure ce Magiſtrat ſur l'éclat de ſon jeu, & ſur le fracas de ſes intrigues ? La Folie. Qui eſt-ce qui raſſemble tant de duppes à l'heure du Lanſquenet chez la Comteſſe de Plumoiſon ? La Folie. Qui eſt-ce qui retient à Paris tant de Plumets d'eſté & tant de Guerriers de Robbe-Courte ? La Folie ? Qui eſt-ce qui produit tant de vaines conteſtations ſur le pas, ſur les marches, & pas une ſur le merite ? La Folie. Qui eſt-ce qui rend cet Auditeur ſi curieux d'antiques, de cornalines & de diamans, quoi qu'aux fonds il ne ſoit qu'une Hapelourde ? La folie. Qui eſt-ce qui porte cet Epicier à éventer la honte de ſon lit, & à ſolliciter une place ſur les Tabatieres de *Fagnani* ? la Folie. Eſt-ce autre choſe que la Folie, qui oblige cet Avocat à faire jeûner toute

ſa Maiſon, pour montrer ſes deux Palefrois étiques au Cours, ou à la Porte Saint Bernard ? Eſt-ce autre choſe que la folie, qui fait qu'on ſe ſacrifie & toute ſa famille, pour la vanité chimerique d'avoir un lievre de plus ſur ſes terres, ou quelque carpe Brahane dans ſes étangs ?

ARLEQUIN.

Diable ! je ne me croyois pas tant de Confreres. Mais, Monſieur, par charité, donnez-moi les richeſſes, afin que j'aye un titre legitime pour eſtre fou ; car comme vous ſçavez, *Stultitiam patiuntur opes.*

MOMUS.

Les Richeſſes ? Et te ſens-tu la cervelle aſſez forte pour ſupporter toutes les fumées qu'un gros bien envoye à la teſte ? Penſes-tu qu'on en vaille moins pour n'avoir pas toute la Boutique d'un Joüaillier à ſes dix doigts ? pour n'aller jamais ſans un regiment de Montres & de Tabatieres ? Eſt-ce une choſe ſi importante pour la felicité, que de chagriner l'odorat de tout Paris par le cuir de Rouſſy de ſon caroſſe ? que d'avoir des entre-pos de galanteries à tous les Theatres ? Que d'eſtre en Malines juſqu'à ſes chauſſons, que de ne faire qu'un déjeûner de la nourriture de cent familles ? Voudrois-tu impoſer au public par une Biblioteque faſtueuſe, quand il ne faudroit pour tout Maître que les nouveaux Alma-

nachs avec le Tarif pour les Monnoyes ? En un mot, voudrois-tu toujours bâtir ſans neceſſité, toujours détruire ſans raiſon, & ne laiſſer à la poſterité tant de pierres raſſemblées, que comme autant de gages de la dureté de ton cœur, & de l'inquietude de ton orgueil ?

ARLEQUIN.

Et que ſeroit-ce donc, ſi je vous demandois les richeſſes au prix qu'elles coûtent à tant de gens ? Si j'eſtois curieux de les obtenir, ou par les ſupercheries de ce Procureur, ou par les ſcelerateſſes de cet Uſurier, ou par la benignité de ce mary commode, ou par les contributions de quelque vieille amoureuſe ? Car enfin il n'y a plus que ces endroits-là pour parvenir. *Sic itur ad Aſtra.*

MOMUS.

Non, non, je veux que tu ſois riche de pure ſource ; je vais faire pleuvoir ſur toy la corne d'abondance.

ARLEQUIN *chantant.*

Faites donc pleuvoir au plus vîte,
Car depuis long-temps je ſuis ſec.

Momus frappe de ſa Baguette, & Arlequin eſt precipité ſous terre.

SCENE
CONTRE LES HOMMES.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

QUoy ? dans le printemps de votre âge, dans un temps où tous les jours de votre vie devroient eſtre marquez par autant de nouvelles conqueſtes, vous perdez ſur de vieux bouquins d'Auteurs, tant de coups d'œil que vous pourriez ſi bien mettre à honneſte intereſt ? Hé comment ſerez-vous la ſeule à Paris qui ne chomerez pas le retour des Officiers ? Déja les Abbez ont évacué les ruelles : Les Financiers n'oſeroient plus y paroître que le bordereau à la main. Déja les gens de Robe ont pris leurs vacations de galanterie ; & pendant que toutes les Coquettes ſont ſous les armes, là en bonne foy, ſerez-vous la ſeule qui demeurerez dans l'inaction ?

ISABELLE.

Hé crois-tu, Colombine, que tout ce qu'il y a d'hommes au monde, ſoient capables d'effleurer ma tranquillité ?

COLOMBINE.

Ah je vous permets de faire l'eſprit fort, tant que vous n'aurez qu'une Colombine en teſte. Mais quand vous verrez à vos pieds quelque échantillon de Ceſar ; quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ſes plumets flamboyans, & de ces cravates hiſtoriées qui ſerpentent juſques dans les boutonnieres , oh pour lors vous viendrez à jubé comme les autres. Dame, ces Guerriers-là ſont de terribles gens ; & il n'y a Palatine ni Falbala qui en réchapent.

ISABELLE.

Va , va , Colombine , il n'y a plus que des dupes qui donnent dans les paneaux des hommes ; & ceux d'aujourd'huy ſont marquez à un coin de perfidie.

COLOMBINE.

Ouy, je conviens avec vous que les hommes ſont des perfides : mais une fois il faut vivre ; & l'on vit avec ces perfides-là comme avec les Turcs, ſeulement pour la neceſſité du commerce.

ISABELLE.

Et quel commerce peut-on établir avec des traîtres qui ne ſont bons que pour eux-meſmes ? Dans quelle ſujétion n'ont-ils pas jetté notre pauvre ſexe ? falloit-il nous brider comme ils ont fait , en nous éloignant des ſciences, du gouvernement, & des emplois.

COLOMBINE.

Ah vraiment, vous remuez la vieille querelle : trop heureuse si vous n'avez point à leur faire des reproches de plus fraîche datte. Mais parlons franchement. Trouvez-vous que les femmes perdent beaucoup à n'estre point appellées à ces corvées brillantes qui rendent les hommes si celebres ? Déja, si nous n'allons point à la guerre, on sçait bien que ce n'est pas faute d'avoir les inclinations militaires. Si nous ne paroissons point sur les Fleurs-de-lys, & n'est-ce pas nous qui faisons le thême à tant de jeunes Magistrats, à qui nous valons mieux que tous les siffleurs de Droit ensemble ? Il est vray que nous n'entrons point dans les Finances : mais les Financiers sont nos comptables. Allez, allez, c'est une bonne condition que celle d'une jolie femme, quand on la sçait faire valoir ; & la science de plaire est au dessus de toutes les autres.

ISABELLE.

Mais ne trouves-tu pas que nous aurions bon air à briller dans un Tribunal de Justice ? Il me semble qu'une condamnation prononcée par une belle bouche, seroit adoucie de la moitié : Et qui pourroit tenir contre nous, si nous estions à la teste d'une Armée? La beauté a des armes si naturelles.

COLOMBINE.

Ouy, je sens bien que si l'on opposoit une

armée de femmes à une armée d'hommes, ce feroit le moyen d'avoir bien-toſt la paix. Mais pour ne point quitter notre theſe, ſi les hommes nous ont fait tort en s'appropriant les emplois, ces meſmes emplois ne nous offrent-ils pas tous les jours des endroits pour nous vanger ? Quoy ? croyez-vous que pendant que Monſieur le Conſeiller ſe leve dés l'aurore, pour aller faire les affaires d'autruy, on ne faſſe pas ſouvent les ſiennes, & qu'on ne juge pas ſon honneur de petit Commiſſaire ? Pendant que Monſieur le Colonel court à la gloire & va monter la tranchée, qui luy répondra que ſa femme n'aille pas à l'occaſion de ſon côté ? Allez, allez, quoy qu'en diſent les hommes avec leur pretenduë ſuperiorité, nous ne les balotons pas mal ; & tout ce qu'ils ont de plus beau releve des femmes.

ISABELLE.

Et ne comptes-tu pour rien cette guerre étudiée qu'il faut que nous nous faſſions ſans ceſſe ; ce joug importun de la pudeur, qui nous deffend de voir & d'entendre ce qui nous plairoit le mieux.

COLOMBINE.

Bon ! eſt-ce que vous ne ſçavez pas le manege du ſexe en ces rencontres ? Vient-on, par exemple, à nous produire quelque tabatiere ſcandaleuſe ? nous portons d'abord la main ſur nos yeux : mais c'eſt pour

nous faire une lorgnette de nos doigts. Vient-on nous chanter quelque vaudeville un peu gaillard ? nous feignons de détourner la veuë : mais c'est pour mieux recueillir nos oreilles. Nous surprend-on dans quelque lecture équivoque ? hé bien, nous en sommes quittes pour une petite rougeur; & c'est un verny pour la beauté. Voila comme les femmes ont le plaisir de tout sans en avoir jamais la honte; au lieu que chez les hommes, la honte est toujours à la suite du plaisir.

ISABELLE.

Mais fais-moy raison un peu de cette licence effrenée qu'ont les hommes de tout dire & de tout faire sans consequence; au lieu que la moindre émancipation nous est tournée à crime.

COLOMBINE.

Allez, allez, les loix de la pudeur sont sujettes à extension, comme le reste. Notre honneur est de ces choses où l'on peut dire que la forme emporte le fonds; & la reputation de l'honneur est souvent plus couruë que l'honneur mesme, Pourveu qu'on se pare au besoin de certaines grimaces fondamentales, qu'on ait soin tous les matins de charger ses yeux sur l'hypocrisie, qu'on begaye fidellement aux endroits où le sexe doit begayer, hé notre honneur n'en exige pas davantage. Au contraire nous embaraf-

ſerions les hommes, ſi nous nous piquions de ſuivre leurs loix à la rigueur; & d'ailleurs nous vivons dans un païs où l'on ſe conduit moins par la Loy que par la Coutume.

ISABELLE.

Cependant à entendre ces vilains hommes, nous cedons à notre temperament, dés que nous avons la moindre honneſteté pour eux.

COLOMBINE.

Vraiment, je les trouve jolis de nous reprocher certaines affaires où ils ont toujours leur moitié auſſi bien que nous! Mais nous voit-on comme eux grenoüiller dans les cabarets? Nous voit-on comme eux chez Sauvage, dans le banc des Marguilliers du Caffé? Allons-nous ſur les Theatres nous baiſer comme des petits enfans? Courons-nous les Foires pour y ſeringuer de l'huile ſur le brocard des Bourgeoiſes? Je ne dis pas que nous n'ayons nos petites folies: mais nous les faiſons à huy clos; & nous n'y appellons que les témoins abſolument neceſſaires.

ISABELLE.

Et que dis-tu de ces jeunes foux, qui étalent tous les ſoirs aux Thuilleries, & qui harcelent du chapeau toutes les femmes un peu jolies? Que dis-tu de ces Empyriques en politique, qui changent la face des Eſtats, & qui ſe répandent par pelotons comme

des hannetons & des ſauterelles ? Que dis-tu de ces Avanturiers qui paroiſſent dans Paris comme des feux follets, & qui tombent tout d'un coup en éclipſe ?

COLOMBINE.

Mais, je dis que tout compté & rabatu, il eſt des hommes à peu prés comme des Medecins. On connoiſt leur foible, on les turlupine dans l'occaſion ; & au bout du compte on ne ſçauroit ſe paſſer d'eux. Mais voicy une viſite d'éclat qui vous arrive. Trouvez bon que je me retire.

ISABELLE.

Et as-tu de ſi preſſantes affaires ?

COLOMBINE.

Ouy, je cours vîte me laver la bouche. Il y a aſſez long-temps que je parle d'hommes.

SCENE

SCENE DU BARON.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN *qui par le moyen de Momus a obtenu les richesses, vient habillé magnifiquement, avec quatre laquais qui le suivent; & trouvant Isabelle dans sa chambre, luy dit:*

DEs beautez de Paris lorgneur infatigable,
Je viens vous reconnoître icy, mon adorable,
Mais je découvre en vous certain air tentatif,
Qui me revolte un peu l'appetit sensitif.
Est-il une beauté d'agréemens mieux fournie?
L'Amour dans ses yeux-là loge en chambre garnie.
Cette bouche & ce nez paroissent faits au tour:
Et ce petit muzeau détermine à l'amour.
Et que seroit-ce encor sans ce que nous dérobe
L'épaisse obscurité d'une envieuse robe?
Ah sans doute, il faudroit la visiere d'Argus,
Pour percer tant d'appas connus & non connus.
Somme totale: Heureux qui sera l'économe
D'un si joli bijou! Serois-je bien votre homme?
Mignonne; parlez sans façon.
Je suis un assez bon garçon.
Donnez-moy votre cœur, ma petite charmante;
Et je vous en feray la rente.

ISABELLE.

Penses-tu que mon cœur soit si fort au rabais,
Que de borner son vol aux vœux d'un Ex-laquais?

Q

ARLEQUIN.

Hé Madame, en amour eſt-ce que l'on raiſonne ?
Et le rang y doit-il ſupplanter la perſonne ?
Seriez-vous la premiere, aprés tout, dont le cœur
N'auroit pas dedaigné Champagne, ny la Fleur ?
Et de qui les tranſports allant plus loin encore,
Se ſeroient fait ſentir du Couchant à l'Aurore ?
Quoy ? ne peut-on d'un cœur s'ouvrir les doux ſentiers,
Sans prouver les ſeize quartiers ?
Qu'a de commun l'amour avecque la nobleſſe ?
Ah ! laiſſons les ayeux, le blaſon, les d'Hoziers,
Et montrons ſeulement nos titres de tendreſſe.

ISABELLE.

Comme ſi la tendreſſe eſtoit de ton reſſort,
Toy malheureux jouet des caprices du Sort !

ARLEQUIN.

Ouy, malgré la rigueur du Sort qui me nazarde
Je veux toujours aimer, charmante Leoparde.
Car enfin, parlez moy ſans feinte ny détour :
Eſt-il rien qui chatouille à l'égal de l'amour ?
Ah ! lors qu'on peut tromper la garde vigilante
D'une maman qui couve une jeune innocente ;
Que joignant au biſcuit l'aide du macaron,
Aux portes de Paris l'on traduit le tendron ;
Et qu'enfin au beſoin l'Amour preſtant mainforte,
La belle ſe deffend, & n'eſt pas la plus forte ;
Dans ces tendres inſtans j'ay toujours éprouvé,
Qu'un faquin peut ſentir un bonheur achevé.

ISABELLE.

O Ciel! quels contes bleux ce maraut vient me faire!

ARLEQUIN.

Hé, Madame, eſt-ce à vous que je voudrois ſurfaire?
Ah ! ſi pour mettre en gouſt les Dames du haut ton,
Les ſoubrettes d'abord m'ont ſervy d'échelon ;
Si pour mes coups d'eſſay ma tendreſſe peu fine

A brigué de l'employ jusques dans la Cuisine,
Bientost, bientost mon cœur par un retour heureux,
A rehabilité la gloire de ses feux ;
Et l'envie à son tour me rompant en visiere,
M'a procuré sous main quelques coups d'étriviere.
Trop heureux, si ce cœur que j'estime tout neuf,
Pouvoit se meriter à coups de nerf de bœuf !
Aux plus rudes tricots, aux plus épaisses gaules,
J'irois pour vos appas dévouer mes épaules.

ISABELLE.

Finiras tu bien-tost ton galimatias ?
Crois tu qu'à t'écouter on ne se lasse pas ?

ARLEQUIN.

Quoy vous me criblerez d'outre en outre, Madame ?
Et vous refuserez l'audiance à ma flame ?
Il vous sera permis de bombarder mon cœur,
Sans que je sois en droit de crier au voleur ?
Et qu'a donc de si cru ma tendre rhetorique ?
Voulez-vous, puis qu'enfin il faut que je m'explique,
Que dans les mots choisis mon esprit absorbé,
Repete auprés de vous le rolle d'un Abbé ?
Et que pour intermede aux phrases précieuses,
Je vous livre un assaut d'œillades amoureuses ?
Voulez-vous qu'à vos pieds apprentif Financier,
Je glisse adroitement croix, coulant, & collier ?
Qu'à force de presens vous rendant moins sauvage,
Je brigue votre cœur comme l'Echevinage ?
Iray-je, aussi tiré qu'un jeune Senateur,
Par des mots cadancez vous empezer le cœur ?
Et remuant la teste avec art & methode,
Copier mot pour mot le Ticq d'une Pagode ?
Viendray-je tout botté, l'air à demy chagrin,
Vous donner brusquement des nouvelles du Rhin ?
Et pour couper racine aux discours inutiles,
Vous sommer tout d'abord comme on somme les Villes ?
Ca, mignonne, parlez. Me voila prest à tous.

ISABELLE.

Traître, oses-tu pousser ma patience à bout ?
Pour la derniere fois, fuis loin de ma presence :
Ou bien tu sentiras le poids de ma vengeance.

ARLEQUIN.

Bon ! je sçay ce que peut une femme en courroux.
Jamais votre fureur ne tombe à plomb sur nous :
Et lors que la vengeance aiguillonne votre ame,
Ce n'est pas contre nous ; mais c'est de femme à femme.
Aprés tout, qui vous porte à faire tant de bruit ?
Je ne demande pour tout fruit
De mes soupirs & de mes larmes,
Que d'avoir un petit réduit
Dans le galetas de vos charmes.
Pour obtenir ce bien je me consume en pleurs.
Si ce procedé vous offence,
Par charité voyez ailleurs,
Et me donnez la preference.

ISABELLE *luy donnant un soufflet.*

Tiens, voila le party que je fais aux railleurs.

ARLEQUIN.

Il a claqué bien fort. Juste Ciel ! quel outrage !
Me planter un soufflet au milieu du visage !
Colaphiser ainsi mes lévres de corail,
Moy qui voulois par elle ébaucher mon Serrail !
Si tu la reservois pour ce coup qui m'assomme,
Ah Nature, pourquoy n'en faire pas un homme ?
Mais quoy ? parce qu'elle est d'un sexe tout charmant,
La verray-je échapper à mon ressentiment ?
Non. Je veux qu'un baiser appliqué par l'ingrate,
Soit l'emplâtre du tour que m'a joué sa patte :
Car, malgré l'ascendant qu'ont sur moy ses attraits,
Mon minois n'est point fait pour souffrir des soufflets.

SCENE DU JUGEMENT DE PARIS.

MEZZETIN *en* MERCURE, *conduisant les Deesses.* JUNON, PALLAS, VENUS.

MERCURE *aux Deesses.*

MEsdames les Divinitez ;
Vous marchez bien à pas comptez ;
Au galop, au galop, Deesses.
Point de fausses delicatesses ,
Quand il s'git d'aller disputer un tresor
Aussi grand que la Pomme d'or.
Voicy le moment de la Crise.
Bien-tost vous allez voir Paris ,
Paris, juré Priseur des graces & des ris :
Apprêtez votre marchandise.
Belles, n'avez-vous plus rien à dire au miroir ?
Vous manque-t-il point quelque mouche ?
La pommade qui sert à colorer la bouche
A-t-elle bien fait son devoir ?
Vos yeux sont-ils seurs de leur rolle ?
Sçavez-vous galamment élancer une épaule,
Pour affrioler un Amant ?
Et pour tout dire enfin, certain couple si drolle ,
Peut il avec honneur forcer son logement ?
Je laisse au beau Paris à peser vos merites :
Mais si j'avois à rendre un pareil jugement,

Belles, vous n'en feriez pas quittes
Pour montrer le nez seulement.
Avant tout, je voudrois vous voir, de peur d'abus,
In puris naturalibus.

PALLAS *d'un air dedaigneux.*

En verité, Seigneur Mercure,
Votre bouche est un franc bourbier.
C'est déja pour Pallas une assez grosse injure
de vous avoir pour Escuyer,
Sans que vous affectiez d'allarmer mes oreilles,
Qui sont pudiques par merveilles.
Passe encore pour Junon, & Madame Venus.
L'une est femme, & l'autre est quelque chose de plus.
Mais moy qui suis toute novice,
La moindre ordure met ma pudeur au supplice.

MERCURE.

Hé, Madame Pallas, treve icy de pudeur.
Je crois pieusement que vous crevez d'honneur.
Mais comme la beauté; (soit dit sans vous deplaire,)
Avec l'honneur ne marche guere;
Mettez-moy l'honneur de côté,
Et ne vous retranchez que dessus la beauté.
Il n'est point de femme un peu vive
Qui ne prist cette alternative.
L'honneur est, je l'avouë, un precieux surtout:
Mais enfin quoy qu'il en arrive,
Un beau visage excuse tout.

PALLAS.

Pour une Morale si fine,
Venus ne sçauroit vous payer,
Qu'en vous invitant d'essayer
Ses draps de satin de la Chine.

VENUS.

A votre aise, Pallas, déchaînez-vous bien fort.
Mon crime unique, c'est de n'estre point tygresse.
En effet, n'ay-je pas grand tort?

Sans cesse vous portez un œil plein de tristesse
Sur la douceur de mes ébats :
N'auriez-vous point aussi, Pallas,
Des deffaillances de sagesse ?
Entre nous, l'immortalité
Est un terme bien long pour la Virginité.
Quand on veut jusqu'au bout soutenir la gageure,
Notre cœur en secret murmure ;
Et fort souvent sur ses vieux ans,
Las du martyre qu'il endure,
Un honneur prend la clef des champs.

PALLAS.

Taisez-vous, petite effrontée.

VENUS.

Hé, Minerve, là là, tout doux.
Vous nous feriez penser à tous
Que votre mine est éventée.

MERCURE.

Chut. J'apperçois Paris & ses Moutons, Mesdames.
Ces petits animaux ne se disputent rien.
Si c'estoit un troupeau de Femmes,
Ils ne s'entendroient pas si bien.

ARLEQUIN *en* PARIS, *aux Deesses, aprés les civilitez reciproques.*

Beautez dont l'œil invite à la friponnerie,
Cet honneste homme que je vois,
Ne vous feroit-il point passer par la prairie,
Pour vous mener cueillir des Noisettes au bois ?

MERCURE *à Paris.*

Berger, pour m'écouter, qu'on ait la teste nuë.
Je vous amene une recruë
Des plus belles Divinitez.
Celle qui selon vous aura plus de beautez,
De ce fruit d'or sera pourveuë.
Je n'examine point si c'est bien-là le fruit
Qui la toucheroit davantage.

Quoy qu'il en soit, il vous suffit
Du plus charmant objet d'en faire le partage,
Et cela sans craindre le bruit.
C'est Jupiter qui vous l'ordonne.
Pour moy, je suis Mercure, Huissier sur ce requis;
Et par ainsi, Monsieur Paris,
Coupez, taillez, rognez, sans égard pour personne.

PARIS.

Peste! A qui rogneroit sur de pareils oyseaux,
Il luy faudroit de bons ciseaux!
Mais moy, comment juger? Encor juger des femmes?
Je ne sçay pas le droit, mes Dames.

VENUS.

Il ne faut que des yeux, Paris, pour nous juger.

PARIS.

Que des yeux? Mais j'ay la berluë.

VENUS.

Que tu fais de façons, Berger!
Ah! ta longueur icy me tuë.

PARIS.

Mais je n'ay point de robbe.

VENUS.

Hé, qu'importe?

PARIS.

Comment?
On ne rend point de jugement
Sans robbe. La robbe est le nid de la Science.

VENUS.

Hé bien, va va, l'on t'en dispense.

PARIS.

Il me faut un Bonnet quarré.

VENUS.

Oh Berger, de force ou de gré,
Tu nous rendras une Sentence.

PARIS.

Mais si je dors à l'Audiance?

VENUS.

C'est moy qui te reveillеray.

PARIS.

Diable! c'est une affaire icy de consequence.
Voyons un peu par où je la commenceray.

à Junon.

Holà hé, la grosse Citroüille,
Que je vous dise un petit mot.
Elle est vrayment doduë, & de bon suc. Un Sot
S'en accommoderoit. Ca, le prix vous chatoüille?
N'est-il pas vray?

JUNON.

Berger, si par toy je l'obtiens,
Ne t'embarasse point ny de toy ny des tiens.
Je vous feray tous Rois

PARIS.

Roy des Bohemiens?
Aussi bien j'ay déja la main assez subtile:
Outre que ma blancheur m'en rend l'accés facile.

JUNON.

Fais-toy fort que Junon te comblera de biens.

PALLAS.

Quoy, vous estes Junon?

JUNON.

Ouy, je la suis sans doute.

PARIS.

A propos, Madame Junon,
Jupiter n'a-t il plus la goutte?
Mais l'heure icy me presse. Adieu, Dame Alizon.
Je vous feray bonne justice.
Et d'une. (*A Pallas*) Approchez, fine
épice.
Venez de vos appas faire exhibition.

Q v

Comment diable ! une Lance ! un Casque ! un Morion !

Vous allez donc à l'exercice ?

PALLAS.

Berger, à ce harnois ne reconnois-tu pas
Pallas, la Guerriere Pallas ?
Je suis la Reine des Sciences.
Paris, adjuge moy le prix de la beauté :
Je te prodigueray les belles connoissances.

PARIS.

Vous me ferez Recteur de l'Université ?

PALLAS.

Si dans le Champ de Mars ton courage te guide,
Je t'armeray de mon Egide.
Les Boulets & les Fauconneaux
Sur ton corps porteront à faux.

PARIS.

Madame, vous devriez-vous montrer à la Foire.
Vous auriez-là bien des Chalans.

PALLAS.

Veux-tu donc effacer les plus fiers Conquerans ?
Veux-tu vivre à jamais au Temple de Memoire ?

PARIS.

Madame, je n'ay pas le temps.

PALLAS.

Pallas te répond de ta gloire.

PARIS.

Croyez-vous me corrompre à force de presens ?
Tirez, Madame l'Amazone.
A Venus. A vous le dé, jeune Mignonne.
Estes-vous friande du prix ?

VENUS.

Si j'en suis friande, Paris !
Ay-je les yeux, à ton avis,
Bien tournez à la friandise ?

PARIS.

Voire mesme, à la gourmandise.

VENUS.

Paris, il me paroist que tes sens sont émeus.
N'en rougis pas, je suis Venus.
Je ne t'offriray point ny Sceptre ny Couronne.
Je ne te feray point Bretteur, ny Maistre és Arts.
Veux-tu courir de doux hasards ?
Berger, l'occasion est bonne.
A quatre pas de mon quartier
Certain jeune Tendron demeure,
Dont je rendray pour toy le cœur comme un brazier.

PARIS.

Diable ! mais c'est bien de bonne heure
Que Venus change de métier !

VENUS.

Si tu sçavois, Paris, combien sa beauté brille,
Tu l'aimerois dés ce moment.

PARIS.

Ainsi donc nous aurons tous deux contentement
A vous la Pomme : A moy la fille.
Il luy délivre la Pomme.

JUNON *se jettant sur luy.*

Ah Chien, ah Loup Cervier !

PALLAS *se jettant sur luy.*

Ah, quelle perfidie !

PARIS.

Que voulez-vous que je vous die ?
Mesdames, en deux mots comme en cent, je défie
Les Petits & les Grands, les Sujets & les Rois
De pouvoir contenter trois belles à la fois.

SCENE DES ELEMENS.

MARIANNE, ARLEQUIN *déguisé*, LE DOCTEUR.

ARLEQUIN.

DOcteur, au seul aspect de vostre mine hagarde,
Je vous trouve tout l'air d'un Crieur de moutarde.
Ce Nez en manche de rasoir;
Cette Bouche taillée en forme d'entonnoir;
Ce maintien tenebreux vous feroient, je vous jure,
Prendre pour le Corbeau de la Litterature.
Mais fussiez-vous encor cent fois plus Loup-garou,
Fussiez vous Chat-huant, Singe, Magot, Coucou,
En faveur des attraits de vostre Marianne,
On oublioit toujours que vous n'estes qu'un Asne.
—— *Scelera ipsa nefasque,*
Hac mercede placent.
(*à Mar*) Et vous, la crême des Beautez,
Fourmilliere d'appas, Tombeau des libertez,
Microcosme d'Amour, chez qui tout plaist, tout brille,
De ce vilain Magot estes-vous bien la fille?
Parlez, répondez-moy

MARIANNE

Monsieur, vous sçavez bien
Que sur un cas pareil on ne répond de rien.

ARLEQUIN.

O la jolie incertitude!
Combien de sots pourtant font toute leur étude

De prôner fierement le sang de leurs Ayeux,
Sans songer si ce sang n'a point tari sur eux ?
Tel qui croit au Mortier tenir par sa naissance,
Est peut estre le fils d'un Commis de Finance.
Tel, qui par six chevaux vient nous éclabousser,
Doit peut estre le jour à son Maistre à danser.
Encore trop heureux, si malgré ses chimeres,
On ne luy donne pas un Regiment de peres !

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, je vous jure que ma fille est ma fille ; & j'en répons sur l'honneur de ma femme.

ARLEQUIN.

Ah, Docteur, la naissance est souvent incertaine.
J'en appelle à témoin le Cousin Diogene,
Qui voyant un enfant qui ruoit des cailloux
Sur un gros peloton de Nouvelistes foux,
Luy cria : Petit temeraire,
Tu peux, sans y penser, fort bien blesser ton pere.

LE DOCTEUR.

Encore une fois, Monsieur, je soutiens que Marianne est ma fille, à moy tout seul. Quand elle est venuë au monde, ma femme ne voyoit plus personne, & j'avois banni de chez moy ce gros Quaissier qui pouvoit seul me faire ombrage.

ARLEQUIN.

Hé bon, bon ! à Paris manque-t-on de Galans ?
Chaque ruë est feconde en Plumets obligeans,
Qui d'un mary jaloux travaillent à la honte.
Tout s'en mesle, jusqu'à ses gens :
Mais par un privilege à leur sort attaché,
Les Domestiques vont par dessus le marché,
Sans entrer en ligne de compte.

LE DOCTEUR.

Quel diable d'homme est ce là, qui ne veut pas qu'on soit le pere de ses enfans !

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur le Docteur, votre animalité

Pourroit prendre un ton plus modeste.
On ne disconvient pas que vous n'ayez jetté
Les premiers fondemens de la paternité :
Mais vos Voisins ont fait le reste.
Faut-il vous le prouver démonstrativement ?
Humano capiti cervicem Doctor equinam :
Ergo, Si Marianne estoit de vous vraiment,
Par la conformité d'un enfant à son pere,
Votre fille auroit donc le cou d'une jument,
Ou votre fille devroit braire.
Car enfin, tout enfant qui vous ressembleroit,
Hanniroit, meugleroit,
Rugiroit, hurleroit,
Japperoit, grogneroit,
Beßleroit, glapiroit,
Sifleroit, miauleroit.
Dust enfin mon encens vous monter à la teste,
Vous n'estes qu'un précis, Docteur, de chaque beste.

LE DOCTEUR.

Monsieur, je vous cede toutes ces qualitez là, pourveu que vous me laissiez le droit que j'ay sur ma fille.

ARLEQUIN.

Hé bien, Papa mignon, Syndic des Godenots,
Digne rejetton d'Ostrogots,
Puis que vous vous flatez de cette Geniture,
Combien luy donnez vous d'âge, par avanture ?

LE DOCTEUR.

Monsieur, elle a quinze ans, si je m'en souviens bien.

ARLEQUIN.

Et la passe, Docteur, la comptez-vous pour rien ?
Mais pour changer de batterie,
La croyez vous bien aguerrie
Sur tous les soubre-sauts de la coqueterie ?
A-t elle bien appris sous sa Maman les tours
Par où l'on sçait mener un Mary comme un Ours ?

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur !

ARLEQUIN.

Sous couleur de la faire connoitre,
N'avez-vous point souffert chez vous de petit Maî-
[tre?

LE DOCTEUR.

Monsieur!

ARLEQUIN.

Ne la voit on point trop souvent paroitre
Dans ces lieux où l'Amour se glisse en tapinois,
Comme S. Cloud, Meudon, ou le Port à l'Anglois?

LE DOCTEUR.

Non.

ARLEQUIN.

Au fort de la Canicule,
Pour offrir à ses yeux maint objet ridicule,
Ne va-t elle point par hazard
Courir la Porte Saint Bernard?

LE DOCTEUR.

Jamais.

ARLEQUIN.

Et pour couvrir quelque galant manege;
N'a-t elle point parti pour les eaux de Barege?
Sous ombre de vapeurs, n'a-t elle point esté
A Bourbon, à Vichy rétablir sa santé?

LE DOCTEUR.

Point du tout.

ARLEQUIN.

Comment donc la mettre en mariage?
Elle n'a pas encor fait son apprentissage.
Hé bien, Docteur, je veux la faire repeter
Par quelqu'un des Experts en l'art de coqueter.
Et pour vous découvrir en deux mots ce mistere,
Je suis le Directeur du Peuple Elementaire,
Qui veut à cor à cri vous avoir pour Beaupere.

LE DOCTEUR.

Comment, Monsieur? Les quatre Elemens recherchent ma fille en mariage?

ARLEQUIN.

Ouy, Pecore. Le Feu, la Terre, l'Air, & l'Eau,

Enragent de tâter d'un si friand morceau.
Le Feu charmé de cette Belle,
Ne veut plus bruler que pour elle.
L'Eau pour lui plaire veut couler jusqu'au tombeau;
L'Air de son soufle la devore;
Et la Terre la prend pour la Déesse Flore.

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, comment voulez-vous que ma fille épouse les quatre Elemens à la fois?

ARLEQUIN.

Qui vous parle, Butor, de les prendre à la fois?
Deja vous estes trop matois
Pour prendre l'Air pour votre Gendre;
On sçait que vos Ayeux, reverence parler,
Ont fait la capriole en l'air:
Partant pour vos pareils l'Air ne vaut pas le pendre.
Pour la Terre, cet Element
Est reservé par preference
A ceux qui pour mourir en toute diligence,
N'attendent que votre agrément
Sous la forme d'une ordonnance.
A l'egard de l'Eau, franchement,
Docteur dont la mule éclabousse,
Seroit-ce un grand contentement
Pour une aussi charmante enfant
Que d'avoir un mary d'eau douce?
Non, Docteur, il luy faut un mary tout de feu:
Et comme en tel gibier je me connois un peu,
Je prétens que sans plus attendre,
Elle soit mariée avec un Salemandre.

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur, ma fille n'épousera jamais une aussi vilaine beste qu'une Salemandre.

ARLEQUIN.

Hé, grosse buse, tu ne sçais donc pas qu'en faveur de ce mariage la Pierre Philosophale entre à perpetuité dans ta famille?

LE DOCTEUR.

Comment donc, Monſieur, la Pierre Philoſophale?

ARLEQUIN.

Ouy, cheval, la Pierre Philoſophale. Tu ſçais bien qu'Averroës a décidé que la Pierre Philoſophale ne pouvoit ſe faire qu'avec la matiere la plus vile, la plus baſſe, & la plus abjecte : en un mot avec quelque excrement de la nature.

LE DOCTEUR.

Hé bien, Monſieur?

ARLEQUIN.

Hé bien, Clabaud par excellence, j'ay fait préparer un creuſet de ta grandeur, où l'on te va jetter inceſſamment ; & c'eſt avec toy-meſme qu'on va faire la Pierre Philoſophale.

LE DOCTEUR.

Et vous prétendez avoir ma fille? Et zeſte, & zeſte, attendez-moy ſous l'Orme.

ARLEQUIN.

Ah! ce vieux Roquantin fait donc l'opiniâtre? Hola, Meſſieurs les Elemens, main forte à votre Directeur? Peuples de l'Eau, noyez-moy cet homme-là. Peuples de l'Air, devorez-moy cet homme là. Peuples du Feu, bruſlez-moy cet homme-là. Peuples de la Terre, engloutiſſez-moi cet homme-là.

LE DOCTEUR.

Hé, Meſſieurs, Meſſieurs, quartier. Je vous abandonne ma fille, & toute ma poſterité.

ARLEQUIN.

Hé bien, puis qu'il eſt raiſonnable, Peuples Elementaires, mettez-vous en quatre pour le réjouir.

SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN, GRAND SOPHY DE PERSE.

SCENE DE LA MAGICIENNE.

Pour entendre cette Scene, il faut sçavoir qu'Arlequin est un Chevalier errant, dont Melisse Magicienne est amoureuse, & qu'elle tient renfermé dans son Palais par ses enchantemens. Pierrot autre Chevalier errant, sçachant le malheur d'Arlequin, va le délivrer des mains de cette Sorciere ; Ce qu'il fait en luy donnant un charme sur lequel Melisse ne peut rien. Aprés qu'Arlequin a receu le charme, voicy ce qu'il dit :

ARLEQUIN *seul.*

IL est temps, Arlequin, de prendre ton party
Ou pour l'Amour, ou pour la Gloire.

Je ne sçay qui des deux aura le démenty.
Je ne sçay qui des deux merite la victoire.

Tout franc, un plus fin que moy y feroit bien embarrassé. J'ay beau chercher à les atteler ensemble. L'Amour dit toujours, Ouy: La Gloire dit toujours, Non: Voila le grand chemin de plaider toute la vie. D'un costé l'Amour est un petit libertin, qui ne respire que la joye. Il ne demande qu'à joüer, qu'à boire, qu'à folâtrer. Ma foy, plus je me tâte, plus je sens que je suis fait pour l'Amour. D'un autre costé, la Gloire est une terrible pigrieche: Elle ne s'attache qu'aux gens qui couchent aussi volontiers en plein champ, que sur un bon lit. J'en ferois bien autant quand j'ay bien bu: Je m'endors par tout où je me trouve. La Gloire n'aime que les gens qui ont toujours la poussiere dans les yeux, & le Soleil sur la teste. Si elle aimoit à proportion tous ceux qui ont la Lune sur la teste, je vois icy bien des maris qui se trouveroient glorieux sans y penser. La Gloire ne se plaist qu'à déchiqueter le monde; toujours quelque teste, ou quelque bras cassé avec elle: au lieu que l'Amour ne trouve jamais les gens trop entiers. Il est vray que la Gloire donne un laurier: mais je n'aime le laurier que sur un jambon, ou dans les sauces. La Gloire fait vivre dans la Gazette aprés la mort: mais quelle folie de s'aller

faire tuer pour fournir de la pasture à Messieurs les Curieux ? Ainsi, tout bien & diligemment consideré, serviteur à la Gloire. Mais quoy ? je sens-là certains élancemens de bravoure. Ouf ! ouf ! j'ay bien peur que la Gloire ne donne le croc en jambe à l'Amour.

MELISSE MAGICIENNE *arrivant.*

Ah traistre, tu me veux quitter ?

ARLEQUIN.

J'en enrage, aimable pouponne.
La Gloire si fort me talonne,
Qu'elle m'oblige à m'écarter.

MELISSE.

Coquin, quelle fureur te porte
A t'éloigner de ce Palais ?
Tout y répond à tes souhaits.
Que te manque t-il ? dis.

ARLEQUIN.

D'estre mis à la porte.

MELISSE.

A la porte, perfide ! Ah, ne l'ose esperer.
Je m'en vais à l'instant tout l'enfer conjurer.

ARLEQUIN.

Madame, puisque la Poësie ne peut obtenir mon congé, & que la plus incontestable verité devient problematique si-tost qu'elle est escortée de la Rime, trouvez bon que je vous dise en Prose, que je n'attens plus que vos ordres pour partir.

MELISSE.

Et tu me l'ose dire en face ?
Barbare, c'est donc là le prix de mon Amour ?
Peut-on pousser plus loin l'audace ?
Un Brigand que je tiens dans un charmant sejour,
Qui se voit par mes soins au comble des delices,
Pour qui mon lâche amour ne cesse d'éclater !
Et cet ingrat peut me quitter !
Ah traistre, il faut que tu perisses.
Mais afin que l'Amour n'ait rien à m'imputer,
De ton Sort je te rens le maître.
Avant qu'un monstre affreux vienne se presenter ;
Si ton cœur est touché, qu'il se fasse connoître.

ARLEQUIN.

Prenez, prenez, Madame, un moins funeste soin.
Ma tendresse n'a pas besoin
D'un Tire-bourre pour paroître.
Ah ! s'il ne s'agissoit que de bruler pour vous
D'un feu qui ne vous pûst laisser aucun scrupule,
Vous verriez Arlequin dans ses Vœux les plus doux,
Faire nargue à la Canicule.
Mais si vous voulez qu'un Amant
Donne une nazarde à la Gloire,
Je suis votre valet, à parler franchement.
Pour vivre avec vous un moment,
Je ne veux pas mourir à jamais dans l'histoire.

MELISSE.

Hé bien puisque ton grand courage
Ne respire que les combats,
On va l'exercer de ce pas.
Monstres, sur cet ingrat déchargez votre rage.

Les Monstres paroissent.

ARLEQUIN *tremblant, & se r'avisant.*

Ma foy, je suis d'avis pourtant de demeurer,
En cas que ces Messieurs veüillent se retirer.

MELISSE.

Monstres, éloignez-vous.

ARLEQUIN *ôtant sa toque, & faisant une reverence.*

A cette heure, Madame,
Peut on prendre congé de vous ?

MELISSE.

Il se moque de mon couroux.
Hola, monstres, hola, devorez cet infame.

Les Monstres entourent Arlequin, qui les arreste, en leur montrant le charme qu'il a receu de Pierrot.

ARLEQUIN.

Fy, Messieurs, n'allez pas donner dans le panneau,
Je n'ay, sur mon honneur, que les os & la peau.
Mais si vous voulez bien m'en croire,
Vous trouverez là bas dequoy faire grand' chere.

MELISSE.

Quoy Monstres, vous n'osez seulement l'approcher?
Ah ! mon Art est à bout, je ne puis le cacher.

Se tournant vers Arlequin.

Et toy, Monstre plein d'injustice
Qui t'applaudis secrettement,
De m'avoir tant de fois choquée impunement,
Tu n'attens plus du tout que le moment propice
Pour m'abandonner à jamais.
Mais où trouveras-tu ce superbe Palais ?
Ingrat, peux-tu jamais pretendre
De t'assurer d'un cœur comme tu l'es du mien ?
Par tous les mouvemens de l'Amour le plus tendre
Je n'ay pû meriter le tien.
J'ay fait agir vers toy larmes, soupirs, adresse,
Je n'ay rien oublié, cruel, pour t'attirer.

ARLEQUIN.

Ouy : jusques à vouloir me faire devorer,
Vous avez poussé la tendresse.

MELISSE.

Voicy ma derniere foiblesse.

Par tous les charmes de l'Amour
Differe ton depart d'un jour.
Aprés cela tu peux partir en assurance.
N'y consens-tu pas, mon cher cœur?

ARLEQUIN.

Je ne suis donc plus monstre? Oh, oh! quelle douceur!
Les femmes, à moins qu'on n'y pense,
Sçavent tourner du blanc au noir.

En cet endroit Pierrot paroist.

Ma chere, je voudrois pouvoir
Répondre à votre douce instance.
Mais Sancho Pansa qui s'avance,
M'oblige à vous donner au plutost le bon soir.

MELISSE.

Dans quel accablement un tel aveu me jette!
Ah! sans doute la Parque acheve mes destins.

Elle s'évanoüit, & tombe dans un fauteüil.

ARLEQUIN.

Je vais vous délasser; attendez, ma poulette.

PIERROT *à Arlequin.*

Allons, plantez-moy là la Reine des Lutins.

ARLEQUIN.

Ouy, Syndic des Brutaux, je partiray; mais il en coûtera à ta teste du moins deux oreilles. (*Il chante.*)

L'espoir de la vangeance est le seul qui me reste.
Fuyons, Fuyons. (Il court aprés Pierrot, & s'en va.)

MELISSE *seule.*

A moy, Farfadets & Lutins,
A moy troupes d'Esprits malins.

Mon scelerat croit que sa fuite
Va du moins me couter le jour !
Mais la mode n'est plus de voir mourir d'amour.
O la ridicule conduite
D'aller bizarrement chercher
Un remede à son feu sur un ardent bucher !
Il est peu de Didons, dans le siecle où nous sommes;
Et si de notre sexe on regloit les abus,
On nous verroit bien-tost regagner le dessus
Qu'ont sur nous les perfides hommes.
Il ne sera pas dit qu'un mortel à mon Art
Ose faire une telle injure.
Je viens de découvrir le nid de mon pendart.
J'y vais d'une servante emprunter la figure.
Ah ! Si jamais il vient m'en conter par hazard,
Il aura de la tablature.
Mais le temps presse : A moy, Farfadets & Lutins,
A moy, Troupes d'Esprits malins ?
Les Esprits enlevent Melisse.

SCENE
DU SUBSTITUT.

MADAME GROGNARD *à la Toilette.*
COLOMBINE *en Robbe de Palais.*

COLOMBINE.

QUoy, Madame, encore à la Toilette! Juste Ciel! Que de cœurs en peril ! Que de libertez en bransle ! Entrons en composition, je vous prie, Ca, pour combien

bien vos yeux veulent-ils me quitter aujourd'huy.

M. GROGNARD.

Ah! Monsieur le Substitut, quel impromptu pour moy que vôtre visite? vous prenez tous mes attraits au saut du lit. Encore ne m'avez-vous pas donné le temps de mettre une premiere couche sur mon visage.

COLOMBINE.

Vous me prenez donc pour une taupe? palsanbleu, je vous trouve aujour'huy des nuances de beauté .... Madame .... Madame ... épargnez un peu la gravité d'un apprentif Magistrat.

M. GROGNARD.

Ah! n'insultez pas une pauvre creature qui est broüillée de la derniere broüillerie avec le sommeil. Croiriez-vous que depuis deux mois mes yeux, ces pauvres Enfans, sont sur pied nuit & jour.

COLOMBINE.

Que ne venez vous coucher chez moy. J'ay des Canapez à l'épreuve de la plus fiere insomnie.

M. GROGNARD.

Vous n'avez pas pourtant l'air trop letargique. A propos, estes-vous toujours aussi fou qu'à l'ordinaire?

COLOMBINE.

Ma foy, Madame, vous me prevenez,

J'allois vous faire e mesme compliment.

M. GROGNARD.

Fort bien. Et ce cœur est-il aussi giroüette que de coûtume ?

COLOMBINE.

Il me semble que c'est vous qui me devriez apprendre des nouvelles de mon cœur ?

M. GROGNARD.

Oüais ! oüais ! Est-ce la jaquette qui vous inspire ces sucreries ? Sçavez-vous que vous me poussez des fleurettes à bout portant ?

COLOMBINE *en portant la main au Peignoir.*

Charmante, vous avez-là un Peignoir qui me porte la mine d'estre un grand receleur.

M. GROGNARD *en se deffendant avec des Minauderies.*

Fy donc ! Est-ce que les Substituts on des mains ?

COLOMBINE.

Estes-vous d'aujourd'huy à vous en appercevoir ? Parlez, la belle, vôtre Peignoir pretend-il me boucher le jour encore long-temps ?

M. GROGNARD.

Vous en voulez bien à ce Peignoir. Que sçavez-vous si je n'ay pas mes raisons pour le garder ?

COLOMBINE.

Comment eſt-ce que les choſes ne ſont pas encore en place ? Je ſuis peut-eſtre arrivé trop toſt.

M. GROGNARD *en ſouriant.*

Vous voudriez bien me picquer d'honneur. Mais pour vôtre punition..... Ce n'eſt pas qu'il ne faut point laiſſer de ſcrupule à des étourdis comme vous : Et quand on a là-deſſus, (*en ſe touchant le ſein,*) la conſcience auſſi nette que moy....

COLOMBINE *empeſchant Madame Grognard de ſe couvrir de ſon Peignoir.*

Ah, Madame, que n'avertiſſez vous les gens ? J'avois les yeux & l'eſprit ailleurs, quand ....

M. GROGNARD.

Ho ! que n'y eſtiez-vous ? Cela ne ſe montre pas deux fois.

COLOMBINE.

Vous m'allez faire croire qu'il y a du miſtere là-deſſous. *Quod tegitur, majus creditur eſſe malum.*

M. GROGNARD.

Quelle profanation ! Du Latin à la Toilette d'une femme ! Allez, petit Embrion de l'Univerſité.

COLOMBINE.

C'eſt à dire que vous aimez que l'on vous parle François : mais il y a long-temps que j'ay renoncé à toutes les vanitez du

monde ; & desormais vous m'allez voir tout Caton.

M. GROGNARD.

Laissez faire, laissez faire, je sçay bien les moyens de vous decatoniser.

COLOMBINE *prenant du Tabac.*

Quel party prenez-vous pour la Campagne prochaine ? Vous enleve-t-elle force soûpirans.

M. GROGNARD.

Oh ! la guerre me fait un fort gros plaisir, en ce qu'elle va purger la societé civile d'un tas de Gesticulateurs incommodes. J'y gagneray pour le moins vingt habits par an : Car quand on est tant soit peu mignonne, on est sujette à estre chiffonnée....

COLOMBINE.

Grace à la guerre, les gens de Robbe vont avoir des pratiques. Moy je suis déja retenu pour trois Marquises. Palsambleu, elles font bien de s'y prendre de bonne heure. Qu'en dites vous ? (*en touchant Madame Grognard.*)

M. GROGNARD.

Je dis que c'est dommage que vous soyez du Palais : Car vous avez de grands talens pour faire des armes. (*Colombine luy passe la main devant le visage.*) Eh, bon Dieu ! que vous avez peur que vôtre Diamant n'échappe à ma veuë.

COLOMBINE.

Mon Diamant? Voila encore une belle gueuſerie!

M. GROGNARD.

Il jette pourtant un fort grand éclat. Combien l'avez-vous payé?

COLOMBINE.

Bon! Eſt ce qu'un homme comme moy ſçait jamais ce que les choſes coûtent.

M. GROGNARD.

Eſtes-vous toujours bien avec l'Auditrice?

COLOMBINE.

Fy, eſt-ce que je vois des Bourgeoiſes? Cela eſtoit bon quand j'eſtois petit garçon.

M. GROGNARD.

Quels ſont vos plaiſirs à l'heure qu'il eſt?

COLMOBINE.

Ma foy, je ſuis tout occupé d'un procés que je vais avoir avec les Comediens.

M. GROGNARD.

Contez-moy un peu cela.

COLOMBINE.

Vous ſçavez bien, que trois fois la ſemaine, je me donne en ſpectacle au public ſur le Theatre. Mais depuis qu'on a planté une impertinente baluſtrade, mes grands airs n'ont plus leurs coudées franches, & je ſuis comme un oyſeau en cage. Oh, vous ſauterez, Madame la baluſtrade.

Le parterre m'a promis de se joindre à moy. Il y a, Dieu me damne, un interest sensible. Je me mets assez en frais pour ses plaisirs.

M. GROGNARD.

Oh ! le public vous fait aussi justice là-dessus.

MONSIEUR GROGNARD *entre, & les écoûte.*

COLOMBINE.

Que faites-vous de vôtre vieux Satyre ? Quand me l'envoyerez-vous en l'autre monde ? N'y a-t-il pas assez long-temps que ce belître là fatigue la vie ?

M. GROGNARD.

Mais songez-vous que ce Belître est mon mary ?

COLOMBINE.

Et delà c'est un sot. Quoy ? la plus charmante personne du monde, au pouvoir d'un vieux Druide ! Madame, si mon repos vous est cher, rassurez-moy contre les soupçons que donnent les prerogatives d'un mary.

M. GROGNARD.

Allez, allez, dormez en repos. Le mien n'est plus un mary à prerogatives.

MONSIEUR GROGNARD *à part.*

Voila une méchante carogne !

COLOMBINE.

Vous ais-je demandé des nouvelles de

vôtre Guenon ? Sçavez-vous que je l'aime à la folie ? Faites-moy souvenir, je vous prie, de luy faire une declaration incessamment.

M. GROGNARD.

Ah ! Le vilain petit homme ! de l'amour pour une Guenon !

COLOMBINE.

Parbleu, je ne l'aime que parce que je luy trouve un peu de vôtre air.

M. GROGNARD *d'un air languissant.*

Estes-vous bien capable d'aimer quelque chose ?

COLOMBINE *en se passionnant.*

Ah! mettez-moy à l'épreuve. Foy d'homme d'honneur, je vous aimeray plus en un quart d'heure, qu'un autre ne feroit en toute la vie:

M. GROGNARD *en soupirant.*

Pourquoy faut-il que cela ait la teste si verte ?

COLOMBINE *en se passionnant toûjours.*

Faut-il des sermens pour vous convaincre ? Ah ! mon ardeur est assez violente, pour estre elle-mesme sa caution ; & pour peu que vôere cœur veüille suppléer. . . .

MONSIEUR GROGNARD *en l'arrestant.*

Alte là, Monsieur le Damoiseau. Vous ne songez pas que vous avez une petite poitrine. (*A Madame Grognard.*) Et vous Ma-

dame l'Effrontée, c'est donc ainsi que vous laissez porter la faux dans ma moisson ?

M. GROGNARD *en se levant.*

Probablement, Monsieur Grognard, vous estes un mortel bien maussade ! Que ne veniez-vous un quart d'heure plus tard ? (*A Colombine qui sort*) A nous revoir à la Comèdie.

MONSIEUR GROGNARD *en s'emportant, donne un coup de pied dans la Toilette.*

A la Comedie Pendarde ! En Perse, en Perse, en Perse.

SCENE DE L'ASTROLOGUE.

ISABELLE *travestie en hõme.* PIERRO

ISABELLE.

MOn pauvre Pierrot ?

PIERROT.

Ma pauvre Damoiselle ?

ISABELLE.

Trouve-tu que j'aye un peu de l'air d'un homme ?

PIERROT.

Hé, ouy ouy, à quelque chose prés. Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ISABELLE.

Mais tout franc, si tu ne sçavois pas que je suis fille, n'y serois-tu pas trompé ?

PIERROT.

Bon ! Est-ce que les Filles sont faites pour autre chose que pour tromper ?

ISABELLE.

Ah ! si l'Astrologue découvre une fois la verité de mon sexe, je me rendray sans peine à ce qu'il me dira sur ma destinée. Ciel ! faut-il que les bizarreries de mon pere m'obligent à recourir aux Devins ?

PIERROT *en souriant.*

Est-ce que vous courez le bal en cet équipage-là ?

ISABELLE.

Pierrot, és-tu homme à garder un secret ?

PIERROT.

Selon. Par exemple, si vous m'alliez dire que vous m'aimez, je n'en parlerois pas pour un diable.

ISABELLE.

T'aimer, moi ? je pense que nous connoissons l'Amour aussi peu l'un que l'autre.

PIERROT.

Pour moy, je ne cherche qu'à m'instruire. Voulez vous prendre ce soin-là ? Allez, allez, je n'ay pas la teste si dure qu'on diroit bien.

ISABELLE.

Et comment ferois-tu pour persuader à une personne que tu l'aimerois ?

PIERROT.

Voulez vous que je vous dise le dernier mot, sans vous surfaire ?

ISABELLE.

Il faut s'en diverrir. O ça, voyons comme tu t'y prendrois ?

PIERROT.

Tenez, prenez que vous soyez Fille. Ah, morguoy, c'est une bonne ruse. En batifolant, comme on sçait bien qu'on batifole, aprés queuque petite singerie, je l'airois tomber mon sifflet contre terre. La femme est curieuse : Vous ne manqueriez jamais de baisser la teste, pour voir ce que c'est. Aussi-tost, moy, je m'épousse derriere vous : vous vous retournez ; & à la rencontre je vous accroche, & vous baille un coup de groüin.

ISABELLE.

Tout beau Pierrot, tout beau.

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites ! C'est donc que vous ne voulez sçavoir les choses

qu'à demy ? Voila ce que c'eſt que de n'avoir qu'un habit de toile ...

ISABELLE.

Laiſſons la plaiſanterie, Pierrot. Je te veux confier mon ſecret.

PIERROT *prenant un air grave.*

Mais eſt ce quelque choſe qui en vaille la peine ? car depuis un temps, je ſuis revenu de la bagatelle.

ISABELLE.

Je veux aller cette nuit conſulter un Aſtrologue.

PIERROT..

Pourquoy faire un Aſtrologue ? Eſt-ce que ces gens là en ſçavent plus que moi ? Ventre d'un petit poiſſon, ſi vous me laiſſiez faire, je vous dirois poſſible des choſes,... Mais parce qu'on eſt valet..... Et ſi pourtant je ne ſers que pour mon plaiſir.

ISABELLE.

Mais, Pierrot, il me ſemble que ton eſprit s'évertuë, & que tu te dégourdis à veuë d'œil.

PIERROT.

Hé, jarnigué, qui ne ſe dégourdiroit auprés de vous ? Vous avez une petite phiſionomie qui émouve terriblement l'eſprit.

ISABELLE.

Va va, je diray toutes ces douceurs à

Colombine, afin qu'elle s'en tienne compte.

PIERROT.

Pourquoy me renvoyer à Colombine? Est-ce à elle à payer vos dettes?

ISABELLE.

Ah Pierrot, je crois que tu as envie de m'embarasser. Va-t'en plûtost sçavoir si Monsieur Crepuscule est chez luy?

PIERROT.

Vraiment, s'il est chez luy? Je gage qu'à l'heure qu'il est, il prend les Etoiles à la pipée. Prenez-y garde au moins, ce n'est qu'un affronteux.

ISABELLE.

Comment le sçais-tu, Pierrot?

PIERROT.

C'est que l'autre jour il s'alli aviser de promettre à un garçon qu'il seroit pendu; & au bout du compte, il n'a esté condamné qu'aux galeres. Presentement le garçon luy demande reparation pour l'avoir scandalisé. Quelle bêtise aussi d'aller promettre à un homme d'honneur qu'il sera pendu, quand on ne l'envoye qu'aux galeres?

ISABELLE.

N'importe. Je suis curieuse de sçavoir s'il rencontretera juste sur mon chapitre.

PIERROT.

A tout hazard, je vais tabourer du bel air à la porte de l'Obſervatoire. De loin il me va prendre pour queuque chien qui abboye à la Lune.

L'ASTROLOGUE *ſortant de chez luy.*
ISABELLE *habillée en homme.*
PIERROT.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

QUe veux-tu, chetil mortel ?

PIERROT.

Rien. Mais vela, Mademoi .... c'eſt ce Cavalier-là qui voudroit ſçavoir comment ſe porte la Lune.

ISABELLE.

Peut-on, ſous le bon plaiſir des Etoiles, vous demander un moment d'entretien ?

L'ASTROLOGUE.

Un moment ! Ah, vous autres ignorans, vous parlez d'un moment bien à vôtre aiſe. Mais ſçavez-vous ce que c'eſt qu'un moment pour des gens de nôtre profeſſion. Ce moment que vous demandez, decide quelquefois de la deſtinée d'un million d'ames. Nous ſommes toute nôtre vie à l'affus de ce moment ; & vous m'oſez dérober un moment ? Moi qui ſuis le Concierge du Firmament, le Truchement des

Planetes, & la Sage-femme de l'avenir.

PIERROT.

Monsieur la Sage-femme, je vous retiens pour le premier Enfant que fera notre Ménagere.

ISABELLE.

Excusez, Monsieur, une impudente curiosité.

L'ASTROLOGUE.

Bodin dans sa Demonomanie dit, que la curiosité est la Fille de l'Ignorance; & les celebres Theophraste, Bombast, Paracelse, nous assurent que cette passion a esté funeste aux plus grands hommes Il en coûta la vie à Empedocles, pour avoir voulu sonder de trop prés les flames du Mont-Etna, Le Philosophe Tales, en consultant les Astres, se laissa cheoir dans un puits. Aristote se precipita dans la Mer, de depit de n'en avoir pû penetrer le flux & reflux; & l'Astrologue Conon, mon tres-honoré Confrere, fut foudroyé sur une montagne, en cherchant la cause du Foudre. Aprés tant de fameux exemples, vous avez le front de vous parer à mes yeux d'une temeraire curiosité?

PIERROT.

Mais, Monsieur l'Astrologue, vous qui blâmez les curieux, pourquoy grimper au Ciel, & fureter les Astres avec tous vos bimborions, & ces guebles de lunettes

qui iroient d'icy à Pontoiſ ? En tenez-vous preſentement, Monſieur le Longneux ?

L'ASTROLOGUE.

Tu fais des difficultez, mon amy ? mais afin que je ne perde pas le merite de mes réponſes, as-tu de l'eſprit ? as-tu de la memoire ?

PIERROT.

Pour de l'eſprit, *neſcio vos.* Pour de la memoire, faut diſtinguer. Quand il m'eſt dû de l'argent, j'ay la reine des memoires : mais quand je dois à quélqu'un, je ne m'en ſouviens jamais.

L'ASTROLOGUE.

Au travers des nuages de ta ruſticité, j'entrevois quelque bluette de raiſonnement. Sçache donc, mon amy, qu'il en eſt de la curioſité comme de l'antimoine. Quand il eſt preparé par un ignorant, il cauſe la mort : mais quand il eſt ménagé par d'habiles mains, c'eſt un ſouverain remede. Tout de meſme, la curioſité en ſoy eſt un poiſon ; mais quand elle eſt reglée par les reſſorts dont les Sages ſont diſpenſateurs, elle purge l'eſprit des tenebres de l'ignorance, & nous guide à la connoiſſance parfaite de l'harmonie de l'Univers.

PIERROT.

Monſieur l'Antimoine, dis-je, l'Aſtrologue, enſeignez-moi où l'on vend de la curioſité bien preparée ?

ISABELLE *à l'Astrologue.*

Puis-je esperer, Monsieur, avec la permission des Astres....

L'ASTROLOGUE.

Oh, vraiment, vous estes en bonne odeur auprés des Astres, vous autres jeunes gens! S'il meurt à vos belles, quelque sale Bichon, on degrade impunément le Chien celeste pour le mettre en sa place. Si les cheveux sont tombez à quelque Philis faite à la hâte, à vôtre compte ils ont droit de seance parmi les Etoiles ; & vous esperez trouver quelque faveur auprés de ces corps lumineux, sur qui l'avenir paroist en relief....

ISABELLE.

Je vous jure, Monsieur, que je n'ay jamais fait ma cour à aucune Philis aux dépens des Astres.

L'ASTROLOGUE *en se radoucissant.*

Il est vray que vous estes fait d'un air à n'avoir besoin que de vous-mesme pour faire des conquêtes. Le beau Cavalier ! Ah Ciel ! Quel essain de charmes ! Voila des yeux qui me paroissent convaincus d'une infinité de meurtres. Cette bouche-là n'aura jamais le démenti dans tout ce qu'elle entreprendra de persuader. Je ne sçay que vous dire : je vous trouve je ne sçay quoy que n'ont point les autres hommes.

Felix quæ tenerum vexabit sponsa maritum.
Felix quæ faciet prima puella virum.

ISABELLE *à part.*

O Ciel ! m'auroit il découverte ? (*à l'Astrologue.)* Songez, Monsieur, que vous estes comptable aux Etoiles de toutes vos douceurs.

L'ASTROLOGUE.

Ah ! dussay-je rendre tout le Firmament jaloux, je ne vois rien dans l'Univers qui vous soit incomparable. Vos yeux sont les seuls Astres que je veux desormais consulter, Ouvrez-les ces yeux adorables: j'y liray plus surement la destinée des mortels, que dans la voute celeste.

ISABELLE.

Oserois-je vous dire, Monsieur, que vous extravaguez. Mes yeux sont les yeux d'un homme comme vous; & les yeux d'un homme meritent-ils ....

LASTROLOGUE *voulant ôter le manteau d'Isabelle.*

Pourquoy tenez-vous explipsée sous ce manteau la moitié de vos charmes? Laissez-moy joüir du plus charmant spectacle qui se puisse offrir à ma veuë. M'en dût-il couter la vie, j'auray la consolation qu'on dira de moy :

Non potuit fate nobiliore mori.

PIERROT.

Vous verrez que le diable d'Astrologue aura fleuré qu'elle est fille ! Comme diantre il escrime de la prunelle !

ISABELLE.

Treve de complimens, Monsieur, voila ma main.

L'ASTROLOGUE *en luy baisant la main.*

Souffrez que je prenne le druit de l'Astrologue.

ISABELLE.

Hè bien, suis-je menacé d'estre tué à l'Armée ?

L'ASTROLOGUE.

Non. J'ay de plus douces menaces à vous faire. Vostre amant qui perdra ce nom demain, prepare un stratagême pour vous obtenir d'un pere tout fantasque.

ISABELLE.

Quoy, Monsieur, vous me croyez donc fille ?

L'ASTROLOGUE.

Je viens de le dècouvrir par les correspondances que j'ay dans la voye Lactèe.

Ah, Monsieur, vous estes un homme tout admirable. Par quel present puis-je reconnoistre . . . .

L'ASTROLOGUE.

H è ne suis-je pas trop payè, par le plaisir de vous annoncer une bonne nouvelle ?

Adieu, charmant Cavalier. Je vais faire une Conſultation ſur un catarre que nous avons dècouvert ces jours paſſez dans le Soleil.

ISABELLE.

Et moy, Monſieur, je vais vanter voſtre ert & vôtre generoſité à tout le monde. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite une bonne nuit.

L'ASTROLOGUE *en faiſant ſemblant de la vouloir embraſſer.*

Ah, ma belle, il ne tiendroit qu'à vous de m'accorder ce que vous me ſouhaitez.

PIERROT.

Tout doux, Monſieur l'Almanac, vôtre mêtier eſt de regarder en haut.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

Prens garde que je ne decoche quelque maligne influence.

SCENES DU GRAND SOPHY

ARLEQUIN *déguisé en Sophy.* ISABELLE, COLOMBINE, PASQUAREL M. GROGNARD. *Suite du grand Sophy.*

ARLEQUIN *à M. Grognard.*

C'Est à dire, beau-pere, qu'à la physionomie de votre logement, vous êtes l'Aubergiste de toutes les Chauve-souris de la Ville ? Quand je devrois causer quelques bourgeons à votre modestie, je vous diray qu'il entre je ne sçay quoy de chat-huant dans la composition de votre figure ; & sur la foy de votre maintien ratatiné, & de votre attirail archicrotesque, j'ay grande peur qu'on ne m'accuse de m'estre fourny d'un beau-pere à la Friperie.

Ah Seigneur, excusez. Si j'avois préveu.

Le diable vous emporte, beau-pere, par avancement d'hoirie. C'est un compliment à la Persane, qui veut dire que vous estes tout excusé : Et quand je voudray vous

faire entendre que je suis vostre serviteur, je vous donneray un grand coup de pied dans le ventre.

M. GROGNARD.

Seigneur. voicy ma fille qui vient.

ARLEQUIN.

Ah ventrebleu, faites-la reculer. Voulez-vous qu'un grrndSophy reçoive saMaîtresse dans un nid à rats ? allons, vous autres de ma suite, meublez-luy un appartement au plus viste,en attendant qu'elle viene occuper le plein-pied de mon cœur.

M. GROGNARD.

Mais Seigneur, comment bâtir en si peu de temps....

ARLEQUIN.

Vous estes un sot dès le deluge,Beau-pere. Apprenez qu'en Perse on bâtit un Palais au son des instrumens. En ce païs-là on ne connoist point d'autres Maçons que les Musiciens ; & les portes ne s'ouvrent qu'avec des clefs de musique. Voyez plûtost.

L'on voit un Appartement se meubler à veüe d'œil, au son de la simphonie.

M. GROGNARD *en faisant de grandes inclinations au Sophy.*

Oh Seigneur, que j'ay de graces à vous rendre !

ARLEQUIN.

Qui est votre maître à danser,Beau-pere ? Vous apprend-il à faire toutes vos reveren-

ces à la Siamoiſe ?

M. GROGNARD.

Seigneur, ſouhaitez-vous que ma fille approche ?

ARLEQUIN.

Oüy da. annoncez-luy que j'ay la barbe fraîchement faite.

M. GROGNARD.

Ma fille, ſaluez le grand Sophy.

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Mademoiſelle, & bien-toſt ma femme, quand je ſonge que vous ſortez d'un pere auſſi ſot, je ne m'étonne plus ſi l'on trouve quelquefois des perles dans des fumiers.

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille eſt-elle à vôtre gré ?

ARLEQUIN.

Ie de luy trouve qu'un defaut. C'eſt d'être fille d'un animal comme vous. O ça, Beau-pere, dépeſchez-vous de mourir. Je vous répons d'un des plus beaux Mauſolées.

M. GROGNARD.

Je ſuis fort obligé à voſtre civilité.

ARLEQUIN.

Comment nommez-vous ces obeliſques que les femmes d'icy ont ſur leuts teſtes ?

M. GROGNARD.

Elles appellent cela des palliſſades ?

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Qui eſt le Serrurier qui vous coeffe, Mademoiſelle ?

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille n'aime point toutes ces questions-là ; . . .

ARLEQUIN.

Je pense que cette vieille futaille là se mesle de me contrôller.

M. GROGNARD.

Ah! Seigneur, entrez mieux dans mon esprit

ARLEQUIN.

Dieu m'en garde, Beau-pere, Vôtre esprit est trop mal logé. (*A Isabelle.* Et vous, la belle, par avanture ronflez-vous modestement la nuit ?

M. GROGNARD.

Seigneur, n'avez-vous point d'autres douceurs à luy dire ?

ARLEQUIN.

Des douceurs ? Est-ce que les Grands se marient pour dire des douceurs ? Voila un homme qui vient de l'autre monde !

M. GROGNARD.

Seigneur, voila ce que vous avez gagné, Vous avez fait fuir ma fille.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est qu'elle n'a pû soûtenir l'éclat de ma presence. Mais voicy mon Secretaire qui va l'épouser en mon nom ; & moy par provision, j'épouseray toûjours Colombine, pour ne pas demeurer les bas croisez.

COLOMBINE.

Moy, Seigneur ; je ne veux point aller en Perse. Je suis folle de la Comedie : & l'on dit qu'il n'y en a point en ce païs-là.

M. GROGNARD.

Quoy, Seigneur, point de Comedie dans un si bel Empire ? C'est pourtant en divertissement si honneste.

ARLEQUIN.

Il est vray : mais j'ay esté obligé de deffendre la Comedie, pour ménager la poitrine de mes sujets, qui s'alteroient les poulmons à force de siffler les méchantes pieces.

PASQUAREL *à Arlequin.*

Mais vostre Seigneurie ne peut pas épouser Colombine. L'Oracle me l'a promise : & l'Oracle ne sçauroit mentir.

COLOMBINE *se déccouvrant.*

Ouy, mais je ne suis pas Colombine : Je suis Melisse la Magicienne, qui ay emprunté la figure de Colombine, pour ramener mon traître à la raison.

ARLEQUIN,

Ouy, mais on ne marie pas les gens de surprise, & la Loy 5. au Code, deffend la diablerie dans le ménage.

COLOMBINE *en le prenant à la gorge.*

Ha traître je te tiens à present, & tu ne me sçavrois échapper.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Touche donc là, je ſuis ton mary. Diableſſe pour diableſſe, il faut autant épouſer une Magicienne qu'une autre femme.

SCENES FRANÇOISES DU DIVORCE.

SCENE D'ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE.

AH, Colombine, quel bruit épouvantable! quelle rumeur! Mais, il faut qu'on ait perdu l'eſprit, de faire un tintamarre ſemblable dans mon antichambre! Quelle brutalité de m'éveiller à l'heure qu'il eſt! Non, je ne crois pas qu'il ſoit encore midy; & il n'y a pas trois heures que je ſuis rentrée. Je crois, Colombine, que je ſuis faite d'une jolie maniere? (*Elle ſe regarde dans un miroir.*) Ah l'horreur! quelle extinction de tein!

COLOMBINE.

Et là là, consolez-vous, Madame. Vous avez des yeux à défrayer tout un visage. Et dequoy vous embarassez-vous de votre tein ? Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laissez-vous faire ? Je ne veux qu'une petite couche de rouge pour reparer de trente méchantes nuits la plus obstinée.

ISABELLE.

Ha fy, Colombine, avec ton rouge ! Tu me mets au desespoir. Crois-tu que je puisse me resoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas ? J'ay une conscience si delicate, que je me reprocherois les conquestes qui ne se seroient pas faites de bonne guerre ; & je crois que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon visage.

COLOMBINE.

Bon, bon, Mademoiselle, vous avez là un plaisant scrupule ! La beauté que l'on achete n'est-elle pas à soy ? Qu'importe que vos jouës portent les couleurs d'un Marchand ou les vôtres, pourveu que cela vous fasse honneur ? Pour moy je trouve quelques femmes d'aujourd'huy d'un parfaitement bon goust. De toute l'année elles en ont fait un Carnaval perpetuel. Elles peuvent aller au bal à coup sûr, sans crainte d'estre connues.

ISABELLE.

Mon Dieu ! les femmes ne ſont-elles pas aſſez déguiſées, ſans ſe maſquer encore ? Et pourquoy veulent-elles peindre leur peu de ſincerité juſques ſur leur viſage ? Pour moy, je ne ſuis point de ce nombre-là ; j'aime mieux qu'on me trouve moins jolie, & eſtre un peu plus vraye.

COLOMBINE.

Ho par ma foy voila une belle delicateſſe de ſentimens. Il n'y a plus que le rouge qui ſe met à la toilette, qui marque la pudeur de la pluſpart des femmes d'aujourd'huy. Elles ne rougiroient jamais ſans cela. Et que ſeroit ce donc, Madame, s'il vous falloit peler avec de certaines eaux, comme la derniere Maîtreſſe que je ſervois, qui changeoit tous les ſix mois de peau ?

ISABELLE.

Bon ! tu te mocques, Colombine. Eſt-ce que tu as veu cela ?

COLOMBINE.

Si je l'ay veu ? C'eſtoit moy qui faiſois l'operation. Elle me faiſoit prendre la peau de ſon front, que je tirois de toute ma force. Elle crioit comme un beau diable ; & moy je riois comme une folle. Il me ſembloit habiller un levreau. Mais ce qui eſt de meilleur, c'eſt qu'elle portoit toujours ſur elle dans une boëtte la peau de ſon dernier viſage calcinée, & diſoit qu'il n'y avoit

rien de si bon pour les élevûres & les bourgeons.

ISABELLE.

Tu veux t'égayer, Colombine!

UN LAQUAIS.

Mademoiselle, voila un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Qu'on le fasse entrer.

SCENE
DU MAITRE A DANSER.

ARLEQUIN *en Maitre à danser, sur un petit cheval.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

JE crois, Mademoiselle, que vous n'avez pas l'honneur de me connoître: Mais quand vous sçaurez que je m'appelle Monsieur de la Gavotte, sieur de Trottenville, vous devinerez aisément que je suis Maitre à danser.

ISABELLE.

Votre nom, Monsieur, est assez connu dans Paris; & j'espere devenir une bonne Ecoliere, ayant pour Maitre le plus habile homme du métier.

ARLEQUIN.

Ah, Madame ! vous mettez ma modeftie hors de cadence : & quand on n'a, comme moy, qu'un merite leger & cabriolant, pour peu qu'on l'éleve par des louanges un peu fortes, il court risque en tombant de se casser le cou.

COLOMBINE.

Misericorde ! Que Monsieur de Trotenville a d'esprit !

ISABELLE.

Il est vray que voila une pensée qui est tout à fait bien mise en œuvre ! C'est un brillant.

ARLEQUIN.

Pour de l'esprit, Mademoiselle, les gens de notre profession en regorgent. Et qui en auroit si nous n'en avions pas ? Nous sommes tous les jours parmi tout ce qu'il y a de gens de qualité. Je sors presentement de chez la femme d'un Elu, où je me suis fait admirer pour mon esprit. J'ay deviné une Enigme du Mercure Galant. Vous sçavez, Madame, que c'est là presentement la pierre de touche du bel esprit.

COLOMBINE.

Ah par ma foy, les beaux esprits sont donc bien communs ! Car la moitié du Mercure n'est remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, Monsieur, vous n'avez pas besoin qu'on im-

prime le vôtre pour faire connoître votre merite au public. On ſçait aſſez, que vous eſtes l'honneur de l'Eſcarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoy vous avez un ſi petit cheval?

ARLEQUIN.

J'avois autrefois un Caroſſe à un cheval: mais mes amis m'ont conſeillé de changer de voiture, afin de ne pas cauſer une erreur dans le public, qui prend ſouvent dans cet équipage-là un Maitre à danſer pour un lévrier d'Hypocrate.

COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un Caroſſe à deux chevaux? Depuis qu'on ne joue plus, il y a tant de Chevaliers qui en ont à vendre!

ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit cheval là pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'eſt un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Baſtille, il m'emmene à Vincenne. Nous appellons ces petits animaux là parmi nous: *Un tendre engagement.*

COLOMBINE.

Comment donc? qu'eſt-ce que cela veut dire? *Un tendre engagement?*

ARLEQUIN.

Vraiment ouy. Eſt-ce que vous ne ſçavez pas qu'*Un tendre engagement va plus*

loin qu'on ne pense. (*Il chante ces derniers mots.*)

COLOMBINE.

Ah, ah, on voit bien que Monſieur ſçait ſon Opera, & qu'il en eſt !

ARLEQUIN.

Moy, de l'Opera, moy ? fy, fy !

COLOMBINE.

Comment donc, fy, fy ?

ARLEQUIN.

Hé fy, vous dis-je. J'en ay eſté autrefois : mais il m'a fallu plus de vingt lavemens & autant de medecines, pour me purifier du mauvais air que j'y avois reſpiré.

ISABELLE.

Vous me ſurprenez, Monſieur. J'avois toujours crû, que l'Opera eſtoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

COLOMBINE.

Bon, bon ! Monſieur de Trotenville a beau dire : il voudroit y eſtre rentré, comme tous ceux qui en ſont ſortis. C'eſt un Perou : il n'y a pas juſqu'aux violons qui n'ayent des juſte-au-corps bleux galonnez.

ARLEQUIN.

Je veux que le premier entre-chat que je ferai me rompe le cou, ſi jamais j'y mets le pied ! Vous mocquez-vous ? quand on me donneroit un tiers dans l'Opera, je n'y rentrerois pas, moy. Pour quelques.... quelques femmes qu'on achete bien, de par

tous les diables, j'irois proſtituer ma gloire, & figurer avec le premier venu ? Nous ſommes glorieux comme tous les diables, dans notre profeſſion. Voulez-vous que je vous parle franchement ? l'Opera n'eſt plus bon que pour les filles. Il n'y a pas auſſi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'enteſtement des jeunes gens. C'eſt une fureur, Mademoiſelle, c'eſt une fureur ; & toutes les coquettes s'en plaignent hautement, & diſent que l'Opera leur enleve leurs meilleures pratiques, & qu'elles ſont ruinées de fond en comble.

COLOMBINE.

Je le crois bien. Ces perſonnes-là ont grande raiſon ; & ſi j'eſtois d'elles, je leur ferois rendre juſqu'à la moindre petite faveur qu'elles auroient receuë.

ARLEQUIN,

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut-eſtre tout rendre. Mais cependant elles uſent en toute rigueur de leurs privileges ; & un Amant qui n'exprime ſon amour qu'avec des fontanges & des bas de ſoye, ſe morfond dix ans derriere leur porte.

ISABELLE *regardant l'habit de M. de Trotenville.*

Mon Dieu ! que voila un joli habit ! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez ſur tout.

ARLEQUIN.

Fy, Madame ! vous vous moquez. C'eſt une guenille ! Que peut-on avoir pour cinquante ou ſoixante piſtoles ? Je voudrois que vous viſſiez ma garderobbe : elle eſt des plus magnifiques ; & ſi ſans vanité, elle ne me coûte gueres.

COLOMBINE.

Ho bien, Monſieur, nous la verrons une autre fois : mais preſentement, je vous prie de danſer un Menuet avec moy.

ARLEQUIN.

Ouy da ... Tres-volontiers. Allons.

COLOMBINE.

Qui eſt cet homme-là qui eſt avec vous?

ARLEQUIN.

C'eſt ma poche. Tel que vous le voyez, il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme luy. Il feroit danſer, s'il l'avoit entrepris, tous les Invalides & leur Hoſtel. Vous allez voir. (*Il prend la poche dans la queuë du Cheval.*)

COLOMBINE *& Arlequin danſent.*

ARLEQUIN.

Hé bien, Madame, que dites-vous de ma danſe ?

ISABELLE.

J'en ſuis charmée !

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'hon-

neur de danser avec vous ?

ISABELLE.

Pour aujourd'hui, Monsieur, il n'y a pas moyen. Je suis d'une fatigue, cela ne se conçoit pas. Mais avant que de me quitter; je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

ARLEQUIN.

Par mois, Madame ? Cela est bon pour les Maîtres à Dancer fantassins. On me donne une marque chaque visite; & je veux vous montrer quel a esté le travail de cette semaine. Hé, qu'on m'apporte ma Valise ? Vous allez voir : allez donc. (*On détache une Valise, qu'on apporte pleine de marques faites de cartes.*)

COLOMBINE.

Ah, mon Dieu ! Vous avez esté plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là ?

ARLEQUIN.

Bon, bon ! C'est le travail d'une semaine; & si ce que je vous montre là, c'est de l'argent comptant. Je n'ay qu'à aller chez le premier Banquier, je suis seur de toucher un demi Louis d'or de chaque billet.

COLOMBINE.

Un demi Louis d'or pour une Leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs Maîtres, qu'un écu par mois.

ARLEQUIN

Il est vrai. Mais dans ce temps-là, les

Maîtres à Danſer n'eſtoient pas obligez d'eſtre dorez deſſus & deſſous, comme à preſent, & une paire de Galoches eſtoit là voiture qui les menoit par toute la Ville. Mais preſentement on ne nous regarde pas, ſi nous n'avons le Cheval & le Laquais,

---

SCENE

DU MAITRE A CHANTER.

MEZZETIN *en Maiſtre à Chanter.*
ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Ah, Madamoiſelle! Voila votre Maiſtre à Chanter, Monſieur A mi la re, Becare.

ISABELLE *à Monſieur de Trottenville.*

Ne vous en allez pas, Monſieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là. C'eſt un Italien.

ARLEQUIN.

Tres volontiers, Madame, cela me fera bien du plaiſir: Car tel que vous me voyez, je ſuis à deux mains; & je chante auſſi bien que je danſe. (*Il l'examine*) Voila un viſage bien baroc: Les Muſiciens Italiens ſont de plaiſans originaux! Ne diroit-on

pas que ce seroit-là un Siamois échappé d'un Ecran ? Comment vous appellez-vous, Monsieur ?

MEZZETIN *repete une douzaine de noms.*

ARLEQUIN.

Voila bien des noms ! Il faut, Monsieur, que vous ayez bien eu des Peres ! C'est un Calendrier que cet homme-là !

ISABELLE.

Je suis ravie, Messieurs, que vous vous trouviez ensemble. L'on n'est pas malheureux quand on peut unir deux illustres. (*Au Maître à Chanter*) Je vous prie, Monsieur, de vouloir chanter un air.

MEZZETIN *en begayant.*

Je, je, je, je, le, le, le veux bien.

ARLEQUIN.

Quoy ? C'est-là un Maître à Chanter ? Misericorde !

MEZZETIN *chante.*

ISABELLE *aprés qu'il a chanté.*

Hé bien, Monsieur, que dites-vous de ce chant-là ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, voila une voix d'un assez beau metail. Cela n'est pas mal.

COLOMBINE

Comment, pas mal ? Il faut se jetter par les fenêtres, quand on entend chanter ainsi.

ARLEQUIN.

Ho, tout doucement, s'il vous plaiſt! Je ne ſçay point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, Mademoiſelle, je ne ſuis pas de ces gens qui louent à plein tuyau. Un homme comme moi, qui a eſté toute ſa vie nourri de Dieſis & de B mols, eſt diablement delicat en Muſique.

MEZZETIN *en begayant.*

Monſieur apparemment n'aime pas l'Italien : mais j'ay fait depuis peu un Duo François que je veux chanter avec luy, & je ſuis ſeur qu'il luy plaira. *Mezzetin luy preſente un papier de Muſique.*

ARLEQUIN.

Voyons. Qu'eſt-ce donc, s'il vous plaiſt, que tous ces pieds de moûches qui ſont au commencement des lignes?

MEZZETIN.

Ce ſont des Dieſis, pour montrer que c'eſt en à mi la re becare. Je ne compoſe jamais que ſur ce ton; & c'eſt pour cela que j'en porte le nom.

ARLEQUIN.

Ah, ah, vous compoſez donc toujours ſur ce ton-là?

MEZZETIN.

Ouy, Monſieur.

ARLEQUIN *rendant le papier.*

Et moi, Monſieur, je n'y chante jamais.

MEZZETIN.

Hé bien, Monſieur, voila un autre air en D la re ſol.

ARLEQUIN.

La Riſſole, vous meſme. Je vous trouve bien admirable, de me donner des ſobriquets !

MEZZETIN.

Voila un homme qui eſt bien fâcheux ! Je vous dis, Monſieur, que cet air là eſt en D la, re, ſol, & qu'il n'eſt pas ſi difficile que l'autre.

ARLEQUIN.

Qui n'eſt pas ſi difficile que l'autre ! Croyez-vous, mon ami, que la Muſique m'embaraſſe ? Je vous trouve plaiſant !

MEZZETIN.

Je ne dis pas cela .... Allons.

Ils chantent enſemble.

Cupidon ne ſçait plus de quel bois faire flecbe.

MEZZETIN.

Cela ne vaut pas le diable. (*begayant*) Cu, cu, cu, chantez donc juſte.

ARLEQUIN *luy jettant le papier au nez.*

Oh, chantez juſte, vous meſme ; je ſçay bien ce que je dis. Eſt-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une diſſonance, & que l'octave s'entre-choquant avec l'uniſſon, vient à former un Dieſis b. mol. Mais voyez cet ignorant !

MEZZETIN.

Monſieur, avec votre permiſſion; ſi les Muſiciens n'en ſçavent pas plus que vous, ce ſont de grands Aſnes.

ARLEQUIN.

Plaiſt-il, mon amy ? Sçavez-vous que vous eſtes un ſot par nature, par b mol, & par becare ? Je vous apprendray à inſulter ainſi la croche Françoiſe.

COLOMBINE.

Voila qui eſt plaiſant qu'ils ... (*Ils ſe battent, les femmes veulent les ſeparer. Monſieur Sotinet accourt au bruit : on le bat, & on luy déchire ſon habit, & tout le monde s'en va.*

SCENE DU GASCON.

ARLEQUIN *en Chevalier de Fond ſec.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

UN devoiment, Madame, cauſé à ma bourſe par les frequentes cruditez d'une fortune indigeſte, m'a obligé d'avoir recours au remede aſtringent d'un

petit billet payable au Porteur, que j'apportois à Monſieur votre Epoux. Mais n'y eſtant pas, j'ay cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chez les Dames, & que vous ne ſeriez pas fâchée de connoître le Chevalier de Fond-ſec.

ISABELLE.

Je ſuis ravie, Monſieur, de l'honneur que je reçois : Mais je voudrois que ce ne fuſt pas une ſuite de votre malheur ; & devoir à ma bonne fortune, & non pas à votre mauvaiſe, la viſite que je reçois. Mais il faut eſperer que vous ſerez plus heureux.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous, Madame ? Pour eſtre heureux, il faut joüer : Pour joüer, il faut avoir de l'argent ; & pour avoir de l'argent, que Diable faut-il faire ? Car nous autres Chevaliers de Gaſcogne, nous n'avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

COLOMBINE.

Il eſt vrai que de memoire d'homme, on n'a jamais veu venir une Lettre de Change de ce païs-là.

ISABELLE.

Monſieur le Chevalier voudra bien paſſer toute l'aprés-dînée avec nous ?

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, je ne ſçay pas ſi je

pourray me proſtituer à votre viſite: Car c'eſt aujourd'hui mon grand jour de femmes. Je m'en vais voir ſur mes Tablettes. (*Il tire ſes Tablettes & lit* : Le Mercredi, à cinq heures chez Dorimene. Oh ma foi, il eſt trop tard. Ah cinq heures & un quart chez la Comteſſe qui m'a envoyé cette épée d'or. (*en riant*) Ah! ah! La ſotte prétention! Vouloir que je rende une viſite pour une épée qui ne peſe que ſoixante Louis! Non, Madame, je n'iray pas, non, vous dis-je, j'y perdrois. A ſix heures & demie promis à Toinon au troiſiéme étage, ruë Tireboudin. Oh, ma foi, cette viſite-là ſe peut remettre. Allons, Madame, je ſuis à vous pendant toute l'apréſdînée; & pendant toute la nuit ſi vous voulez.

ISABELLE.

Ho, ça Monſieur le Chevalier, voila un chagrin qui me ſaiſit. Que ferons-nous aprés la Collation? Quand je n'ay plus que deux ou trois plaiſirs à prendre dans le reſte du jour, je ſuis dans une langueur mortelle; & je m'ennuye preſque toujours dans la crainte que j'ai de m'ennuyer bientoſt. Il faut envoyer voir ce que l'on jouë aux Italiens. Broquette, Broquette.

UN LAQUAIS.

Madame?

ISABELLE.

Allez voir ce qu'on jouë aujourd'hui à l'Hoſtel de Bourgogne.

COLOMBINE.

Je ne ſçai pas, Madame, ce que vous voulez faire. Mais je vous avertis que Monſieur a enfermé une rouë du Caroſſe dans ſon Cabinet, pour vous empêcher de ſortir.

ISABELLE.

Qu'importe, nous irons dans le Caroſſe de Monſieur le Chevalier.

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas, Madame, mon Cocher s'en ſert... C'eſt que je luy donne mon Caroſſe un jour la ſemaine pour ſes gages. C'eſt aujourd'huy ſon jour; & il l'a loüé à des Dames qui ſont allées au Bois de Boulogne.

COLOMBINE.

Cela ne doit pas nous arreſter. Si Madame veut aller à l'Opera, je trouveray bien un Caroſſe.

ISABELLE.

Ha fy, Colombine, avec ton Opera! Peut-on revenir à la Demie Hollande, quand on s'eſt ſi long-temps ſervy de Baptiſte? J'y allay dés deux heures, à la premiere Repreſentation; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant qu'on commençaſt;

mais ce fut bien pis, quand on eut une fois commencé.

COLOMBINE.

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'Opera. Les habits y sont si beaux!

ISABELLE.

Je vois bien que nous ne sommes pas engoüées de Musique aujourd'hui, & qu'il faudra nous en tenir à la Comedie Italienne.

ARLEQUIN.

En verité, Madame, je ne sçai pas quel plaisir vous trouvez à vos Comedies Italiennes! Les Acteurs en sont detestables. Est-ce qu'Arlequin vous divertit? C'est une pitié! Excepté cet homme qui parle Normand dans l'Empereur de la Lune, tout le reste ne vaut pas le diable. J'estois dernierement à une Piece nouvelle. Elle n'estoit pas encore commencée, que j'entendois accorder les sifflets au Parterre, comme on fait les Violons à l'Opera. Je m'en allay aussi-tost pestant comme un diable contre ces Nigauds-là, & je n'en voulus pas entendre davantage.

ISABELLE.

Vous n'attendites donc pas que la toile fust levée?

ARLEQUIN.

Hé, vraiment non. Ne voit-on pas bien

d'abord à ces indices-là qu'une piece ne vaut rien.

ISABELLE *au Laquais.*

Approchez, petit garçon. Hé bien, quelle Piece jouë-t-on ?

LE LAQUAIS.

Madame, on jouë le Sirop pour purger.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ne vous l'avois-je pas dit, Madame ? Ces gens-là ne jouënt que de vilaines choses.

LE LAQUAIS.

Madame, combien mettra-t-on de couverts ?

ISABELLE.

Deux, un pour Monsieur le Chevalier, & l'autre pour moi.

LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas aussi un pour Monsieur ?

ISABELLE.

Non. Ne sçavez-vous pas bien que Monsieur ne mange point à table, quand il y compagnie. (*Ils s'en vont tous.*)

PLAIDOYE DE BRAILLARDET.

LE DIEU D'HYMEN, *plusieurs Assistans.* BRAILLADET ET CORNICHON, *Avocats*, MONSIEUR SOTINET, ISABELLE, *parties.*

BRAILLARDET.

POur Messire Mathurin Blaise Sotinet, sous-Fermier : Contre la Dame Sotinet sa Femme, demanderesse en separation.

Je ne suis pas surpris, Messieurs, de voir à ce nouveau Tribunal une Femme qui veut secoüer le joug d'un Mari ; mais je m'étonne de n'y pas avoir avec elle la moitié des femmes de Paris.

CORNICHON.

Donnez-vous patience. Nous n'aurons pas plutost demarié la premiere, qu'elles y viendront toutes les unes aprés les autres.

BRAILLARDET.

En effet, Messieurs, une jeune femme qui épouse un vieillard dans l'esperance de l'enterrer six mois aprés, n'est-elle pas en droit de lui demander raison de son retardement ? Et n'est-elle pas bien fondée à faire rompre un mariage, puisque son mari n'a pas satisfait à l'article le plus essentiel

du Contract, par lequel il s'est tacitement obligé à ne pas passer l'année ? Celui pour qui je parle aprés avoir long-temps contemplé du port les nauffrages de tant de malheureux Epoux, s'embarqua enfin sur la mer orageuse du mariage : & quand il fit ce solecisme en conduite, qu'il souffrit cette lethargie de bon sens, cette eclipse de raison ; s'il se fust mis une corde au cou, ou qu'il se fust jetté dans la riviere, il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ny sa femme aussi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoutûmé de faire les gens sur le retour, quand ils épousent de jeunes filles : C'est à dire, qu'il confessa avoir receu vingt mille écus, quoi qu'elle ne luy eust jamais rien apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée, & une fureur effrenée pour le jeu. Voila la dotte de la Dame Sotinet.

CORNICHON.

Avec votre permission, Maître Braillardet, vous ne vous tiendrez pas pour interrompu, si je vous dis que vous en avez menti. Il a receu vingt bons mille écus.

BRAILLARDET.

Des démentis, Messieurs, des dementis! Il est vrai que voila le Stile ordinaire de Cornichon.

CORNICHON.

Et allez, allez votre chemin : Je vous voy venir avec vos ſuppoſitions. Une fureur pour le jeu ! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu !

BRAILLARDET.

Ouy, ouy, Meſſieurs, quand je dis que voila la dotte de la Dame Sotinet, je n'avance rien que de veritable, Mais ne croyez pas que parce qu'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépenſe moins en ſe mariant, Les jeunes filles qui ſe vendent à des Vieillards, achetent en meſme-temps le droit de les envoyer à l'Hopital promptement par leurs dépenſes extravagantes. C'eſt ce qu'a preſque fait la Dame Sotinet : Car enfin le pauvre homme ne fut pas plutoſt marié, qu'il vit bien, comme preſque tous les autres qui s'enrolent dans cette milice, qu'il avoit fait une ſottiſe ; que le mariage eſt une affaire à laquelle il faut ſonger toute ſa vie : Qu'un bon ſinge & la meilleure femme ſont ſouvent deux méchans animaux ; & que ce grand Philoſophe avoit bien raiſon de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes penduës à un arbre : Que les hommes ſeroient heureux, ſi tous les arbres portoient de ſemblables fruits !

CORNICHON.

Ce fruit-là ſeroit diablement âcre ; & je croy qu'il ne ſeroit bon qu'en compote.

BRAILLARDET.

Il vit dés le jour mesme de son mariage, introduire chez lui l'usage des deux Lits: Usage condamné par nos Peres, inventé par la Discorde, & fomenté par le Libertinage: Usage que je puis nommer icy, la perte du ménage, l'ennemi mortel de la reconciliation, & le couteau fatal dont on égorge sa posterité.

CORNICHON.

Est-ce qu'on se marie pour coucher avec sa femme? Fy! Cela est du dernier Bourgeois!

BRAILLARDET.

Il vid fondre chez lui dés le lendemain tous les faineants de la Ville, Chevaliers sans Ordre, beaux Esprits sans aveu, cent petits Poëtes crottez, vrais Chardons du Parnasse; de ces fades Blondins, minces Collifichets de ruelles. En un mot, il vid faire de sa maison une Academie de jeux défendus; & fut obligé de payer une grosse amende, à quoy il fut condamné. Ouy, ouy, Messieurs, je n'avance rien que de veritable; & malgré toutes les précautions, il n'a pas laissé de la payer cette amende, dont voici la quittance signée, Pallot. Mais qui fut le dénonciateur? Vous croyez peut-estre que ce fust, comme d'ordinaire, quelque fripon de Laquais enragé d'avoir esté chassé de la Maison, ou quelque joüeur

outré

outré d'avoir perdu ſon argent? Non, Meſſieurs, non. Ce fut la Dame Sottinet. La Dame Sottinet! Oüy, Meſſieurs, ce fut elle qui ne ſçachant plus où trouver de l'argent pour joüer, alla denoncer elle-meſme qu'on joüoit chez elle. Elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mary les paya: elle receut ſon tiers, comme denonciatrice. Que direz-vous, races futures, d'un pareil brigandage?

——*Quid non muliebria pectora cogis,*
Auri ſacra fames?

CORNICHON.

Vous devriez garder vos paſſages pour une meilleure cauſe. Voila bien du Latin perdu. S'il ne tient qu'à parler Latin....

BRAILLARDET.

Hé, je parle bon François, Maiſtre Cornichon: On m'entend bien. Mais ce n'étoit-là qu'un prelude des pieces qu'elle devoit faire dans la ſuite à ſon mary. Les pierreries engagées, la vaiſſelle d'argent venduë, des Tableaux d'un prix extraordinaire enlevez: Car le Sieur Sottinet a eſté toujours extrêmement curieux d'originaux & ſe connoiſſoit parfaitement en peinture.

CORNICHON.

Je le crois bien. Avant que d'eſtre ſous-Fermier, il a porté les couleurs aſſez long-temps pour s'y connoître.

BRAILLARDET.

Cela eſt faux: Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires ; & cela s'appelle, Apprentif ſous-Fermier, & non pas Laquais. Mais, Meſſieurs, s'il n'y avoit que de la diſſipation dans la conduite de la Dame Sottinet, vous n'entendriez pas retentir votre Tribunal des plaintes de ſon mary. Mais puis qu'il eſt aujourd'huy obligé d'avouer ſa honte & ſon malheur, approchez Financiers, Plumets, Chevaliers; & vous Godelureaux, les plus determinez, paroiſſez ſur la Scene. Ouy, ouy, Meſſieurs, nous trouverons de tous ces gens-là dans l'équipage de la Dame Sottinet: Equipage qu'elle promene ſcandaleuſement par toute la Ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je, le jour? Non, ce n'eſt point pour elle que le Soleil éclaire. Elle mépriſe cette clarté Bourgeoiſe: Elle ne ſort de chez elle qu'avec les oublieux, & n'y rentre qu'à la faveur des Crieurs d'Eau de Vie.

CORNICHON.

La pauvre femme y eſt bien obligée. Son mary a la cruauté de luy refuſer un flambeau; il faut bien qu'elle attende le jour pour s'en retourner chez elle.

BRAILLARDET.

On ne manquera pas de vous dire que celuy pour qui je ſuis, eſt un brutal: J'en tombe d'accord. Un yvrogne: je le veux.

Un débauché : J'y consens. Un homme mesme qui est quelquefois attaqué de vertiges : Cela est vray. Mais, Messieurs...

MONSIEUR SOTTINET.

Mais Monsieur l'Avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ?

BRAILLARDET.

Hé, taisez-vous, ignorant. Ce sont des figures de Rhetorique, qui persuadent. (*Aux Juges*) Quand tout cela seroit, dis-je, Messieurs, sont-ce des raisons pour faire rompre un mariage ? Si je vous parlois des intrigues de la Dame Sottinet, de ses avantures galantes, de ses subtilitez pour tromper son mary ; mais

Ante diem clauso componet vesper Olympo.

Vous rougiriez, illustres & vieilles Coquettes de notre temps, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laissé bien loin aprés elle dans la carriere de la galanterie : & j'apprendrois aux femmes qui m'écoutent de nouveaux tours de souplesse. (Elles n'en sçavent déja que trop.) Et aprés cela ; Messieurs, une femme qui est le Precis, l'Elixir, la Mere-goutte de la plus transcendente Coquetterie, viendra vous demander une separation ? Ne tiendra-t-il qu'à donner de pareilles détorses à l'Hymen ? Ordonnerez vous qu'un mary soit declaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme ? Non, non, vous n'au-

thoriserez point une telle injustice. Nous esperons au contraire que vous obligerez la Dame Sotinet à retourner avec son mary, pour mieux vivre avec luy, s'il est possible. C'est à quoy je conclus.

CORNICHON.

Voila une belle conclusion ! O ça, ça, nous allons voir.

PLAIDOYE' DE CORNICHON.

CORNICHON.

MEssieurs, Je parle pour Damoiselle Zorobabel de Roqueventrouse, demanderesse en separation: Contre Mathurin Blaise Sottinet, Sous-Fermier, cy-devant Laquais, & deffendeur.

L'aspect de ce Senat Cornu, pompes dignes de l'Hymen, cet attirail funeste & menaçant, tout cela je l'avouë, m'inspire quelque terreur. Mais d'un autre costé l'équité de ma cause *me recreat & reficit*. Puisque je parle icy pour quantité de femmes qui vous disent par ma bouche, qu'un mary est à present un meuble fort inutile; & que quand il n'y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour cela.

Le mois de Mars 87. Mathurin Blaiſe Sottinet âgé de ſoixante & dix ans, ſentit un prurit pour la noce, une demangeaiſon pour le mariage. Cette vieille roſſe refaite & maquignonnée, cette méche ſeche & ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épouſa, & ne tint qu'à luy de voir qu'il avoit mis dans ſa maiſon un treſor de ſageſſe & de prudence, puis qu'elle ne dépenſa en ſe mariant que les vingt mille écus qu'elle avoit eu en mariage. Rare exemple de moderation pour les femmes d'aujourd'huy, qui montent inſolemment ſur une groſſe dotte pour inſulter à l'œconomie de leurs maris.

BRAILLARDET *en riant.*

Ah! ah! ah! l'œconomie de la Dame Sottinet! J'avois oublié de vous dire, Meſſieurs, que le mariage fut preſque rompu, parce que le futur n'avoit envoyé qu'un carreau de cinq cens écus.

CORNICHON.

Je le croy bien. Je connois la fille d'un Drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres: & ſi dans ce temps-là, les Drapiers n'avoient pas gagné leur procez contre les Marchands de ſoye.

BRAILLARDET.

La femme d'un Sous Fermier, un carreau de cinq cens écus!

CORNICHON.

Oh, taiſez-vous donc ſi vous pouvez. Si on n'impoſe ſilence à Maître Braillardet, je n'acheveray jamais ma Plaidoirie. C'eſt une femme que cet homme-là ; il ne débabille point !

Vous la voyez, Meſſieurs, à votre Tribunal, cette innocente opprimée, cette femme qui engage ſes pierreries, vend ſa vaiſſelle d'argent. Mais pourquoi fait-elle tout cela ! Pour tirer ſon mari de priſon ?

Le ſieur Sottinet eſtoit malheureuſement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous ſes aſſociez ſont en fuite : on l'apprehende au corps ; on l'entraîne au Fort-l'Evêque. Cette chaſte Tourterelle privée de ſon Tourtereau, que d'impitoyables Sergens lui ont enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoy, Meſſieurs ? Pourquoy encore une fois ? Pour tirer ſon mary d'un cul de baſſe foſſe.

BRAILLARDET.

En verité, Meſſieurs, voila une calomnie atroce ! Le ſieur Sottinet n'a jamais eſté en priſon. Je demande reparation.

CORNICHON.

Un ſous-Fermier jamais en priſon ! Hé bien donnez-vous un peu de patience, nous l'y ferons bien-toſt aller.

Mais que dirons-nous, Meſſieurs, de ſes débauches, ou pour mieux dire, que n'en

dirons-nous pas ? Car jusqu'à quel excés de crapule cet homme-là ne s'est-il point laissé emporter? Mais que dis-je, un homme ? Non, Messieurs, c'est plutost une futaille qui ne fait que s'emplir & se vuider à tous momens. C'est un bouchon ambulant, c'est une éponge toujours dégoutante de vin, dont les vapeurs obscurcissent & soufflent enfin la chandelle de la raison.

BRAILLARDET.

Je vous arreste-là. C'est une calomnie diabolique. Le sieur Sottinet ne boit que de l'eau : cela est de notorieté publique.

CORNICHON.

Un homme qui a esté toute sa vie dans les Aydes ne boit que de l'eau ! N'avoit-il bû que de l'eau, Maître Braillardet, quand sortant tout chancelant d'un cabaret pour assister à l'Enterrement d'un de ses meilleurs amis, il se laissa tomber dans la fosse, où il seroit encore, si par malheur pour sa femme on ne l'en eust retiré ? N'a-t-il bû que de l'eau, quand il revient chez luy le soir, amenant avec soy des femmes d'une vertu délabrée ; & qu'il mal-traite celle pour qui je suis, de paroles & de coups.

BRAILLARDET.

De coups ? Ah ; Messieurs, on ne sçait que trop que c'est le pauvre homme qui les a receus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre sur le nez, d'un coup de chan-

deliër que sa femme luy a donné.

SOTTINET *en pleurant.*

Cela est vray. Je ne sçaurois m'empescher de pleurer toutes les fois que j'y songe.

CORNICHON.

Vous estes Sous-Fermier, Monsieur; & vous pleurez! Mais s'il n'y avoit que des coups à essuyer, je ne m'en plaindrois pas: car on sçait bien qu'une femme veut estre un peu pansée de la main. Mais de se voir à tous momens exposée aux extravagances d'un fou!

SOTTINET.

Moy fou?

CORNICHON.

Ouy, Messieurs, je vous le garantis tel; & des plus foux qui se fassent. On n'a qu'à lire les dépositions des témoins, on verra qu'on l'a encore veu aujourd'huy courir les ruës la barbe faite d'un costé, & le bassin passé à son col.

SOTTINET.

Je n'ay jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. He morbleu, plaidez votre cause si vous voulez. (*Il leve sa canne.*)

CORNICHON.

Vous voyez, Messieurs, que votre presence ne sçauroit servir de gourmet à ce furieux. Que seroit-ce si cette pauvre

innocente ſe trouvoit toute ſeule avec luy ? Approchez, mal-heureuſe opprimée; venez, épouſe infortunée. C'eſt à l'ombre de ce Tribunal que vous trouverez un azile aſſuré contre la petulence de votre perſecuteur. Souffrirez-vous, Meſſieurs, qu'une femme qui,(comme dit fort éloquemment un ſçavant Philoſophe,) doit eſtre *vas dignitatis non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing; qu'une femme qui doit eſtre la Soucoupe des plaiſirs d'un mary, ſoit le balon de ſes emportemens. Non, Meſſieurs, vous ne ſouffrirez pas que ces innocentes brebis ſoient ſi cruellement égorgées par ces loups raviſſans ? Et qui voudroit doreſnavant ſe mettre en ménage, ſi vous fermiez les portes aux Separations.

Le Divorce ayant eſté de tout temps tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage, ce ragouſt de veuvage anticipé, cette viduité prematurée que vous allez ſervir à la Dame Sottinet, va faire venir l'eau à la bouche à la pluſpart des femmes de Paris : Elles en voudront tâter. Songez, Meſſieurs, aux honneurs que vous allez recevoir. *Cornu quanta ſeges !* Vous aurez plus d'affaires que toutes les Juriſdictions de la France. L'Hoſtel de Bourgogne crevera de monde : Vous en aurez toute la gloire, & les Comediens Italiens tout le profit. *Dixi.*

Pendant que le Dieu de l'Himen va aux opinions, les Avocats parlent tous deux à la fois.

BRAILLARDET.

Quand il auroit quelque petit grain de folie, il a des intervalles. ..

CORNICHON.

Ah, taisez-vous, taisez-vous.) *Cela se dit à haute voix.*

JUGEMENT.

LE DIEU D'HIMEN.

Ayant aucunement égard à la Requeste de la partie de Maistre Cornichon, le Dieu de l'Himen a ordonné que la Dame Sottinet demeurera separée de corps & de biens d avec son mary ; qu'elle reprendra les vingt mille écus qu'elle a apportez en mariage ; qu'elle joüira dés à present de son doüaire, estant reputée veuve, & d'une pension de trois mille livres. Et attendu la demence averée du sieur Sottinet, nous avons ordonné qu'à la diligence de sa femme, il sera incessamment enfermé aux Petites Maisons, ou à saint Lazare.

M. SOTTINET.

Moy enfermé! moy à saint Lazare!

CORNICHON.

Bon! il y a dix ans que vous devriez y estre.

On emmene le sieur Sottinet, Octave se découvre à Isabelle.

CORNICHON.

Monsieur l'Himenée, ce n'est pas le tout. Vous venez de faire un mariage : mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine & moy.

COLOMBINE.

Ah tres-volontiers ! à condition qu'on nous démariera au bout de l'an.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. Car j'ay toujours ouy dire, qu'une femme & un Almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.

SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN, HOMME A BONNE FORTUNE.

SCENE DE LA PETITE FILLE.

ISABELLE, COLOMBINE *en petite Fille, & affectant un air niais.*

ISABELLE.

En verité vous estes bien folle de farcir vostre teste de vos sottes imaginations d'Amour & de Mariage ! Est ce-là le party que doit prendre une Cadette ? Et ne devriez-vous pas avoir renoncé au monde ?

COLOMBINE.

Mon Dieu, ma sœur, cela est bien aisé à dire ; mais vous ne parleriez pas comme vous faites, si vous sentiez ce que je sens.

ISABELLE.

Et que sentez vous donc, s'il vous plaist? Vraiment je vous trouve une jolie mignonne, pour sentir quelque chose! Et que sentiray-je donc moy, qui suis votre aînée? est ce qu'on m'entend plaindre des envies que cause l'estat de fille? Vous estes encore une plaisante Morveuse!

COLOMBINE.

Plaisante Morveuse? Mon Dieu, je ne suis point si morveuse que je le parois; & il y auroit déja long temps que je serois femme, si mon Pere avoit voulu: Car l'on m'a dit qu'on pouvoit l'estre à douze ans.

ISABELLE.

Mais sçavez vous bien ce que c'est qu'un mary pour parler comme vous faites:

COLOMBINE.

Bon! si je ne le sçavois pas, est-ce que j'en voudrois avoir un?

ISABELLE.

Hé, qui vous a donc appris de si belles choses?

COLOMBINE.

Cela ne s'apprend-il pas tout-seul? Quand je songe que je seray mariée, je suis si aise, si aise! Oh! il faut que ce soit quelque chose de fort joly que le mariage, puis que la pensée seule fait tant de plaisir.

ISABELLE.

Vous vous trompez fort à votre calcul,

ſi vous vous figurez tant de plaiſir dans le mariage. Le beau regal qu'un mary qui gronde toujours ! Les ſoins des domeſtiques ! L'incommodité d'une groſſeſſe ! Non, quand il n'y auroit que la peur d'avoir des Enfans, je renoncerois au mariage pour toute ma vie ?

COLOMBINE.

La peur d'avoir des Enfans ? Bon ! On dit que c'eſt pour cela qu'il faut ſe marier.

ISABELLE.

Bon Dieu ! Quelle petiteſſe de raiſonnement ! Que votre eſprit eſt à rez de chauſſée !

COLOMBINE.

Mais vous, ma ſœur, qui eſtes ſi raiſonnable, eſt-ce que vous ne voulez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oh, ce n'eſt pas de meſme. Moy, je ſuis votre aiſnée. Et la raiſon qui veut que vous ne vous mariez pas, veut que je me marie. Vous n'eſtes point propre au mariage : Ce n'eſt pas un jeu d'enfant.

COLOMBINE.

Et moi je vous dis que j'y ſuis auſſi propre que vous. Je ſupporteray fort bien toutes les fatigues du ménage ; & quoi que je ſois jeune, ſi j'étois mariée preſentement, je ſuis ſeure que je n'en mourrois pas.

ISABELLE.

En verité, il faut que j'aye bien de la bonté de souffrir tous les travers de votre esprit ! Tout ce que je puis faire encore pour vous, c'est de vous conseiller de bannir de votre cerveau toutes vos idées matrimoniales, & de croire qu'il n'y a personne assez dépourveu de bon sens, pour vouloir se charger de votre peau.

COLOMBINE.

Hé, là, là, là, cette charge-là n'est pas si pesante, & ne fait pas peur à tout le monde. Il n'y a pas encore huit jours que je trouvay dans une Boutique au Palais, un Monsieur de condition, qui me dit que j'estois bien à son gré, & qu'il seroit bien-aise de m'épouser.

ISABELLE.

Et que luy répondîtes-vous ?

COLOMBINE.

Je luy dis que j'estois encore bien petite pour cela ; mais que l'année qui vient, j'esperois d'estre plus grande.

ISABELLE.

Vous serez plus grande & plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il se moquoit de vous, & que vous vous donnez un ridicule dans le monde ? Allez, vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE *en pleurant.*

Ne voila-t'il pas ? Vous me grondez toû-

jours. Vous voulez bien vous marier vous, & vous ne voulez pas que je mẽ marie. Eſt-ce que je ne ſuis pas fille comme vous?

ISABELLE.

Une petite fille qui n'a pas quinze ans, donner à corps perdu au travers du mariage.

COLOMBINE.

Mon Dieu, je vous dis encore une fois que j'ay plus d'âge qu'il ne faut. Mais puiſque vous me trouvez trop jeune, faiſons une choſe. Vous avez quatre années plus que moy, donnez-m'en deux: Cela ne gâtera rien ny pour l'une ny pour l'autre.

ISABELLE.

Allez, allez, vous ne ſçavez ce que vous dites. Vous me croyez bien embaraſſée de trois ou quatre années que j'ay plus que vous. Mais je veux bien que vous ſçachiez que pour dix ans de moins, je ne voudrois pas eſtre faite comme vous ni de corps ny d'eſprit.

PIERROT arrive.

PIERROT.

Qu'eſt-ce donc, Meſdemoiſelles? Voila bien du bruit! Il me ſemble que vous vous flattez comme chiens & chats. Ne ſçauriez vous vous égratigner plus doucement.

COLOMBINE.

Pierrot, c'eſt ma ſœur qui ſe fâche. Elle veut qu'il n'y ait de mary que pour elle.

PIERROT.

Ho, la goulüe !

ISABELLE.

Viens ça, Pierrot, toy qui es un homme d'eſprit, & qui ſçais le monde. N'eſt-il pas du dernier Bourgeois de marier plus d'une fille dans une Maiſon, & ne devrois-je pas déja l'eſtre ?

PIERROT.

Cela eſt vray, & je dis tous les jours à votre Pere, que s'il ne vous marie au plutoſt, vous luy ferez quelque ſtratagême.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot, toy qui eſt ſi joly, eſt-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille ?

PIERROT.

Bon ! Eſt ce que cela ſe peut ? (*à Iſabelle*) Voyez vous, Mademoiſelle, il faut marier les filles quand elles ſont jeunes. Ce gibier-là ne ſe garde pas, la mouche s'y met.

ISABELLE.

Mais auſſi, eſt-il juſte que je cede mes droits à une Cadete ?

PIERROT *à Colombine.*

Il eſt vray que vous n'eſtes encore qu'un Embrion : & j'en ay veu dans des bouteil-

ses de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE.

Je conviens, Pierrot, que je suis encore petite. Mais si tu sçavois ce que j'ay déja.

ISABELLE.

Petite fille, vous plaist-il de vous taire?

PIERROT.

Hé, pardy, laissez-là dire. *(à Colombine)* Et bien donc, qu'avez-vous ?

COLOMBINE.

J'ay. . . . Mais je n'oserois le dire.

ISABELLE *à Colombine.*

Vous avez raison, car vous allez dire une sottise.

PIERROT *à Isabelle.*

Et Palsanguié laissez-la donc parler. Vous luy rembourez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te mocqueras-tu point de moy?

PIERROT.

Et non non, dites.

COLOMBINE.

J'ay de la gorge, Pierrot, puis que tu le veux sçavoir.

PIERROT.

Ho, voyons cela, voyons.

COLOMBINE.

Ho, nenny, nenny, je ne la montre pas encore. J'attens qu'elle soit plus venuë.

ISABELLE.

Il n'y a plus moyen de tenir à vos im-

pertinences, je vous laiſſe ; & ſi je faiſois bien, j'avertirois mon Pere de mettre ordre à votre conduite. (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Elle eſt bien rudaniere.

COLOMBINE.

Oh, va, va, je ne m'en ſoucie pas. Elle veut faire la Madame, & me traiter comme une petite fille : Mais nous verrons. Oh, ça, ça, Pierrot, il faut que tu me faſſe un plaiſir.

PIERROT.

Je ne demande pas mieux. Ne ſuis-je pas fait pour faire plaiſir aux filles ?

COLOMBINE.

Il faut que tu me porte cette Lettre à ce Monſieur que je trouvay dernierement au Palais.

PIERROT.

Une Lettre ?

COLOMBINE.

Ouy. Eſt ce qu'il y a du mal à cela ? Puiſque je ſçay écrire, Pourquoy n'écriray-je pas ?

PIERROT.

Ah, vous avez raiſon.

COLOMBINE.

C'eſt un homme de grande condition ; & on l'appelle Monſieur le Vicomte.

PIERROT.

Ho, ſi c'eſt un Vicomte, je ne dis plus rien.

COLOMBINE.

Tu luy diras que je m'ennuye bien fort de ne le pas voir, & qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'huy. M'entens-tu? (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Hé, ouy, ouy, j'entens bien, je ne fuis pas fourd. La petite Mafque! C'eft une belle chofe que la nature! Cela fonge au mariage dés la coquille.

SCENE.

DE BROCANTIN

AVEC SES FILLES.

BROCANTIN, ISABELLE, COLOMBINE.

BROCANTIN.

QUel ouvrage faites-vous là, vous?

COLOMBINE.

C'eft une pente de mon lit: Mais je crains de la faire trop petite; on n'y pourra jamais coucher deux.

BROCANTIN.

Eft-il befoin, s'il vous plaift, que vous couchiez avec quelqu'un?

COLOMBINE.

Non : Mais ſi par bonheur, je venois à eſtre mariée. . . . .

BROCANTIN *en colere.*

Si par bonheur ou par malheur vous veniez à eſtre mariée,vous vous preſſeriez. Hé, je ſçay de vos fredaines. Vous n'avez pas toujours une aiguille & de la tapiſſerie entre les mains ; & vous commencez à eſcrimer de la plume. Mais ce n'eſt pas pour cela que nous ſommes icy. Laiſſez-là votre ouvrage, & m'écoutez. (*Ils prennent des ſieges.*) Le mariage. . . . (*à Colombine.* Oh ! oh ! vous riez déja ? Tuchoux (Il ne faut que vous hocher la bride . . . . . Le mariage, dis-je, eſtant un uſage auſſi ancien que le monde : Car on s'eſt marié avant vous;& on ſe mariera encore aprés.

COLOMBINE.

Je le ſçay bien, mon Papa : Il y a long-temps qu'on me dit cela.

BROCANTIN.

J'ay reſolu pour éterniſer la famille Brocantine. . . . . Vous voyez où j'en veux venir ? J'ay donc reſolu de me marier.

ISABELLE, COLOMBINE *enſemble.*

Ah, mon pere !

BROCANTIN.

Ah, mes filles ! vous voila bien ébobies! Eſt-ce que je ne me porte pas encore aſſez bien ? Regardez cet air, cette taille, cette

legereté (*Il saute, & fait un faux pas.*)

ISABELLE.

Vous vous mariez donc, mon pere ?

BROCANTIN.

Ouy, si vous le trouvez bon, ma fille.

COLOMBINE.

A une femme ?

BROCANTIN.

Non, c'est à un tuyau d'orgue. Voyez, je vous prie, la belle demande !

ISABELLE.

Vous l'épouserez ?

BROCANTIN.

Mais, je croy que vous avez toutes deux l'esprit en écharpe. Est-ce que je suis hors d'âge d'avoir lignée ? Sçavez-vous bien qu'on n'a que l'âge qu'on paroist ? Et Monsieur Visautrou, mon Apotiquaire, me disoit encore ce matin en me donnant un Remede, que je ne paroissois pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE.

Oh, mon Papa, c'est qu'il ne vous voyoit pas au visage.

BROCANTIN.

J'ay ce que j'y : mais je sens bien que j'ay besoin d'une femme. Je creve de santé, & j'ay trouvé une fille comme je la souhaite : belle, jeune, sage, riche ; enfin une fille de hazard.

ISABELLE.

Une autre fille que moy, qui ne ſçauroit pas vivre, vous diroit, mon Pere, que vous riſquez beaucoup en vous mariant; qu'il faut avoir perdu l'eſprit pour ſonger, à votre âge à un engagement; & qu'on enferme tous les jours des gens aux Petites Maiſons pour de moindres ſujets. Mais moy qui ſçais le reſpect que je vous dois, ſans me prévaloir des raiſons que les enfans ont d'apprehender un ſecond mariage, je vous diray que puiſque vous crevez de ſanté, vous faites parfaitement bien de prendre une femme.

COLOMBINE.

Pour moy, je vous le conſeille : car je voudrois que tout le monde fût marié.

BROCANTIN.

Oh vous prenez la choſe du bon biais. Puiſque vous eſtes ſi raiſonnable, apprenez donc que je ſuis en train pour parler de mariage; mais c'eſt pour vous.

ISABELLE & COLOMBINE *enſemble.*

Ah, mon pere!

BROCANTIN.

Ah, mes filles!

ISABELLE.

Je vous ay des obligations que je n'oublieray jamais.

COLOMBINE *se jettant au col de Brocantin.*

Ah, mon petit Papa, que je vous aime !

BROCANTIN.

Je sçavois bien que cela te feroit plaisir, & que tu n'aurois point de chagrin de voir marier ta sœur devant toy.

COLOMBINE.

Quoy, mon Pere, ce n'est pas moy que vous voulez marier?

ISABELLE.

Non, on feroit bien mieux de vous faire passer la premiere, & d'attendre à me marier, que vous eussiez trois ou quatre enfans ? Pour moy, je ne conçois pas comment cette petite fille-là....

COLOMBINE.

Si vous ne me mariez, je sçay bien ce que je feray, moy.

BROCANTIN *à Colombine.*

Il faut bien qu'elle passe devant toy. Elle est ton aisnée ; & afin de te mettre en estat d'estre bien tost mariée, elle épousera un honneste homme.

ISABELLE.

Je le connois bien.

BROCANTIN.

Bien fait.

ISABELLE.

Je l'ay veu.

BROCANTIN.

Riche.

ISABELLE.

Je le crois.

BROCANTIN.

Monſieur Baſſinet, Medecin. Enfin, c'eſt tout dire.

ISABELLE.

Monſieur Baſſinet! Monſieur Baſſinet!

BROCANTIN.

Comment donc, vous trouvez-vous mal? Du vinaigre, viſte.

ISABELLE.

J'ay bien du reſpect pour la Medecine; mais avec votre permiſſion, mon Pere, je n'épouſeray point un Medecin.

BROCANTIN.

Avec votre permiſſion, ma fille, vous l'épouſerez. Il ne faut pas, s'il vous plaiſt, que vous ſongiez davantage à Octave. J'ay appris que c'eſtoit un gueux; & je vais tout de ce pas l'envoyer chercher pour luy dire qu'un autre luy a paſſé la plume par le bec. Pierrot, Pierrot.

COLOMBINE.

Allons, ma ſœur, faites cela de bonne grace, puiſque mon pere le veut.

ISABELLE.

Je vous prie, mon pere, de ne me point donner ce chagrin, & ne m'obligez pas à

épouſer un homme pour qui je n'ay nulle eſtime.

BROCANTIN.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve. Il faut épouſer Monſieur Baſſinet, ou un Couvent. Il vous viendra voir. Songez à le recevoir comme un homme qui doit eſtre votre mary.

ISABELLE.

Hé, mon Pere!

BROCANTIN.

Allons, dénichons. Point tant de caquet.

ISABELLE.

Voila ma ſœur qui a ſi envie d'eſtre mariée. Que ne luy donnez-vous Monſieur Baſſinet pour mary. J'aime mieux luy ceder mes droits, & qu'elle paſſe devant moy.

COLOMBINE.

Oh, ce n'eſt pas de meſme : Je ſuis votre cadette ; & la raiſon qui veut que je ne me marie pas, veut que vous vous mariez la premiere. (*Elles ſortent.*)

BROCANTIN.

Pierrot ?

PIERROT.

Me voila, Monſieur.

BROCANTIN.

Où diable es-tu donc toujours ? Il faut que je m'égozille quatre heures.

PIERROT.

Monſieur, j'eſtois avec cette femme qui

marchande ces ſinges, & qui veut donner ſix écus du gros, parce qu'elle dit qu'il reſſemble à ſon mary.

BROCANTIN.

Laiſſe cela: J'ay autre choſe en teſte. Va me chercher Octave. J'ay quelque choſe de conſequence à luy dire.

PIERROT *cherchant par tout le Theatre ; ſous les bancs.*

Monſieur, je ne le trouve pas.

BROCANTIN.

Animal, eſt-ce là ce que je te dis ? Tiens; vois le logis. Le butor ! Je vois bien que nous ne vivrons pas longs temps enſemble. Je ne veux point de beſte dans ma maiſon.

PIERROT.

Pardy, Monſieur, il faut donc que vous en ſortiez.

SCENE DU VICOMTE.

COLOMBINE, ARLEQUIN *n Vicomte*, UN FIACRE, *tenant son foüet.*

ARLEQUIN *au Fiacre.*

VA, va mon ami, tu rêves. Un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les Fiacres, que sur les Ponts.

LE FIACRE.

Paye-t-on comme cela le monde? Vous ne me donnez pas un sou.

ARLEQUIN.

Tu ne sçais ce que tu dis, Maraut. Est-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toujours son Franc-Fiacre?

LE FIACRE.

Mardy, Monsieur, je veux estre payé; ou par la sambleu nous verrons beau jeu.

ARLEQUIN.

Insolent, tu te feras battre.

LE FIACRE.

Je renie bleu, je ne crains rien; je veux

estre payé tout à l'heure. (*Il enfonce son chapeau, & leve son foüet.*)

ARLEQUIN.

Ah ha, ventrebleu, il faut que je coupe les oreilles à ce Coquin là. (*Il met la main sur la garde de son épée, comme s'il la vouloit tirer*) Mademoiselle, prestez-moy un écu : Je n'ay point de monnoye.

COLOMBINE.

Monsieur, je n'ay pas ma bourse sur moy : mais je vais le faire payer. Quelqu'un ? Qu'on paye cet homme là ? (*au Fiacre*) Allez, allez, l'Homme, on vous contentera.

ARLEQUIN.

Ces Marauts-là ne sont jamais contents. J'en ay déja tué quinze ou seize : mais je ne serai point satisfait que je n'en aye achevé le quarteron.

COLOMBINE.

En verité, Monsieur le Vicomte, il faut bien vous aimer, pour vous regarder aprés une si longue negligence à me venir voir.

ARLEQUIN.

Ma foi, Mademoiselle, les heures d'un joli homme sont bien comptées. Les femmes se pressent aujourd'hui : Elles sçayent que les quartiers d'hyver seront diablement courts cette année ; Je n'ay pas un moment à moi.

COLOMBINE.

Et que faites-vous donc toute la journée?

ARLEQUIN.

A peine ay-je quitté la Toilette, qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un Officier ne peut pas estre moins de cinq ou six heures à table; & avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes, il est heure de s'y remettre pour souper.

COLOMBINE.

Quoy, Monsieur, vous prenez donc du tabac comme ces vilains soldats? Fy! je ne pourrois jamais m'y accoutumer.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou six mois dragon dans ma Compagnie. Vous fumerez de reste. Bon! Vous mocquez-vous? les Gens du grand Volume ont ils d'autres occupations? C'est morbleu, au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume sa tendresse.

COLOMBINE.

Et Monsieur le Vicomte, avez-vous fumé aujourd'huy?

ARLEQUIN.

Est-ce que j'y manque jamais? Mais j'ay la precaution, quand je vais en femme, de me rinser la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau de vie. Vous ne sçauriez croire comme aprés cela on soupire tendre-

ment. (*il fait un rot.*)

COLOMBINE.

Ha fy, Monſieur le Vicomte ! Je n'aime point ces ſoupirs-là. Les gens que je voy n'aſſaiſonnent pas leur douceur de tabac & d'eau de vie.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne voyez que des Courtaux de Boutique, ou des Gens de Robbe. Croyez-moi, la belle, il n'eſt rien tel que de s'accrocher à l'épée. Les faſtidieux perſonnages que vos Robbins ! Ont-ils le ſens commun ? Ils font l'amour par article, comme s'ils dreſſoient un procez verbal.

COLOMBINE.

C'eſt ce que je dis tous les jours à deux grands Baquiers d'Avocats, qui ſont ſans ceſſe autour de moy à me faire endêver.

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, le plumet eſt en amour, ce que la moutarde eſt à la ſauſſe Robert. Il n'y a que cela de picquant.

COLOMBINE.

Je ne ſçai pas pourquoy mon Pere a tant d'averſion pour les Gens d'épée.

ARLEQUIN.

C'eſt que votre Pere eſt un ſot.

COLOMBINE.

Il dit qu'ils ſont tous débauchez, & qu'ils n'ont jamais le ſou.

ARLEQUIN *en riant.*

Débauchez ! ha ! ha ! débauchez ! Ils aiment le vin, le jeu & les femmes : mais du reste il n'y a pas de gens mieux reglez. Pour de l'argent, je croy que tant que les femmes en auront, nous n'en manquerons gueres.

COLOMBINE.

Je croy, Monsieur le Vicomte, que fait comme vous estes, vous voyez bien des femmes de condition ?

ARLEQUIN.

Je veux estre deshonoré, vous estes la seule Bourgeoise avec qui je déroge. Mais à vous parler franchement, toutes les femmes que je vois au prix de vous, c'est ma foy de la piquette contre du vin de Syllery.

COLOMBINE.

Vous dites la mesme chose de moy quand vous estes auprés d'une autre. Dites la verité.

ARLEQUIN.

Si vous voulez que je vous parle sans fard, cela est vray ; & je vay au sortir d'icy, à deux ou trois rendez-vous, où il faudra bien dire que vous estes une Guenon, comme les autres. Mais à propos de Guenon, quand nous marirons-nous ensemble ? Je suis diablement pressé. Ecoutez, il ne faut pas laisser morfondre l'amour

d'un Officier ; cela n'est pas de longue haleine. Quel âge avez-vous bien ?

COLOMBINE.

Je ne sçai pas. Mais mon Pere dit qu'il y a quatorze ans que ma Mere estoit grosse de moi.

ARLEQUIN.

Quatorze ans ? Je ne croyois pas que vous eussiez vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE.

Vraiment, j'ay bien plus que tout cela. Vous croyez donc parler à une petite fille ? Vous vous trompez. Je sçai déja bien des choses. J'ay déja leu cinq ou six Comedies de Moliere ; & j'en suis au troisiéme Tome de Cyrus. Je fais du point à la Turque, & j'apprens à chanter.

ARLEQUIN.

Vous apprenez à chanter ? Et qui est vostre Maître.

COLOMBINE.

C'est un nommé l'Opera.

ARLEQUIN.

Diable ! Un habile homme ! Oh, puisque vous sçavez chanter, il faut que vous me decochiez un petit air ?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ay aujourd'huy quelque chose qui m'en empesche.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc ? Eſt-ce que vous eſtes enrhumée ? Tenez, voila du tabac en machicatoire, il n'y a rien de ſi bon pour le rhume.

COLOMBINE.

S'il n'y avoit que cela, je ne laiſſerois pas de chanter.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc autre choſe ?

COLOMBINE.

Je n'ay rien. C'eſt que...

ARLEQUIN.

Quoy donc ?

COLOMBINE.

C'eſt que.... Voila-t-il pas, ces vilains hommes ? Ils veulent tout ſçavoir. C'eſt que ma voix ne paroiſt rien, quand je n'ay pas mes fontanges argent & jaune.

ARLEQUIN.

Comme ſi les fontanges faiſoient quelque choſe à la voix ! Courage, Mignonne, je vous ſouffleray en tout cas.

COLOMBINE.

Je le veux bien. Mais vous allez voir comme je vais trembler. Là, là, là, mon Dieu! Je ſuis faite comme je ne ſçay quoy .....

(Elle chante.)

Janneton m'aimez-vous bien ?
Helas, quel conte !

Pourquoy ne vous aimerois-je pas ?
Mon Dieu, quel conte !
Vous qui m'avez tant fait de bien :
Quel fichu conte !

ARLEQUIN.

Je veux estre un fripon, si cela n'est divin. Voila une voix à peindre. Je n'en ay pas perdu une goutte. Mais de quel Opera est cet air là ?

COLOMBINE.

Je croy que c'est de Rolland.

ARLEQUIN.

Ho, point, point, il faut que ce soit des derniers : Car voila le tour aisé de nos Poëtes & de nos Musiciens d'aujourd'huy. La jolie chanson ! On ne travailloit point comme cela autrefois. Mais je veux chanter avec vous. Tel que vous me voyez, je sçai la Musique comme un Orquestre. Vous allez voir comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE.

Oh, Monsieur je ne suis pas encore assez forte pour tenir ma partie.

ARLEQUIN.

Nous chanterons donc une autre fois. Adieu Mourette.

PASQUAREL *entrant brusquement.*

Monsieur, ne sortez pas. Il y a là-bas deux Sergens, & environ douze Archers,

qui vous guettent pour vous mettre en prison.

ARLEQUIN.

En prison ? *hoime* ! Voila mes bonnes fortunes qui commencent à defiler.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Vicomte ? Que ne partez-vous ? Il y a là-bas tout plein de Laquais qui vous attendent.

ARLEQUIN *à part*.

Ce sont bien des Pousse-culs de par tous les diables.

COLOMBINE.

Ne peut-on sçavoir la cause de vôtre chagrin ?

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle.

COLOMBINE.

Je veux l'apprendre.

ARLEQUIN.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

COLOMBINE.

Ah Monsieur le Vicomte, vous jurez devant les filles. Vous me le direz pourtant.

ARLEQUIN.

Vous sçaurez donc, qu'estant obligé de partir pour l'Allemagne, & ne pouvant trouver d'argent sur mon billet : Car les billets de Vicomtes ne sont pas reputez argent comptant ; j'en fis un que je signay. La

Harpe : C'eſt le nom de ce fameux Banquier. Sur ce billet là on me donna deux cent piſtoles. Je partis. Preſentement, voyez je vous prie le peu de bonne foi qu'il y a dans le Commerce, ce vilain Monſieur de la Harpe ne veut pas payer ce billet-là ?

COLOMBINE.

Et que dit il ?

ARLEQUIN.

De mauvaiſes raiſons. Il dit qu'il n'a point fait ce billet-là. Mais ſon nom y eſt, une fois ; il faudra bien qu'il le paye, ou qu'il creve : Car palſambleu je ſçai bien que je ne le payeray pas moi ?

COLOMBINE.

Monſieur le Vicomte, je n'ai point d'argent ; mais voila deux brillants avec leſquels vous en portrez faire. Prenez encore mon colier.

ARLEQUIN.

Hé fy, Madame ! ne vous ay-je pas dit que je faiſois littiere de Diamans.

COLOMBINE.

Voilà encore une Montre qui eſt aſſez jolie.

ARLEQUIN.

Et vous vous mocquez. Cela eſt-il d'or ?

COLOMBINE.

Attendez, j'ay encore icy une petite

boëte à mouches, & un cachet.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, Mademoiselle, vous poussez ma complaisance à bout.

COLOMBINE.

Quand on a donné son cœur, cela ne coûte gueres à donner.

ARLEQUIN.

Et encore moins à prendre. Ah, charmante Princesse, que vous sçavez me prendre par mon foible, & qu'on fait de folies quand on est bien amoureux! *Il s'en va.*

COLOMBINE *le rappellant.*

Tenez, tenez, Monsieur le Vicomte, voila encore un petit jonc d'or, que j'avois oublié.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiselle, ces breloques-là, valent-elles bien deux cent pistoles: Voila un diamant qui me paroist bien jaune. Ecoutez, je vais porter tout cela chez l'Orphevre; & s'il ne m'en donne pas les deux cent Louis; vous me tiendrez, s'il vous plaist, compte du reste.

COLOMBINE.

Monsieur le Vicomte, vous m'épouserez au moins?

ARLEQUIN.

Allez, allez, parmi nous autres Vicomtes, la parole fait le jeu. Adieu Charmante. (*il la prend sous le menton.*) Ah mor-

bleu, que voila des yeux chargez à cartouche! Et que voila de bonnes fortunes! *Il s'en va.*

COLOMBINE.

Ah que je ſuis aiſe de luy avoir fait ce petit plaiſir! De la maniere que je l'aime, je ne ſçay pas ce que je ne luy donnerois point.

SCENE DE LA TIRADE.

ARLEQUIN, COLOMBINE *en Avocat.*

ARLEQUIN.

AYant appris, Monſieur, que vous eſtes un homme ſçavant & de bon conſeil, je voudrois bien vous parler d'une affaire que je ſuis ſur le point de terminer.

COLOMBINE.

Parlez: mais parlez peu. La diſcretion dans le parler a toûjours eſté louée; au contraire, on a blâmé de tout temps les grands parleurs: c'eſt pourquoy j'aime la brieveté; & je m'applique uniquement à eſtre concis dans mes diſcours.

ARLEQUIN.

J'auray bien-tôt fait.

COLOMBINE.

Et qui ne ſçait que le trop parler vient du défaut de jugement ? que le défaut de jugement vient du manque de raiſon ? Et que le manque de raiſon eſt le caractere de la beſte ?

ARLEQUIN.

Je n'ay qu'un mot..

COLOMBINE.

Qui ne ſçait que *volat irrevocabile verbum* : Qu'on ne ſe repent jamais de ſe taire, & qu'on s'eſt repenti ſouvent d'avoir parlé ? Ignorez vous que la Nature a donné à l'homme deux pieds pour marcher, deux bras pour agir, deux narines pour ſentir ; & qu'elle ne luy a donné qu'une langue pour parler ?

ARLEQUIN.

Je dis donc .....

COLOMBINE.

Pythagore faiſoit obſerver le ſilence à ſes diſciples pendant ſept années.

ARLEQUIN.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Solon avoit coutume de dire, qu'un homme qui parle beaucoup, eſt ſemblable à un tonneau vuide qui fait plus de bruit qu'un plein.

ARLEQUIN.

Cela eſt beau.

COLOMBINE.

Bias, Qu'un grand parleur n'eſtoit autre choſe qu'une Fortereſſe ſans murailles, une Ville ſans porte, & un Vaiſſeau ſans gouvernail ?

ARLEQUIN.

Vous ſçaurez donc ....

COLOMBINE.

Anaxagore, Qu'une beſte feroce échapée eſtoit moins à craindre, qu'une langue effrenée & petulante.

ARLEQUIN.

Monſieur .....

COLOMBINE.

Iſocrate, Qu'il n'y avoit icy bas que deux choſes à faire : Ecouter, & ſe taire.

ARLEQUIN.

Taiſez-vous donc ?

COLOMBINE.

Tous vos grands diſcours ſont inutiles : *Fruſtra fit per plura quod poteſt fieri per pauciora.*

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur. Je n'ay encore rien dit.

COLOMBINE.

Je ſçais bien que l'uſage de la parole a eſté donnée à l'homme pour expliquer ſes penſées.

ARLEQUIN.

De grace ....

COLOMBINE.

Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres, ſuivant les regles de la Grammaire; faire accorder l'adjectif avec le ſubſtantif, le nom avec le verbe, le maſculin avec le feminin.

ARLEQUIN.

C'eſt dont il s'agit, Monſieur, du maſculin avec le feminin.

COLOMBINE.

Je ne vous deffens pas de mette en uſage les figures de la Rhetorique : *Nam, quid eſt Rhetorica ?* Selon Socrate, c'eſt l'art de perſuader. Selon Agathon, celuy de tromper : ſelon Gorgias, l'uſage du diſcours : ſelon Chriſippe, la clef des cœurs : ſelon Cleanthe, la ſcience des ſciences : ſelon Vaderius, le boulevart de la verité : ſelon Ariſtote, le bouclier de l'Orateur : ſelon Ciceron l'art de bien dire ; & ſelon moy, l'art de ne gueres parler.

ARLEQUIN.

Va, ſi je puis attraper la parole !

COLOMBINE.

Si vous voulez donc que je vous donne mes avis, expliquez-moy le ſujet dont il s'agit : mais ſur tout d'un ſtile vif, ſerré, concis, preſſé, laconique : Car vous ſçavez que la vie de l'homme eſt courte, *ars longa*,

vita brevis. Le temps eſt cher. On en perd tant à boire, à manger, à dormir, à s'habiller, à danſer, à rire, à chanter; & l'on ne ſonge pas que la ſanté revient aprés la maladie, le Printemps aprés l'hiver, la paix aprés la guerre, le beau temps aprés la pluye : mais que le temps paſſé ne revient jamais.

ARLEQUIN.

Je voudrois donc ſçavoir....

COLOMBINE.

Je le crois que vous voudriez ſçavoir. *Omnibus hominibus ſcire à natura inſitum eſt*, dit le Prince de l'Eloquence. Mais vouloir ſçavoir eſt une choſe; & ſçavoir en eſt une autre. C'eſt ce qui fait que du ſçavoir au non ſçavoir, il y a autant de difference, qu'entre l'Homme & la Beſte, le Ciel & la Terre, le Gentilhomme & le Roturier, le Marchand & le Voleur, le Procureur & l'Aſſaſſin, le Bourreau & le Medecin.

ARLEQUIN.

J'en ſuis perſuadé. Mais....

COLOMBINE.

Or voulez-vous ſçavoir quelle difference il y a entre l'Homme & la Beſte? C'eſt que l'un ſe conduit par la raiſon, & l'autre par l'inſtinct. Entre le Ciel & la Terre? C'eſt que l'un eſt ſur notre teſte, & l'autre ſous nos pieds. Entre le Roturier & le Gentilhomme? C'eſt que l'un paye ſes det-

tes, & l'autre se mocque de ses creanciers Entre le Marchand & le Voleur ? C'est qu l'un vole dans les villes, & l'autre dans le bois. Entre le Procureur & l'Assassin ? C'es que l'un enleve les biens, l'autre la vie Entre le Medecin & le Bourreau ? C'est que l'un assassine peu à peu les malades, & que l'autre tuë tout d'un coup ceux qui se portent bien.

ARLEQUIN.

Cela est le mieux du monde. Je voudrois donc sçavoir ....

COLOMBINE.

Quoy ? La Philosophie, ou la Rhetorique ? La Theorie, ou la Pratique ? La Geometrie, ou l'Astrologie ? La Phatmacie ou la Medecine ? La Sphere, ou la Geographie ? La Cosmographie, ou la Topographie ?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux rien de tout cela....

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous parle des Arts, ou des Sciences ? Des huit patties de l'oraison ? Des trois puissances de l'ame : la memoire, l'entendement & la volonté ? De l'influence des Planetes, Jupiter, Mars, Mercure, &c. De la qualité des Etoilles, majeures, fixes, ou errantes. Des Cometes crinées, tombantes, & volantes ? De la disparité des temperamens, phlegmatiques, sanguins & melancoliques ? Des mouve-

mens du cœur, ſiſtoliques & diaſtoliques.

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur, je n'ay que faire de ce galimatias-là.

COLOMBINE.

Eſt-ce de l'Hiſtoire ou de la Fable dont vous voulez que je vous parle ? Commenceray-je par le Déluge, le Jugement de Pâris, les malheurs de Pirame & Thiſbée, l'incendie de Troye, les erreurs d'Uliſſe, le paſſage d'Ænée, le ſac de Carthage, la mort de Tarquin, les triomphes de Scipion, la conjuration de Catilina, le pas des Thermopiles, la bataille de Marathon ?

(*Arlequin dit* non *à chaque demande.*)

ARLEQUIN.

Et non, non, cent fois non, de par tous les diables non. Je voudrois ſçavoir ſeulement, ſi je dois épouſer une brune ou une blonde.

COLOMBINE.

Et que ne parlez-vous donc ? Il y a deux heures que vous me faites chanter inutilement.

ARLEQUIN.

Comment diable voulez-vous que je parle ? vous ne touſſez ny ne crachez : je ne puis pas prendre mon temps. Ouf !

COLOMBINE.

Vous voulez donc ſçavoir ſi vous devez épouſer une brune, ou une blonde ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur. Ah ! nous y voila la fin.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous diſe cela par le regles d'Aſtronom e, Prophetie, Chronologie, Analogie, Phyſionomie, Chimie, Aſtrologie, Hydromancie, Eromancie, Piromancie, Koſcinomancie, Chiromancie, Nigromancie ?

ARLEQUIN.

Je ne m'en ſoucie pas, pourveu.. :

COLOMBINE.

Aimeriez vous mieux que ce fût par l moyen de l'invocation, imprécation, multiplication, indiction, ſpeculation, ſuperſtition, interpretation, conjuration, pronoſtication, évocation ?

ARLEQUIN.

Corbeillon, qu'y met-on. Hé, Monſieur cela m'eſt indifferent, pourveu que....

COLOMBINE.

Si vous voulez, je me ſervirai des connoiſſances de la Rhetorique, Logique, Phyſique, Metaphyſique, Arithmetique, Ar Magique, Poëtique, Politique, Muſique Dialectique, Etique, Mathematique, Teraprectique.

ARLEQUIN.

Ha ! j'en mourray !

CODOMBINE.

Puiſque donc toutes les ſciences cy-deſſus ſont des terres inconnuës pour vous, je vous diray que nos Auteurs ont parlé differemment ſur le point dont il s'agit. Les uns tenoient pour les blondes ; & les autres pour les brunes. La difference du poil fait auſſi la difference de l'inclination. La blonde eſt tendre, languiſſante, & amoureuſe : La brune eſt vive, gaillarde & fringante. La blonde pourra bien outrager votre front. La brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un ſçavant Poëte de l'antiquité dit :

> *Alba Liguſtra cadunt : Vaccinia Nigra leguntur.*

Un autre non moins celebre, s'écrie :

> *Hic niger eſt : ore hunc tu Romane, caneto.*

Ainſi, vous voyez bien que c'eſt une matiere bien delicate ? *Undique ambages* ; & qu'il eſt difficile d'y porter un jugement certain. Car quoy que je ſois conſommé dans toutes ſortes de ſciences, ne croyez pas que je veüille que mon ſentiment prévale. Je ne m'arreſte point *mordicus* à mon opinion. L'obſtination eſt le propre de la beſte ; & je ne voudrois pas que....

(Pendant cette Tirade, Arlequin parle auſſi, luy met la main ſur la bouche, & luy enfonce ſon mouchoir. Colombine s'en va.)

ARLEQUIN.

Ah je n'en puis plus ! Quel babillard ! Je gage que si on examinoit cet homme là, on trouveroit que c'est une femme.

SCENE DES CURIOSITEZ.

ARLEQUIN *en Prince des Curieux*, BROCANTIN, COLOMBINE, PIERROT, ISABELLE.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas sans raison, que nos anciens modernes ont dit ingenieusement, que le mariage estoit d'une tres-grande ressource pour de certaines gens ; & que les Aigrettes dont quelques femmes galantes faisoient present à leurs maris estoient semblables aux dents qui font du mal, quand elles percent, & nourrissent quand elles sont venuës. Cela presuposé, voyons un peu le tendron qui est destiné pour mes plaisirs. Car vous ne voudriez pas me faire acheter chat en poche ?

BROCANTIN.

Oh, avec moy, Monsieur, point de surprise. Voila mes deux filles : Vous n'avez qu'à

qu'à choisir. C'est encore trop d'honneur pour le sang des Brocantins.

ARLEQUIN.

Ouy, Beau-pere, je veux Brocantiner avec vous ; & de peur de mal choisir, je les prendray toutes deux. (*Il se tourne vers Colombine*) Pour vous petite blonde d'Egypte, levez le nez, regardez moi fixement, marchez, trottez. Beau-pere, n'y a-t-il rien à refaire à cette fille-là ?

BROCANTIN.

Ho, Monsieur, je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

COLOMBINE.

Je me porte bien ; & je n'ay jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'avanture. Mon pouce devint gros comme ma teste.

ARLEQUIN.

Diable ! méchant mal ! Les filles sont terriblement sujettes à ces maux-là. Seriez-vous bien aise d'estre ma femme ?

COLOMBINE.

Moy, votre femme ? Bon, bon ! Vous vous mocquez. Est-ce que je suis capable de cela ?

ARLEQUIN.

Malpeste ! Vous l'estes de reste.

COLOMBINE.

Je vous avertis par avance, que si je suis jamais mariée avec vous, je ne vous incommoderay point de toute la nuit : Car je suis la meilleure coucheuse du monde :

Je me trouve le matin comme je me ſuis miſe le ſoir.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Mais avant de paſſer outre, il eſt bon que je vous faſſe part de quelques petits avis en vers que j'ay fait pour ſervir de niveau à la femme qui tombera ſous ma coupe : Ecoutez bien cecy. (*Il touſſe.*)

Primò.

Celle qui m'engage ſa foy,
Sera, ſi cela ſe peut, ſage.
Elle doit ſe faire une loy
De demeurer dans ſon ménage,
Et de n'en ſortir qu'avec moy,
En dépit du contraire uſage.
Quand je vois revenir des femmes ſans maris :
J'entens celles qui ſont du plus galant étage,
Qui ſouvent loin du gîte ont paſſé pluſieurs nuits,
Il me ſemble de voir un Cheval de louage,
Lors qu'on le ramene au logis.
C'eſt un grand haſard s'il ne cloche ;
Et s'il ne boitte pas tout bas,
Pour le moins on trouve en ce cas,
A coup ſeur quelque fer qui loche.

Secundò.

Dans ma maiſon il n'entrera,
De peur de maligne pratique,
Aucun Levrier d'Opera,
Simphoniſte, Chanteur, ou Suppoſt de Muſique.
Item, point de Maître à Danſer.
Ce ſont Courtiers d'amour dont il faut ſe paſſer,
Ces gens-là ſe font trop de feſte ;
Et quelque ſoin que vous preniez,

Par leurs leçons la femme en porte mieux les pieds;
Mais le mary plus mal la teste.

COLOMBINE.

Point de Maistres à Danser? Et quels mals font-ils aux maris? Ils ne les touchent jamais. Je renoncerois plutost au mariage. J'aime le mien presque autant qu'un mary.

ARLEQUIN.

C'est à cause de cela. Ces Messieurs-là ne montrent pas toujours la Courante & le Menuet.

Tertiò, & ultimo.

Qui voudra se mettre en famille,
Qu'il prenne garde que jamais
Il ne s'enjeigne d'une Agnés:
C'est une méchante Chenille.
Il en est bien souvent de ces sortes de Filles,
Ainsi que de ces œufs qu'on achete pour frais,
On a beau les mirer de prés:
Dés qu'on en casse les coquilles,
On en voit sortir les Poulets.

LE TROISIE'ME ACTE DE LA COMEDIE DES CHINOIS,

Intitulé

LA BAGUETTE DE VULCAIN.

Le Theatre represente une Grotte obscure, défenduë par un Geant d'une énorme grandeur, couché à l'entrée de la Caverne.

SCENE I.

ARLEQUIN *ROGER venant au son des Trompettes & des Tambours.*

ENfin Roger, voicy le jour où tu dois donner des marques de ta valeur, & délivrer Bradamante de l'enchantement qui la possede depuis deux cent ans.

O Amour, petit Dieu felon,
Toy qui fais flamber ton brandon
Dans le trefond de ma poitrine,
Corrobore mon cœur craintif,
Par un Julep confortatif;
Car l'hydeux aſpect de la mine
De ce Geant rebarbatif,
Fait ja ſur moy pauvre chetif,
Les effets d'une Medecine.

Toy, Glouton, Ribaut, Sarrazin,
Qui par ton dol & mal engin,
Retiens ma gente Tourterelle,
Dis-moy, ſi tes bras pourfendans
Ont bien pû garder ſi long-temps
L'honneur de cette Jouvencelle?
Helas dans nos jours vergliſſans,
Pour conſerver une Pucelle
Juſqu'à l'âge de quatorze ans,
Combien faudroit-il de Geans!

Mais il eſt temps de mettre à fin l'œuvre encommencé. Combattons le Geant pendant qu'il eſt endormy.

Roger combat le Geant au bruit des Trompettes & des Tambours, luy coupe la teſte & les membres. Et lors qu'il croit le Geant entierement defait, les membres & la teſte viennent ſe rejoindre au corps, & font une autre attitude, qui donne matiere à Roger d'un nouveau combat. Le Geant diſparoiſt, & Roger touche la

caverne de sa Baguette, qui se change en un Jardin agreable, dans lequel on voit quantité de figures enchantées, au milieu desquelles est Bradamante sur un Lit de fleurs.

SCENE II.

ROGER, BRADAMANTE *endormie.*

ROGER.

ALlons, allons, debout? Depuis deux cens ans de sommeil, n'estes-vous pas lasse de dormir? On ne sçauroit tirer une femme du lit.

BRADAMANTE *se reveillant.*

Où suis-je?

ROGER.

Je vous demande pardon, la belle, si je vous ay interrompu dans un rêve, dont peut-estre vous auriez esté bien-aise de voir la fin.

BRADAMANTE.

Ciel.... Que vois-je.

ROGER.

Le coloris de mon visage vous surprend. Apprenez que depuis deux cens ans les hommes ont changé du blanc au noir, & les femmes du noir au blanc & au rouge.

BRADAMANTE.

Quoy, il y a deux cens ans que je

n'ay veu le jour ?

ROGER.

Aſſurement.

BRADAMANTE.

Helas, je ne trouveray donc plus l'Amant qui m'eſtoit deſtiné pour époux ?

ROGER.

Oh ! Pour des Amans, vous n'en manquerez pas : Mais pour des Epouſeux, *Rara avis in terris.* Vous eſtiez donc fille quand vous vous eſtes endormie ?

BRADAMANTE.

Vraiment ouy.

ROGER.

Et l'eſtes-vous encore ?

BRADAMANTE.

Aſſurement.

ROGER.

La choſe eſt problematique ; & je croy que vous n'auriez pas dormi ſi tranquilement. Mais dites-moi, je vous prie, comment faiſoit-on l'amour de votre temps ?

BRADAMANTE.

Le cœur ſe payoit par le cœur. Une fille croyoit tout ce que luy diſoit ſon Amant, & l'Amant ne diſoit que ce qu'il penſoit. La tendreſſe duroit autant que la vie. Plus on eſtoit amoureux, plus on eſtoit aimé : Plus on eſtoit aimé, plus on eſtoit fidelle ; & on ne conſultoit que l'amour pour faire les mariages.

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps ! Quand on veut ſe marier aujourd'huy, on va chez le Pere & la Mere marchander une fille comme une aulne de drap : Et tel qui croit acheter la piece toute entiere, trouve ſouvent qu'on en a levé bien des échantillons. Mais de votre temps, comment un mary vivoit-il avec ſa femme ?

BRADAMANTE.

Dans une union charmante. La volonté, les biens, les plaiſirs, tout devenoit commun, ſi toſt qu'on s'eſtoit donné la foy.

ROGER.

Oh ! que ce n'eſt plus le temps ? Premierement dans ce Siecle cy, il n'y a plus de foy à donner ; & la Communauté ne ſubſiſte que dans les articles du Contract. Un Mary n'a rien de commun avec ſa femme, que le nom & la qualité. Il a ſa table ſeule, ſon caroſſe ſeul, ſa chambre ſeule ; il n'y a que ſon lit, que bien ſouvent il n'a pas tout ſeul. Mais de votre temps avoit-on trouvé l'art de s'égorger avec la plume ? Plaidoit-on vigoureuſement ? Qui eſt-ce qui rendoit la Juſtice ?

BRADAMANTE.

C'eſtoit d'anciens & venerables Magiſtrats qui paſſoient la nuit à examiner les Procés, & le jour à les juger.

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps ! La plus grande partie de nos Juges paſſent preſentement la nuit à courir le bal, & le jour à dormir à l'Audiance.

BRADAMANTE.

Comment peuvent-ils donc apprendre leur Métier ?

ROGER.

Cela n'empeſche pas qu'ils ne ſçachent la procedure comme des Ceſars, ſur tout en amour, & les Arreſts qu'ils rendent auprés des Dames, ſont l'eſté par defaut contre les Officiers, & l'hyver contradictoires avec les Financiers. De votre temps avoit-on des Comedies ?

BRADAMANTE.

Les plus divertiſſantes du monde. Elles eſtoient agreablement meſlées de danſe & de ſymphonie.

ROGER.

Oh ! que ce n'eſt plus le temps ! Tout cela eſt retranché ; & nos Theatres ſeroient terriblement lugubres, ſi Meſſieurs du Parterre ne prenoient ſoin quelquefois de les éguayer avec leur ſymphonie.

BRADAMANTE.

Mais aprés avoir ſatisfait à toutes vos queſtions, ne puis-je ſçavoir, brave Champion, à qui je ſuis redevable de ma délivrance ?

ROGER.

A moy, qui ſuis la fleur de la Chevalerie, le redreſſeur des Torts, & le Syndic de toute la Magie. Je vais vous faire voir des effets de ma puiſſance.

ALLI ASTAROTH ABRA CADABRA; BARBARA, CELARENT, DARII, FERIO, BARALIPTON.

Roger en diſant ces mots, touche de ſa Baguette toutes les figures enchantées de la ſuite de Bradamante, qui s'animent au bruit des Violons.

SCENE III.

MELISSE, ROGER.

MELISSE.

QUe je ſuis malheureuſe! Je vois tout le monde en joye : mais pour moy je ne ſçaurois rire.

ROGER.

Qu'avez-vous donc, la belle larmoyeuſe?

MELISSE *en pleurant.*

J'avois un mary... hy! Quand je fus enchantée hée!. Et je ne le retrouve plus. hus hus!

ROGER.

Quoi, la perte d'un mari vous afflige si fort ? Vous avez beau pleurer en musique ; vous ne trouverez guere de veuves qui fassent la contre-partie avec vous.

MELISSE.

Monsieur le Sorcier, vous qui estes si habile-homme, ne pourriez-vous point me faire retrouver mon cher Epoux:

ROGER.

Rien ne m'est impossible. Par la vertu de cette Baguette, je découvre les eaux & les tresors les plus cachez. C'est avec cette Baguette, que je suis les Meurtriers à la piste par mer & par terre; & c'est enfin avec cette Baguette que je retrouve les maris perdus.

MELISSE.

Est-il possible ? Je croy que sans moi vous n'auriez guere de pratiques, car un mari est un meuble qui ne se perd pas aisement; & je n'ay point encore veu d'Affiches pour des maris perdus.

ROGER.

Mais il est bon de vous avertir, que ma Baguette n'a de vertu que sur des maris d'une certaine espece. Parlez-moi franchement, Avez-vous toujours esté bien fidelle au vôtre.

MELISSE.

Si j'ai esté fidelle ? J'aurois devisagé un homme qui auroit eu la hardiesse de me

regarder ſeulement entre deux yeux.

ROGER.

Tant pis. Je ne ſçaurois rien faire pour vous.

MELISSE.

Et pourquoi ?

ROGER.

C'eſt que ma Baquette eſt un preſent qui m'a eſté fait par Vulcain : Elle n'a point de vertu ſur les maris dont les femmes ont eſté fidelles. Mais quand elle approche d'un Mary tant ſoit peu Vulcaniſé . . . Voyez, examinez bien votre conduite. Pour peu que vous ayez écorné la fidelité matrimoniale, je vous répons de retrouver votre Mari.

MELISSE.

Et mais . . . . mais . . . .

ROGER.

Allez, allez, parlez en toute aſſurance.

MELISSE.

Il venoit chez nous autrefois un certain petit Plumet qui eſtoit terriblement ſemillant. Monſieur, eſt-ce aſſez pour la Baguette ?

ROGER.

Ho, non, non !

MELISSE.

J'ai receu auſſi des preſens d'un Banquier, qui faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour faire profiter ſon argent auprés de moi. Monſieur eſt-ce aſſez pour la Baguette ?

ROGER.

Et non, vous dis-je, non.

MELISSE.

Oh dame, s'il faut tant de choses !

ROGER.

Mais que diable, il faut ce qu'il faut, une fois.

MELISSE.

Attendez, attendez.

ROGER.

Helas ! Voyez, voyez.

MELISSE.

Il frequentoit aussi au logis un petit Blondin à rabat, qui....

ROGER.

Doucement. Cet homme à rabat estoit-il de la grande ou de la petite espece ?

MELISSE.

Mais son rabat estoit de quatre doigts plus court que celui d'un Conseiller ; & nous allions souvent promener ensemble.

ROGER.

Il n'y a pas encore-là assez dequoy faire courber ma Baguette.

MELISSE.

Il me mena une fois promener hors de la Ville, mais malheureusement la fleche de son Carosse rompit, & nous fûmes obligez de coucher à sa maison de campagne.

ROGER.

Oh ! en voilà plus qu'il n'en faut. Nous

retrouverons votre mari, fût-il dans le centre de la terre. Voyez la vertu de ma Baguette!

Icy Arlequin fait tourner sa Baguette, qui prend d'abord la forme d'un Croissant. Incontinent aprés, Pasquarel mary de Melisse paroist. Sa femme le reconnoist: Ils s'embrassent; & aprés un Jeu Italien, Pasquarel étonné du mouvement de la Baguette que tient Roger, se scandalise, & veut sçavoir le sujet de ce prodige. Melisse luy dit:

Va, va, mon Mari, ne te chagrine point. Tu m'as plus d'obligation que tu ne penses: Car sans moi tu n'aurois jamais esté retrouvé.

ROGER.

Cela est vray. Sans la fleche rompuë, vous estiez un homme perdu.

Pasquarel ne se contente pas de cela, & dit qu'il veut assurement estre éclaircy.

ROGER *à Pasquarel.*

Puisque vous voulez estre éclaircy, voila le Druide qui est l'Oracle de ce païs-icy, qui va vous éclaircir.

LE DRUIDE *chante.*

Une femme est encor trop sage,
Lors qu'aprés avoir fait naufrage,
Elle veut bien cacher l'écueil à son Epoux;
Mais un Mari qui connoist son dommage,
Doit filer doux,
De peur d'apprendre au voisinage,

Qu'il a raiſon d'eſtre jaloux.

ROGER *chante ſur l'Air*, REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Ne crains point que le Voiſin cauſe :
Son mal eſt trop égal au tien.
Quand on le ſçait c'eſt peu de choſe ;
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien.

SCENE IV.

FLORIDAN, ROGER.

FLORIDAN.

En me rendant le jour,
Rendez auſſi le calme à mon amour.

ROGER.

En quatre mots, dites moy votre affaire.

FLORIDAN.

Avant d'eſtre enchanté, cette jeune Bergere,
Entre pluſieurs Amants me choiſit pour Epoux.
Ce nom qui vous paroît ſi doux,
Ne peut encor me ſatisfaire :
Et je ſçay que pour l'ordinaire,
L'Amant que l'on diſtingue avec de ſi beaux nœuds,
N'eſt pas toujours le plus heureux.

ROGER.

Je vous entens : du moins je vous devine.
Ou je me trompe, ou vous avez la mine
D'eſtre le fils d'un Fermier bien renté,
Dont le riche merite a ſi fort éclaté
Aux yeux d'une avare Maîtreſſe,
Qu'elle a refuſé la tendreſſe
De vos Rivaux ?

FLORIDAN.

Mon pere estoit Rentier :
Mais je n'ay point traité l'Amour en Financier ;
Et j'ay gagné son cœur à force de tendresse.

ROGER.

J'en doute fort : mais baste, on vous le laisse.
Puisque par un Contrat vous l'avez acheté
Il est à vous : j'entens pour la proprieté ;
Car l'Usufruit c'est autre chose :
Il faut que la femme en dispose.

FLORIDAN.

Cet Usufruit est encor de mon lot.
Pour le ceder, il faudroit estre un sot.

ROGER.

Un sot, d'accord.

FLORIDAN.

Oh ! point de raillerie.
Une femme n'est pas comme une métairie.
J'en veux estre le Maître, & non pas le Fermier.
Et par la sangbleu le premier ....

ROGER.

Oh ! tout beau. Respect au Druyde
Je ne fais qu'opiner : mais c'est luy qui décide.

LE DRUYDE *chante*.

Ne craignez rien, l'Himen est votre azile.
Le nom d'Epoux écarte les Rivaux.
De votre Iris la garde est inutile :
Ne songez plus qu'à garder vos troupeaux.

ROGER *chante sur l'Air*, O LE BON VIN TU AS ENDORMY, &c.

O le bon temps,
Où l'Himen servoit d'azile !
Mais pour à present
Toure loure loure loure ;
Ce n'est qu'un manteau pour couvrir l'Amant.

SCENE V.

ROGER, ZERBIN, GABRINE.

ROGER.

A Qui donc, s'il vous plaiſt,
En veut ce grand beneſt ?

ZERBIN.

Je venons . . . pour . . tenez . . j'enrage;
Enfin je nous plaignons de n'avoir point d'enfans.
Je croy que je n'avons pas l'âge,
Et c'eſt la faute à nos parens,
Qui nous ont mis trop toſt en mariage.

ROGER.

Quel âge avez-vous, bonnes gens ?

ZERBIN.

Je n'ay gueres que quarante ans.

ROGER.

Les pauvres petits ſont tout jeunes !

GABRINE.

Pour moy, j'auray trente ans, vienne les prenes.

ROGER.

A trente ans porter fruit ! Oh ! cela ne ſe peut.
Cependant, ſi votre Epoux veut,
Je pourrois vous donner une Diſpenſe d'âge.
Et depuis quand, la Belle, eſtes-vous en ménage ?

GABRINE.

Je ne ſçay pas compter le temps par l'Almana :
Mais j'ay bien remarqué que depuis ce temps-là,
Ma Vache a fait deux viaux.

ROGER.

C'eſt qu'elle eſtoit en âge.
Mais qui peut donc cauſer votre ſterilité ?
N'avez-vous pas tous deux . . . depuis le mariage,
Sous le meſme toit habité ?

ZERBIN.

Oh que ſi. Car un jour Mathurine
Nous enfermit dans la cuiſine :
Et quand je fuſmes-là tous deux,
Je demeuriſmes ſi honteux . . . .

ROGER.

C'eſt la pudeur de l'extrême jeuneſſe !

GABRINE.

Moy, pour ne le point voir, je fis une fineſſe.
Je me fermis les yeux avecque mes cinq doigts.

ZERBIN.

Moy je n'en fis pas à deux fois.
Je grimpis tout au haut de notre cheminée ;
Et j'y fus, ſans groüiller, toute l'aprésdiſnée.

ROGER.

Et depuis ce temps-là . . . . .

ZERBIN.

Je nous fuyons, faut voir.

ROGER.

Et malgré tout cela ;
Vous ne ſçauriez avoir lignée ?
Je vois bien du malheur à votre deſtinée.
Car je connois bien des Epoux,
Qui prennent à ſe fuir autant de ſoin que vous,
Et qui malgré leur meſintelligence,
Ont des Enfans en abondance.

ZERBIN.

Que ces Peres là ſont heureux !
Helas ! que ne ſuis-je comme eux !

ROGER.

Leurs Femmes ſont bien plus heureuſes;

GABRINE.

Qu'elles doivent eſtre joyeuſes,
D'avoir tant de petits marmots !
Qui ne coutent rien à leur Pere !
Apprenez-moy comme il faut faire ?

ROGER.

Le Druyde à l'inſtant vous en dira deux mots.

LE DRUYDE *chante.*

AIR.

Je ne veux point troubler votre indolence,
Ny vous montrer un chemin trop batu.
Pour eſtre ſage une heureuſe ignorance,
Vaut ſouvent mieux qu'une foible vertu.

ROGER *chante.*

Au bon vieux temps,
La femme eſtoit ſans ſcience :
Mais pour à preſent,
Toure, loure, loure, loure,
La fille ſçait tout avant quatorze ans.

Toutes les perſonnes qui ont eſté deſenchantées par la vertu de Roger, témoignent leur allegreſſe par leurs danſes & leurs chanſons.

LE DRUYDE.

La verte Jeuneſſe
Qui tourne à tout vent,
Doit joüir ſans ceſſe
Du plaiſir preſent.
Mais la joüiſſance
D'un Vieillard caſſé,
C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

LE CHOEUR *repete.*

C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

GABRINE.

Dans notre Village,
Grace à nos parens,
Toute fille eſt ſage
Juſqu'à cinquante ans.
Car c'eſt eſtre ſage
D'avoir des Amans.
Suivons donc l'uſage
De ce bon vieux temps.

LE CHOEUR.

Suivons donc l'uſage
De ce bon vieux temps.

BRANDIMART.

Que cent ans d'abſence
Echaufe un mary!

Mais cette apparence
M'a bien refroidy.
Pour garder mon ame
D'un ſoin inutil ;
J'ay trouvé ma femme ;
Quelqu'un la veut-il ?

LE CHOEUR.

J'ay trouvé ma femme ?
Quelqu'un la veut-il ?

MELISSE.

Malgré l'apparance
Qui frappe tes yeux,
Dors en aſſurance :
Tu ſeras heureux.
Rallume ta flame,
Je jure ma foy,
Qu'il n'eſt point de femme
Plus ſage que moy.

FLORIDAN.

Qui pour l'Hymenée
Prend jeune Catin,
A la deſtinée
D'un Marchand de vin.
Vainement il tente
De garder ſon muid.
Vin nouveau s'évente ;
Vin gardé s'aigrit.

BRADAMANTE.

Toy qui peut tout faire
Par enchantement ;
Reprens ta lumiere,
Ou rens-moy mon Amant.
Le Soleil qui brille
Fait quelque plaisir :
Mais pour rester fille,
J'aime autant dormir.

ROGER.

Il n'est rien qu'on ne tente
Pour avoir la foy
D'une Bradamante
Faite comme toy.
Quel plaisir, fillette,
D'estre ton mary,
Si de la Baguette
On estoit garanty !

L'AUGMENTATION DE LA BAGUETTE.

ARLEQUIN *en habit de Roger, au Parterre.*

TAndis que nos Muſiciens prendront haleine, il ne vous déplaira pas, Meſſieurs, que je vous faſſe un petit conte.

Ces jours gras un Cabaretier,
Des plus fripons de ſon métier,
Avoit un muid pour tout potage,
D'un bon vin vieux de l'Hermitage.
Un voiſin curieux en voulut un flacon.
Les voiſins du voiſin le trouverent ſi bon,
Qu'ils en firent tirer mainte & mainte bouteille.
Mon ſcelerat croyant faire merveille,
Et perpetuer ſon tonneau,
Le rempliſſoit de vin nouveau.
Les fins Gourmets entroient en dance,
L'argent venoit en abondance.
Bref la piece eut tant de credit,
Qu'il ne fut ny grand ny petit,
Qui n'en vouluſt boire chopine.
Mon matois faiſoit bonne mine.
Plus le vin vieux il debitoit,
Et plus le vin nouveau marchoit;
Eſperant par ce ſtratageſme
S'engraiſſer pendant le Careſme.

Mais par malheur, le bon vin vieux s'usa;
Et le nouveau du tonneau s'empara :
Tant qu'à la fin, pour finir mon histoire,
Personne n'en voulut plus boire.

A l'application.

Nous sommes, ne vous en déplaise,
Ce fripon de Cabaretier,
Qui depuis trois mois à notre aise,
Faisant valoir notre métier,
Allongeons notre Comedie,
Et qui meslons dans le tonneau
Quelques pintes de vin nouveau
Pour vous le faire enfin boire jusqu'à la lie.
Le Parterre qui seul regle notre destin,
Est ce fin Gourmet de voisin,
Qui nous attire l'abondance :
Mais aussi par reconnoissance,
Pour quinze sols nous luy donnons
Pareil vin qu'au Theatre un escu nous vendons.
Nous vous allons donner encor quelques Bouteilles
De ce Rapé par les oreilles.
Messieurs, nous serons trop heureux
Si le vin nouveau passe à la faveur du vieux.

DIXI.

SCENE

SCENE I.

BELISE, ROGER.

BELISE.

HOla, ho, quelqu'un, Portier, Limonadier, Ouvreuſe de Loges ? Depuis trois mois, on ne ſçauroit trouver à ſe placer dans cet Hoſtel de Bourgogne.

ROGER *aux Auditeurs.*

Voila une de ces Bouteilles de Vin que je vous avois promiſes. Mais elle me paroiſt bien aigre.

BELISE.

Bon jour, Monſieur. Jouez-vous encore aujourd'hui votre Baguette de Vulcain ?

ROGER.

Si nous la jouons ? Je le croy, ma foi ; & il ne tiendra qu'à ces Meſſieurs, que nous la jouions encore trois mois. Apparemment, Madame, que vous cherchez votre mari ? Eſt-il dans le cas de la Baguette ?

BELISE.

Moy un mari ! Moi chercher un mari ! Eſt-ce que j'ay l'air d'une femme à mari ?

ROGER.

Je vous demande pardon. Je vois bien que vous n'eſtes qu'une femme à Galant.

BELISE.

Un bel eſprit comme moi, me ſoupçonner de degenerer juſqu'aux eſtres materiels ! Apprenez, mon ami ; que j'ai épouſé l'antique ; & que je n'auray jamais d'autre mary, que Juvenal, Horace, Virgile, & ſur tout le bon Homme Homere.

ROGER.

Vous avez fait-là de belles épouſailles ! Avec de pareils maris, vous aurez bien de la peine à reparer les torts que la guerre cauſe au genre humain.

BELISE.

Aſſez de filles ſe chargeront de ce ſoin-là pour moi. Je paſſe les jours avec les Livres ; & je ne m'endors point que je n'aye une douzaine d'Auteurs anciens ſous mon chevet.

ROGER.

On ne diſpute pas des gouts : mais je connois des femmes auſſi ſpirituelles que vous, qui dorment plus volontiers avec des modernes.

BELISE.

On dit que dans votre Comedie, vous faites une comparaiſon du vieux temps avec le nouveau. Cela n'auroit-il point quelque rapport avec le parallele des anciens & des m dernes, qui partage à preſent tous nos beaux Eſprits ? Quel parti prenez-

vous dans cette diſpute-là, vous autres Comediens ?

ROGER.

Mais, Madame, je vous en fais juge vous-meſme. En mille ans les Auteurs anciens ne nous produiroient pas un verre d'eau; & ce ſont les modernes, comme vous voyez, qui font bouillir notre marmite.

BELISE.

Si je ſçavois que vous parlaſſiez ſerieuſement, & que vous priſſiez le parti des modernes....

ROGER.

Et que feriez-vous ?

BELISE.

Ce que je ferois ? Je troublerois vos ſpectacles : Je louerois des gens pour ſifler; & je vous empêcherois de parler François, juſqu'à ce que Paſquarel euſt eſté receu pour ſon beau langage à l'Academie.

ROGER.

L'herbe auroit tout le temps de croître dans le Parterre. Mais vous entrez bien chaudement dans les intereſts de l'Antiquité.

BELISE.

Si j'y entre chaudement ! Vous ne ſçavez donc pas que je ſuis le flambeau fatal qui vient d'allumer la guerre parmi les gens de Lettres ?

ROGER.

Je ne croyois pas que cette Nation-là fust belliqueuse ?

BELISE.

Que dites-vous ? Dans le dernier combat, trois de nos chefs furent blessez à mort d'un seul coup d'Epigramme.

ROGER.

Si on charge une fois les Sonnets à cartouche, il en demeurera bien sur le carreau. Les Invalides ne suffiront pas pour les blessez : Il en faudra mener quelques-uns aux Petites Maisons.

BELISE.

Je soutiendray les Anciens envers & contre tous.

ROGER.

J'ay à vous dire qu'il est inutile de vous tant échaufer. Cette guerre-là est terminée.

BELISE.

Cela ne se peut. On ne fait rien à l'Academie, sans me consulter.

ROGER.

Je ne sçai pas si cela se peut : mais je sçai bien que voila l'Arrest que je porte dans ma poche. Lisez.

BELISE.

Voyons.

EPIGRAMME.

Ces jours passez en bonne Compagnie,
Trois Heros de l'Academie,
S'échauffoient sur le differend
Qui tient tout Paris en suspend.
Des modernes Autheurs, l'un prenoit la défense :
L'autre des Anciens soutenoit les raisons.
Le plus sçavant des trois prit en main la balance :
Et moy, dit-il, je tiens pour les jettons.

BELISE.

Oh, je ne m'arreste pas à cette decision-là.

ROGER.

Voila le Druide qui est un Antique, qui vous en donnera un autre.

LE DRUIDE *chante.*

AIR.

En vain une fille à votre âge,
Donne son suffrage
Pour l'antiquité ;
Son esprit a beau faire,
Son cœur plus sincere,
Decide pour la nouveauté.

ROGER, *sur l'Air*, REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Juvenal, Horace & Virgile,
En bon François, sont des Nigaux.
Il vous faut un mari, la fille :
Mais un mari de chair & d'os.

SCENE II.

ROGER, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

AH, Monsieur l'Enchanteur! J'ay recours à votre sorcellerie.

ROGER.

Voila un jeune tendron, qui ne seroit point mauvais à enchanter ; & je meslerois volontiers ma Magie noire avec sa Magie blanche.

ANGELIQUE.

On dit que vous avez reveillé une fille qui dormoit depuis deux cens ans. Ne pourriez-vous point endormir ma mere pour la moitié de ce temps-là ?

ROGER.

Endormir une mere? j'aimerois mieux avoir dix maris à bercer.

ANGELIQUE.

Faites-la donc dormir seulement deux ou trois jours, pour me donner le temps de me marier, sans lui en rien dire.

ROGER.

Le bon naturel de fille ! Helas! Une pauvre petite mineure qui cherche à s'émanciper ! Cela me fend le cœur !

ANGELIQUE.

Oh ! Je l'en avertiray ſi toſt qu'elle ſera éveillée.

ROGER.

Cela eſt dans l'ordre.

ANGELIQUE.

Il n'y a plus moyen de durer avec cette femme-là. Elle veut que je vive dans la regularité où l'on eſtoit de ſon temps ; & cela ne s'accommode pas avec la reforme de celui-ci.

ROGER.

Je vous ſçai bon gré, à votre âge, d'aimer la reforme !

ANGELIQUE.

Elle veut m'habiller à ſa fantaiſie. Le dernier corps qu'elle m'a fait faire, me va juſqu'au menton ; & vous ſçavez qu'une fille aimeroit autant n'avoir point de gorge, que de ne la pas montrer.

ROGER.

C'eſt que les filles d'aujourd'hui aiment le grand air.

ANGELIQUE.

Elle me controlle ſur tout. Croiriez-vous qu'elle me défend de manger d'aucun ragouſt ? Elle dit qu'autrefois les femmes ne vivoient que de fruit & de laitage.

ROGER.

C'eſt à peu prés la meſme choſe à preſent : excepté que le fruit que mangent les

Dames, eſt un peu plus épicé ; & elles ont trouvé le moyen de ſe rafraîchir avec des jambons de Mayence, des Mortadelles, & des Cervelats de la ruë des Barres. Pour leur laitage, c'eſt ordinairement du vin de Champagne, comme il ſort du tonneau.

ANGELIQUE.

Du vin de Champagne ! Fy donc ! Cela gâte le tein ; & je n'en bois plus depuis que ma Couſine m'a appris à boire du Ratafia.

ROGER.

Vous avez là une jolie Couſine.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez donc point endormir ma mere ?

ROGER.

Non. Car dans la colere où je ſuis contre elle, ſi je l'endormois une fois, elle courroit riſque de ne s'éveiller de ſa vie.

ANGELIQUE.

Apprenez-moi donc ce qu'il faut faire pour l'empeſcher de gronder ?

ROGER.

Voila le Druide, qui eſt un homme expert dans ces cas-là, qui vous va ſatisfaire.

LE DRUIDE *chante.*

AIR.

Mere qui gronde,
Qui tempeſte & qui fronde,
Fait ſon employ dans le monde,
Quand elle eſt ſur ſon retour.
Fille qui la laiſſe dire,
Et qui n'en fait que rire,
Fait ſa charge à ſon tour.

ROGER, *ſur l'Air*, DE LANTURLU.

Quand Mere ſauvage
Dit dans ſes Leçons,
Que Fille à votre âge
Doit fuir les garçons;
Vous devez répondre:
C'eſt ce que j'ay reſolu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, &c.

SCENE III.

NIGAUDIN, ROGER.

NIGAUDIN.

Bon jour, Monſieur. Quand je vous vois,
Je ne puis m'empeſcher de rire.

ROGER.

M'as-tu déja veu quelquefois?

NIGAUDIN.

Par ma foy, je ne sçay qu'en dire.
Or donc, pour revenir à mon premier discours...
Mais vous m'interrompez toujours.

ROGER.

J'aurois vraiment grand tort : La Harangue est jolie.

NIGAUDIN.

Vous sçaurez donc, Monsieur, qu'on a sa fantaisie.
Tantost on est garçon, tantost on ne l'est plus.
Il n'est rien tel que les Cocus :
Car ils le sont toute leur vie.

ROGER.

Demandez-le plutost à Monsieur que voila.

NIGAUDIN *en montrant une femme fort laide.*

Vous voyez bien cette Poulette-là ?
C'est ma femme, quoy qu'en en dise,
Sçavez-vous pourquoy je l'ay prise.

ROGER.

Pour son bien ? ses parens ?

NIGAUDIN.

Non, c'est pour sa beauté.

ROGER.

Que diable s'en seroit douté ?

NIGAUDIN.

Mais regardez-la bien. C'est elle
Qui me fait bouillir la cervelle.
Je croyois qu'au bout de neuf mois,
Une femelle au moins un Enfant devoit rendre.

ROGER.

Combien t'a-t-elle fait attendre ?
Un an ?

NIGAUDIN.

Oh !

ROGER.

Deux ans ?

NIGAUDIN.

Oh . . . . .

ROGER.

Dix ans ?

NIGAUDIN.

Oh ! que nenny.
Elle a mis tout au plus quatre mois & demy :
Et je crains quelque ſtratagême.

ROGER.

C'eſt bien peu : Mais avec une femme qu'on aime.
Il ne faut pas entrer dans un calcul Bourgeois ;
Ny prendre garde à trois ou quatre mois.

NIGAUDIN.

C'eſt pourtant le hic de l'affaire ;
Et ce qui fait que bien ſouvent
On n'eſt pas pere d'un enfant,
Quoy qu'on ſoit mary de ſa mere.

ROGER.

Tu n'éprouves pas ſeul un pareil accident :
Et ſi l'on comptoit bien l'abſence ou la preſence
De la pluſpart de nos maris,
On trouveroit que dans Paris
Il ſeroit peu d'Enfans, dont la naiſſance
Ne vint ou trop toſt ou trop tard ;
A moins que l'on ne fiſt un Almanach bâtard.

NIGAUDIN.

Vous ne croyez donc pas, que la progeniture
Soit tout à fait de ma manufacture ?

ROGER.

Il faut toujours s'en faire honneur :
Et peut-eſtre en es-tu l'auteur.
Il eſt des Enfans vifs qui cherchent la lumiere

Presqu'aussi-tost qu'ils sont conçus ;
Et les femmes d'esprit sur pareille matiere,
Font aisément des Impromptus.

NIGAUDIN.

Cet Enfant est venu, tout franc ; trop à la hâte :
Et je crois n'avoir pas mis la main à la pâte.

ROGER.

Mais quel âge avoit-il ?

NIGAUDIN.

Je vous l'ay déja dit :
Quatre mois & demy.

ROGER.

Quel diable est ce qu'il me lanterne ?
Ton Enfant est produit à terme.
A quoy bon tant faire de bruit ?
Quatre mois & demy de jour, autant de nuit ;
A neuf mois le total se monte.
Hé bien, n'est ce pas-là ton compte ?

NIGAUDIN.

Vous avez raison cette fois.
Je suis bien plus heureux que je ne le pensois.
Viens ma Pouponne,
Viens ma Bouchonne,
Que je repare ton honneur.

ROGER.

Le Druide va te calmer l'esprit, par un petit couplet de Chanson.

LE DRUIDE.

Vous n'avez pas besoin qu'on vous console.
Elle à tout l'air d'une femme d'honneur.
J'en jurerois presque sur sa parole ;
Mais j'aime mieux jurer sur sa laideur.

ROGER.

Au temps passé
On n'achetoit que les belles ;
Mais tout a changé,

Toure loure, loure, loure,
Il ne reste point de beste au marché.

Tous les Acteurs qui sont sur le Theatre, se joignent, & font une nouvelle Danse, pour remercier Roger, qui les a excitez à se réjouir.

On reprend l'Air precedent, qui est à la fin de la Baguette.

Le Druide reprend La Verte jeunesse, *&c.*

BELISE.

Pour moy l'Hymenée
N'a point de douceur,
Je suis destinée
A l'amour des Auteurs.
Pour eux je veux vivre :
Car dans ce temps-cy,
Il n'est point de Livre
Si froid qu'un mary.

ANGELIQUE.

Ma mere à mon âge,
A ce que l'on dit.
Fit son mariage
A fort petit bruit.
Je puis, ce me semble,
Par bonnes raisons,
Suivre ses exemples,
Et non pas ses leçons.

SCENES FRANÇOISES DES AVANTURES DES CHAMPS ELISE'ES.

SCENE D'ARNOFLE ET DE RAFLE.

ARNOFLE.

JE n'avois que vingt ans quand les Medecins m'accuserent du poulmon, & qu'ils me condamnerent à n'en passer pas trente : Me trouvant trop de bien pour le peu que j'avois à rester au monde : Car je n'ay jamais aimé le superflu ; de mon fond je fais mon revenu ; & je vous œconome cela si prudemment, que le temps prescrit par les Medecins arrivé, avec un seul zero je chiffre tout mon patrimoine.

M. RAFFLE.

On ne ſçauroit prendre des meſures plus juſtes.

ARNOFLE.

Ouy. Mais helas ! dequoy cette ſage précaution me ſervit-elle ? On a beau faire: toute la prudence humaine devient bientoſt inutile, dés qu'il plaiſt au Ciel d'en ordonner autrement.

M. RAFFLE.

Comment donc ?

ARNOFLE.

Les Medecins furent pris pour dupes, mon cher Monſieur.

M. RAFFLE.

Vous ne mouruſtes pas comme ils avoient dit ?

ARNOFLE.

Tout au contraire, je veſquis encore trente ans par-de-là.

M. RAFFLE.

Ouf ! Le vilain quiproquo, pour un homme qui avoit fait un ſi ſevere abregé de ſon patrimoine. Bien en a pris à ma femme & à mes enfans, de ce que je n'ay pas eſté ſi œconome que vous ! Je ne leur aurois pas laiſſé en mourant comme j'ay fait, des amis, du bien, & de la nobleſſe.

ARNOFLE.

Et que vous en reſte-t-il ? Vous avez bien payé tout cela par le chagrin de le quitter.

Si les Medecins m'avoient tenu parole, je m'eſtimerois plus heureux que vous.

M. RAFFLE.

Plus heureux que moy ? Quel bonheur n'eſt-ce pas pour un pere de famille Bourgeoiſe, de pouvoir arreſter tout à coup le ſang roturier qui luy coule dans les veines, pour faire place à un plus pur ; de ſe faire par ſon bien & par ſon credit, une naiſſance toute neuve ; & de ſe voir, pour ainſi dire, le pied-d'eſtail d'une famille noble ? Vous riez ?

ARNOFLE.

Qui ne riroit pas de vous voir ainſi repaître de chimeres ?

M. RAFFLE.

Fort bien ! chimere la nobleſſe. Mais que vois-je ? Noirette la fille de chambre de ma femme ? Elle ne pouvoit venir plus à propos. Vous allez voir en quel eſtat floriſſant j'ay laiſſé là haut ma famille.

ARNOFLE.

Croyez-moy. Ne vous en informez point. Bien en prend quelquefois aux morts, d'ignorer la conduite des vivans auſquels ils prennent part.

M. RAFFLE.

Oh ! je ne crains rien. Ma pauvre Noirette, que j'ay de joye de te voir !

NOIRETTE, M. RAFFLE, ARNOFLE.

NOIRETTE.

EST-ce bien vous, mon cher Maistre ? Helas ! en vous perdant ma famille a bien tout perdu. Les cinq grosses Fermes n'ont guere fait d'honneur à votre memoire, mon pauvre Monsieur Raffle. Deux jours aprés votre mort mon frere fut revoqué ; & ces huit autres Commis qui faisoient pension à cette grosse brune . . . . helas . . . . cette si belle femme qui se disoit votre parente, & qui se cachoit tant de Madame, toutes les fois qu'elle avoit à faire à vous . . . .

M. RAFFLE.

Doreslie ?

NOIRETTE.

Justement.

M. RAFFLE.

Quel revers ! & où est la confraternité ? Qui auroit crû cela d'une Compagnie, où l'on a toujours veu regner le desinteressement, la concorde, & l'union ? Mais de ma famille tu ne m'en dis rien ? Ma veuve, dis-moy, soutient-elle bien par l'éclat de sa dépense la dignité de son rang ? Mes enfans se sont-ils fait des alliances dignes de

leur naissance & de leur haute fortune ? Tu ne me répons rien. Tu baisse la veuë. Tu soupire. Ah Ciel ! que leur est-il arrivé ?

NOIRETTE.

Hé .... mais ....

M. RAFFLE.

Acheve. Peux-tu me faire si long-temps un secret de mon malheur?

NOIRETTE.

Sçachez donc, puisque vous le voulez sçavoir, que votre fils ....

M. RAFFLE.

Hé bien, mon fils ? Que luy est-il arrivé. Parles. Auroit il esté tué à l'Armée ? Pourveu qu'il soit mort les armes à la main, je m'en tiens à moitié consolé.

NOIRETTE.

Hé ouy, Monsieur, il a esté tué en combattant.

M. RAFFLE.

Tout de bon ?

NOIRETTE.

Le pauvre jeune homme est mort en Heros.

M. RAFFLE.

Dis-tu vray ? Je n'avois que celuy-là : mais n'importe.

NOIRETTE.

Il est mort d'un coup de Caraffe dans un des plus fameux Cabarets de la Ville.

ARNOFLE.

Voila, certes, un beau champ de bataille !

M. RAFFLE.

Mon fils tué dans un lieu de débauche ! Ah Ciel ! Et ma fille, comment a-t-elle pû ſupporter ce mal-heur ? Car c'eſtoit un prodige de voir comme ils s'aimoient.

NOIRETTE.

Et mais .... votre fille ne pouvant plus reſter dans une maiſon que la mort de ſon frere rempliſſoit de deüil, elle s'eſt ....

M. RAFFLE.

Fait Religieuſe ?

NOIRETTE.

Oh bien pis que cela, Monſieur.

M. RAFFLE.

Quoy donc ſe ſeroit-elle tuée ?

NOIRETTE.

Oh non, Monſieur. Elle n'a pas tout à fait porté ſon deſeſpoir juſques-là.

M. RAFFLE.

Mais encore ?

NOIRETTE.

Ne pouvant plus, dis-je, reſter dans une ſi triſte demeure, pour eſſayer ſi le changement des lieux ne diſſiperoit pas un peu ſes ennuis, elle s'eſt fait enlever par ſon Maître de danſe, qui charitablement a bien voulu courre le païs avec elle.

ARNOFLE.

Voila une sœur qui avoit bien du naturel !

M. RAFFLE.

Ma fille ? juste Ciel ! Perfide, falloit-il m'attaquer encore par cet endroit-là ? Ma pauvre femme, que je te plains d'avoir esté presente au funeste desastre de ma famille !

NOIRETTE.

Helas la pauvre femme ! Si vous l'aviez veuë, elle vous auroit fait pitié.

M. RAFFLE.

Oh ! je n'en doute pas.

NOIRETTE.

A peine eut-elle appris cette nouvelle, qu'elle tomba entre mes bras comme morte.

M. RAFFLE.

La pauvre creature !

NOIRETTE.

Pendant deux heures je l'ay cru sans vie.

M. RAFFLE.

Ce que c'est que l'honneur !

NOIRETTE.

Le soir la fiévre la prit avec des redoublemens, & des transports au cerveau, qui faisoient tout craindre pour ses jours.

M. RAFFLE.

C'est la suite des grandes douleurs.

NOIRETTE.

Comment ? Si on ne l'avoit liée, elle se seroit jettée par les fenestres. Elle ne vou-

loit plus vivre, vous dis-je.

M. RAFFLE.

Le pauvre petit Bouchon !

NOIRETTE.

Sur le matin, on la saigna. Elle reposa un peu ; & le jour suivant la fiévre l'ayant quittée, ne voulant plus paroître au monde aprés un tel affront, elle se retira enfin à sa Maison de campagne, pour y vivre en femme dégoutée de la vie en la compagnie d'un seul Valet de chambre, que le desespoir luy a fait épouser.

ARNOFLE.

Fort bien.

M. RAFFLE.

Ma femme ? ô Ciel ! ma femme? ô Dieux !

ARNOFLE.

Je vous l'avois bien dit, que dés qu'on estoit mort on ne devoit plus retourner les yeux du costé du monde.

SCENE DE NOIRETTE & D'ARLEQUIN.

NOIRETTE.

QUe vois-je ? Je croi Dieu me pardonne, que c'est Arlequin mon mary. Mon cher Epoux, ah qu'il est doux, mon fils, de

ſe rejoindre aprés vingt mortelles années de ſeparation !

ARLEQUIN.

Eſt-ce bien toy, ma chere petite femme ?

NOIRETTE.

Mon cœur, j'ay murmuré contre la longue diſtance que le ſort barbare mettoit entre ton trépas & le mien.

ARLEQUIN.

La pauvre petite !

NOIRETTE.

Que je me ſuis ennuyé ! que le monde m'a déplû ! tout m'y choquoit depuis ta mort. J'ay regardé les hommes comme des monſtres. Auſſi je puis dire que depuis toy, il n'a pas eſté en mon pouvoir d'en ſouffrir aucun.

ARLEQUIN.

Tu ne t'es donc pas remariée, ma mie ?

NOIRETTE.

Et, mais, remariée : pas tout à fait. Ce que je fis ne s'appelle pas, pour ainſi dire, prendre un mary.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

NOIRETTE.

Quelque temps aprés toy, ton oncle le Notaire eſtant mort ſans enfans, les noſtres en heriterent de biens fort conſiderables : mais comme cette ſucceſſion eſtoit un peu embroüillée....

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu embroüillée ? Mon oncle ne devoit pas un sol.

NOIRETTE.

Hé .. .. je veux dire que je vendis sa Charge à des gens qui me firent des chicanes ; & comme je n'entendois pas les affaires, & que j'estois tous les jours dupée par des fripons de Solliciteurs qui me prenoient mon argent, & qui n'avançoient rien, je jettai la veuë sur un jeune Ecolier en Droit, qui estoit, ce dit-on, bon homme de Palais. Voulant l'interesser plus sensiblement dans mon procez, je luy prestay de l'argent pour s'acheter une charge de Conseiller ; & pour seureté de ma somme, on me conseilla de l'épouser.

ARLEQUIN.

Fort bien.

NOIRETTE.

Quand on preste son argent, voyez-vous, on ne sçauroit trop prendre ses seuretez.

ARLEQUIN.

Oh ! c'est l'entendre.

NOIRETTE.

Mais le pauvre garçon, helas, ne fit pas vieux os. A peine eut-il débroüillé mes affaires, qu'il mourut.

ARLEQUIN.

Marque infaillible qu'il vous servoit bien.

Luy mort, vos affaires finies, vous reſtâtes veuve ?

NOIRETTE.

Ouy, bon ! je reſtay veuve ! Quand on a des enfans, le moyen d'eſtre la maîtreſſe de ſes actions ! Votre aiſné voulant prendre le party de la guerre, de crainte qu'il ne s'engageaſt mal à propos avec quelque Capitaine, n'allay-je pas bonnement reveſtir d'une Commiſſion de Colonel un jeune Academiſte, à condition qu'il luy donneroit une Enſeigne dans ſon Regiment ?

ARLEQUIN.

Fort bien ! voila une mere qui a bien économé le bien de ſes enfans ! Pour conſerver à l'un une Charge de Notaire, & ménager à l'autre une Enſeigne, elle ſe fait un mary Conſeiller, & l'autre Colonel !

NOIRETTE.

Hé bien ! ne voila pas le grand-mercy de m'eſtre ſacrifiée pour tes enfans ? Va, tu ne meritois pas d'avoir une femme qui euſt pour ſes enfans une complaiſance ſi aveugle.

ARLEQUIN.

A l'entendre, elle ne s'eſtoit preſque pas remariée. Ciel qui auroit pû croire qu'une femme qui aprés la mort de ſon premier mary regardoit les hommes comme des monſtres, euſt eu aſſez de naturel pour ſes enfans, que de ſe remarier encore deux fois ?

SCENE

SCENE
DU GASCON ET DE L'ABBE'.

LE CHEVALIER, L'ABBE'.

LE CHEVALIER.

ET donc ? avant que de mourir la Gazette dit que je fis des merveilles ?

L'ABBE'.

On assure que tu tuas deux hommes d'un seul coup.

LE CHEVALIER.

Que cela ?

L'ABBE'.

Elle ne fait pas mention de davantage.

LE CHEVALIER.

Tu te trompes, mon cher, tu n'as pas bien lû, ou il faut qu'il y eût faute d'impression. Tu verras que voulant mettre vingt, ils ont oublié le zero.

L'ABBE'.

C'est ce que je ne te diray pas.

LE CHEVALIER.

Mais toy, Abbé, qui t'attendoit si-tost icy ! Tu avois choisi un estat qui sembloit te promettre que tu n'y arriverois pas des premiers ? Tu estois jeune, sain, vigoureux,

& d'un païs où l'on plaide volontiers plus souvent qu'on ne se bat.

L'ABBE'.

Tu vois. Celuy qui prend le plus grand tour n'est pas celuy qui y arrive le plus tard. Mon foible, je l'avouë, estoit pour une vie longue, douce & tranquille. Celle des gens de guerre me paroissoit la plus belle & la plus brillante à la verité : mais je la trouvois rude & fatigante, & quelquefois mesme un peu trop courte. Il me falloit cependant un pretexte, estant né Gentilhomme. Je n'osois paroître à Paris, tandis que tous mes pareils estoient à l'Armée. Pour y rester avec quelque sorte de bien-seance, il n'y avoit de party à prendre que la Robe ou le petit collet. De me faire Conseiller, je n'avois point d'étude. Je me fis donc Abbé.

LE CHEVALIER.

Il me paroist que tu n'as pas vécu pour cela plus long-temps.

L'ABBE'.

Il y a comme cela de certains malheurs dans la vie, que toute la prudence humaine ne nous sçauroit faire éviter. Ce que je craignois qu'un coup de canon ne fist, crois-tu bien qu'un coup d'éventail l'a sceu faire ?

LE CHEVALIER.

Comment diable, Abbé ? Tu as esté tué

d'un coup d'éventail ? Et mais, mon cher, voila une mort heroïque. Estoit-ce en voulant attacher le mineur au corps de la place, ou en prenant quelque petit ouvrage pour y parvenir ?

L' ABBE'.

Je ne t'en diray point d'autres circonstances, sinon que badinant auprés d'une Dame, voulant éviter un coup qu'elle me portoit sur le nez, je retournay la teste : Elle m'attrapa la tempe, & je tombay roide mort.

LE CHEVALIER.

Sur elle ?

L' ABBE'.

A ses pieds.

LE CHEVALIER.

Tant pis, Abbé : c'estoit pour te blesser.

L' ABBE' *en pleurant.*

Fut-il jamais un coup plus funeste ?

LE CHEVALIER.

Je croy, Dieu me pardonne, que le souvenir t'en fait pleurer ? Cadidis, que ces Abbez sont âpres à la vie !

L' ABBE'.

Si tu estois à ma place ....

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, je sçais qu'il est fâcheux, sur tout à un homme qui a pris des mesures pour vivre long-temps, de se voir ôter la vie tout à coup, par une arme qui ne fut jamais du nombre des offensives. Mais du

moins, me consolerois-je d'estre mort dans une si belle occasion : Car afin que tu sçaches, Abbé, tu es mort en Heros. Mourir dans une ruelle, aux pieds d'une belle Dame ; pour un Abbé, c'est mourir au lit d'honneur.

L'ABBE'.

Tais-toy, avec ton Abbé. L'étois-je ? Je n'avois pas plus d'engagement que toy.

LE CHEVALIER.

Fort bien, je t'entens. C'est à dire, que tu estois de ces Abbez de milice, dont Paris est si fertile ?

L'ABBE'.

Et, mais, j'estois comme beaucoup d'autres jeunes gens de famille, qui....

LE CHEVALIER.

N'est-ce pas ce que je dis ? Je sçais bien que tu n'estois pas le seul qui à l'ombre d'un collet passoit dans le monde sous le titre specieux d'Abbé. Vois-tu ? il en est de ce nom à l'égard de bien des gens qui le portent, comme de celuy qu'on donne aux garnitures de cheminées. Verre, fayance, bois doré, tout cela est censé porcelaine.

L'ABBE'.

Toujours satyrique, à l'ordinaire.

LE CHEVALIER.

Et donc, en notre absence, le beau sexe comment le gouvernois-tu ? On disoit à l'Armée, que nous autres petits Maistres

de Cour, pouvions, si bon nous semble, prendre nos quartiers d'hiver sur la Frontiere, à moins que nous ne voulussions donner dans le commerce subalterne : car pour les premieres places, on assure qu'elles estoient toutes prises par les fameux petits Maistres de l'Université.

L'ABBE'.

Ecoute. Ne pense pas rire.

LE CHEVALIER.

Moy rire ? Cadidis je le dis comme je le pense. Les Abbez ce sont les Dragons noirs de la galanterie. Femme de Robe, femme de Cour, femme de Finance, tout passe par leurs mains. Il ne faut point rire, depuis que nous avons la guerre, ce sont eux, si on les en croit, qui font les plus belles affaires de Paris.

L'ABBE'.

Le Badin !

LE CHEVALIER.

A la verité, l'avarice des maris ne contribuë pas peu à les mettre en vogue. Ils donnent à leurs épouses si peu d'argent pour leurs menus plaisirs, qu'on ne doit pas s'étonner si depuis quelque temps on les voit si fort donner dans la babiolle.

L'ABBE'.

Changeons de discours, ou je te quitte.

LE CHEVALIER.

Le Chevalier est la bisque du cœur, il est

vray : mais il eſt de lourd entretien ; il faut des écharpes, des nœuds d'épée, des points, de la dorure. Mais un Abbé, vit-on jamais Amant à plus juſte prix ? Il n'y a point de Tailleur, quelque fripon qu'il ſoit, qui dans cinq aulnes de drap ne leve un Abbé tout complet. Et donc, tu me fuis ?

L'ABBE'.

A t'écouter on ne peut apprendre que des ſottiſes.

LE CHEVALIER.

Tu ne m'échaperas pas, je te ſuivray par tout.

SCENE

DE FELONTE & DE DORANTE.

FELONTE.

N'Achevez pas, vous me feriez mourir de rire.

DORANTE.

Que voulez-vous ? chacun a ſa folie. Celle des bâtimens eſtoit la mienne. Ah ! je ne ſçaurois vous donner une plus forte idée de la paſſion que j'avois pour bâtir, qu'en vous faiſant part d'une Paſquinade, qu'un Satyrique de mon temps fit courre aprés ma mort. La voicy.

Blaise épargnoit son revenu,
Ne vivoit que de pain graissé d'un peu de beurre,
Pour se faire bâtir une riche demeure :
Blaise alloit (ce dit-on) tout nu.
A force d'épargner, grosse somme s'éleve.
A force de bâtir l'édifice s'acheve.
Tout est fini, Lambris, Bas-Reliefs, Balcons;
Quand Blaise extenué par dix ans de lesine,
Prest d'habiter sous ces riches plafonds,
Tombe mourant d'une fiévre assassine.
Quelle horreur ! se tuer pour nourrir des Maçons !
Pour moi qui n'entre point dans les raisons de Blaise,
Je crois qu'il eût esté logé plus à son aise,
S'il avoit fait bâtir de petites Maisons.

FELONTE *riant.*

Ah ! ah ! ah ! le Satyrique me paroist homme de bon sens. Qu'en dites-vous ?

DORANTE.

Que dites-vous vous-mesme, de la bijarrerie de mon sort ? Jamais trépas vint-il plus à contre-temps ?

FELONTE.

En effet, n'en déplaise aux Parques, c'est user de surprise ; & si elles en agissent ainsi, on ne trouvera plus doresnavant personne qui veüille faire bâtir.

DORANTE.

Tout beau, ne raillons pas. Vous me tournez en ridicule : mais je voudrois bien sçavoir qui l'est le plus de vous ou de moy. J'ay fait bâtir une maison pour me loger pendant ma vie : qu'y a-t-il à dire à cela ?

Les Parques en ordonnent autrement : Est-ce ma faute ? & suis-je le premier homme de qui elles ayent rompu les desseins ? Mais vous, quand vous vendez le bien que vous avez eu tant de peine à acquerir, que vous vous dépoüillez de tout pour vous faire bâtir pendant votre vie un superbe monument ; dites-moy, je vous prie, si la pensée du Satyrique ne vous conviendroit pas mieux qu'à moy ?

FELONTE.

A moy ?

DORANTE.

Ouy à vous. N'y a-t-il pas de la folie de se défaire des choses qui sont à notre usage, & dont on joüit tous les jours, pour en construire une dont on ne joüira jamais ?

FELONTE.

Fort bien ! Le Tombeau une chose dont on ne joüira jamais, comme si l'on n'estoit pas plus long-temps mort qu'en vie ? Apprenez que se faire bâtir un vieil monument, c'est se faire revivre aprés son trépas. Une maison, quelque belle qu'elle soit, change de nom comme de Maître ; mais un superbe Mausolée est un tableau qui nous remet incessamment devant les yeux de la posterité. Par exemple, qui prendroit le soin de publier que j'ay vécu, moy qui ay veu mourir avant moy ma femme, mes enfans, & qui suis resté le dernier de ma fa-

mille ? Qui sçauroit, dis je, la haute fortune que j'ay faite, si je n'avois dans le lieu de ma naissance fait graver en lettre d'or, sur le Marbre, sur le Bronze, & sur le Porphire, une Epitaphe que je n'oublieray jamais ?

Toy qui regarde ce Tombeau,
Ne pense pas que la Sculpture,
L'Argent, le Marbre, la Dorure,
En soit l'Ouvrage le plus beau.
Ce qu'il renferme en soy fait toute sa richesse.
C'estoit un Homme tout divin,
Actif, laborieux, aspre au gain,
Qui ne devoit qu'à luy son bien & sa noblesse.
Rend donc à sa vertu l'hommage que tu dois.
Il a fait élever le Tombeau que tu vois.
C'est luy qui par ses soins, qui par son sçavoir faire
Par ses profits secrets, & son esprit adroit,
S'est fait le Seigneur de la Terre
Qu'en son jeune âge il labouroit.

Hé bien, que dites-vous ? Puis-je craindre aprés cela que mon nom reste ensevely dans l'oubly ?

DORANTE.

Tout cela est le plus beau du monde : mais moy, nonobstant ce bel Epitaphe, si j'avois à retourner au jour, ce seroit encore une maison que je ferois bâtir, & non pas un tombeau.

FELONTE.

Ahy ! ahy ! ahy ! quel entestement ! quel entestement !

MATHURINE *entre en chantant.*

La la la la la la.

FELONTE.

Cette ombre-là n'a pas la mine d'avoir esté la dupe d'un bâtiment. Ahy ! ahy ! ahy !

DORANTE.

Que j'envie son sort ! l'heureux estat ! trop heureuse innocence !

FELONTE.

Hé hé, c'est Mathurine, une fille de ma Terre !

MATHURINE.

Hé bon jour, Monsieur Felonte !

FELONTE.

Fort bien, fort bien. (*à Dorante*) Faites-vous dire par elle ce que c'est que mon tombeau.

MATHURINE.

Morguene, la belle chose ! il estoit tout b âti de mabre ; puis y avoit tout autour de grands pieds de porc frais.

FELONTE.

Elle veut dire, des Colonnes de porfir.

MATHURINE.

Ouy, ouy, des Colonnes pour frire. Tant y a que c'est bin dommage qu'on l'ait bouté à bas.

FELONTE.

Comment ? on a démoli mon tombeau ?

MATHURINE.

Oh que ça ne vous embarasse pas. Igna rien de perdu. Stila qui a acheté votre Charge de Seigneur du Village, en a pris tous les materiaux pour bâtir les desseins du jardin.

FELONTE.

Mon Tombeau, juste Ciel ! qu'entens-je ? Et de mon Effigie qui estoit dessus, qu'en a-t-il fait ?

MATHURINE.

Votre Figie ? Quoy cette grande figure camarde qui avoit la gueule tout de travers, & qu'on disoit qui vous ressembloit comme deux gouttes diaux ?

FELONTE.

Ouy. L'infame, où l'a-t-il mise ?

MATHURINE.

Que ça ne vous boutte pas en peine, tant y a qu'il vous a boutté en bel air : il l'a mise tout au biau mitan du grand bassin.

FELONTE.

Ah, j'étouffe !

MATHURINE.

Vous ririez trop de voir comme il vous a fagotté. Il vous a boutté sur la teste un grand bois de cerf, long de ça, qui vous sort tout du bau mitan du front.

FELONTE.

Je n'en puis plus ! je creve !

MATHURINE.

Taſtigué, que cela vous ſied ban ! il fait appeller cela le baſſin d'Acteon.

DORANTE.

Voila certes un beau monument ! Ahy ! ahy ! ahy !

MATHURINE.

Aga donc, ceux-là avec leurs maiſons & leurs tombeaux ! Je croy qu'ils ſont foux. Je ſons ban pu chancheux, nous. Comme je n'avons rian laiſſez, je n'avons rien à regretter. Auſſi chantons-je toujours.

Je n'ons en arrivant icy,
Dieu mercy,
Rien trouvé d'étrange.
J'avons vécu là haut comme on vit icy bas.
Je n'avons point frelaté nos appas.
Je n'avions qu'un Amant, je l'aimions ſans mélange.
Le Collecteur Gros Gean, ny le Fermier Colin
Pour nous plaire
N'aviont que faire
De nous bailler un demy-ceint.
De ces femmes de Villes
Il n'en eſt pas ainſi.
Pour ſimple grand mercy,
On n'a pas leurs Coquilles.

SCENE

DE CEPHISE ET DE LEONICE.

CEPHISE.

LEonice en ces lieux !

LEONICE.

Seroit-ce bien là Cephise ?

CEPHISE.

Tu es donc morte, ma chere ?

LEONICE.

Tu vois, ma Petite, le sort ne m'a guere fait plus de quartier qu'à toy. Je ne t'ay survêcu que d'une dixaine d'années.

CEPHISE.

Tu ne contes dix années pour rien, ma fille ?

LEONICE.

Pas pour grand' chose : Du moins dix années de plaisirs passent bien vîte, ma toute bonne.

CEPHISE.

Je l'avouë. Mais estois-tu si fort en estat d'en prendre, toy que je n'ay jamais veu deux heures de suitte dans une parfaite santé ?

LEONICE.

A ce que tu dis.

CEPHISE.

Avons-nous fait une partie de jeu, de Promenade ou de Comedie, que tu ne te sois trouvée mal? J'en ay veu ton Epoux dans des allarmes mortelles; & il y avoit tel jour que tu tombois évanouie quatre ou cinq fois entre ses bras. Tu ne disois donc pas la verité?

LEONICE.

Que tu es simple, Cephise, & qu'on voit bien que tu es morte jeune! Sans cela pourroit-on t'excuser d'ignorer les ruses innocentes dont une jolie femme se sert pour attendrir en sa faveur toute une Compagnie?

CEPHISE.

Comment donc?

LEONICE.

Quel plaisir ne ressent-elle pas, quand par une petite indisposition subite ou affectée, elle apperçoit le trouble & la crainte parmy une troupe de gens qui ne songeoient auparavant qu'à se divertir?

CEPHISE.

Que dit-elle? Ce n'estoit donc pas de bonne foy que tu te trouvois mal?

LEONICE.

Qu'appelle-tu de bonne foy? Et où en serions-nous, nous autres femmes, si nous estions obligées d'en avoir dans tout ce

que nous faisons ?

CEPHISE.

Ouais ! Quoy ? ces douleurs de côté, ces maux de teste, ces frissons, ces étourdissemens ?

LEONICE.

Pures Minauderies ?

CEPHISE.

Je croy, Dieu me pardonne, quelle dit cela tout de bon ! Il y a donc bien du plaisir à se faire jetter de l'eau au visage, & à se faire brûler du papier sous le nez ?

LEONICE.

Plus que je ne te sçaurois dire. Crois moy, Cephise, il faut qu'une Femme soit femme ; & ces petites simagrées que tu condamnes, sont de l'essence de son sexe.

CEPHISE.

Et mais, mon Dieu, je ne veux pas qu'une femme fasse des armes, ny qu'elle jouë à la Paulme : Mais aussi ne faut-il pas que pour paroître plus femme qu'une autre, elle affecte une delicatesse ridicule. Qu'une femme mette des moûches, du rouge ou du blanc : Je dis plus ; Que toutes les semaines elle se baigne dans du lait ; qu'elle change deux fois l'année de peau, qu'elle se fasse mesme coudre toutes les nuits depuis la teste jusqu'aux pieds dans des parchemins gras, & qu'elle tienne en dormant ses bras suspendus à des cordons de soye, il n'y a rien à dire á cela :

La nature l'a miſe au monde pour plaire ; & tout ce qu'elle fait dans cette veuë-là, luy doit eſtre permis. Mais que pour marquer une plus grande delicateſſe, elle marche dans ſa Chambre, comme ſi elle eſtoit parquetée d'orties ; qu'une bougie éteinte luy cauſe des vapeurs, & qu'elle reſte évanoüie pendant une heure, ſous ombre qu'elle ſe ſera baiſſée pour amaſſer ſon gand; c'eſt ce que je ne ſçaurois luy paſſer, non plus que de garder le lit quinze jours, aprés avoir grondé un Valet durant une heure.

LEONICE.

Que tu es peuple, ma pauvre Cephiſe ! Dans quel monde vivois-tu pour ignorer...

CEPHISE.

Peuple tant qu'il te plaira. Pour moy, ſi j'eſtois homme, une femme qui geindroit toujours, ne ſeroit pas ma marotte.

LEONICE.

C'eſt à dire que tu aimerois mieux de ces femmes robuſtes qui affectent d'avoir une ſanté à l'épreuve de tout, qui mangent de tout ce que les autres mangent ; que le froid & le chaud, tout accommode : Et en un mot, de ces inſipides, qui pour ne rien ſentir, trouvent tout bien fait chez elles; qui ne grondent pas une fois en un jour, & qui n'ont en leur vie chaſſé Servante ny Valets ? Ah l'horreur qu'une

femme telle que je la dépeins ? Et moy, Cephise, si j'estois homme, j'aimerois autant épouser un Suisse qu'une femme d'un si grossier temperamment.

CEPHISE.

Que veux-tu ? chacun a son goût. Pour moy je cheris la joye & la santé. Je le repete encore ; j'aimerois beaucoup mieux si j'estois homme, que ma femme joüast du Clavessin que de la Seringue.

LEONICE.

Badines tant que tu voudras. Pour moy, je parle serieusement ; & je soutiendray toujours qu'il faut de la mignardise & de la delicatesse dans notre sexe ; ces grimaces & ces petites simagrées que tu n'approuves point, & qui donnent la pointe au merite d'une jolie personne, & qui la rendent si friande aux yeux des hommes d'aujourd'huy. Nous voyons tous les jours des femmes regulierement belles, qui pour negliger ces petites ressources, voulant tout devoir à leur beauté, restent souvent inconnuës au milieu mesme de la Cour ; tandis qu'une petite Camuse qui n'aura pour tout agrément qu'un peu de jeunesse & de minauderies, sera à la mode, & se rendra la passion des gens du meilleur goût.

CEPHISE.

Adieu, Charmante Minaudiere, tu me

gafterois l'efprit fi j'eftois long-temps avec toy : il n'y a qu'un moment que j'y fuis ; & il me prend déja envie d'avoir mal à la tefte.

LEONICE.

Tu feras toujours toy-mefme. Adieu folle, adieu.

SCENE DES JUGEMENS DE MOME.

PLUTON, ORPHE'E, MOME, *plufieurs autres.*

MOME.

Que l'Homme eft inconftant !
Tel aujourd'huy, par un doux Hymenée
Avec Iris unit fa deftinée,
Qui le lendemain s'en repent.
Pour penetrer, d'où vient cette difgrace ;
Et nous mettre en eftat de n'en pouvoir douter,
Queftionnons-les chacun felon leur claffe.
Ca, voyons par qui debuter.
Eft-ce par vous, Brune au tein blefme ?
Qu'eft-ce ? Doù vient cette pafle couleur ?
Votre mary d'un long Carefme,
Vous auroit-il fait fentir la rigueur ?

Chez l'Epouſe Aramon va t-il chercher fortune?
D'une autre, quel beſoin d'aller faire l'employ ?
Eſt-on ſans beſogne chez ſoy ,
Quand on eſt l'Epoux d'une Brune ?
Cependant il eſt des Maris ,
Comme de certains beaux Eſprits ,
Qui de Livres chez eux gardent plus d'un Volu-
me
Sans ſe trouver tentez d'en lire un ſeul feüillet.
A ce qu'on a , l'on s'accoutume.
Mettez-les dans un Cabinet ,
Qui d'un Voiſin, ou d'un Compere
Faſſe la demeure ordinaire.
Leur tombe-t-il un Livre ſous la main ,
Fuſt-il d'un Auteur miſerable
L'infortuné Bouquin,
Ils en liſent juſqu'à la Table.
Cette comparaiſon peut ſervir au beſoin.
La Femme , a le bien prendre , eſt ce Livre ordi-
naire ,
Que les Maris ne liſent point ,
Ou du moins qu'ils ne liſent guere.

NISON.

Ah , juſte Ciel ! qu'il s'en faut bien ,
Que tous mes noirs chagrins ſoient de cette nature!
C'eſt ce qui met mon cœur à la torture.
Mon Epoux n'a pour moy que trop d'empreſſe-
ment.
Tout ce qu'il fait ſent moins le Mary que l'Amant.
Il eſt joly , plein de tendreſſe ,
Amoureux ſans eſtre jaloux :
Je l'aimerois , je le confeſſe ,
Si d'un autre il eſtoit l'Epoux.

MOME.

Vit-on jamais pareil caprice ?
Qu'eſt-ce à dire ? Votre Mary
Comme un Livre étranger vous lit ,

Et vous luy faites l'injustice
De ne faire que l'estimer.

NISON.

Est-ce ma faute à moy, si je ne puis l'aimer?
Un Epoux, fust-il fait comme les graces-mesme;
Son merite fust-il extrême;
Il ne valut jamais le moindre Favory.
Fust-il tourné d'un air à donner du martyre,
Ce n'est toujours, quoy qu'on en puisse dire,
A le bien prendre, qu'un mary.

MOME.

Fort bien. Ce quelle dit ne sont pas fariboles,
Maintes femmes diront quelle a bonne raison.
Chante Orphée. Il sçait des paroles,
Qui ne s'accordent point trop mal dessus ce ton.

ORPHE'E *chante sur l'Air des Trembleurs.*

Qu'un homme entre en mariage,
Qu'il prenne une Fille sage,
Qui passe en son voisinage
Pour exemple de vertu:
Fust-il rusé comme un Braque,
Et sage comme un Pibraque,
Un jeune fou survient: Craque.
Voila le sage Cocu.

MOME.

A d'autres. Approchez Bonhomme.
Vous faites honte à nos adolescens.
Pour estre du vieux temps.
Vous n'en valez pas moindre somme.
Mais revenons à nos Moutons,
Et laissons-là la parentese,
Dites-nous, ne vous en deplaise,
Pour plus d'une raison,
Estes-vous Oncle, ou bien en ligne maternelle.
Auriez vous le Germain
Sur cette gentille Pucelle,

A qui vous presentez la main ?

GERONTE.

Qui ? Cette bonne lame,
Dont les yeux paroissent si doux ?
Depuis deux ans elle est ma femme :
Vous jugez bien par là que je suis son Epoux.

MOME.

Toy son Epoux ? Pour un sexagenaire
Prendre Femme de quatorze ans,
C'est à mon sens,
Un coup bien temeraire.
Quand je voy cet air vif, cette blancheur de tein :
Que je te vois ridé, tout franc, pour toy je tremble.
Va Bonhomme, croy moy ; Ton visage & le sien
Ne nuancent pas bien ensemble.

GERONTE.

De me railler vous avez tort.

MOME,

N'aurois-tu point le mesme sort
De certain fameux personnage,
(Fameux par son ancienneté s'entend,)
Car l'Histoire nous dit qu'il n'avoit qu'une dent,
Cet Homme à peu prés de ton âge,
Estoit entêté de Chevaux.
Il en avoit tout des plus beaux,
Bien scellez, bien bridez, ce n'estoit que dorure.
Ses Voisins les montoient, & n'en rioient pas peu,
Quand du Bonhomme la voiture
Estoit un siege auprés du feu.

GERONTE.

Il est vray, j'y consens. Je suis plus âgé qu'elle;
Mais je l'ay bien payé par mes Ducats.

MOME.

Ecoute le. Cette Chanson nouvelle
Semble estre faite pour ce cas.

ORPHE'E *chante.*

Quand un Vieillard sans cervelle,
Espris de jeune femelle,
Veut partager avec elle,
Ses Louis à doubles carats :
Il arrive que la belle,
Au jeune preste l'oreille,
Et chez l'Amy & Fortelle,
Mange avec luy ses Ducats.

MOME *à un autre.*

C'est à vous à glisser. Vous estes le plus proche.
Qu'est-ce ? De quoy vous plaignez-vous ?
Là, dites quel reproche
Avez-vous à luy faire en qualité d'Epoux.

ORANTE.

Je ne me plains que de moy-mesme.
Pour éviter le triste sort
Des Maris malheureux, j'ay pris un soin extrême,
Et je n'ay fait qu'un inutile effort.
Croyant trouver dans l'innocence
Le repos, l'amour, la douceur,
Je prens femme dés son enfance
Dans une famille d'honneur,
Où par douzaine on compte les Lucreces.
J'éleve avecque soin ce petit rejetton ;
Et luy cache d'amour les trompeuses caresses,
Pour ne la pas gâter par ma leçon :
Quand d'un trait innocent que je ne puis comprendre,
Un jour elle me vint chercher,
Et dans un moment sçut m'apprendre
Ce que pendant dix ans j'avois sçû luy cacher.
Aprés avoir un si long temps sçu feindre,
Jugez si de mon sort, j'ay sujet de me plaindre ?

MOME.

Pour des Maris trompez eviter le destin,
Par une humeur prevoyante,

Choisir femme innocente,
Ce n'est pas l'action de l'Homme le plus fin.
L'amour est un don de nature,
Où la science à peu de part.
Les animaux seuls, & sans art,
Ne vont-ils pas chercher leur nourriture?
De l'instinct de ta femme au lieu d'estre surpris,
Je soutiens que pour satisfaire
A l'amoureux mystere,
Il faut plus de corps que d'esprit.

ORANTE.

Comment parer ce coup à l'honneur si cruel?
Si de la sotte on craint l'esprit trop hebeté,
La Sçavante nous traite-t-elle
Avecque plus d'humanité?

MOME.

Non. Mais la chose est differente.
Cette derniere sçait déguiser le poison.
Sur ce sujet il faut qu'Orphée chante
Un petit couplet de Chanson.

ORPHE'E *chante.*

L'ignorante Ridicule,
Plus naïve que la Mule,
Vous fait prendre la pillule,
Sans en déguiser le goût.
La Sçavante Dissimule,
Guerit du moindre scrupule,
Et fait que de la ferule
On ne ressent pas le coup.

MOME *à un autre.*

Comme dans cette Serge elle est aneantie!
A vous la belle, au linge uny?
Quelle simplicité! Quel air de modestie!
De combien de vertu ce cœur paroist fourny!
A voir son austere sagesse,
Malgré cette grande jeunesse,
On la prendroit pour femme du vieux temps.

Que les Epoux vivoient contens :
Toute Femme estoit sage.
Ce nom de Favory
N'estoit point encore en usage.
Chaque Femme aimoit son Mary,
Aimant mieux qu'on la crust vertueuse que belle.
C'est ainsi qu'on vivoit dans le siecle passé :
Mais on n'en trouve plus dessus ce bon modele ;
Le moule en est cassé.
Toy qui par un doux Hymenée,
Joüis à pleine main d'un si rare tresor,
Tout franc c'est bien à tort,
Si tu n'es pas content de cette destinée.

ORGAN.

Ouy content ! Nuit & jour entendre quereller !

BELONDE.

Par la jarny, je croy que je t'entens parler
Dis-moy, Nigaut qui mene poulle pondre,
Suis-je pas Femme de vertu ?
Parles. Trouves tu rien à tondre
Sur le discours qu'il a tenu ?
Suis-je une Coureuse, une infame ?
Tous nos Enfans ne sont-ils pas de toy ?
Je connois, & plus d'une Femme,
Qui n'en diroit pas tant que moy.
Je suis d'une Maison qui craint peu qu'on caquette.
L'on n'en a jamais veu sortir qu'une Coquette :
Encor le fut-elle à son dam :
Car on luy fit tout net habiter le Convent ;
Puis comme une mal-avisée,
Elle fut en un mot jusqu'aux sourcils rasée.

MOME.

La tonsure est austere au dernier point.

BELONDE *à Mome.*

Vous pouvez bien juger.

MOME.

Ah ? ne m'approchez point.
Je retranche le tout de mon panegyrique.
Je ne suis point admirateur
D'une vertu diabolique.
La malpeste, quelle fureur !
Celuy-là n'estoit point un sot, né sans étude,
Qui voulant definir la Prude,
A fait voir par bonne raison,
Que quelque bon vent qui la pousse ;
Une Prude dans sa maison,
Estoit un diable en taille-douce.

BELONDE.

Les Hommes en tout temps pour les Hommes seront.

MOME.

Toujours en bouche quelques gammes?

BELONDE.

Si l'on faisoit des Juges Femmes,
Quelquefois aurions-nous d'assez bonnes raisons?

ORANTE *à Mome.*

Voyez comme à crier on la voit toujours preste ?

MOME.

Aussi pourquoy la prenois-tu ?

ORANTE.

C'est la crainte d'estre Cocu,
Qui m'a fait faire une si bonne emplette.

MOME.

Bon ! voila de nos entestez !
Ecoute bien cette maxime.
Pour estre en rime,
Elle n'en est pas moins pleine de veritez.

ORPHE'E *chante.*

Quand d'une Prude cruelle,
Tu fais ta moitié fidelle,
Compte-tu que ta cervelle

Aa

Resiste à ces Airs grondans ?
D'un autre tu crains la creste ;
Mais qu'importe pour la beste ,
Quand le mal est à la teste ,
Qu'il soit dessus ou dedans ?

MELINDE *à Gerante.*

Mon cher petit Mary , que ma joye est extrême ;
Quand je te possede un moment ?

MOME.

Oh voicy bien un autre compliment !

MELINDE.

Tu ne me répond rien. Tu me parois tout blême :
Es-tu malade ? Ah Ciel , conservez mon Epoux.

GERANTE.

Laissez-moy là , retirez-vous.

MOME.

Voila répondre à la tendresse
D'une assez bizarre façon.

GERANTE.

Si vous connoissiez ses finesses ,
Vous avouriez bien-tost que j'ay raison.
Cette Coquette fieffée ,
Ne m'appelle jamais son Cœur ny son Amour ,
Qu'elle n'ait en pensée
De me jouer un mauvais tour.

MELINDE.

Comme il traite ma flamme !
Il m'accuse , l'ingrat, d'estre fourbe & sans foy :
Cependant est-il une femme
Aussi raisonnable que moy ?
A le bien contenter je fais ma seule étude.
Pour qu'il n'ait pas sujet , comme il eut autrefois ,
De m'accuser d'avoir une habitude ,
Je change d'amy tous les mois,
Au reste bonne ménagere.
Je ne vous le dis qu'en secret ,

Pour épargner son ordinaire ;
Je ne mange qu'au Cabaret.
Et comme il est des Hypocrites
Qui tâchent de noircir la plus chaste action ;
Je prens la nuit pour faire mes visites,
Afin de ménager sa reputation.
Je vous fais voir mon Ame toute nuë.
Vous liriez dans mon Cœur tout ce que je vous dis.
Vit-on jamais Femme à Paris
Vivre avec plus de retenuë ?

MOME.

Tout franc vous avez tort ; &, soit dit entre nous,
Elle a de grands égards pour vous.

GERONTE.

De cette aimable Prude,
Que ne suis-je l'Epoux !
Mon sort seroit bien rude
Si je venois m'en plaindre à vous.
La Coquette, il est vray dans l'amoureux mystere ;
Sçait le plaisir assaisonner :
Mais d'un autre côté, le mal qu'elle peut faire,
Gaste bien le plaisir qu'elle sçait nous donner.

MOME.

Vous avez beau pour la Severe
Vanter votre inclination,
Je ne m'oppose point à ce qui peut vous plaire ;
Mais quant à moy, je suis pour la Chanson.

ORPHE'E *chante.*

La Coquette toute aimable,
De caresses vous accable ;
Et quoy qu'un mary traitable
Soit coiffé comme un Taureau,
N'importe : C'est la metode.
Tout Epoux s'en accommode ;

Et quand on eſt à la mode,
Qu'importe, Cornes ou Chapeau?

GERANTE *à Mome.*

En refuſant de briſer notre chaîne,
Trouve donc à nos maux quelque adouciſſement;
Et du lien qui fait notre cruelle peine,
Briſe le nœud, du moins pour un moment.

ORPHE'E *chante.*

Si dans l'amoureux myſtere,
Chacun eſtoit volontaire,
On s'aimeroit comme frere;
Et ſans ce maudit Contract,
Verroit-on tant de miſere?
On a beau dire & beau faire,
C'eſt le diable de Notaire
Qui barbouille tout cela.

PLAIDOYÉ D'ARLEQUIN, DEFENSEUR DU BEAU SEXE, & quelques Portraits.

PORTRAITS QUE FAIT COLOMBINE *des Femmes.*

UNe Femme eſt un Protée, qui change de figure & de caractere, comme il luy plaiſt : Diſſimulée dans ſes penſées, ingenieuſe dans ſes paſſions, politique dans ſes veuës, friponne dans ſes diſcours, Coquette dans ſes manieres, affectée dans ſes airs, fauſſe dans ſes vertus, intereſſée dans ſes liberalitez, hipocrite dans ſes épargnes : Toujours ruſée, toujours équivoque, & toujours une contre-verité. Du plus au moins, voila comme nous ſommes faites.

AUTRE.

Nos dehors ſont reglez, nos airs ſont gracieux, nos mines ſont modeſtes : tout ce qui paroiſt eſt bon : Mais tournez la medaille, rien n'eſt plus bizarre que noſtre humeur ; rien n'eſt plus faux que notre merite. Notre petit particulier cache des myſteres curieux, que nos artifices envelopent. La Coquetterie eſt le fond de nôtre humeur : C'eſt par cet endroit qu'il faut nous regarder, pour nous connoître : Tout le reſte eſt emprunté. Nous n'avons de bien naturel que le deſir de plaire.

AUTRE.

Voulez-vous connoître une femme ? Figurez-vous un joly petit monſtre, qui charme les yeux, & qui choque la raiſon ; qui plaiſt, & qui rebute, qui eſt Ange au dehors, Harpie au dedans. Mettez enſemble la teſte d'une Linote, la langue d'un Serpent, les yeux d'un Baſilic, l'humeur d'un Chat, l'adreſſe d'un Singe, les inclinations nocturnes d'un Hibou, le brillant du Soleil, les inegalitez de la Lune, envelopez cela d'une peau bien blanche, ajoutez-y des bras, des jambes, & cetera : vous aurez une Femme toute complette.

PLAIDOYE' D'ARLEQUIN, *Pour la défense des Femmes.*

ARLEQUIN.

Moy qui jadis aux dépens de nos belles,
Ay maintefois diverty tout Paris;
Aujourd'huy contre les Maris,
Je vais prendre party pour elles,
(*Altri tempi, altre Cure.*)
Loin d'aspirer au foible honneur
De faire ranguaisner par mes doctes Critiques,
D'un Satyrique Auteur
Les expressions caustiques,
Je regarde en pitié le pauvre genre humain.
Si la sotte crainte des Cornes,
Met à l'Hymen de trop étroites bornes;
Ma foy, c'est fait de luy: je le vois sur sa fin.

Et quel est ce déchaînement, juste Ciel! Où en sommes-nous? On traîne pesle-mesle le Convent & l'Opera chez la Cornu: Les Femmes souffrent patiemment cet outrage: & un Escadron coëffé ne va pas fondre sur la teste qui a enfanté de si monstrueuses calomnies.

Vers Isabelle.

Sexe charmant, au siecle d'Amadis,
Un Jongleur peu courtois osa-t-il d'une injure,
Contre vous noircir ses Ecrits,
Sans essuyer plus sinistre avanture.

Aujourd'huy comment en use-t-on? Les Hommes dans un dégoût terrible pour tout ce qui s'appelle Femme, ne peuvent en-

tendre parler d'Hymen, ſans des ſoulevemens de cœur épouvantables. Ils ſont d'un froid inoüy ſur cet article ; & pour les rechaufer, on s'aviſe de leur ordonner quelques doſes d'une Apologie à la glace! Quel remede ! *Contraria contrariis curantur.*

C'eſt donc par pure neceſſité, tres-illuſtre Magiſtrat Cavalier, que je prens aujourd'huy la défenſe de mes anciennes ennemies. J'ay peur que les hommes continuant à ſe dégoûter des femmes, l'uſage de l'Hymen ne s'aboliſſe. Le monde finiroit ; l'Hoſtel de Bourgogne deviendroit deſert : & il ne l'eſt déja que trop.

Ainſi j'entreprens de retorquer contre les hommes tout ce qu'ils ont le front de reprocher à mes parties ; & de leur faire voir qu'ils ſont eux-meſmes la cauſe de tous les défauts dont ils les accuſent.

Comment, Meſſieurs les Hommes, oſez-vous blâmer dans les femmes ce qui n'y eſt preciſément que pour vous ? Oubliez-vous que le deſſein de vous plaire, eſt le reſſort qui fait jouer toutes leurs Machines ? A quoy bon, s'il vous plaiſt, cette vieille Coquette prend-elle tant de ſoin d'un ſquelet uſé ? Pourquoy fait-elle rencherir le Blanc & le Vermillon ? Pourquoy la voit-on manger par compas & par meſure de peur de deranger ſes dents poſtiches ? N'eſt-ce pas parce qu'elle cou-

che en jouë quelqu'un de ces jeunes Godelureaux qui jouënt avec elle, & qui luy gagnent son argent.

Voyez cette jeune beauté qui passe la meilleure partie de sa vie à s'habiller & à se deshabiller, qui n'est jamais contente de sa coëffure, qui ajoûte ou retranche toujours quelque chose à son ajustement. Entrez dans son cœur; & vous verrez qui a plus de part de son sexe ou du vôtre à tous ses tortillemens & ses minauderies. Une femme se pare-t-elle pour les autres femmes? Qui l'a jamais pensé? C'est vous, Messieurs les Dégoûtez, qui répondez de l'extravagance des Modes, de la magnificence des habits, & de la ruine des familles. C'est pour vous remettre en appetit, qu'on a inventé le Ragoût des Gourgandines, des Agaçantes, & des Barrieres.

Preuve que tous les ajustemens des femmes sont uniquement pour les hommes, mettez-les en lieu où elles ne voyent que des personnes de leur sexe, & vous les trouverez d'un negligé affreux: Une cornette au niveau de son front, un corset modeste & bien lassé, de bons gros souliers de maroquin, & un grand tablier de ménagere. Voila comme estoit à sa campagne cette Belle, dont les juppes se soûtiennent d'or, qu'une coëffure à triple étage rend d'une taille gigantesque, qui

ne peut mettre le pied dans ses mules, tant elles sont petites. Et pourquoy cela? parce qu'elle n'avoit nul interest de plaire aux Chapons de sa Basse-cour, & qu'elle voudroit bien donner dans l'œil à quelque poulet d'Inde des Tuilleries. Si les Hommes ne voyoient rien, les Femmes ne feroient nulle dépense en habits. Ainsi s'ils veulent épargner ce qui leur en coûte, ils n'ont qu'à se crever les yeux.

COLOMBINE.

Bel expedient, & de facile execution!

ARLEQUIN.

On se plaint que les femmes s'amusent à mille bagatelles; qu'elles se font une occupation d'entretenir leurs chiens, de faire repeter des sottises à leurs Perroquets, d'apprendre des malices à leurs Singes. Helas! qu'on les interroge toutes. Combien repondront, Qu'animal pour animal, un Mary est souvent moins amusant qu'un Doguin; qu'avec le mauvais d'un Singe, il n'en a pas toujours le bon; & qu'il y a plus de cent Maris à Paris, qui ne soutiennent pas mieux une conversation que des Perroquets? Entrons dans l'interieur des Maisons. Voyons les replis du ménage. Un Mary bouru qui ne parle que par monosyllabes, qui possede le secret de dire de grosses paroles en six lettres: N'est-il pas

la seule cause de ce que sa femme va chercher conversation ailleurs ? Celuy-cy est toujours aux trousses de sa moitié ; il ne l'abandonne pas d'un pas ; il est de toutes ses parties. Celuy-là ne voit presque jamais la sienne : Il loge, il mange, il couche dans un appartement separé. A peine la rencontre-t-il une fois le mois chez d'Autel ou chez Procope : Deux extremitez également vicieuses, également à craindre pour le front d'un mary, & dont il est la seule cause !

COLOMBINE.

Malheur au mary qui me verra trop ; aussi bien qu'à celuy qui me verra trop peu.

ARLEQUIN.

On fait un crime aux femmes de la magnificence de leurs ameublemens, de la dépense qu'elles font en Bijoux, en Porcelaines, en Pagodes. Helas ! qui ne sçait que la plufpart de ces appartemens superbes, sont autant de belles prisons où l'on reduit de jeunes femmes, d'ailleurs tres-raisonnables, à se joüer avec des Poupées, à faire remuer leurs Pagodes. Elles remuent au moins ces Pagodes, & font un signe de consentement : au lieu que la plufpart des époux, toujours inflexibles, toujours rebarbatifs, se font une loi de ne consentir jamais.

COLOMBINE.

Il eſt vray qu'il eſt des maris bien raboteux !

ARLEQUIN

Que diray-je des autres griefs ? On ſe plaint que les femmes ſont exactes à payer les penſions à leurs Amans, qu'elles n'épargnent rien pour faire leurs équipages. Ah ſexe maudit, (*parlant au Parterre*,) que n'avez-vous de l'argent ? Pourquoy eſtes-vous obligez d'avoir recours à elles ? En un mot, que les hommes deviennent raiſonnables, & les femmes le ſeront: Qu'ils ſe mettent à plus bas prix, & les femmes feront moins de dépenſe : Qu'ils aillent à elles, & elles ne les chercheront point : Car tant qu'ils fuiront, il faudra bien qu'elles courent aprés, & qu'elles ſuivent l'inſtinct que la Nature leur a donné.

COLOMBINE.

Voila de foibles raiſons. Prononcez, Monſieur le Juge.

ARLEQUIN *ſe met dans un Fauteuil, & rend cette Sentence.*

Nous avons maintenu & gardé les Femmes dans tous leurs droits, & dans la poſſeſſion des Privileges, Franchiſes & Immunitez de leur ſexe : Leur permettons d'employer pour ſe faire aimer tout ce qu'elles aviſeront bon eſtre ; à la reſerve des Mi-

nauderies qui pourroient deranger quelque chose dans l'œconomie du visage. Consentons que pour engager les hommes, elles n'épargnent rien ny dans leurs parures, ny dans leurs ameublemens,& qu'elles puissent mesme faire quelques avances, si mieux n'aiment lesdits Hommes, reprendre les Us & Coutumes de la vieille Cour, & faire seuls toutes les demarches.

Permettons aux riches Bourgeoises d'estre aussi magnifiques que les Femmes de qualité, à la charge neanmoins qu'elles en seront toujours fort distinguées par leurs airs & leurs manieres. Voulons que les femmes soient reputées Dames & Maîtresses du sexe Masculin, & que les Hommes qui ont l'esprit bien fait se fassent un honneur de les aimer & de les servir. Deffendons aux Vieilles d'aspirer aux Fleurettes des jeunes Officiers, à moins qu'elles ne soient en estat de leur faire le fond de deux Campagnes au moins. Faisons pareilles deffenses aux jeunes & jolies Femmes de payer leurs Amans, quelques bien-faits qu'ils soient ; & ce nonobstant l'usage contraire, que nous declarons abusif. Condamnons en outre les Hommes à tous les dépens.

FIN.

EXTRAIT DU PRIVILEGE *du Roy.*

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 24. jour de May, l'An de Grace 1694. Signé, Par le Roy en son Conseil, SEGONZAC, & scellé : Il est permis au Sieur EVARISTE GHERARDI, Comedien ordinaire de sa Majesté, de faire imprimer en tel Volume, marge & caractere qu'il avisera bon estre ; vendre & debiter dans toutes les Terres de l'obeïssance de sa Majesté, un Livre intitulé : *Le Theâtre Italien, ou le Recueil general de toutes les Scenes Françoises qui ont esté jouées sur le Theâtre Italien de l'Hostel de Bourgogne ;* & Ce pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour qu'il aura esté achevé d'imprimer pour la premiere fois : Avec deffenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, vendre, ny distribuer ledit Livre, mesme d'Impression Etrangere, ny aucune Scene separée dudit Recueil, ou autrement, sans le consentement dudit Sieur Gherardi, ou de ceux qui auront droit de luy ; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de

trois mille livres d'amende, & autres peines portées par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 9. Septembre 1694.

Signé, P. AUBOUYN, *Syndic.*

Et ledit Gherardi a cedé son Privilege à Guillaume de Luyne, Libraire Juré, suivant les conditions faites entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 30. Septembre 1694.